This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

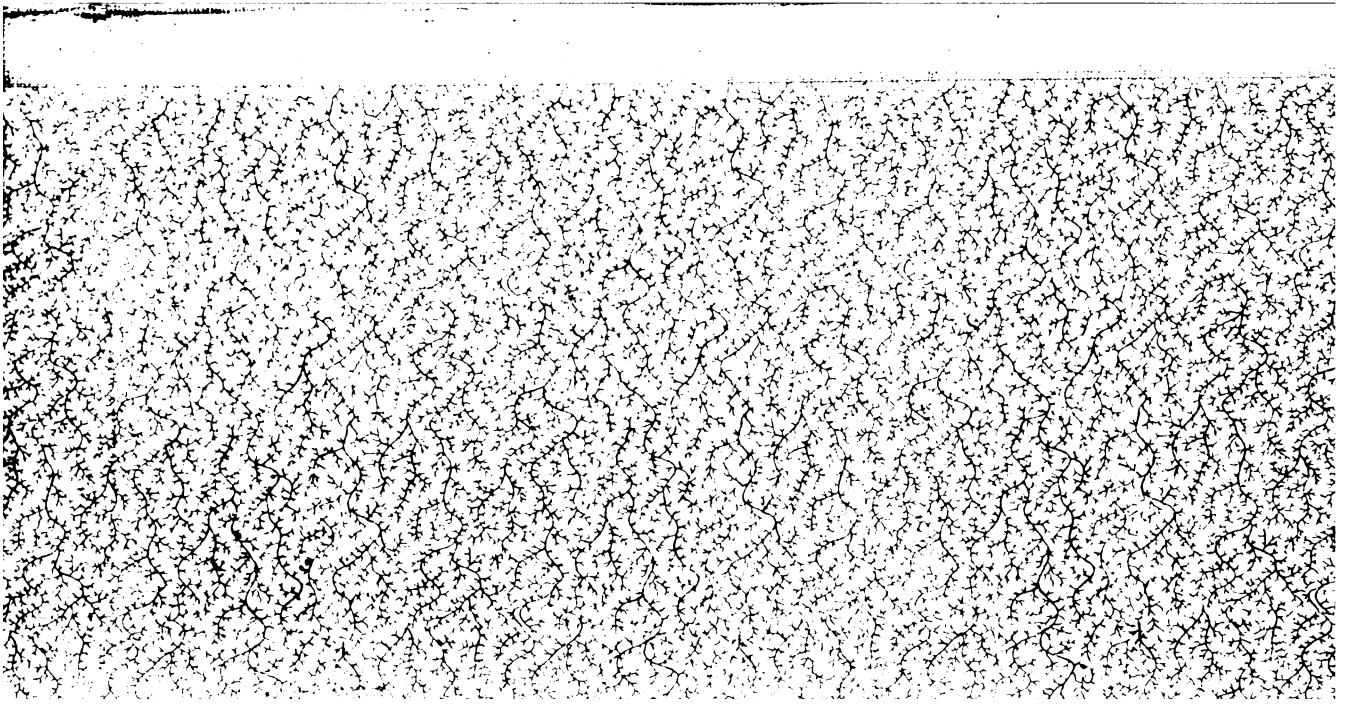
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

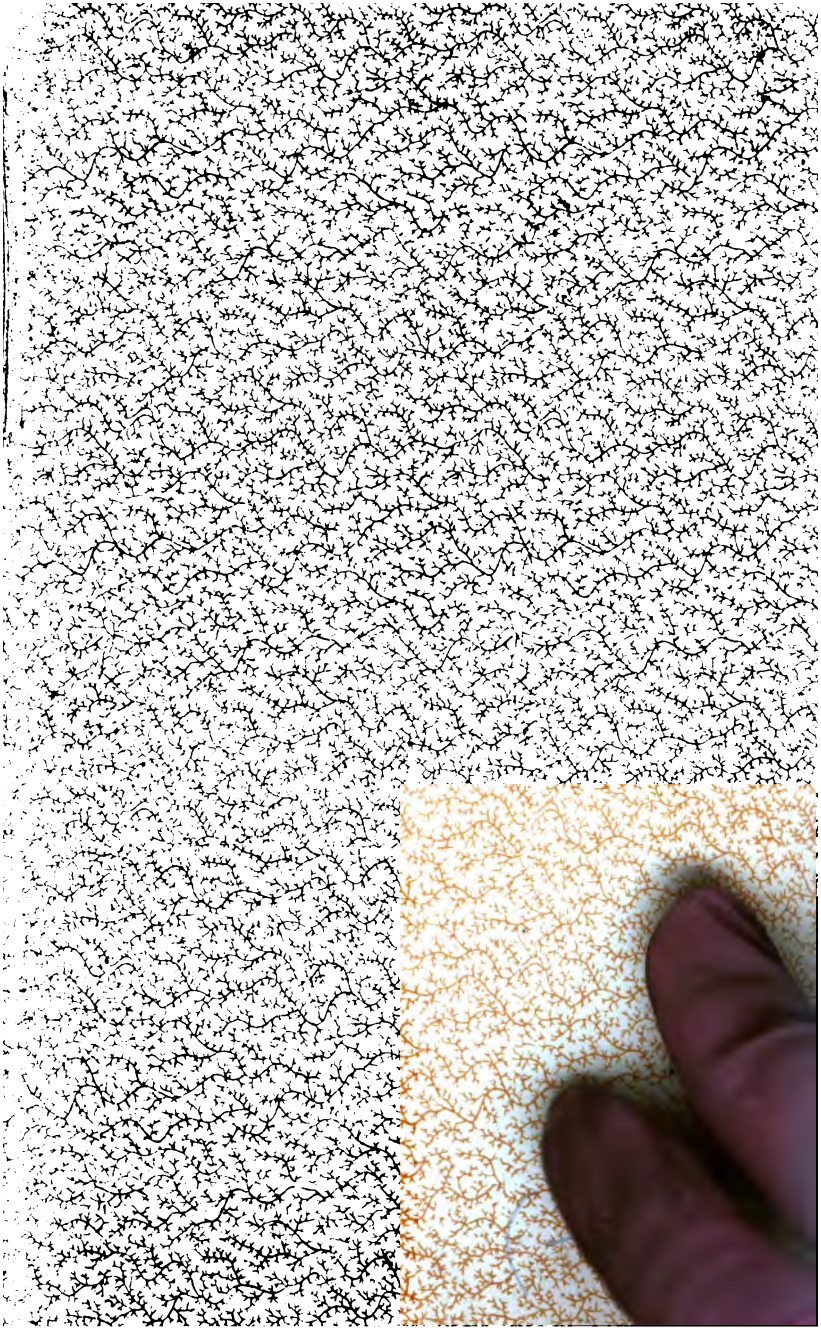
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07580319 1





BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

ALEXANDRE DUMAS

THÉATRE

COMPLET

XV

LES MOHICANS DE PARIS

GABRIEL LAMBERT. — MADAME DE CHAMBLAY

LES BLANCS ET LES BLEUS

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES ÉDITEURS

RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15 [illegible]OIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1874

THÉATRE COMPLET

DE

ALEXANDRE DUMAS

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

Poissy. — Typ. S. Lejay et Cie.

THÉATRE COMPLET

DE

ALEX. DUMAS

QUINZIÈME SÉRIE

LES MOHICANS DE PARIS

GABRIEL LAMBERT — MADAME DE CHAMBLAY

LES LANCS ET LES BLEUS

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1874

Droits de reproduction et de traduction réservés

- 16959 -

ASTOR
JUN
7
1893
NEW YORK

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

LES
MOHICANS DE PARIS

DRAME EN CINQ ACTES, EN NEUF TABLEAUX
AVEC PROLOGUE

Gaieté. — 20 août 1864.

Cette pièce ayant été, pendant ses répétitions, frappée d'interdit par la commission de censure, j'adressai la lettre suivante à l'empereur :

« Sire,

» Il y avait, en 1830, et il y a encore aujourd'hui, trois hommes à la tête de la littérature française.

» Ces trois hommes sont : Victor Hugo, Lamartine et moi.

» Victor Hugo est proscrit, Lamartine est ruiné.

» On ne peut me proscrire comme Hugo : rien dans ma vie, dans mes écrits ou dans mes paroles, ne donne prise à la proscription.

» Mais on peut me ruiner comme Lamartine, et, en effet, on me ruine.

» Je ne sais quelle malveillance anime la censure contre moi.

» J'ai écrit et publié douze cents volumes. Ce n'est pas à moi de les apprécier au point de vue littéraire. Traduits dans toutes les langues, ils ont été aussi loin que la vapeur a pu les porter. Quoique je sois le moins digne des trois, ils m'ont fait, dans les cinq parties du monde, le plus populaire des trois, peut-être parce que l'un est un penseur, l'autre un rêveur, et que je ne suis, moi, qu'un vulgarisateur. De ces douze cents volumes, il n'en est pas un qu'on ne puisse laisser lire à un ouvrier du faubourg Saint-Antoine, le plus républicain, ou à une jeune fille du faubourg Saint-Germain, le plus pudique de tous nos faubourgs.

» Eh bien, sire, aux yeux de la censure, je suis l'homme le plus immoral qui existe.

» La censure a successivement arrêté depuis douze ans :

» *Isaac Laquedem*, vendu 80,000 francs au *Constitutionnel;*

» *La Tour de Nesle*, après huit cents représentations (le *veto* a duré sept ans);

» *Angèle*, après trois cents représentations (le *veto* a duré six ans);

» *Antony*, après trois cent cinquante représentations (le *veto* a duré six ans);

» *La Jeunesse de Louis XIV*, qui n'a jamais été jouée et qu'on allait jouer au Théâtre-Français;

» *La Jeunesse de Louis XV*, reçue au même théâtre (1).

» Aujourd'hui, la censure arrête *les Mohicans de Paris*, qui allaient être joués samedi prochain.

» Elle va probablement arrêter aussi, sous des prétextes plus ou moins spécieux, *Olympe de Clèves* et *Balsamo*, que j'écris en ce moment.

» Je ne me plains pas plus pour *les Mohicans* que pour les autres drames; seulement, je fais observer à Votre Majesté que, pendant les trois ans de restauration de Charles X, pendant les dix-huit ans de règne de Louis-Philippe, je n'ai jamais eu une pièce ni arrêtée ni suspendue, et j'ajoute, toujours pour Votre Majesté seule, qu'il me paraît injuste de faire perdre plus d'un demi-million à un seul auteur dramatique, lorsqu'on encourage et que l'on soutient tant de gens qui ne méritent pas ce nom.

» J'en appelle donc, pour la première fois, et probablement pour la dernière, au prince dont j'ai eu l'honneur de serrer la main à Arenenberg, à Ham et à l'Élysée, et qui, m'ayant trouvé comme prosélyte dévoué sur le chemin de l'exil et sur celui de la prison, ne m'a jamais trouvé comme solliciteur sur celui de l'Empire.

» ALEX. DUMAS.

» Paris, 10 août 1864. »

(1) Je n'ai pas compris dans cette énumération *le Chevalier de Maison-Rouge*, *Catilina*, *Urbain Grandier*, interdits pour des motifs politiques.

Après la lettre qu'on vient de lire, et que nous reproduisons ici pour rectifier quelques petites erreurs de texte commises par les journaux, nous n'avons plus rien à dire de la censure, qui arrêtait le drame des *Mohicans de Paris*.

La censure a desserré les dents; elle a lâché le drame; mais la morsure est restée, et, il faut le dire, la cicatrice est plus que visible : elle est saignante.

Nous n'en avons qu'un devoir plus grand à remplir, qu'une reconnaissance plus réelle à exprimer aux artistes qui ont réuni tous leurs efforts pour soutenir un édifice qui menaçait de s'écrouler, ébranlé qu'il était du faîte aux fondations.

Commençons par Dumaine, notre jeune et cependant vieil ami, presque notre enfant, qui est venu, au milieu d'applaudissements dont il a eu la modestie de ne point prendre sa part, jeter au public un nom que le public avait presque désappris au théâtre, après l'avoir entendu cependant une soixantaine de fois.

Dumaine est, avant tout, un artiste sympathique. Est-ce un don de la nature? Est-ce un résultat de l'art? Je n'en sais rien; seulement, c'est un fait que j'attribuerai tout simplement à la réunion du talent et du cœur; il serait impossible de jouer avec plus de commandement la scène du tapis franc, avec plus de passion la scène du parc, avec plus de railleuse courtoisie celle où il se révèle à Suzanne de Valgeneuse, et avec plus de désespoir celle où, Gérard évadé, il cherche et appelle inutilement Rose-de-Noël.

Qu'on n'oublie pas que Dumaine, dont le talent se plie à tous les genres, entrait en scène tout frémissant encore des applaudissements de *Tartufe* et de *la Tour de Nesle*.

Nous avons retrouvé à la Gaieté un de nos meilleurs lieutenants, compagnon de nos luttes du Théâtre-Historique, et qui, dans cette rude campagne de trois ans, soutenue, non pas contre de beaux jours politiques, mais contre de mauvais jours littéraires, a eu sa part de toutes nos victoires: nous avons retrouvé Lacressonnière.

Dès la première répétition, et aux premiers mots qu'il a

dits, nous avons reconnu l'artiste de talent que nous connaissions, mais dont le talent avait grandi. Nous avions cru qu'il était impossible de faire une plus belle création que celle de Charles VI dans *la Tour Saint-Jacques ;* Lacressonnière nous a prouvé qu'il en pouvait faire une à la fois plus savante et plus terrible. L'ingrate et hideuse figure de Gérard a été rendue par lui avec un réalisme effrayant. Il était une des deux cariatides sur lesquelles reposait le poids de l'édifice, la cariatide n'a point plié.

L'autre cariatide était Jackal-Perrin. Ce n'est pas nous qui dirons ce que nous pensons de l'artiste, qui a pris le rôle au refus de M. Paulin Ménier, lequel a crée, on se le rappelle, avec tant de talent un si grand nombre de rôles, et particulièrement *l'Idiot de la montagne*; — mais M. Paulin Ménier a, nous a-t-on dit, ses rôles et ses auteurs de préférence: Talma était ainsi, il préférait Corneille. — Ce n'est pas nous qui dirons ce que nous pensons de Jackal-Perrin, ou plutôt de Perrin-Canler (1), nous emprunterons à un excellent critique le paragraphe qu'il lui consacre, convaincu que nous ne dirions ni plus juste ni mieux :

« Perrin joue le fin limier Jackal, et le joue avec un talent des plus remarquables; il a placé au premier plan un rôle fait pour dénouer le drame, et non pour le dominer. Son chapeau démodé a une physionomie inquisitoriale; les verres de ses lunettes sont deux points d'interrogation ; son nez et son menton rapprochés ressemblent aux deux branches d'une paire de tenailles; c'est, de la tête aux pieds, l'homme de la chasse aux voleurs, alliant une bonhomie en surface à une finesse qui entre dans les consciences troublées, comme la

(1) Nous n'avons pas besoin de dire au public ce que c'est que cette fine et honorable personnalité de Canler, qui, comme chef de la police de sûreté, a veillé pendant vingt ans sur Paris. M. Jackal n'est qu'un reflet affaibli de cette grande intelligence, qui avait sur celle de son prédécesseur Vidocq l'avantage d'être puisée non-seulement dans un esprit inventif, mais encore dans une conscience honnête.

vrille dans une pièce de bois, un tigre sur la piste du filou, un bon bourgeois quand le gibier est dans la carnassière; j'ai vu tout cela dans Jackal. »

J'ajouterai, moi qui ai eu affaire à M. Perrin pendant trente répétitions, que j'ai vu en lui ce que ne pouvait y voir mon ami Jouvin... Bon! voilà que je l'ai nommé sans le vouloir! — que j'y ai vu l'homme de bonne compagnie, l'artiste infatigable et consciencieux que rien ne distrait de son rôle et pour qui aucun détail ne reste indifférent, si petit, si imperceptible qu'il soit.

Clarence a été, comme toujours, le charmant acteur à la voix douce, à l'œil humide, et qui a dans toute sa personnalité quelque chose de poétique et presque de féminin. Il y a longtemps que nous nous connaissons et que nous nous aimons, Clarence et moi. Lorsqu'il entra au théâtre, avec un nom difficile à idéaliser, j'eus le bonheur d'être, il y a quelque vingt ans, son parrain et de le baptiser du nom de Clarence; cette fois encore, mon filleul m'a fait honneur, et, en supposant qu'il me doive quelque chose, s'est largement acquitté envers moi : Clarence a été excellent dans le rôle de Dominique.

Je pourrais presque dire de la femme ce que je dis du mari; si j'ai donné à l'un le baptême du nom, j'ai donné à l'autre celui de la scène : autant que je puis me le rappeler, madame Clarence a débuté dans le rôle de Ginesta du *Gentilhomme de la montagne;* n'ayant jamais vu la pièce, je n'ai pas vu madame Clarence dans ce rôle; on m'a dit qu'elle y avait été charmante; après l'avoir vue dans Rose-de-Noël, j'en suis sûr. Madame Clarence, est jeune, jolie; elle a de l'originalité dans les rôles à caractère; tout cela, à vingt-quatre ans, c'est beaucoup; ses amies disent même que c'est trop!

Mademoiselle Colombier a reçu les compliments du public et de toute la presse avant de recevoir les nôtres, et nous arriverions tard, si, le jour même de la répétition, après avoir vu la façon dont elle a joué les trois seules scènes qu'elle ait dans l'ouvrage, nous ne lui avions dit ces propres paroles, dont

nous ne sommes pas prodigue : « Mademoiselle, vous avez beaucoup de talent. » Ce n'était point une prédiction, c'était un fait reconnu. Mademoiselle Colombier a joué son rôle de Suzanne de Valgeneuse, rôle peu agréable à jouer, en comédienne consommée; elle a dans le jeu tout à la fois le laisser-aller de la femme du monde et la hauteur de la duchesse; les yeux sont fiers et superbes, et, le jour où nous éclairerons ces yeux-là des langueurs de l'amour, ou des feux de la jalousie, — au moyen d'un beau rôle, bien entendu ! — ces yeux-là feront tourner la tête au public.

Mademoiselle Colombier, comme madame Clarence, est dans sa première jeunesse; je doute même qu'elle soit majeure; — heureusement, le théâtre émancipe.

A propos de jeunesse et de beaux yeux, nous demandons pardon à madame Talini d'avoir étendu sur son visage de vingt-huit ans l'affreux masque de la Brocante. Au reste, il est impossible de mieux prendre son parti d'une jeunesse perdue que ne l'a fait cette douce et consciencieuse artiste; elle a été — ce qui est bien rare avec une pareille disproportion d'âge — la femme du rôle; de jeune, elle s'est faite vieille; de belle, hideuse; de distinguée, ignoble. Avis aux artistes *qui ne veulent jouer qu'avec leurs avantages*. A mon excellente Talini, merci !

Ah ! par exemple, son fils adoptif est bien digne d'elle ! Quel spirituel et intelligent gamin que ce Babolin ! L'affiche et le directeur prétendent que c'est une femme et que cette femme s'appelle madame Cécile Derval; je ne connais, moi, qu'une femme qui ait ce talent-là, c'est Déjazet. Après cela, comme il y a six ou sept ans que je suis hors de Paris, peut-être, entre deux portants, dans quelque sablière au-dessus de laquelle Déjazet et Colbrun se seront rencontrés, cette joyeuse hybride aura-t-elle poussé — éclatante d'esprit et de vérité. Eh ! messieurs les directeurs, faites-en des greffes, ou prenez-en de la graine; vous n'en aurez pas toujours, des Déjazet et des Colbrun.

Nous avons, aux répétitions, été longtemps injuste pour mademoiselle Raucourt, et nous lui demandons pardon de

l'avoir tourmentée; mais, le jour de la représentation, mademoiselle Raucourt s'en est bien vengée : elle a eu un succès, un très-grand succès.

MM. Gaspard, Hodin et Lacroix, chargés de rôles secondaires et sans aucune portée dramatique, ont eu la bonté de comprendre la nécessité d'un second plan dans un tableau; ils ont mis en commun bonne volonté et intelligence, et ont concouru vaillamment au succès.

M. Marchand, qui jouait Jean Taureau; M. Thierry, qui jouait le jardinier; M. Lemaire, qui jouait Sac-à-Plâtre, et jusqu'à M. Briand, qui n'avait qu'un mot à dire dans Toussaint Louverture, se sont fait remarquer et ont trouvé moyen d'avoir leur part dans les honneurs de la soirée.

Mais les deux merveilles en miniature de cette soirée sont les deux enfants qui jouent le petit Victor et la petite Léonie; ce serait à aller voir le prologue, rien que pour eux. Impossible de rencontrer plus d'intelligence artistique et plus d'espérance d'avenir que dans ces deux petits corps; je me trompe : dans ces deux petites âmes. Si j'étais riche ou si j'avais vingt-cinq ans de moins, je me chargerais de ces deux beaux enfants, et, avec la permission de leurs parents et l'aide de Dieu, j'en ferais deux grandes actrices; mais, au nom du ciel, pas de Conservatoire ! la nature, la pratique, la vérité, voilà tout.

Ai-je oublié quelqu'un de mes grands ou de mes petits interprètes ? Je ne crois pas; mais, en tout cas, il ne faudrait point m'en vouloir, puisque ce ne serait qu'un oubli.

ALEX. DUMAS.

DISTRIBUTION

SALVATOR	MM.	DUMAINE.
M. GÉRARD		LACRESSONNIÈRE.
PHILIPPE SARRANTI		MANUEL.
DOMINIQUE SARRANTI		CLARENCE.
LORÉDAN DE VALGENEUSE		HENRY.
M. JACKAL		PERRIN.
GIBASSIER		ALEXANDRE.
PÉTRUS, peintre		LACROIX.
JEAN ROBERT, poëte		GASPARD.
LUDOVIC, médecin		HODIN.
SAC-A-PLATRE, maçon		LEMAIRE.
JEAN TAUREAU, charpentier		MARCHAND.
TOUSSAINT-L'OUVERTURE		BRIAND.
UN COMMISSAIRE DE POLICE		
UN GARÇON DE CABARET		MALLET.
PIERRE, jardinier		THIERRY.
UN AGENT DE POLICE		JANNIN.
UN PIERROT		MANTOR.
UN POLICHINELLE		CHEVALIER.
JÉROME, facteur		HENICLE.
JEAN, domestique de M. Gérard		MAISON.
UN DOMESTIQUE		BUER.
UN GENDARME		MARTINET.
CROC-EN-JAMBES, LA GIBELOTTE,	Personnages muets.	
ROSE-DE-NOEL	Mmes	JULIETTE CLARENCE.
LA BROCANTE		TALINI.
BABOLIN		CÉCILE DERVAL.
ORSOLA		RAUCOURT.
SUZANNE DE VALGENEUSE		COLOMBIER.
MADAME DESMAREST		JEAULT.
LA SERVANTE de M. Gérard		RICHER.
VICTOR		LA PETITE CHARLOTTE.
LÉONIE		LA PETITE ADÈLE.
BRÉSIL, chien de M. Gérard.		

— Le prologue en 1820, le drame en 1827. —

PROLOGUE

PREMIER TABLEAU

Une salle à manger donnant sur un parc.

—

SCÈNE PREMIÈRE

LÉONIE et BRÉSIL, couchés sur un canapé; ORSOLA, entrant.

ORSOLA, à part.

Encore l'enfant!... (Haut.) Allez, Léonie, allez jouer dans le jardin!

LÉONIE, sortant avec le chien.

Viens, Brésil, viens!

SCÈNE II

ORSOLA, seule.

Elle va entr'ouvrir la porte de la chambre à coucher de M. Gérard.

Il dort encore! et ce matin, en s'éveillant, il aura, comme d'habitude, oublié toutes les promesses qu'il m'a faites cette nuit dans l'ivresse... En vérité, je ne sais pas pourquoi je me donne tant de peine. Je suis encore jeune et je suis toujours belle, tandis que cet homme... Et tout cela pour épouser cinq ou six mille livres de rente! Oh! ce qu'il me faudrait, c'est une fortune comme celle qu'auront un jour ces misérables enfants qui jouent au bord de l'étang... Ils auront un million et demi chacun, et, pour cela, ils se seront donné la peine de naître; tandis que moi, après m'être débattue dans la misère et la honte de quinze à vingt ans, j'en suis, à trente, arrivée à être la maîtresse de M. Gérard, avec l'immense ambition de devenir la femme d'un homme de cinquante ans; ce qui, le jour où la chose arrivera, fera l'envie de toutes les dames de Viry-sur-Orge et des environs... Magnifique avenir, qui vaut, en effet, la peine d'être jalousé!

SCÈNE III

ORSOLA, LE FACTEUR.

LE FACTEUR, du dehors.

Ohé! la maison! Est-ce qu'il n'y a personne ici?

ORSOLA.

Qui va là?

LE FACTEUR, entrant.

Moi, le facteur. C'est une lettre.

ORSOLA.

Donnez.

LE FACTEUR.

Impossible.

ORSOLA.

Pourquoi, impossible?

LE FACTEUR.

Parce qu'elle est pour M. Gérard.

ORSOLA.

Eh bien, M. Gérard ou moi, n'est-ce pas la même chose?

LE FACTEUR.

Pas tout à fait encore, quoiqu'on dise, dans le pays, que cela ne tardera point. Dites donc, madame Orsola, le jour où cela arrivera, vous aurez fait un beau rêve!

ORSOLA.

Voyons, trêve de bavardage! et donnez-moi cette lettre; ne savez-vous pas que c'est moi qui reçois toute la correspondance de M. Gérard?

LE FACTEUR.

Oui, mais pas les lettres chargées, pas celles où il faut signer sur le registre.

ORSOLA, fronçant le sourcil.

Dis donc, Jérôme!

LE FACTEUR.

Madame Orsola?

ORSOLA.

Je croyais que tu tenais à renouveler le bail de la petite maison et du coin de terre que te loue M. Gérard?

LE FACTEUR.

Certainement que j'y tiens!

ORSOLA.

Eh bien, tu n'en prends pas la route, je t'en préviens. Adieu, Jérôme, tu peux remporter ta lettre.

LE FACTEUR.

Dites donc, dites donc, madame Orsola, je ne m'oppose pas à vous remettre la lettre, moi; et, si vous voulez signer à la place de M. Gérard...

ORSOLA.

Et pourquoi ne signerais-je pas à sa place?

LE FACTEUR.

Dame, moi, je ne savais pas... Tenez, voilà le registre. Seulement, comme la lettre est pour M. Gérard, signez : *Gérard.* (Orsola prend la plume et signe. — Le Facteur, à part.) Elle a signé tout de même. Oh! c'est une maîtresse femme, celle-là! (Haut.) Tenez, voici la lettre.

(Il va pour sortir.

SCÈNE IV

LES MÊMES, VICTOR, sur le perron; LÉONIE, plus loin, avec BRÉSIL.

ORSOLA, à part, regardant la lettre.

Un cachet noir !... Que veut dire ceci?

VICTOR.

Monsieur le facteur, nous apportez-vous des nouvelles de papa?

ORSOLA, décachetant la lettre avec précaution.

Peut-être!

LE FACTEUR.

Demandez à madame Gérard, monsieur Victor; c'est elle qui a reçu la lettre.

(Il sort.)

VICTOR.

Vous voulez dire à madame Orsola... Viens, Léonie! c'est l'heure de prendre notre leçon avec M. Sarranti.

(Il sort avec sa sœur et le chien, par la porte opposée à celle de M. Gérard.

SCÈNE V

ORSOLA, seule, regardant les enfants qui s'éloignent.

Oui, ce sont des nouvelles de votre père, et de bonnes!... (Lisant la lettre, qu'elle a ouverte.) Mort pendant la traversée!...

Un testament!... (La porte de la chambre à coucher s'ouvre.) Gérard !...

(Elle cache le testament dans sa poitrine.)

SCÈNE VI

ORSOLA, GÉRARD.

GÉRARD, tout chancelant.

Quelle heure est-il donc, Orsola ?

ORSOLA.

Dix heures... Tenez...

(L'heure sonne.)

GÉRARD.

A quelle heure nous sommes-nous retirés ?

ORSOLA.

De bonne heure, à minuit.

GÉRARD.

Et tu t'es levée?...

ORSOLA.

Comme d'habitude, au jour. Ne faut-il pas jeter le regard du matin sur la maison... et, à défaut de l'œil du maître...?

GÉRARD.

Celui de la maîtresse?

ORSOLA.

Je suis votre servante, monsieur Gérard! Et, quand il vous plaira d'ordonner, j'obéirai; mais, en attendant, il faut bien que je vous le dise, quelque chose, ou plutôt quelqu'un me préoccupe.

GÉRARD.

Qui?

ORSOLA.

Cet homme!

GÉRARD.

Quel homme?

ORSOLA.

Celui que votre frère vous a imposé comme précepteur des enfants... Votre Corse!

GÉRARD.

Sarranti?

ORSOLA.

Oui!

GÉRARD.

Et pourquoi te préoccupe-t-il?

ORSOLA.

Dieu veuille qu'il ne nous arrive pas malheur à cause de lui.

GÉRARD.

A quel propos me dis-tu cela?

ORSOLA.

D'abord, un homme qui a déposé, sous votre nom, cent mille écus chez un notaire...

GÉRARD.

Cela prouve qu'il a confiance en moi, puisque, ne pouvant pas les déposer en son nom, il les y dépose au mien.

ORSOLA.

Et qui, possédant cent mille écus, c'est-à-dire quinze mille livres de rente, se contente d'une place de quinze cents francs et se fait professeur de deux enfants! Si ces enfants étaient à lui encore, je ne dis pas!

GÉRARD.

Mais ces enfants sont à mon frère, et Sarranti a été l'ami de mon frère.

ORSOLA.

Et aujourd'hui, savez-vous ce que fait l'ami de votre frère?

GÉRARD.

Que fait-il?

ORSOLA.

Je vais vous le dire, moi, si vous ne le savez pas... Il conspire!...

GÉRARD.

Sarranti?

ORSOLA.

Oui, ou je me trompe fort... J'ai beau me lever avec le jour, il est levé avant moi; puis il a insisté pour avoir le pavillon, n'est-ce pas?

GÉRARD.

C'est un homme d'étude et qui désire travailler à son aise.

ORSOLA.

Et qu'on ne sache pas surtout, à quoi ni avec qui il travaille.

GÉRARD.

Oh! je te reconnais bien là! soupçonneuse, toujours!

SCÈNE VII

LES MÊMES, JEAN.

JEAN.

Je vous demande pardon, monsieur, de venir sans être appelé; mais c'est M. Sarranti qui désirerait vous parler, à vous seul.

GÉRARD.

Dis-lui que je descends.

ORSOLA.

Non, dis-lui qu'il monte.

GÉRARD, après avoir regardé Orsola.

Oui, tu entends, qu'il monte.

JEAN.

J'y vais, monsieur.

(Il sort.)

SCÈNE VIII

GÉRARD, ORSOLA.

GÉRARD.

Maintenant, Orsola, si tu veux nous laisser...

ORSOLA.

Ah! vous avez donc des secrets pour moi?

GÉRARD.

Non; mais les secrets de M. Sarranti ne sont point à moi, ils sont à lui.

ORSOLA.

Avec votre permission, monsieur Gérard, les secrets de M. Sarranti seront *à nous*, ou il gardera ses secrets!

GÉRARD, vivement.

Voilà M. Sarranti.

ORSOLA, se jetant dans un cabinet.

Je vous préviens que j'écoute.

SCÈNE IX

GÉRARD, SARRANTI.

SARRANTI, entrant et regardant autour de lui.

Sommes-nous seuls, mon ami, et puis-je parler en toute confiance?

GÉRARD.

Nous sommes seuls et vous pouvez parler.

SARRANTI.

Avant tout, cher monsieur Gérard, j'ai besoin de vous assurer une chose : c'est que tout ce que je vais vous dire était connu de votre frère dès le premier jour où je le revis; de sorte qu'il savait parfaitement que c'était à un conspirateur qu'il ouvrait sa porte lorsqu'il me chargea de l'éducation de ses enfants.

GÉRARD.

Alors, il est vrai que vous conspirez?

SARRANTI.

Hélas! oui, monsieur Gérard; mais soyez tranquille, toutes mes précautions sont prises pour ne point vous compromettre. En deux mots, voici le fait : une conspiration est organisée; aujourd'hui, à quatre heures, elle éclate. Je ne puis vous dire quels sont les chefs : leur secret n'est pas le mien; ce que je puis vous dire, ce que je puis vous affirmer, c'est que les plus illustres noms vont tenter la ruine du gouvernement...

GÉRARD.

Mais, malheureux!...

SARRANTI.

Réussirons-nous? ne réussirons-nous pas?... Si nous réussissons, nous sommes acclamés comme des héros; si nous échouons, l'échafaud de Didier nous attend.

GÉRARD, avec terreur.

L'échafaud!

SARRANTI.

Encore une fois, ne craignez point d'être compromis. Voici une lettre que je vous adresse, comme si aucune confidence ne vous avait été faite, et dans laquelle je vous dis que des affaires importantes me forcent à me séparer de vous. Si la conspiration échoue, je me sauve comme je puis... Maintenant, voulez-vous m'aider jusqu'au bout? Donnez-moi Jean, qui est un fidèle serviteur; qu'il tienne ici pendant toute la journée deux chevaux sellés, ayant dans les valises les cent mille écus que je vous ai confiés et que vous avez retirés de chez votre notaire. J'ai, tout le long de la route, d'ici à Nantes, des affidés qui me cacheront. A Nantes, je m'embarque pour les Indes.

GÉRARD.

Vous n'y trouverez plus mon frère; car il y a trois mois que j'ai reçu une lettre de lui dans laquelle il m'annonce que, sa fortune ayant atteint le chiffre qu'il désirait, il se met en route pour revenir près de nous.

SARRANTI.

Non; mais j'y trouverai un autre ami, le général de Prémont. Maintenant, cher monsieur Gérard, vous tenez ma vie entre vos mains; ne vous hâtez pas de me répondre. Je vais dans mon appartement brûler tous les papiers qui pourraient me compromettre, et, dans cinq minutes, je reviens chercher votre réponse. (Il va pour sortir.) Inutile de vous demander le secret vis-à-vis de qui que ce soit au monde.

(Gérard répond par un signe de tête, Sarranti s'éloigne.)

SCÈNE X

GÉRARD, ORSOLA, sortant du cabinet.

GÉRARD.

Tu as tout entendu, Orsola?

ORSOLA.

Tout!

GÉRARD.

Que faut-il faire?

ORSOLA.

Il faut faire ce qu'il demande.

GÉRARD.

Comment! toi que j'ai toujours trouvée l'ennemie de Sarranti...?

ORSOLA.

Je vous dis qu'il faut lui donner Jean; je vous dis qu'il faut lui tenir deux chevaux prêts, et prier Dieu, ou plutôt le diable, qu'il échoue; car jamais occasion pareille à celle qui se présente ne nous sera donnée de devenir millionnaires.

GÉRARD.

Millionnaires! que dis-tu?

ORSOLA.

Rien... Occupez-vous d'une chose seulement : c'est de lui reprendre votre contre-lettre; moi, je vais vous l'envoyer,

afin qu'il n'y ait pas de temps perdu. Je me charge du reste.

GÉRARD.

Mais qu'appelles-tu le reste?

ORSOLA.

Ah! c'est vrai! vous ne savez pas encore. Lisez cette lettre, qui est arrivée pour vous ce matin... Le voilà!... Vous lirez quand il sera parti.

(Orsola sort en croisant Sarranti et en le saluant.)

SCÈNE XI

GÉRARD, SARRANTI.

SARRANTI.

Eh bien, cher monsieur Gérard, avez-vous réfléchi?

GÉRARD.

Jean est à votre disposition; les chevaux tout sellés vous attendront avec l'argent dans les sacoches.

SARRANTI.

Bien!... Voici votre contre-lettre; dès aujourd'hui, je me regarde comme rentré dans les cent mille écus, puisque l'argent est retiré de chez le notaire. Si je ne puis repasser par Viry et que je ne sois ni prisonnier ni tué, un mot de moi vous dira où me faire tenir l'argent.

GÉRARD.

Il sera fait de point en point selon votre intention, cher monsieur Sarranti.

SARRANTI.

Monsieur Gérard, comptez sur ma reconnaissance éternelle. Au revoir... Peut-être adieu!

(Il sort.)

SCÈNE XII

GÉRARD, pensif et inquiet.

Que signifient ces mots d'Orsola : « Jamais plus belle occasion ne nous sera donnée de devenir millionnaires? » Cette femme ne dit rien sans raison, ne fait rien sans but... Cette lettre cachetée de noir, qu'elle m'a remise en partant et qu'elle m'a recommandé de lire... elle porte le timbre de Marseille. Ah! je ne suis pas le premier qui l'ouvre... Un se-

cond pli cacheté... L'écriture de mon frère ! « Ceci est mon testament olographe. » Jacques est mort !

(Il tombe sur un fauteuil; Orsola paraît, monte lentement les degrés du perron, et, pendant que Gérard lit, vient, sans être vue ni entendue, s'appuyer au dossier de son fauteuil.)

SCÈNE XIII

GÉRARD, ORSOLA.

GÉRARD.

Voyons d'abord la lettre. (Lisant la lettre.) « A M. Gérard, propriétaire à Viry-sur-Orge. » C'est bien pour moi. « Monsieur, j'ai une triste nouvelle à vous annoncer : votre frère Jacques, embarqué à bord de *la Mouette*, brick marchand de Marseille, sous mon commandement, pris d'une fièvre pernicieuse, en passant le cap de Bonne-Espérance, est mort à la hauteur de Sainte-Hélène, le 12 juin dernier, à cinq heures du soir. Il a laissé en mourant un testament en double ampliation; l'un des originaux doit être remis à son notaire, M. Barateau, rue du Bac, n° 35; l'autre doit vous être envoyé, afin que vous sachiez directement quelles sont les dispositions qu'il a prises. Ses derniers mots, en expirant, ont été : « Mon Dieu ! veillez sur mes enfants ! » Avec le regret de vous annoncer de si tristes nouvelles, j'ai l'honneur d'être, etc. Le capitaine Lucas. » — Ses derniers mots ont été : « Mon Dieu ! veillez sur mes enfants ! »

(Il reste immobile.

ORSOLA.

Voyons, lisez donc le reste.

GÉRARD, tressaillant.

Tu étais là, toi ?

ORSOLA.

Oui.

GÉRARD, lisant.

« En mer, 1er janvier 1820. Sentant que ma maladie est mortelle, et qu'il plaît au Seigneur tout-puissant de me rappeler à lui, j'ai voulu, étant dans la plénitude de mes facultés intellectuelles, régler les suprêmes dispositions destinées à répartir ma fortune entre le seul parent qui me reste, mon bon frère Gérard, et mes chers enfants Victor et Léonie. Cette répartition est bien facile. Je laisse un million et demi à

chacun de mes enfants. Je désire que, sauf la dépense de leur éducation et de leur entretien, le revenu de ces trois millions aille s'accumulant jusqu'à leur majorité; c'est mon frère Gérard que je charge d'y veiller... (Il s'arrête un instant et s'essuie le front.) Quant à lui, comme je connais la simplicité de ses goûts, je lui laisse, à son choix, soit une somme de trois cent mille francs en argent une fois touchée, soit une rente viagère de vingt-quatre mille livres. Si l'un des enfants mourait, je désire que l'héritage entier du défunt revienne au survivant; si tous deux mouraient... » (S'arrêtant.) Oh !...

ORSOLA.

Continuez. Qu'y aurait-il d'étonnant à ce que les deux enfants mourussent?

GÉRARD, reprenant d'une voix tremblante.

« Si les deux enfants mouraient, mon frère deviendrait leur unique héritier. »

ORSOLA, à demi-voix.

Leur unique héritier!... (Plus haut.) Tu entends, Gérard?

GÉRARD.

Oui; mais ils vivront.

ORSOLA.

Qui sait, les enfants, c'est si fragile!

GÉRARD.

Mon pauvre frère!...

ORSOLA.

Que voulez-vous, monsieur! il faut supporter avec courage les malheurs que l'on ne peut pas combattre. La mort est de ces malheurs-là. Aujourd'hui son tour, demain le nôtre.

GÉRARD.

Oui, je sais bien cela. Mon frère ne t'était rien, à toi; tu ne le connaissais pas, tu ne l'avais jamais vu; et puis, et puis... tu es contente, ambitieuse! nous voilà riches.

ORSOLA.

Riches, nous?

GÉRARD.

Certainement, puisque mon pauvre frère nous laisse trois cent mille francs.

ORSOLA.

Vous appelez cela être riche?

GÉRARD.

Sans doute!

ORSOLA.

Ce sont vos neveux qui sont riches : trois millions !

GÉRARD.

Orsola ! Orsola !...

ORSOLA.

Quoi ?

SCÈNE XIV

LES MÊMES, JEAN.

JEAN.

Monsieur Gérard, les deux chevaux sont sellés; mais il reste à me donner ce que l'on doit mettre dans les valises.

GÉRARD.

C'est juste. (Bas, à Orsola.) Tu sais de quoi il est question?

ORSOLA.

Des cent mille écus...

GÉRARD.

Et tu es toujours d'avis qu'on les lui donne?

ORSOLA.

Jusqu'au dernier sou !

GÉRARD, allant au secrétaire.

Tiens, Jean, prends un de ces sacs, je prendrai l'autre. (A Orsola.) Tu comprends, je veux moi-même...

ORSOLA.

Allez ! allez ! L'air vous fera du bien, vous êtes pâle comme la mort.

GÉRARD, après avoir regardé un instant Orsola.

Viens, Jean ! viens !

SCÈNE XV

ORSOLA, seule.

Oh ! débats-toi tant que tu voudras, je suis comme l'ours de nos montagnes, dont je porte le nom : je te tiens entre mes griffes; tu ne m'échapperas pas !... (Regardant par la fenêtre.) Enfants maudits, et que j'ai toujours détestés par instinct, les voilà ! ils jouent au bord de l'étang... Victor détache la barque et y fait monter Léonie... Le chien les suit à la nage... Et quand on pense que, si la barque chavirait !...

Il est vrai que le chien est là... Il faut d'abord que je me débarrasse du chien !

GÉRARD, du dehors.

Victor ! Victor !

VICTOR.

Mon oncle?

GÉRARD.

Je t'ai déjà défendu de monter dans la barque, que tu ne sais pas conduire. Tiens, tu vois, ta sœur a manqué de tomber à l'eau.

ORSOLA, à Gérard.

Eh ! laissez-les donc faire, ces enfants ! ils s'amusent. (A part.) Il ne lui manque plus, l'imbécile, qu'à prendre des précautions contre le hasard !

SCÈNE XVI

ORSOLA, GÉRARD.

GÉRARD.

Voilà qui est fait... Maintenant, Sarranti peut venir.

ORSOLA.

L'air vous a-t-il fait du bien?

GÉRARD.

Avoue que tu avais lu cette lettre et ce testament avant moi?

ORSOLA.

Eh bien, quand cela serait, aurais-je commis un crime?

GÉRARD.

Mon pauvre frère Jacques!...

(Il met son mouchoir sur ses yeux.)

ORSOLA.

Bah ! monsieur, vous connaissez la chanson de nos montagnes :

Le bonheur est fait pour les dieux,
Qui laissent le plaisir aux hommes.
Bénis les morts qui vont aux cieux!
Mais consolons le cœur de ceux
Qui restent au monde où nous sommes.

GÉRARD.

Tais-toi ! tais-toi ! chanter est une impiété dans un pareil moment.

URSULA.

Une impiété ?... Allons donc !

GÉRARD.

Par grâce ! laisse-moi seul un instant.

URSULA.

Oh ! je ne demande pas mieux, vous n'êtes pas d'une compagnie gaie.

(Elle s'éloigne en chantant.)

Les morts, dans leur caveau profond,
Ne sentent plus faim ni froidure...

GÉRARD se lève et va pousser la porte par laquelle elle est sortie.

Oh ! cette femme est mon mauvais génie !

SCÈNE XVII

GÉRARD, VICTOR, suivi de BRÉSIL.

VICTOR.

Me voilà, mon oncle.

GÉRARD.

Victor !...

VICTOR.

Tu vois que je suis bien sage et que je t'obéis bien.

GÉRARD.

Oui, tu es un bon petit enfant !

VICTOR.

Alors, embrasse-moi, mon bon oncle !

GÉRARD, à part.

Son bon oncle !...

VICTOR, à demi-voix.

Ma sœur peut cueillir des fleurs, n'est-ce pas?

GÉRARD.

Tant qu'elle voudra.

VICTOR.

Le facteur est venu ce matin, a-t-il apporté des nouvelles de papa?

GÉRARD, avec hésitation.

Non, mon enfant!

VICTOR.

Oh! c'est que, comme madame Orsola avait reçu une grande lettre cachetée de noir... (Gérard suffoque.) Qu'as-tu donc, mon bon oncle?

GÉRARD, se levant.

Rien, mon enfant, rien...

(Il rentre dans sa chambre.)

SCÈNE XVIII

VICTOR, BRÉSIL, puis ORSOLA.

VICTOR.

C'est drôle! on dirait que mon oncle pleure!... Je croyais qu'il n'y avait que les enfants qui pleuraient, moi.

ORSOLA, du perron.

Léonie! avez-vous bientôt fini de cueillir mes fleurs?

LÉONIE, du dehors.

Ces fleurs-là ne sont point à vous, elles sont à mon oncle.

VICTOR, à la fenêtre.

Et mon oncle vient de me dire que ma sœur en pouvait cueillir tant qu'elle voudrait.

ORSOLA.

Il est possible que votre oncle ait dit cela; mais, moi, je dis autre chose.

VICTOR.

Cueille, Léonie! cueille! tu n'as d'ordres à recevoir que de mon oncle.

ORSOLA.

Prends garde, Léonie!

LÉONIE.

A quoi?

ORSOLA.

A me faire descendre; car, si tu me fais descendre, tu auras affaire à moi.

LÉONIE.

Venez donc, méchante femme!

ORSOLA, s'élançant vers le jardin.

Enfant du démon!

VICTOR.

Vous savez que, si vous touchez ma sœur, Brésil est là. (On entend un cri de la petite fille; Brésil, à ce cri, saute par la fenêtre.) Mon oncle! mon oncle!...

SCÈNE XIX

GÉRARD, VICTOR, puis ORSOLA.

GÉRARD.

Qu'y a-t-il donc, mon Dieu?

VICTOR.

C'est la méchante Orsola qui bat Léonie, parce qu'elle cueille des fleurs... Est-ce que vous n'avez pas permis à Léonie de cueillir des fleurs? est-ce que les fleurs du parc sont à madame Orsola?

GÉRARD.

Orsola! Orsola!

ORSOLA, montant le perron.

Me voilà... Voyez!

(Elle montre à Gérard son bras ensanglanté.)

GÉRARD.

Qui t'a fait cela?

ORSOLA.

Brésil! J'espère que vous punirez votre nièce, et que vous tuerez le chien!

VICTOR.

Pourquoi tuer Brésil? Il a défendu sa maîtresse, que vous battiez! Brésil a fait son devoir.

GÉRARD.

Victor, va mettre Brésil à la chaîne.

VICTOR.

J'y vais, mon oncle; mais on ne tuera pas Brésil, n'est-ce pas?

GÉRARD.

Non, mon enfant; sois tranquille.

VICTOR.

Ah! ah!

(Il sort.)

SCÈNE XX

GÉRARD, ORSOLA.

ORSOLA.

Au contraire, on le caressera; pauvre animal! qu'a-t-il fait? Il a mordu Orsola; qu'est-ce qu'Orsola? Une servante que l'on jette à la porte quand on est mécontent d'elle; mais elle n'attendra pas qu'on la jette à la porte, cette servante: elle s'en ira bien seule. Adieu, monsieur!

GÉRARD.

Orsola, où vas-tu?

ORSOLA.

Je vais chercher un maître qui me donne raison, et un chien qui ne me morde pas!

GÉRARD.

Voyons, montre-moi cela! Le sang coule, c'est vrai; mais la blessure n'est pas dangereuse.

ORSOLA.

Vous aimeriez mieux que j'eusse le bras broyé, n'est-ce pas?

GÉRARD.

Écoute, Orsola; voilà Sarranti parti, nous éloignerons les enfants; on les mettra en pension.

ORSOLA.

Oh! si je reste ici, je m'en charge, des enfants!

GÉRARD.

Et pourquoi ne resterais-tu pas ici? Tu sais bien que je ne puis me passer de toi. Que te manque-t-il? Le droit de commander, tu l'auras; dans quinze jours, tu t'appelleras madame Gérard. Voyons, Orsola, cette journée est une journée de deuil; de triste qu'elle est, ne la rends pas terrible.

ORSOLA.

Oh! que vous savez bien l'influence que vous avez sur moi!

DOMINIQUE, dans le jardin.

Monsieur Gérard! monsieur Gérard!...

GÉRARD.

Écoute donc! est-ce que l'on ne m'appelle pas?

SCÈNE XXI

LES MÊMES, DOMINIQUE SARRANTI, en costume de laïque.

DOMINIQUE, entrant vivement.

Monsieur Gérard!... N'est-ce pas vous qui êtes M. Gérard?

GÉRARD.

Oui; que me voulez-vous?

DOMINIQUE.

Avez-vous vu mon père? Je suis le fils de M. Sarranti. On est venu chez moi pour l'arrêter; on le poursuit comme conspirateur.

GÉRARD.

J'entends le galop d'un cheval.

DOMINIQUE.

Ah! le voilà.

SCÈNE XXII

LES MÊMES, SARRANTI.

SARRANTI, couvert de poussière.

Dominique, ici? Tant mieux! je pourrai l'embrasser, du moins!

DOMINIQUE, lui sautant au cou.

Mon père!

SARRANTI.

La conspiration est découverte; je n'ai plus qu'à fuir! Tout est-il prêt?

DOMINIQUE.

Mon père, je vous suis.

SARRANTI.

Non, non! tu te compromettrais inutilement.

DOMINIQUE.

Qu'importe!

SARRANTI.

Tu nous compromettrais nous-mêmes... Trahis! dénoncés! Ah! les misérables! Un complot si bien ourdi! une conspiration si bien arrêtée!

DOMINIQUE.

Alors, fuyez à l'instant, fuyez sans retard ! votre salut avant tout !

SARRANTI.

Et toi, retourne à Paris; prends un détour, que nul ne sache que tu es venu ici : ma sûreté, la tranquillité de M. Gérard en dépendent.

ORSOLA, à part.

Bien ! nous serons seuls.

GÉRARD, appelant.

Jean, les chevaux !

JEAN.

Ils sont prêts, monsieur.

DOMINIQUE.

Partez, partez, mon père !

SARRANTI.

Adieu ! (A son fils.) Viens !... (A Gérard.) Mon ami, c'est entre nous à la vie à la mort !...

DOMINIQUE, l'entraînant.

Mais venez donc !

GÉRARD.

Gardez-vous !

SARRANTI.

Oh ! soyez tranquille : je suis bien armé; ils ne m'auront pas vivant.

(Il sort avec Dominique.)

SCÈNE XXIII

GÉRARD, ORSOLA.

GÉRARD.

Journée fatale !

ORSOLA, préparant la table.

Heureuse journée, au contraire !

GÉRARD.

Que fais-tu ?

ORSOLA.

Il est quatre heures de l'après-midi, et vous n'avez encore rien pris aujourd'hui.

GÉRARD.

Je n'ai pas faim, je ne mangerai pas... J'étouffe!

ORSOLA.

Allons donc! on dit cela chaque fois que l'on éprouve un chagrin, et l'on finit toujours par manger. Prenez des forces.

GÉRARD.

Oui, je sais ce que tu appelles me faire prendre des forces...

ORSOLA.

Ruvez ce verre de madère, d'abord.

GÉRARD prend le verre et boit, pendant qu'Orsola sort pour le service de la table.

Je ne se sais ce que cette femme mêle à mes boissons; ce n'est pas du vin que je viens d'avaler; c'est du feu! (Orsola rentre et met deux couverts.) Pourquoi ne mets-tu que deux couverts?

ORSOLA.

Parce que nous dînerons tête à tête.

GÉRARD.

Mais les enfants?

ORSOLA.

On les servira sur le gazon; comme ils ne m'ont point en adoration, ils aimeront mieux cela.

GÉRARD.

Qui les servira?

ORSOLA.

Le jardinier; je lui en ai donné l'ordre; après quoi, il partira pour Morsang.

GÉRARD.

Il y a cinq lieues d'ici à Morsang.

ORSOLA.

Aussi ne reviendra-t-il que demain.

GÉRARD.

Et que va-t-il faire à Morsang?

ORSOLA.

Une commission.

GÉRARD.

Pour qui?

ORSOLA.

Pour moi... Ne puis-je pas donner une commission au jardinier?

GÉRARD.

Si fait; mais, alors, la maison va rester toute seule?

ORSOLA, lui présentant un verre.

C'est ce qu'il faut.

GÉRARD.

Pourquoi ce verre?

ORSOLA.

Ne m'avez-vous pas demandé à boire?

GÉRARD.

Non.

ORSOLA.

Je croyais...

(Elle veut reprendre le verre.)

GÉRARD.

Donne... Lorsqu'une fois j'ai bu ce vin maudit... Et pourquoi faut-il que la maison reste seule?

ORSOLA.

On vous le dira quand le moment sera venu. (Elle laisse tomber une assiette qui se casse.) Lorsque nous serons millionnaires, nous mangerons dans de l'argenterie. (Elle ramasse les morceaux de l'assiette et les jette au loin.) Et si les assiettes se cassent, au moins les morceaux en seront bons!

GÉRARD.

Millionnaires? Jamais!

(Il se lève et veut rentrer dans sa chambre.)

ORSOLA.

Que faites-vous? que faites-vous? Asseyez-vous donc là.

(Elle le force à se rasseoir devant un verre plein.)

GÉRARD.

J'ai la gorge desséchée; la bouche me brûle.

ORSOLA.

Buvez, alors.

GÉRARD.

Orsola, comment se fait-il qu'ayant bu le quart d'une bouteille à peine, la tête me tourne, et que je voie couler de sang?

ORSOLA.

Tiens, Gérard, tu n'es pas un homme!

GÉRARD.

Non, c'est vrai; un homme a sa raison, un homme a son

libre arbitre, un homme se dit : « Dieu défend de faire le mal, » et ne le fait pas, tandis que moi...

ORSOLA.

Eh bien, toi?...

GÉRARD.

Moi, je suis une brute, un animal sans connaissance, une bête féroce... Est-ce du sang ou du vin que tu m'as fait boire? J'ai soif.

ORSOLA.

Bois, alors. (Gérard se verse un verre de vin, l'avale, et veut s'en verser un second.) Assez! tu ne serais plus bon à rien.

GÉRARD.

Oui; tu sais bien que, maintenant, tu peux me proposer tout ce que tu voudras, et que je suis prêt à tout...

ORSOLA.

En es-tu sûr?

GÉRARD, prenant sa tête à deux mains.

Oh!

ORSOLA.

Tu as deviné ce que nous allons faire, n'est-ce pas?

GÉRARD, se levant et appelant.

Guillaume! Guillaume!

ORSOLA.

Que veux-tu?

GÉRARD.

Tu le vois bien; j'appelle le jardinier.

ORSOLA.

Pour quoi faire?

GÉRARD.

Pour qu'il emporte les enfants!

ORSOLA.

Allons donc! je croyais que c'était convenu! (A part.) Je me trompais, il n'avait pas assez bu. (Haut.) Millionnaire! entends-tu? millionnaire!

GÉRARD.

O serpent à tête de femme!

(Il boit et passe de la violence à l'hébétement.)

ORSOLA ouvre le secrétaire dans lequel était l'argent; puis, avec un ciseau, elle brise la serrure.

La! c'est bien ainsi.

GÉRARD.

Qu'est-ce qui est bien?

ORSOLA.

Tu comprends, il faut que ce soit Sarranti qui ait l'air d'avoir fait le coup.

GÉRARD.

Quel coup?

ORSOLA.

Tu ne comprends donc pas?

GÉRARD.

Non!

ORSOLA.

Sarranti t'a volé la somme que ton notaire t'avait apportée hier; pour la voler, il a forcé le secrétaire; pendant qu'il le forçait, les enfants sont entrés par hasard, et, pour ne point être dénoncé par eux, il les a tués... Comprends-tu, maintenant?

GÉRARD, ivre.

Oui, je comprends; mais, lui, il niera!...

ORSOLA.

Reviendra-t-il pour nier? Osera-t-il rentrer en France quand il y sera condamné comme conspirateur, comme voleur et comme assassin?

GÉRARD.

Non, il n'osera pas!

ORSOLA.

D'ailleurs, nous sommes millionnaires, et l'on fait bien des choses avec trois millions.

GÉRARD.

Mais comment serons-nous millionnaires?

ORSOLA.

Puisque tu te charges du petit garçon, et moi de la petite fille.

GÉRARD, reculant avec épouvante.

Je n'ai pas dit cela! je n'ai pas dit cela!...

ORSOLA.

Tu l'as dit!

GÉRARD.

Jamais, jamais! Ah! mon pauvre petit Victor!

SCÈNE XXIV

LES MÊMES, VICTOR et LÉONIE, se tenant par la main.

VICTOR.

Tu m'as appelé, mon oncle?

ORSOLA.

Oui; votre oncle voulait savoir si le jardinier était encore là.

VICTOR.

Non; il vient de partir, et il a fermé la porte de la grille du parc.

(Orsola entre dans la chambre de Gérard.)

GÉRARD, la suivant des yeux avec terreur.

Où vas-tu?

ORSOLA, de la chambre.

Vous allez le savoir!

GÉRARD, regardant les enfants.

Oh! si je les prenais tous deux dans mes bras, et si je me sauvais avec eux!... (Orsola rentre, un fusil à la main, et le présente à Gérard.) Qu'est-ce que cela?

ORSOLA.

Vous le voyez bien!

(Elle lui met le fusil dans la main.)

VICTOR.

Oh! mon oncle! est-ce que tu vas à l'affût?

ORSOLA.

Oui; nous avons du monde demain; il faut que votre oncle me tue un peu de gibier.

VICTOR.

Oh! je vais avec toi, mon oncle! je vais avec toi!...

(Il court en avant.)

GÉRARD.

Non! non!...

ORSOLA.

Mais décide-toi donc, lâche! tu sais bien que, demain, il ne sera plus temps.

VICTOR, dehors.

Viens donc, mon oncle!

ORSOLA.

Entendez-vous cet enfant qui vous appelle?... Mais emmenez-le donc, puisque c'est lui qui le veut!

(Elle pousse Gérard, qui sort.)

LÉONIE, frappant du pied.

Je veux aller avec mon frère, moi; je le veux!...

ORSOLA.

Venez dans votre chambre, mademoiselle!

LÉONIE.

J'irai bien sans vous; merci,

(Elle sort.)

SCÈNE XXV

ORSOLA, seule.

La nuit est tombée.

Voilà donc l'heure arrivée. La richesse et la vengeance, à la fois! Toutes les humiliations dont, depuis quatre ans, m'abreuvent ces enfants maudits, ils vont les expier!... Pourvu que le cœur ne lui manque pas! (Elle regarde par la fenêtre.) Que fait-il? Il monte dans la barque avec l'enfant... Il traverse l'étang... Ah! je comprends, le bruit du fusil lui fait peur... Il aime mieux... Le lâche!

VICTOR, dans le jardin.

Oh! mon bon oncle, que fais-tu? Mon bon oncle! je n'ai jamais fait de mal à personne! Mon bon oncle, ne me fais pas mourir!

LÉONIE, dans la chambre.

On tue mon frère! Au secours! au secours!

ORSOLA, s'élançant dans la chambre.

Te tairas-tu, malheureuse!

(La scène reste vide.)

VICTOR, dans le jardin.

Mon oncle! mon bon oncle!... Ah!...

(On entend les aboiements furieux du chien, qui brise sa chaîne et qui arrive sur le théâtre, traînant sa chaîne cassée.)

LÉONIE, dans la chambre.

A moi!... Au secours!... Brésil!... Brésil!...

(Le chien s'élance à travers la porte, dont il brise une vitre. Il disparaît dans la chambre.)

ORSOLA, dans la chambre.

Chien maudit !... (Elle pousse un cri.) Ah !...

(Gérard paraît au fond, pâle, les yeux hagards, son fusil à la main. Silence de tous côtés.)

SCÈNE XXVI

GÉRARD, puis ORSOLA.

GÉRARD.

Oh ! misérable ! oh ! infâme que je suis !... Oh ! cette voix ! cette prière ! elle me poursuivra pendant l'éternité... Mon Dieu !... Oh ! je crois que j'ai osé prononcer le nom du Seigneur ! Et l'autre, l'autre qui criait de son côté !... Non, je ne resterai pas une minute de plus dans cette maison. Je veux fuir; je veux quitter la France. Fuyons !... Orsola ! Orsola !

ORSOLA, dans la chambre.

A moi ! au secours !... Je me meurs !...

(On voit Léonie qui se sauve par le jardin.)

GÉRARD.

Orsola ! c'est Orsola qui se meurt, qui appelle au secours !... Orsola ! (Il ouvre la porte de la chambre.) Que s'est-il donc passé ?...

(Il entre un instant, puis revient traînant Orsola, blessée.)

ORSOLA, la main à son cou.

Le chien ! le chien !...

(Elle retombe expirante.)

GÉRARD.

Étranglée !... Justice du ciel !... Et moi, à quoi donc suis-je réservé, si cette femme a subi un tel châtiment ?... Et Léonie, où est-elle ? Sauvée sans doute... Oh ! c'est du feu que j'ai dans le cerveau... Je deviens fou ! (Il tombe dans un fauteuil.) Mais, si elle est sauvée, elle parlera, elle nous dénoncera. (Bondissant vers Orsola.) Pourquoi l'as-tu laissée fuir ?... Dis !... dis !... Morte ! Elle est morte !... De l'air ! de l'air !... (Il arrache son habit, sa cravate et son gilet.) J'étouffe !... (Il tombe sur ses genoux, les bras tendus vers la fenêtre.) De l'air ! de... (Tout à coup son regard devient fixe.) Que vois-je donc là-bas ? Le chien !... le chien !... Que fait-il ? Il tourne autour de l'étang ! Il suit la même route que nous avons suivie... Il plonge... Il reparaît

sur l'eau! Le voilà!... Que traîne-t-il donc après lui? Le cadavre!... Horreur! Nous sommes au jour du jugement dernier: l'abîme rend ses morts! (Il saute sur son fusil, met le chien en joue et fait feu.) Mort! Bien!... Léonie maintenant! il faut que je retrouve Léonie!

(Il se précipite hors de la chambre.)

ACTE PREMIER

DEUXIÈME TABLEAU

Chez Bordier, à la Halle.

SCÈNE PREMIÈRE

JEAN TAUREAU, SAC-A-PLATRE, TOUSSAINT-L'OUVERTURE, CROC-EN-JAMBES, LA GIBELOTTE, UN PIERROT, dormant sur une table; BUVEURS.

JEAN TAUREAU, frappant avec une bouteille sur la table.

Du vin! du vin! du vin!

LE GARÇON.

Voici le vin demandé!

JEAN TAUREAU.

Je vois le vin, mais je ne vois pas les cartes.

LE GARÇON.

Quant aux cartes, il faut en faire votre deuil, monsieur Jean Taureau.

JEAN TAUREAU.

Et pourquoi faut-il que j'en fasse mon deuil?

LE GARÇON.

Parce que vous savez bien que l'on n'en donne pas à ces heures-ci, des cartes.

TOUSSAINT.

Et la raison?

LE GARÇON.

Parce que c'est défendu par les règlements.

JEAN TAUREAU.

Qu'est-ce que cela me fait, à moi, tes règlements?

LE GARÇON.

A vous, cela peut ne rien faire; mais cela nous ferait quelque chose, à nous!

SAC-A-PLATRE.

Ça vous ferait quoi?

LE GARÇON.

Cela ferait fermer l'établissement; ce qui donnerait à M. Bordier le chagrin de ne plus vous recevoir.

SAC-A-PLATRE.

Mais, alors, si l'on n'y joue pas, que veux-tu que nous y fassions, dans ta baraque?

LE GARÇON.

Bon! On ne vous force pas d'y rester, monsieur Sac-à-Plâtre.

JEAN TAUREAU.

Ah çà! sais-tu que tu m'as l'air d'un drôle pas trop poli? Mille tonnerres! des cartes, ou, d'un coup de poing, je démolis la maison.

LE GARÇON.

On n'a pas peur de vous, tout Jean Taureau que vous êtes.

SCÈNE II

LES MÊMES, JEAN ROBERT, PÉTRUS, LUDOVIC.

PÉTRUS.

Nous y voici!

LUDOVIC.

Le cabaret te paraît-il suffisamment borgne?

JEAN ROBERT.

Je le trouve même aveugle...

PÉTRUS.

En ce cas, pénétrons.

JEAN ROBERT.

Vous êtes décidés?

PÉTRUS.

Pourquoi pas ?

JEAN ROBERT.

Parce qu'il est toujours temps de reculer quand on va faire une sottise.

LUDOVIC.

Une sottise ! et en quoi ?

JEAN ROBERT.

Parbleu ! en ce qu'au lieu d'aller souper tranquillement, ou chez Véry, ou au *Rocher de Cancale*, ou aux *Frères provençaux*, vous voulez passer la nuit dans un ignoble bouge où nous boirons de l'infusion de bois de campêche, au lieu de vin de Bordeaux, et où nous mangerons du chat au lieu de lapin de garenne.

SAC-A-PLATRE.

Entends-tu, Jean Taureau ? il a dit : *un bouge !*

TOUSSAINT.

Il a dit ; *du bois de campêche !*

SAC-A-PLATRE.

Il a dit : *du chat !*

JEAN TAUREAU.

Laisse-le dire ! Rira bien qui rira le dernier.

LUDOVIC.

Faites ce que vous voudrez, messieurs ; mais, moi, je déclare que je ne me suis affublé de cet affreux costume, grâce auquel j'ai l'air d'un meunier qui vient de tirer à la conscription, que pour souper chez Bordier, ce soir ; j'y suis, j'y soupe !

PÉTRUS.

Quant à moi qui, en qualité de peintre, n'ai pas toujours eu du vin de campêche à boire et du chat à manger ; moi qui ai fréquenté les modèles des deux sexes, espèces de cadavres vivants qui ont sur les morts l'infériorité de l'âme ; moi qui suis descendu dans la fosse des ours et qui suis entré dans la loge des lions, me rejetant sur les quadrupèdes, quand je n'avais pas trois francs pour faire monter chez moi le père Cadamour ou mademoiselle Rosine la Blonde, je ne suis pas dégoûté, Dieu merci ; donc, je passe du côté de Ludovic, et je dis : je reste.

JEAN ROBERT.

Mon cher Pétrus, tu n'es qu'à moitié ivre; mais tu es tout à fait Gascon.

PÉTRUS.

Gascon? Bon! je suis de Saint-Lô. S'il y a des Gascons à Saint-Lô, il y a des Normands à Tarbes.

JEAN ROBERT.

Eh bien, moi, je te dis, Gascon de Saint-Lô, que tu étales des défauts que tu n'as pas, pour déguiser les qualités que tu possèdes. Tu fais le roué parce que tu as peur de paraître naïf, tu fais le mauvais sujet parce que tu rougis de paraître bon. Tu n'es jamais entré dans la loge des lions, tu n'es jamais descendu dans la fosse des ours, tu n'as jamais mis le pied dans un cabaret de la Halle, pas plus que Ludovic, pas plus que moi, pas plus enfin que les jeunes gens qui se respectent ou les ouvriers qui travaillent.

SAC-A-PLATRE.

Bon! est-ce que nous ne travaillons pas, nous?

JEAN TAUREAU.

Mais laisse-les donc dire!

PÉTRUS.

As-tu fini ton sermon? En ce cas, ainsi soit-il!

(Il bâille.)

TOUSSAINT.

Comprends-tu un mot à ce qu'ils disent?

SAC-A-PLATRE.

Pas un traître mot!

JEAN ROBERT, continuant.

Enfin, tu veux souper dans un tapis franc? Soupons, mon cher; cela aura, du moins, un résultat; c'est de t'en dégoûter pour tout le reste de ta vie. (Frappant sur une table avec sa badine.) Garçon!

LE GARÇON, d'en bas.

On y va, monsieur! on y va!

JEAN ROBERT.

Tiens, voilà une carte; fais ton choix. Nous serons ici comme des princes.

LUDOVIC.

Oui; il ne nous manquera que de l'air respirable.

PÉTRUS.

Bon! on en fera en ouvrant la fenêtre.

SCÈNE III

LES MÊMES UN POLICHINELLE, entre et va au Pierrot qui dort.

LE POLICHINELLE, bas.

Eh ! Vol-au-Vent !

LE PIERROT.

C'est toi ? Et M. Jackal ?

LE POLICHINELLE.

Il sera ici à deux heures du matin ; c'est l'heure du rendez-vous.

(Le Pierrot sort. Le Polichinelle s'assied, laisse tomber sa tête sur la table, et fait semblant de dormir.)

LUDOVIC, à Jean Robert.

As-tu vu ?

JEAN ROBERT.

Quoi ?

LUDOVIC, montrant d'un signe de tête.

Là !

JEAN ROBERT.

Oui.

LUDOVIC.

C'est drôle !

JEAN ROBERT.

Non ; ce sont des hommes qui guettent quelque filou ; nous sommes dans ce que l'on appelle une souricière... Garçon !

LE GARÇON, entrant.

Voilà, monsieur ! voilà !... (Regardant le Polichinelle.) Tiens, je croyais que c'était un pierrot, et c'est un polichinelle. Je me serai trompé... Que désirent ces messieurs ?

JEAN ROBERT, à Pétrus.

As-tu fait la carte ?

PÉTRUS.

Oui : six douzaines d'huîtres, six côtelettes de mouton, une omelette.

LE GARÇON.

Et en vin, messieurs, quelle qualité ?

PÉTRUS.

Trois chablis première, avec de l'eau de Seltz, s'il y en a dans l'établissement ?

LE GARÇON.

Et de la fameuse, soyez tranquille ! vous allez être servis.

PÉTRUS, le retenant par son tablier.

Un instant, jeune homme ! Qu'est-ce que c'est qu'une voix assez fraîche que j'ai entendue, accompagnée d'un tambour de basque, en passant au premier étage ?

LE GARÇON.

C'est la petite bohémienne ! Rose-de-Noël, la pupille de la Brocante.

PÉTRUS.

Comme cela tombe, une bohémienne ! moi qui rêve un tableau de *Mignon !* Est-elle jeune, ta bohémienne?

LE GARÇON.

Quinze ans.

PÉTRUS.

Jolie ?

LE GARÇON.

Je crois bien ! mais vous savez...

PÉTRUS.

Quoi?

LE GARÇON.

C'est du fruit défendu.

PÉTRUS.

Tant mieux ! Tu la feras monter au dessert; il y a un louis pour elle.

LE GARÇON.

Ah bien, oui, pour elle ! vous voulez dire pour la Brocante?

PÉTRUS.

Cela ne me regarde pas. Je donne un louis; peu m'importe la poche dans laquelle il tombe.

SAC-A-PLATRE.

Six douzaines d'huîtres, six côtelettes, une omelette, trois chablis première, de l'eau de Seltz s'il y en a, et une bohémienne au dessert, même s'il n'y en a pas. Bon ! nous avons affaire à des muscadins.

TOUSSAINT.

A des fils de famille !

PÉTRUS, allant à la fenêtre et l'ouvrant.

Et, maintenant, laissons se dégager l'acide carbonique!... Pouah!

JEAN TAUREAU.

Pardon ! ces messieurs ouvrent la fenêtre, à ce qu'il paraît?

PÉTRUS.

Comme vous voyez, mon cher ami.

JEAN TAUREAU.

D'abord, je ne suis pas votre ami, attendu que je ne vous connais ni d'Ève ni d'Adam... Fermez la fenêtre !

PÉTRUS.

Comment vous appelez-vous, monsieur, s'il vous plaît?

JEAN TAUREAU.

Je m'appelle Jean Taureau, attendu que j'assomme un bœuf d'un coup de poing.

PÉTRUS.

Ce dernier détail est oiseux, et je ne désirais savoir que votre nom. Maintenant que je le sais, monsieur Jean Taureau, voici mon ami M. Ludovic, physicien distingué, qui va vous expliquer en deux paroles de quels éléments l'air doit se composer pour être respirable.

JEAN TAUREAU.

Que me chante-t-il donc, celui-là, avec ses éléments ?

LUDOVIC.

Il dit, monsieur Jean Taureau, que l'atmosphère, pour ne pas être nuisible aux poumons d'un honnête homme, doit se composer de soixante-dix-neuf parties d'azote, de vingt et une parties d'oxygène, et d'une certaine quantité d'eau en dissolution, quantité qui varie selon la température et le climat; par exemple, au Sénégal...

SAC-A-PLATRE.

Dis donc, Jean Taureau, je crois qu'il parle latin?

JEAN TAUREAU.

Bon ! je vais lui faire parler français, moi

SAC-A-PLATRE.

Et s'il ne comprend pas?...

JEAN TAUREAU, montrant ses deux poings.

On bûchera, alors! (Il fait trois pas en avant.) Allons, fermez cette fenêtre, et plus vite que cela!

PÉTRUS, s'adossant à la fenêtre et se croisant les bras.

C'est peut-être votre avis, maître Jean Taureau; mais ce n'est pas le mien.

JEAN TAUREAU.

Comment! ce n'est pas le tien? Tu as donc un avis, toi?

PÉTRUS.

Et pourquoi donc un homme n'aurait-il pas un avis, quand une brute prétend en avoir un?

JEAN TAUREAU.

Dites donc, les amis, je crois que ce muscadin de malheur m'a appelé brute?

SAC-A-PLATRE.

Dame, il me semble!

JEAN TAUREAU.

Eh bien, qu'est-ce qu'il y a à faire?

TOUSSAINT.

Il y a à lui faire fermer la fenêtre, d'abord, puisque c'est ton avis, et à l'assommer ensuite.

JEAN TAUREAU.

A la bonne heure! voilà qui est parler. (Aux jeunes gens.) Allons, tonnerre! fermez la fenêtre.

PÉTRUS.

Il n'y a ici ni tonnerre ni éclairs; la fenêtre restera ouverte.

JEAN ROBERT.

Voyons, Pétrus!... (A Jean Taureau.) Monsieur, nous venons du dehors, et, en entrant dans cette chambre, nous avons été suffoqués par le changement de température; permettez-nous de laisser la fenêtre ouverte un seul instant, pour renouveler l'air, et ensuite nous la fermerons.

JEAN TAUREAU.

Vous l'avez ouverte sans ma permission.

PÉTRUS.

Eh bien?

JEAN TAUREAU.

Il fallait demander la permission; peut-être vous l'aurait-on accordée.

PÉTRUS.

Allons, assez! Je l'ai ouverte parce que cela m'a plu, et elle restera ouverte, tant que cela me plaira.

JEAN ROBERT.

Tais-toi, Pétrus!

PÉTRUS, moitié riant, moitié menaçant.

Non, je ne me tairai pas. Si monsieur s'appelle Jean Taureau, je me nomme, moi, Pierre Herbel de Courtenay, et je n'ai pas l'habitude de me laisser mener par des drôles de cette espèce!

(Au mot *de drôles*, les cinq hommes se lèvent et font un pas en avant.)

JEAN ROBERT.

Avant de nous battre, voyons, expliquons-nous; car, après, il sera trop tard. (Il se lève à son tour.) Que désirent ces messieurs?

JEAN TAUREAU.

C'est encore pour nous insulter qu'il nous appelle des messieurs!

SAC-A-PLATRE.

Nous ne sommes pas des messieurs, entendez-vous?

PÉTRUS.

Vous avez bien raison, vous n'êtes pas des messieurs, vous êtes des maroufles!

SAC-A-PLATRE.

On nous a appelés maroufles!... Ah! on va vous en donner, des maroufles!

TOUSSAINT, écartant son camarade.

Mais laissez-moi donc passer, vous autres!

JEAN TAUREAU.

Taisez-vous, tous tant que vous êtes! cela me regarde.

SAC-A-PLATRE.

Pourquoi cela te regarde-t-il plus que moi?

JEAN TAUREAU.

D'abord, parce qu'on ne se met pas cinq contre trois, quand un seul suffit. A ta place, Sac-à-Plâtre! à ta place, Croc-en-Jambes! (Croc-en-Jambes et Sac-à-Plâtre vont s'asseoir.) C'est bien!... Et maintenant, mes petits amours, nous allons reprendre la chanson sur le même air et au premier couplet. Voulez-vous fermer la fenêtre?

LES TROIS JEUNES GENS.

Non!

JEAN TAUREAU, exaspéré.

Mais vous voulez donc vous faire pulvériser?

JEAN ROBERT.

Essayez!

PÉTRUS.

Laisse donc, Jean Robert; c'est mon affaire.

JEAN ROBERT, l'écartant doucement.

Tenez les autres en respect, toi et Ludovic; moi, je me charge de celui-ci.

(Il touche du bout du doigt la poitrine de Jean Taureau.)

JEAN TAUREAU, fronçant les sourcils.

Je crois que c'est de moi que vous parlez, mon prince?

JEAN ROBERT.

De toi-même!

JEAN TAUREAU.

Et qu'est-ce qui me vaut l'honneur d'être choisi par vous?

JEAN ROBERT.

Je pourrais te dire que c'est parce qu'étant le plus insolent, tu mérites la plus rude leçon; mais ce n'est pas là le motif.

JEAN TAUREAU.

J'attends le motif!

JEAN ROBERT.

C'est que, portant tous les deux le même prénom, nous sommes naturellement appareillés. Tu t'appelles Jean Taureau, et je m'appelle Jean Robert.

JEAN TAUREAU.

Je m'appelle Jean Taureau, c'est vrai; mais tu ne t'appelles pas Jean Robert, tu t'appelles Jean...

JEAN ROBERT, lui envoyant un coup de poing sur l'œil.

Tu mens!

(Jean Taureau fait trois pas à reculons et va tomber sur une table dont il casse les deux pieds. Pétrus passe la jambe à Sac-à-Plâtre, et l'envoie rouler près de Jean Taureau. Ludovic envoie dans le côté un coup de poing à Toussaint, qui va tomber dans la hotte de Croc-en-Jambes, les deux mains sur les côtes.)

LE POLICHINELLE, relevant la tête.

Bouigg!...

(Il se remet à dormir.)

JEAN ROBERT.

Première manche !

JEAN TAUREAU, tout étourdi.

Ce que c'est que d'être pris au dépourvu; mille tonnerres ! un enfant vous battrait.

JEAN ROBERT.

Eh bien, cette fois, prends ton temps, Jean Taureau; car mon intention est de t'envoyer briser les deux autres pieds de la table.

JEAN TAUREAU.

C'est ce que nous allons voir. (Il marche sur Jean Robert le poing levé, Jean Robert reçoit sur son bras le coup de poing du Charpentier, fait un demi-tour sur lui-même, et envoie à son adversaire un coup de pied dans la poitrine.) Ouf!

LE POLICHINELLE, levant la tête.

Bouigg !...

(Il se remet à dormir.)

TOUSSAINT et SAC-A-PLATRE.

Aux couteaux ! aux couteaux !

JEAN TAUREAU.

Eh bien, oui, puisqu'ils nous y forcent, aux couteaux !

JEAN ROBERT.

Alors, aux barricades !

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE GARÇON, apportant les huîtres.

LE GARÇON.

Ouais ! il paraît qu'il n'est que temps. (Il pose les huîtres sur la table.) A la garde ! à la garde !

(Il sort en courant.)

M. JACKAL, apparaissant à la porte, en Turc.

Ah çà ! on dit que l'on s'égorge ici. (Il s'approche du Polichinelle.) Donne-moi ta place, et déloge lestement !

LE POLICHINELLE.

Tiens, c'est vous, monsieur Jackal ?

M. JACKAL.

Chut !

LE POLICHINELLE, lui cédant sa place.

Bouigg !...

(Il sort.)

SCÈNE V

LES MÊMES, MASQUES, GENS DU PEUPLE.

JEAN TAUREAU et SES COMPAGNONS.

Aux couteaux ! aux couteaux !

LES MASQUES.

Bravo ! nous allons rire !

(Ils se tour des mains, les jeunes gens piétinent trois tables, les rangent dans un angle, et forment un rempart en mettant dessus des chaises et des tabourets. Pétrus arrache un bâton du rideau. Ludovic emporte les huîtres dans l'intérieur des fortifications.)

LUDOVIC.

Des vivres et des projectiles !

(Il jette les coquilles à ses adversaires.)

JEAN TAUREAU.

Laissez-moi pulvériser l'habit noir !

(Il tire de sa poche son compas de charpentier.)

JEAN ROBERT, sautant par-dessus la table, sa badine à la main.

Mais tu n'en as donc pas encore assez ?

LES MASQUES.

Bravo ! bravo, l'habit noir !

JEAN TAUREAU.

Non, je n'en aurai assez que quand je t'aurai fourré six pouces de mon compas dans le ventre.

JEAN ROBERT.

C'est-à-dire que, ne pouvant pas être le plus fort, tu es le plus traître ; c'est-à-dire que, ne pouvant pas vaincre, tu veux assassiner.

JEAN TAUREAU.

Je veux me venger, mille tonnerres !

JEAN ROBERT, sa petite badine à la main.

Prends garde, Jean Taureau ! car, sur mon honneur, tu n'as jamais couru de danger pareil à celui que tu cours en ce moment ! (A la foule.) Mes amis, vous êtes des hommes ; faites entendre raison à celui-ci ; vous voyez que je suis calme, et qu'il est insensé.

JEAN TAUREAU, échappant à ceux qui veulent le calmer.

Ah ! je n'ai jamais couru de danger pareil à celui que je

cours ! Est-ce avec cette badine que tu comptes te défendre contre mon compas ? Dis !

JEAN ROBERT.

Tu te trompes, Jean Taureau ; car ma badine n'est pas une badine, c'est une vipère, et, si tu en doutes (tirant, de sa canne, une mince et courte épée), tiens, voilà son dard !

(Il se met en garde et fait des appels du pied.)

JEAN TAUREAU.

Ah ! tu as donc une arme ! je n'attendais que cela.

(Il s'apprête à s'élancer sur Jean Robert, quand on entend un frémissement dans l'assistance. Un jeune homme vêtu en commissionnaire, mais avec toute l'élégance du costume, entre, perce la foule, et saisit le poignet de Jean Taureau.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, SALVATOR.

JEAN TAUREAU, se retournant.

Ah ! traître ! (Stupéfait en reconnaissant le jeune homme.) M. Salvator !

LA FOULE.

M. Salvator !

(Le Turc soulève sa tête, ouvre un œil, puis, immédiatement, se remet à dormir.)

PÉTRUS.

Voilà un gaillard dont le nom est de bon augure; reste à savoir s'il fera honneur à son nom.

SALVATOR, à Jean Taureau.

Tu seras donc toujours ivrogne et querelleur ?

JEAN TAUREAU.

Monsieur Salvator, laissez-moi m'expliquer.

SALVATOR.

Tu as tort.

JEAN TAUREAU.

Mais puisque je vous dis...

SALVATOR.

Tu as tort !

JEAN TAUREAU.

Mais puisque je vous dis...

SALVATOR.

Tu as tort !

JEAN TAUREAU.

Mais enfin...

SALVATOR.

Tu as tort, te dis-je!

JEAN TAUREAU.

Mais comment le savez-vous, au bout du compte, puisque vous n'étiez pas là?

SALVATOR.

Ai-je besoin d'être là pour savoir comment les choses se sont passées?

JEAN TAUREAU.

Il me semble, cependant...

SALVATOR, montrant les trois amis.

Regarde!

JEAN TAUREAU.

Eh bien, je regarde; après?

SALVATOR.

Que vois-tu?

JEAN TAUREAU.

Je vois trois muscadins à qui j'ai promis de donner une tripotée, et qui la recevront un jour ou l'autre.

SALVATOR.

Tu vois trois jeunes gens, élégants, bien mis, comme il faut, qui ont eu le tort de venir dans un bouge; mais ce n'était point une raison pour leur chercher querelle.

JEAN TAUREAU.

Moi, leur chercher querelle? Incapable, monsieur Salvator.

SALVATOR.

Voyons! ne vas-tu pas dire que ce sont eux qui t'ont provoqué, toi et tes quatre compagnons!

JEAN TAUREAU.

Et cependant, vous voyez bien qu'ils étaient en état de se défendre!

SALVATOR.

Parce que l'adresse et le droit étaient de leur côté. Tu crois que la force est tout, toi qui as changé ton nom de Barthélemy Lelong en celui de Jean Taureau! Tu viens d'avoir la preuve du contraire; Dieu veuille que la leçon te profite!

JEAN TAUREAU.

Mais puisque je vous dis que ce sont eux qui nous ont appelés drôles, marouffles, brutes...

SALVATOR.

Et pourquoi vous ont-ils appelés ainsi?

JEAN TAUREAU.

Qui nous ont dit que nous étions ivres!

SALVATOR.

Je te demande pourquoi ils ont dit cela.

JEAN TAUREAU.

Pour rien, quoi!

SALVATOR.

Mais enfin?...

JEAN TAUREAU.

Parce que je voulais leur faire fermer la fenêtre.

SALVATOR.

Et tu voulais leur faire fermer la fenêtre, parce que..,?

JEAN TAUREAU.

Parce que... parce que je n'aime pas les courants d'air.

SALVATOR.

Parce que tu étais ivre, comme ces messieurs te l'ont dit; parce que tu voulais chercher une dispute à quelqu'un, et que tu as saisi l'occasion aux cheveux; parce que tu as encore eu quelque querelle chez toi, et que tu voulais faire payer à des innocents les caprices et les infidélités de mademoiselle Fifine.

JEAN TAUREAU.

Taisez-vous, monsieur Salvator! ne prononcez pas ce nom-là. La malheureuse! elle me fera mourir.

SALVATOR.

Ah! tu vois bien que j'ai touché juste. Ces messieurs ont bien fait d'ouvrir la fenêtre; l'air qu'on respire ici est infect, et, comme ce n'est pas trop de deux fenêtres ouvertes pour quarante personnes, tu vas, à l'instant même, ouvrir la seconde.

JEAN TAUREAU.

Moi, aller ouvrir une fenêtre, quand je demande qu'on ferme l'autre, moi Barthélemy Lelong, le fils de mon père?

SALVATOR.

Oui, toi, Barthélemy Lelong, ivrogne et querelleur, qui déshonores le nom de ton père, et qui as bien fait de prendre un sobriquet! je te dis, moi, que tu vas aller ouvrir cette fenêtre, pour te punir d'avoir insulté ces messieurs.

JEAN TAUREAU.

Le tonnerre gronderait au-dessus de ma tête, que je ne vous obéirais pas.

SALVATOR.

Alors, je ne te connais plus, sous aucun nom; tu n'es qu'un ouvrier grossier et insulteur, et je te chasse d'où je suis. Sors!... Eh bien, m'as-tu entendu?

JEAN TAUREAU.

Oui; mais je ne m'en irai pas.

SALVATOR.

Au nom de ton père, dont tu as invoqué le nom tout à l'heure, je t'ordonne de t'en aller!

(Il marche sur lui.)

JEAN TAUREAU.

Monsieur Salvator, monsieur Salvator, ne m'approchez pas!

SALVATOR, frappant du pied.

Vas-tu sortir!...

JEAN TAUREAU.

Vous savez bien que vous pouvez me faire faire tout ce que vous voulez, vous, et que je me couperais la main plutôt que de vous frapper... Aussi... aussi (sortant à reculons), je sors... (De l'escalier.) Oh! mais, si jamais je les rencontre, ils me le payeront!...

TOUSSAINT.

Monsieur Salvator, votre serviteur très-humble!

(Il sort.)

SAC-A-PLATRE.

Monsieur Salvator, j'ai bien l'honneur... Vous n'avez pas d'ordres à me donner?

SALVATOR, lui saisissant le bras.

Si fait!... Tu es le moins ivre de tous.

SAC-A-PLATRE.

Vous croyez?...

SALVATOR.

Tu vas te tenir sur la porte de la maison, et, si tu vois un homme habillé en magicien qui fasse mine d'entrer dans le cabaret, tu lui diras : *Mont-Saint-Jean.* Il saura ce que cela veut dire et s'en ira. S'il a besoin de toi, tu te mettras à sa disposition.

SAC-A-PLATRE.

Oui, monsieur Salvator.

SALVATOR.

Pour preuve que tu as fait ma commission, tu imiteras le chant du coq, que tu imites si bien, quand tu vas planter le drapeau sur une maison.

SAC-A-PLATRE.

C'est dit, monsieur Salvator. Au revoir, monsieur Salvator.

SALVATOR.

Au revoir! et que je n'entende pas dire que tu te sois fourré dans pareille bagarre. Va!

(Pendant ces quelques mots, le Turc a levé la tête et a écouté, mais n'a pu entendre. Au moment où Salvator revient, il laisse retomber sa tête sur la table.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, hors LES CINQ OUVRIERS, puis LE GARÇON.

JEAN ROBERT, tendant la main à Salvator.

Merci, monsieur, de nous avoir délivrés de cet ivrogne endiablé.

SALVATOR.

Il n'y a pas de quoi; seulement, voulez-vous me permettre de vous donner un conseil d'ami? Ne remettez jamais les pieds ici, monsieur Jean Robert.

JEAN ROBERT.

Vous me connaissez, monsieur Salvator?

SALVATOR.

Mais comme tout le monde... N'êtes-vous pas un de nos poëtes célèbres? (Se tournant vers la foule.) Et maintenant, vous devez être contents, vous autres? vous en avez vu pour votre argent, n'est-ce pas? Faites-moi donc l'amitié de circuler. Il n'y a ici d'air que pour quatre; c'est vous dire, mes bons amis, que je désire rester avec ces messieurs. (La foule sort en criant : « Vive M. Salvator! » et en agitant mouchoirs, chapeaux et bonnets. — Salvator, au Turc qui dort sur la table.) Et toi aussi, voyons, comme les autres!

(Le Turc répond par des ronflements sonores.)

JEAN ROBERT.

Ah ! ma foi, monsieur Salvator, celui-là dort si magistralement, qu'il y aurait conscience à le réveiller.

SALVATOR, à lui-même.

Oui ; et peut-être vaut-il mieux même qu'il soit ici qu'ailleurs... Ainsi, il ne vous gêne pas, monsieur Jean Robert ?

JEAN ROBERT.

Pas le moins du monde.

SALVATOR.

Ni vous non plus, monsieur Pétrus ?

PÉTRUS.

Ah ! ah ! vous me connaissez donc aussi ?

SALVATOR.

Ni vous non plus, monsieur Ludovic ? Mais que regardez-vous donc ?

LUDOVIC.

Je regarde si vous n'avez pas une jambe plus courte que l'autre.

SALVATOR.

Oui, parce que, en ce cas, vous me saluericz du nom d'Asmodée... Qu'y a-t-il d'étonnant, dites-moi, à ce que je connaisse un peintre qui, l'an dernier, a eu une très-belle exposition, et un jeune docteur qui a passé, il y a trois mois, un glorieux examen ?

JEAN ROBERT.

Mais vous, monsieur, qui connaissez tout le monde et qui paraissez connu de tout le monde, y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander qui vous êtes ?

SALVATOR.

Moi, monsieur ? Vous avez entendu mon nom : Salvator ; quant à mon état, je suis commissionnaire, au coin de la rue aux Fers. Si vous avez besoin d'un homme sûr pour porter vos lettres, et solide pour porter vos fardeaux, je vous demande votre pratique.

LUDOVIC.

Comment ! monsieur, ce costume n'est pas un déguisement ?

SALVATOR.

Pas le moins du monde ! demandez plutôt au garçon qui vous apporte votre souper ?

LE GARÇON, avec le souper, regardant le Turc.

Tiens! je croyais que c'était un polichinelle, et c'est un Turc... Je me serai trompé.

SALVATOR.

Qu'as-tu donc, et pourquoi ne sers-tu pas ces messieurs?

LE GARÇON.

Voilà, voilà, messieurs! les côtelettes sont un peu desséchées, et l'omelette est un peu épaisse; mais ce n'est pas la faute du cuisinier.

PÉTRUS.

Monsieur Salvator, voulez-vous nous faire l'honneur de souper avec nous?

SALVATOR.

Merci, messieurs; et je vais vous demander la permission de me retirer.

PÉTRUS.

Sans façons.

SALVATOR.

Je vous suis très-reconnaissant de l'honneur que vous me faites, messieurs; mais impossible de l'accepter. (Les jeunes gens se saluent. — Salvator, bas, au garçon.) Tu n'as pas un endroit quelconque d'où je puisse ne pas perdre de vue ce Turc?

LE GARÇON.

Sur le palier, à droite, il y a une porte qui donne dans un cabinet; il est vitré, vous verrez de là tout ce que vous voudrez voir.

SALVATOR.

C'est bien. (Aux jeunes gens.) Messieurs!...

M. JACKAL, à part, levant la tête.

Il fait semblant de s'en aller; mais il ne s'en va pas... Bon! il est dans ce cabinet, le rideau a remué.

(Il ronfle.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, hors SALVATOR.

LE GARÇON.

Ces messieurs veulent-ils toujours entendre chanter la bohémienne? Selon l'ordre de ces messieurs, elle attend en bas, avec son honorable mère la Brocante, la plus célèbre ti-

reuse de cartes du faubourg Saint-Germain, qui vous fera le grand et le petit jeu, et son jeune frère Babolin, garçon de la plus haute espérance, qui exécute les trois souplesses du corps, avale des sabres et mange des étoupes enflammées.

PÉTRUS.

Tiens, c'est vrai; et moi qui avais oublié mon tableau de *Mignon!* Je crois bien que nous la demandons toujours, et plus que jamais!

LE GARÇON, appelant.

Eh! la Brocante, on vous demande, ici.

LA BROCANTE, d'en bas.

On y va!

SCÈNE IX

LES MÊMES, LA BROCANTE, ROSE-DE-NOEL, BABOLIN.

BABOLIN entre en faisant une suite de cabrioles et de sauts de carpe.

Hop!...

ROSE-DE-NOEL, entrant ensuite.

Tiens! je croyais que M. Salvator était ici.

PÉTRUS.

Oh! la charmante enfant! Mais regardez donc, messieurs!

JEAN ROBERT, à la vue de la Brocante.

Oh! l'horrible sorcière! Messieurs, ne regardez pas!

LA BROCANTE.

Que désirent ces messieurs? Veulent-ils savoir le passé, le présent, l'avenir? s'ils ont des héritages à attendre, s'ils feront un beau mariage, s'ils auront de nombreux enfants? C'est trois francs le grand jeu, et trente sous le petit.

LUDOVIC.

Merci, la vieille. Nous avons oublié le passé; nous remercions Dieu du présent, et nous ne nous inquiétons pas de l'avenir. Nous aimons nos parents jusqu'au vingt-cinquième degré, et, par conséquent, ne sommes pas pressés d'hériter d'eux. Non, Brocante, ma mie; ce que nous voulons voir, ce que nous voulons entendre surtout, c'est cette charmante enfant.

LA BROCANTE.

Que voulez-vous qu'elle chante? la complainte de *Montebello :*

Braves Français, versons des larmes...

LUDOVIC.

Merci! j'ai été bercé avec cela.

LA BROCANTE.

La chanson de *la Colonne*, de M. Émile Debraux :

Salut, monument gigantesque!

LUDOVIC.

Non!... Aie donc une idée Jean Robert, toi, qui es poëte.

JEAN ROBERT.

Peut-on lui parler, à Rose-de-Noël?

LA BROCANTE.

Sans doute.

PÉTRUS.

Dérange-la le moins possible; je la croque. C'est tout à fait ma Mignon.

BABOLIN.

Entends-tu, Rose-de-Noël? il te croque! (Regardant le carnet de Pétrus.) Ah! c'est que c'est elle, tout de même!

JEAN ROBERT.

Écoutez, ma belle enfant!

ROSE-DE-NOEL.

J'écoute, monsieur.

JEAN ROBERT.

Est-ce que vous ne sauriez pas quelque vrai chant de la Bohême, quelque chose d'original et de poétique à la fois, quelque hymne de Kœrner, quelque ballade d'Uhland, quelque passage de Shakspeare.

ROSE-DE-NOEL.

En allemand, en anglais, en français?

JEAN ROBERT.

Comment! mon enfant, vous parlez trois langues?

LA BROCANTE.

Dieu merci! on n'a rien négligé pour son éducation.

BABOLIN.

Oh! la mère! avec cela qu'elle a coûté cher, son éducation; c'est comme la mienne. Dis donc, Rose-de-Noël, la Brocante

qui parle de l'éducation qu'elle nous a donnée; si cela ne fait pas frrrémir!

ROSE-DE-NOEL.

Voulez-vous la *Marguerite au rouet*, de *Faust*?

BABOLIN.

Oui, la *Marguerite*.

ROSE-DE-NOEL.

Voulez-vous *le Vieux Chevalier*, d'Uhland?

BABOLIN.

Va pour *le Vieux Chevalier*.

ROSE-DE-NOEL.

Voulez-vous *la Reine Mab*, de Shakspeare?

JEAN ROBERT.

Vous savez *la Reine Mab*?

ROSE-DE-NOEL.

Oui; c'est M. Salvator qui l'a traduite pour moi, et qui me l'a donnée.

JEAN ROBERT.

Comment! il fait des vers, notre commissionnaire de la rue aux Fers?

ROSE-DE-NOEL.

Il fait ce qu'il veut.

LUDOVIC.

C'est quelque prince déguisé?

PÉTRUS.

Imbécile! il ne ferait pas de vers.

JEAN ROBERT.

La Reine Mab! Je ne suis pas fâché d'entendre des vers de commissionnaire.

BABOLIN.

Va pour *la Reine aimable!*

LUDOVIC.

La Reine Mab! la Reine Mab!

JEAN ROBERT, donnant la réplique.

Qu'est cette reine Mab?

ROSE-DE-NOEL.

L'accoucheuse des fées...
Quand s'éteignent du jour les rumeurs étouffées,
Que l'oiseau de la mort pousse son cri plaintif,
Grosse comme une agate à l'index d'un chérif,

S'emparant de la nuit, domaine des fantômes,
Sur un char attelé d'invisibles atomes,
A travers notre monde à son pouvoir soumis,
Elle passe en jouant sur les fronts endormis.
Impalpables rayons qu'un brin d'herbe renoue,
Les pattes d'un faucheux de son char font la roue;
Les harnais sont tissus de l'humide clarté
Que la lune répand sur le lac argenté;
Une verte cigale, incessante crécelle,
Donna, pour la couvrir, la gaze de son aile;
Une noisette en fit la caisse; le charron
Est l'écureuil rongeur ou quelque vieux citron
Carrossier du pays de la métamorphose,
Où tient Titania sa cour, dans une rose.
Parmi les moucherons, pour cocher, elle a pris
Un cousin bourdonnant, vêtu de velours gris;
Son fouet, qu'il tient plus fier qu'un Suisse sa flamberge,
Est fait d'un os de guêpe et d'un fil de la Vierge.
C'est dans cet appareil que, la nuit, galopant,
Elle passe rapide à nos cerveaux frappant.
Alors, solliciteur à l'échine courbée,
Joueuse, du côté des quarante ans tombée,
Songent, l'un qu'il reçoit la clef de chambellan,
Et l'autre qu'elle abat un éternel brelan.
Chacun voit, du destin remplissant la lacune,
A ses désirs secrets sourire la Fortune;
Tout rêveur en revient à ses pensers du jour :
L'avare rêve argent, l'amoureux rêve amour;
L'ivrogne en son cellier, les vendanges rentrées;
Le marin, le voyage aux lointaines contrées;
L'auteur, que le public applaudit son succès;
Le procureur, qu'il met la main sur un procès.
Elle souffle, en passant, sur la bouche gourmande
D'un chanoine joufflu qui rêve de prébende,
Se repose un instant sur le nez d'un soldat
Qui cherche son épée et rêve de combat,
D'escarmouche, d'assaut, de siége, d'embuscade
Et de tambours battant la charge ou la chamade.
Il s'éveille en bâillant, s'étire avec effort,
Pousse un ou deux jurons, soupire et se rendort...

TOUS.

Bravo ! bravo !

JEAN ROBERT.

Mais c'est un poëte que M. Salvator, messieurs ! (Il prend

une soucoupe et fait la quête; elle produit trois louis.) Tenez, mon enfant, voilà pour vous!

BABOLIN.

Trois jaunets! Dites donc, la mère, ça vaut mieux que le grand jeu.

PÉTRUS.

Où demeures-tu, Brocante?

LA BROCANTE.

Rue Triperet, nº 8, mon bon monsieur.

PÉTRUS.

C'est bien; voilà tout ce que je voulais savoir.

LUDOVIC.

Qu'as-tu à faire chez la Brocante?

PÉTRUS.

J'ai à me faire faire le grand jeu.

LUDOVIC.

Et maintenant, Brocante, si j'ai un conseil à te donner, comme médecin, c'est de rentrer, de faire coucher cette enfant-là, et de la tenir bien chaudement; elle n'est pas d'une forte santé, ta fille.

BABOLIN.

Entends-tu, Brocante? c'est la même histoire que te répète sans cesse M. Salvator.

LA BROCANTE.

C'est bien; on y veillera. Venez, petits amours!

JEAN ROBERT.

Garçon, la carte!

(Rose-de-Noël, la Brocante et Babolin sortent.)

ROSE-DE-NOEL, en croisant le Garçon.

Vous n'avez pas vu M. Salvator?

LE GARÇON.

Non, mademoiselle Rose-de-Noël, non.

SCÈNE X

LES MÊMES, hors ROSE-DE-NOEL, LA BROCANTE et BABOLIN.

JEAN ROBERT.

La carte !

LE GARÇON.

Voilà !

JEAN ROBERT.

Trente-cinq francs six douzaines d'huîtres, six côtelettes, une omelette et trois bouteilles de chablis ?

LE GARÇON.

Plus, une table et deux chaises cassées.

JEAN ROBERT.

C'est juste... En voilà quarante; la différence est pour le garçon.

PÉTRUS.

Eh bien, es-tu content de ta nuit, Jean Robert?

JEAN ROBERT.

Avouez qu'il y a eu un moment où vous auriez autant aimé être au *Rocher de Cancale* que chez Bordier?

LUDOVIC.

Ma foi, je l'avoue. Et toi, Pétrus?

PÉTRUS.

Non, attendu qu'au *Rocher de Cancale*, je n'eusse pas vu Rose-de-Noël, et que, grâce à Rose-de-Noël, mon tableau de *Mignon* est fait.

JEAN ROBERT.

Tu vas t'y mettre?

PÉTRUS.

Dès demain.

LUDOVIC.

Et le portrait de mademoiselle de Valgeneuse?

PÉTRUS.

Les deux choses marcheront ensemble; l'une est du métier, l'autre de l'art.

JEAN ROBERT.

Et quand pourrons-nous voir l'esquisse?

PÉTRUS.

Dans trois jours, à deux heures de l'après-midi, dans mon atelier, rue de l'Ouest.

LUDOVIC, montrant le Turc.

Si nous rendions à ce brave homme le service de le réveiller avant de partir ?

JEAN ROBERT.

Pour quoi faire? Il rêve qu'il est dans le paradis de Mahomet; laissons-le rêver; les houris sont rares !

(On entend le chant du coq.)

PÉTRUS, sortant.

Tiens, voilà le coq qui chante !

JEAN ROBERT.

Ce qui prouve qu'il est deux heures du matin.

(Ils sortent.)

SCÈNE XI

SALVATOR, M. JACKAL, feignant toujours de dormir.

SALVATOR, entrant et allant à M. Jackal.

Maintenant, monsieur Jackal, vous pouvez vous réveiller, ôter votre faux nez, mettre vos lunettes, et prendre votre prise de tabac : celui que vous attendez ne viendra point.

M. JACKAL, levant la tête, mettant ses lunettes, et ouvrant sa tabatière, dont il offre une prise au Commissionnaire.

En usez-vous, monsieur Salvator?

SALVATOR.

Jamais !

M. JACKAL.

Allons, je suis battu.

SALVATOR.

Consolez-vous, il n'y a que les gens forts qui avouent ces choses-là.

M. JACKAL.

Parce qu'ils espèrent prendre leur revanche.

SALVATOR, au moment de sortir.

Après vous... A tout seigneur tout honneur !

TROISIÈME TABLEAU

L'atelier de Pétrus. — Atelier de la plus grande élégance, avec trophées d'armes, tableaux, etc., etc.

SCÈNE PREMIÈRE

PÉTRUS, SUZANNE, LORÉDAN.

Suzanne pose sur une estrade; Lorédan s'amuse avec un fleuret; Jean Robert, assis, crayonne des vers sur un carnet.

PÉTRUS.

C'est avec le plus profond regret, mademoiselle, que je vous annonce que notre séance sera abrégée aujourd'hui.

SUZANNE.

Et pourquoi notre séance sera-t-elle abrégée aujourd'hui, s'il vous plaît, maître Van Dyck?...

PÉTRUS.

Parce que je vous attendais hier, et non pas aujourd'hui.

SUZANNE.

Que voulez-vous! hier, je n'ai pas pu venir... Ah! vous croyez donc que les pensionnaires de madame Adrienne Desmarest sont libres comme les élèves de M. Gros ou de M. Horace Vernet? Non; sachez ceci, monsieur, que la renommée eût dû vous apprendre : C'était hier la fête de Madame, comme on dit à Vanvres, et il nous était enjoint d'être dans l'allégresse, sous peine de punition; on a dîné en famille, avec trois extras: des choux dans le potage, du persil autour du bœuf, et des œufs dans la salade; on a porté la santé de Madame avec du vin d'Argenteuil, et l'on est allé, pour dessert, se promener à pied à la lanterne de Diogène, avec permission de cueillir des marguerites, mais défense de les effeuiller en leur faisant dire la bonne aventure. Nous nous sommes bien amusées, allez!...

PÉTRUS.

Vous seriez-vous beaucoup plus amusée ici?

SUZANNE.

Je le crois bien! d'abord, je vous trouve charmant.

PÉTRUS, à Lorédan.

Vous entendez, monsieur le comte, mademoiselle votre sœur me fait une déclaration.

LORÉDAN.

Laissez-la faire, et ne croyez pas un mot de ce qu'elle vous dira; Suzanne est la plus grande coquette que je connaisse.

SUZANNE.

Mais attendez donc que je vous dise pourquoi je vous trouve charmant.

PÉTRUS.

Ah! il y a un pourquoi?

SUZANNE.

Bon! Croyez-vous que ce soit parce que vous vous appelez Pierre de Courtenay; croyez-vous que ce soit parce que votre oncle, le marquis Herbel, vous laissera cinquante mille livres de rente; croyez-vous que ce soit parce que vous vous habillez chez le meilleur tailleur de Paris, que je vous trouve charmant? Non; c'est parce que vous me permettez de remuer en posant; c'est parce que M. Ludovic, votre ami, me donne de la poudre pour mes dents et de l'opiat pour mes lèvres; c'est enfin parce que M. Jean Robert est d'une conversation très-agréable, quand il ne fait pas de vers... Monsieur Jean Robert!

JEAN ROBERT.

Mademoiselle?

SUZANNE.

Pour qui faites-vous des vers, s'il vous plaît?

JEAN ROBERT.

Pour une bohémienne, mademoiselle,

SUZANNE.

Comment, pour une bohémienne? Vous connaissez des bohémiennes?

JEAN ROBERT.

Quand on est auteur dramatique, il faut tout connaître.

SUZANNE.

Mon très-cher frère Lorédan, faites-moi le plaisir de lire, par-dessus l'épaule de M. Jean Robert, les vers qu'il fait, et,

s'ils peuvent se dire à une personne encore en pension, dites-les-moi...

PÉTRUS.

Seriez-vous assez bonne pour vous tourner un peu plus à droite, mademoiselle? Je voudrais voir l'œil gauche.

SUZANNE.

N'oubliez pas mon signe, c'est ce que j'ai de mieux dans le visage.

PÉTRUS.

Vous faites bon marché du reste !

LORÉDAN.

Ils sont charmants, les vers de M. Jean Robert !

JEAN ROBERT.

Seulement, vous saurez qu'ils ne sont pas de moi.

SUZANNE.

Et de qui sont-ils?

JEAN ROBERT.

De Gœthe. Connaissez-vous le roman de *Wilhelm Meister?*

SUZANNE.

Une jeune fille qui s'appelle mademoiselle de Valgeneuse, et qui est en pension chez madame Desmarest, ne lit pas de romans, monsieur, et ne connaît pas *Wilhelm Meister*. Est-ce que c'est la chanson de Mignon, par hasard, que vous traduisez?

JEAN ROBERT.

Justement! mais, si vous ne connaissez pas le roman, comment connaissez-vous la chanson?

SUZANNE.

Qui ne connaît pas la chanson *Kennst du das Land?*... Lisez-nous votre traduction, monsieur Jean Robert, que je voie si elle est exacte.

JEAN ROBERT.

Je ne demanderais pas mieux; mais il s'en faut des quatre derniers vers qu'elle ne soit finie.

SUZANNE.

Finissez vos quatre derniers vers, et, pendant ce temps, M. Pétrus m'expliquera pourquoi il ne peut aujourd'hui m'accorder que l'honneur d'une demi-séance.

PÉTRUS.

Parce que j'attends, à une heure, cette même bohémienne pour laquelle Jean Robert fait des vers...

SUZANNE.

Une vraie bohémienne?

PÉTRUS.

Oh! quant à cela, il n'y a pas à s'y tromper?

SUZANNE.

Y a-t-il un roman là-dessous, et faut-il y prendre intérêt?

PÉTRUS.

Pour nous, jusqu'aujourd'hui, l'histoire, ou plutôt ce que nous en savons, est très-simple.

SUZANNE.

On peut la connaître?

PÉTRUS.

Parfaitement.

SUZANNE.

Dites; j'écoute... Quel malheur que M. Jean Robert n'ait pas fini sa chanson! Il nous eût fait en un instant, de cette histoire très-simple, un drame très-compliqué.

JEAN ROBERT.

Pétrus, donne-moi une rime à *bien-aimé*; je suis stupide, aujourd'hui.

SUZANNE.

Charmé.

JEAN ROBERT.

Merci, mademoiselle.

PÉTRUS.

Il faudra, vous le voyez, que vous vous contentiez de ma narration.

SUZANNE.

Avez-vous remarqué que, si le roi Louis XIV avait failli attendre, moi, j'attends...

PÉTRUS.

Imaginez-vous que, mardi, au beau milieu du bal de l'Opéra, il nous a pris, à Ludovic, à Jean Robert et à moi, la sotte idée d'aller souper dans un cabaret de la Halle.

SUZANNE.

Comment dites-vous cela?

PÉTRUS.

Dans un cabaret.

SUZANNE.

De la Halle ?

PÉTRUS.

De la Halle.

SUZANNE.

Je vous en fais mon compliment.

LORÉDAN.

C'était très-bien porté du temps de la Régence.

SUZANNE.

Oui; mais, l'an de grâce 1827, sous Sa Majesté Charles X...

LORÉDAN.

Je suis bien fâché de n'avoir pas su cela, j'y serais allé avec vous.

SUZANNE.

Fi donc !... Et dans ce cabaret?

PÉTRUS.

D'après l'opinion que vous manifestez, je ne sais si je dois continuer.

SUZANNE.

Allez donc ! mais cela m'intéresse infiniment. Seulement, je trouve qu'il y a des longueurs dans votre histoire...

PÉTRUS.

Je me hâte vers le dénoûment. Dans ce cabaret, nous avons rencontré une petite bohémienne ravissante.

SUZANNE.

Les bohémiennes sont toujours ravissantes pour les peintres ; il n'y a que les femmes du monde qui soient laides.

PÉTRUS.

Vous ne pouvez pas dire cela pour moi, mademoiselle ; depuis que j'essaye de faire votre portrait, je ne me plains que d'une chose, c'est que vous soyez trop jolie !

SUZANNE.

Dois-je me lever et vous faire la révérence ?

PÉTRUS.

On ne fait la révérence qu'aux mensonges.

SUZANNE.

Donc, vous avez rencontré une petite bohémienne ravissante ?

PÉTRUS.

Qui chantait, qui dansait, qui disait des vers; le vrai type de Mignon.

SUZANNE.

Et cela vous a monté la tête, et vous avez résolu de faire un tableau ?

PÉTRUS.

Justement !

SUZANNE.

Et c'est elle qui vient poser aujourd'hui ?

PÉTRUS.

C'est elle !

SUZANNE.

De sorte que c'est tout simplement cette petite vagabonde qui m'écorne ma séance ?

PÉTRUS.

La pauvre enfant y gagnera un louis, plus peut-être qu'elle ne gagne en un mois.

SUZANNE.

Et elle vient toute seule comme cela, chercher son louis ?

PÉTRUS.

Non pas, au contraire ! elle est cousue à la jupe de madame sa mère, une horrible sorcière, nommée la Brocante, qui tire les cartes et qui dit la bonne aventure, sans compter un jeune frère qui nourrit l'ambitieuse perspective d'être un jour clown chez Franconi.

SUZANNE.

Tiens ! tandis que vous peindrez la fille, je me ferai dire la bonne aventure par la mère.

LORÉDAN.

C'est une idée, cela !

PÉTRUS.

Eh bien, mais que dira madame Desmarest, qui ne veut pas que l'on interroge même les marguerites ?

SUZANNE.

Je ne suis pas ici en pension ; je suis sous la garde et la responsabilité de monsieur mon frère.

LORÉDAN.

Et je permets la bonne aventure.

(On frappe à la porte.)

SUZANNE.

Est-ce votre bohémienne ?

PÉTRUS.

Je ne crois pas. C'est la manière de frapper de Ludovic. Peut-il entrer ?

SUZANNE.

Je le crois bien !... Entrez !

SCÈNE II

LES MÊMES, LUDOVIC.

LUDOVIC, entrant et s'avançant vers Suzanne.

Mademoiselle, quoique je n'espérasse point vous rencontrer ici, je vais vous prouver que j'avais exécuté vos ordres. Voici de la poudre pour vos dents et de l'opiat pour vos lèvres.

SUZANNE.

Monsieur Ludovic, je vous promets d'être votre cliente tant que je me porterai bien.

LUDOVIC.

Et si vous tombez malade ?

SUZANNE.

Les convenances exigeront que l'on aille chercher un vieux docteur de soixante et dix ans qui me tuera, ces mêmes convenances ne permettant pas qu'un médecin de vingt-cinq ans soigne une malade de dix-neuf.

LUDOVIC.

Bon ! vous ferez enrager les convenances en vous portant bien. (A Pétrus.) Mon cher Pétrus, j'ai vu venir de loin et je viens d'entendre s'arrêter à la porte, un fiacre qui m'a bien l'air d'avoir l'honneur de voiturer mademoiselle Rose-de-Noël et sa respectable famille.

SUZANNE.

Elle s'appelle Rose-de-Noël?

PÉTRUS.

Oui; vous ne trouvez pas le nom joli?

SUZANNE.

Si fait.

PÉTRUS.

C'étaient bien eux; je les entends qui montent. Excusez-moi, mademoiselle.

SUZANNE.

Vous n'allez pas nous priver, je l'espère, de la ravissante personne ?

PÉTRUS.

Au contraire, je lui ai fait faire un costume à mon goût, lequel costume l'attend dans la chambre voisine, et je vais vous la montrer dans toute sa splendeur.

SCÈNE III

LES MÊMES, hors PÉTRUS.

SUZANNE.

Eh bien, ces vers, sont-ils enfin terminés, monsieur Jean Robert?

JEAN ROBERT.

Hélas! oui, mademoiselle.

SUZANNE.

Pourquoi *hélas?*

JEAN ROBERT.

Parce qu'ils ne sont pas bons.

LORÉDAN.

Taisez-vous! ils sont charmants.

LUDOVIC.

Auquel des deux croire?

SUZANNE.

Donnez! et je vous promets un jugement qui, en impartialité, égalera ceux du roi Salomon.

LUDOVIC.

Nous écoutons!

JEAN ROBERT.

Vous savez, c'est la chanson de Mignon.

SUZANNE.

Nous savons. (Lisant.)

Connais-tu le pays où les citrons fleurissent,
Où l'orange jaunit sous son feuillage vert,
Où les jours sont de flamme, où les nuits s'attiédissent,
Où règne le printemps en exilant l'hiver?...
Ce doux pays où croît le myrte solitaire,
Où le laurier grandit dans un air embaumé,

Dis-moi, le connais-tu ? Non ? Eh bien, c'est le terre
Où je veux retourner avec toi, bien-aimé !

Connais-tu la maison où s'ouvrit ma paupière,
Où ces dieux de granit qui faisaient mon effroi,
En me voyant rentrer, de leurs lèvres de pierre,
Murmurèrent : « Enfant, qu'avait-on fait de toi ? »

(Rose-de-Noël, dans le costume de Mignon, ouvre la porte et entre, poussée par Pétrus, puis s'arrête, écoutant; Suzanne ne l'a point vue, et continue. Babolin et la Brocante entrent aussi.)

Chaque nuit, comme un phare, en mon rêve étincelle
Sa vitre qui s'allume au couchant enflammé.
Cette maison, dis-moi, la connais-tu ? C'est celle
Où j'aurais voulu vivre avec toi, bien-aimé !

Connais-tu la montagne où l'avalanche brille,
Où la mule chemine en un sentier brumeux,
Où l'antique dragon rampe avec sa famille,
Où bondit sur les rocs le torrent écumeux ?
Cette montagne, il faut la franchir dans la nue;
Car c'est de son sommet que le regard charmé
Découvre à l'horizon la terre bien connue
Où je voudrais mourir avec toi, bien-aimé !

SCÈNE IV

LES MÊMES, ROSE-DE-NOEL, LA BROCANTE, BABOLIN.

ROSE-DE-NOEL.

Oh ! c'est Mignon ! c'est la chanson de Mignon !... Oh ! mademoiselle, pour l'amour de Dieu, donnez-la-moi ; je l'ai entendu chanter en Allemagne, quand j'étais toute petite, et je n'ai jamais pu la retrouver depuis.

(Suzanne la lui donne.)

PÉTRUS.

Maintenant, ma gentille Rose-de-Noël, voulez-vous venir poser pour Mignon ?

ROSE-DE-NOEL.

Pour Mignon ? Je crois bien que je le veux !

(Pétrus lui fait prendre une pose convenable.)

BABOLIN.

Ah ! je veux que l'on me fasse mon portrait aussi, moi !

LA BROCANTE.

Monsieur Babolin, la société où nous nous trouvons n'étant point de celles que vous avez l'habitude de fréquenter, vous allez me faire le plaisir d'aller m'attendre sur le carré.

BABOLIN.

Mais puisque Rose-de-Noël y reste, dans votre société, pourquoi donc que je ne puis pas y rester, moi ?

LA BROCANTE.

Parce que Rose-de-Noël est une artiste !

BABOLIN.

Je ne suis donc pas un artiste ?... En voilà du nouveau !

(Il sort en grommelant.)

SCÈNE V

LES MÊMES, hors BABOLIN.

LORÉDAN, à sa sœur.

Sais-tu qu'elle est vraiment charmante, cette enfant ?

SUZANNE.

Ne vas-tu pas en devenir amoureux, toi aussi ?

LORÉDAN.

Pourquoi pas ?

SUZANNE.

Dites-donc, madame Brocante !... C'est votre nom, n'est-ce pas, je crois ?

LA BROCANTE.

Pour vous servir, ma belle demoiselle.

SUZANNE.

On m'assure que vous dites la bonne aventure.

LA BROCANTE.

C'est mon état.

SUZANNE.

Et de quelle façon dites-vous la bonne aventure ?

LA BROCANTE.

De toutes les façons : avec les cartes, au marc de café, dans la main, et infaillible ! Mademoiselle Lenormand était ma tante ; vous savez celle qui a prédit à madame de Beauharnais...

LORÉDAN.

Qu'elle montrait sur le trône, connu!

PÉTRUS, satisfait de la pose de Rose-de-Noël.

C'est charmant comme cela, n'est-ce pas, Jean Robert?

JEAN ROBERT.

Charmant!...

SUZANNE, qui a tiré son gant.

Voici ma main, bonne femme.

LUDOVIC, à Suzanne.

Est-il permis d'écouter?

SUZANNE.

Oui, à ceux qui, comme moi, veulent perdre leur temps.

LA BROCANTE.

Que désirez-vous savoir? le passé, le présent ou l'avenir?

LUDOVIC.

Vous voyez, vous avez le choix...

SUZANNE.

Que me conseillez-vous?

LUDOVIC.

L'avenir! A votre âge, on n'a point de passé.

SUZANNE.

C'est ce qui vous trompe, j'en ai un, et je veux qu'on me le dise. Voyons mon passé.

LA BROCANTE.

Hum! main aristocratique, longue, fine, sans nœuds aux phalanges, ongles étroits, main de duchesse, main oisive, main prodigue!

SUZANNE.

Dois-je prendre tout cela pour des compliments?

LA BROCANTE.

Je croyais que vous demandiez des vérités.

SUZANNE.

Continuez.

LA BROCANTE.

Vous êtes riche, très-riche...

SUZANNE.

La belle nouvelle! vous avez vu mon cocher et ma voiture à la porte.

LA BROCANTE.

Quoique riche, vous êtes ambitieuse de fortune; quoique noble, vous êtes ambitieuse d'honneurs.

SUZANNE.

Eh! ceci est assez vrai.

LUDOVIC.

Vous avouez l'ambition?

SUZANNE.

Ah! je suis très-franche.

LA BROCANTE.

Vous avez, il y a un an ou dix-huit mois, perdu un grand parent.

SUZANNE.

Ceci est vrai tout à fait! (Montrant son frère.) C'est alors que j'épousai monsieur, n'est-ce pas?

LA BROCANTE, à Lorédan.

Donnez-moi votre main, s'il vous plaît, jeune homme. (Elle tire une loupe de sa poche et regarde la main à la loupe.) Main semblable, ligne de famille. Vous voulez me tromper, mademoiselle : monsieur n'est point votre mari; monsieur est un parent très-proche, votre frère, probablement!

LORÉDAN.

Que dis-tu de cela, Suzanne?

LUDOVIC.

Voilà qui devient intéressant, ce me semble.

SUZANNE.

C'est justement pour cela que je vous rends votre liberté, messieurs.

LUDOVIC.

Vous nous chassez?

SUZANNE.

Mais à peu près.

(Ludovic salue et s'éloigne.)

LORÉDAN.

Est-ce que, par hasard, la Brocante serait une véritable sorcière? Continuez...

LA BROCANTE.

Dois-je dire tout ce que je vois dans la main?

SUZANNE.

Tout.

LA BROCANTE.

Mais si vous vous fâchez?...

SUZANNE.

Je ne me fâcherai pas.

LA BROCANTE.

Je vous disais que, quoique riche, vous étiez ambitieuse de fortune; que, quoique noble, vous étiez ambitieuse d'honneurs, et j'allais ajouter que, quoique jeune et belle, vous n'aviez jamais aimé... et probablement...

SUZANNE.

Probablement?...

LA BROCANTE.

N'aimeriez jamais?

SUZANNE.

A quoi voyez-vous cela?

LA BROCANTE.

La ligne du cœur est à peine indiquée... et celle de tête coupe la main en deux,

LORÉDAN, riant.

Allez, allez, la mère! Vous êtes dans le vrai,

SUZANNE, à Lorédan.

Attends! (A la Brocante.) Mais peut-être n'ai-je pas aimé parce que je n'ai pas été aimée?

LA BROCANTE.

Vous avez été aimée, au contraire, et beaucoup! Vous avez été aimée... trop!

SUZANNE.

Est-ce que l'on est jamais trop aimée?

LA BROCANTE.

Voulez-vous que nous passions au présent?

LORÉDAN.

Non pas; le passé est trop intéressant. Je ne savais rien de tout cela, moi : j'étais en voyage, avec mon précepteur, et j'y suis resté cinq ans... Ma sœur donne raison à la maxime de la Rochefoucauld ou de la Bruyère, je ne sais plus lequel : « Les hommes gardent mieux les secrets des autres, mais les femmes gardent mieux les leurs. »

LA BROCANTE.

Je préférerais ne pas continuer, ma belle demoiselle.

SUZANNE.

Et pourquoi cela?

LA BROCANTE.

La science peut se tromper, et, alors, on dit des choses qui déplaisent aux personnes.

SUZANNE.

Allons, finissons-en ! J'ai été aimée trop ; et qu'est-il résulté de cet amour?

LA BROCANTE,

Un grand malheur ! (Le frère et la sœur se regardent.) Une mort ! Voici une étoile à côté de la ligne de vie.

SUZANNE.

Eh bien, que veut dire cette étoile?

LA BROCANTE.

Je puis me tromper, mademoiselle, songez-y bien.

LORÉDAN.

Ma sœur te demande ce que veut dire cette étoile?

LA BROCANTE.

Cela veut dire...

SUZANNE.

Parle donc!

LA BROCANTE.

Eh bien, puisque vous le voulez absolument, mademoiselle, cela veut dire que quelqu'un qui vous aimait s'est tué pour vous !

SUZANNE, se levant.

Assez !

LORÉDAN,

Qu'en dis-tu?

SUZANNE,

Je dis que cette femme est probablement de la police. Donne-lui un louis, et qu'elle s'en aille.

LA BROCANTE,

Sauf votre respect, mademoiselle, je ne puis m'en aller que quand M. Pétrus aura fini avec la petite Rose-de-Noël.

SUZANNE, lui donnant un louis.

Tenez.

LORÉDAN, bas, à Suzanne.

Voudrait-elle parler de notre cousin Conrad?

SUZANNE.

Je ne sais de qui elle veut parler.

(Elle va appuyer son front au carreau de la fenêtre.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, BABOLIN, ouvrant la porte, et passant sa tête par l'entre-bâillement.

BABOLIN.

Pardon, la société!... Lequel de tous ces messieurs s'appelle Jean Robert?

JEAN ROBERT.

Moi.

BABOLIN.

C'est le commissionnaire de la rue aux Fers qui a une lettre pour vous.

JEAN ROBERT.

Salvator?

BABOLIN.

Oui.

TOUS.

Salvator!

ROSE-DE-NOEL, joyeuse.

M. Salvator!

JEAN ROBERT, à Suzanne.

Mademoiselle, vous me demandiez un roman tout à l'heure. J'ai mieux qu'un roman à vous offrir: j'ai une énigme! un commissionnaire qui, avant-hier au soir, dans le cabaret de la Halle dont vous parlait Pétrus, nous a sauvé la vie, ou à peu près, qui a des façons de gentilhomme, et qui fait des vers comme Lamartine! Voulez-vous qu'il entre?

SUZANNE.

Bien volontiers! J'aime assez les énigmes, quand je ne suis pas forcée de les deviner.

PÉTRUS, sans quitter sa palette et son pinceau.

Cher monsieur Salvator, faites-nous donc le plaisir d'entrer.

SCÈNE V

LES MÊMES, SALVATOR.

SALVATOR, de la porte.

Monsieur Jean Robert, je n'ai qu'une lettre à vous remettre; seulement, on m'a fort recommandé de ne la remettre qu'à

vous-même. La personne viendra chercher la réponse chez vous, à cinq heures, ce soir, rue de l'Université. Maintenant que ma commission est faite et le port payé...

SUZANNE.

C'est étrange ! cette voix...

PÉTRUS.

Mais non, non, non ; nous ne vous tenons pas quitte ainsi. Entrez, entrez donc !

LORÉDAN, à demi-voix.

Voilà bien des embarras pour un commissionnaire !

SUZANNE, à part, en apercevant Salvator.

Conrad !...

SALVATOR, de même, en apercevant Suzanne.

Suzanne !...

ROSE-DE-NOEL.

Bonjour, monsieur Salvator !

SALVATOR.

Bonjour, mon enfant.

JEAN ROBERT.

Vous ne savez pas de qui est cette lettre ?

SALVATOR.

Elle ne renferme rien de fâcheux, j'espère ?

JEAN ROBERT.

Non. (A Ludovic.) Elle est de ce pauvre moine dominicain qui a été en pension avec nous.

LUDOVIC.

Dominique ?

PÉTRUS.

Dominique ! celui au père duquel est arrivé cette étrange et terrible affaire !... Comment s'appelait-il donc, de son nom de famille ?

LUDOVIC.

Attends, attends...

JEAN ROBERT.

Sarranti, pardieu !

ROSE-DE-NOEL.

Sarranti !

SALVATOR.

Qu'as-tu ?

ROSE-DE-NOEL.

Rien ! je n'ai rien !

LUDOVIC.

Et il t'écrit?...

JEAN ROBERT.

Pour me dire qu'il sera chez moi aujourd'hui, à cinq heures du soir.

SALVATOR.

Comme il y avait *pressée* sur la lettre, et que j'ai su que vous étiez ici, je suis venu.

JEAN ROBERT.

Il aura besoin, dit-il, de toute mon amitié.

LORÉDAN, cherchant à son tour.

Sarranti! Sarranti!... J'ai entendu parler de cela; c'est un bonapartiste qui a été accusé d'avoir volé cent mille écus et tué deux enfants, les neveux d'un certain M. Gérard!

ROSE-DE-NOEL, mettant la main sur son cœur.

Ah!...

LORÉDAN.

L'affaire a fait assez de bruit pour qu'on s'en souvienne.

SUZANNE.

M. Gérard? Je le connais! un saint homme qui concourt pour le prix Montyon.

ROSE-DE-NOEL, chancelant.

Monsieur Pétrus, si vous permettiez...

PÉTRUS.

Qu'avez-vous, mademoiselle?

LA BROCANTE.

Qu'as-tu?

ROSE-DE-NOEL.

Je ne sais si c'est cette séance qui me fatigue, mais...

PÉTRUS.

Brocante, emmenez votre fille dans la chambre où elle s'est habillée, vous y trouverez de l'eau, du sucre, de l'eau de fleur d'oranger...

ROSE-DE-NOEL, avec prière.

Ne vous en allez pas, monsieur Salvator.

SALVATOR.

Non, sois tranquille, mon enfant!

BABOLIN, ébahi.

! Rose-de-Noël qui se trouve mal! (S'asseyant sur le fauteuil

que Rose-de-Noël vient de quitter.) Moi, je ne me trouve pas mal... au contraire!

(Rose-de-Noël sort avec la Brocante.)

SCÈNE VI

Les Mêmes, hors ROSE-DE-NOEL et LA BROCANTE.

SALVATOR.

Avez-vous remarqué que cet enfant a répété le nom de M. Sarranti?

JEAN ROBERT.

Oui.

SALVATOR.

Et qu'elle a pâli, à celui de M. Gérard?

LUDOVIC.

Oui.

LORÉDAN.

Mais, vous qui êtes ou qui paraissez être son confident, si la chose vous inquiète, elle vous mettra au courant.

SALVATOR, rêveur.

Peut-être...

BABOLIN.

Dites donc, monsieur Pétrus, on gratte à votre porte

LUDOVIC.

Exactement comme chez le roi!

BABOLIN, entr'ouvrant la porte.

Oh! un chien qui est gros comme l'éléphant de la Bastille.

(Il referme la porte.)

SALVATOR.

C'est Roland qui m'aura suivi; je l'avais laissé dans la rue, mais quelqu'un sera entré, et il se sera glissé par la porte!

PÉTRUS.

Babolin, je te nomme introducteur des ambassadeurs. Fais entrer Roland! Qui aime le maître, aime le chien.

BABOLIN, annonçant.

M. Roland!

JEAN ROBERT.

Oh! la belle bête!

SALVATOR.

Vous pouvez même dire : « Oh ! la bonne bête !... » Allez dire bonjour à ces messieurs, Roland !

LUDOVIC, tâtant les côtes du chien.

Dites donc, il a reçu une rude blessure, votre chien, monsieur Salvator, et je connais plus d'un chrétien qui n'en serait pas revenu... (Au chien.) Tu as donc fait la guerre, mon garçon ?

SALVATOR.

Il paraît.

PÉTRUS.

Comment, il paraît ?

SALVATOR.

Sur ce point, je n'en sais pas plus que vous, messieurs. Je chassais, il y a cinq ou six ans, dans les environs de Paris.

LORÉDAN, avec surprise.

Vous chassiez ?

SALVATOR.

Je braconnais, veux-je dire; un commissionnaire ne chasse pas. Je trouvai, dans un fossé, ce pauvre animal, ensanglanté, percé à jour par une balle, expirant ! Sa beauté et sa souffrance excitèrent ma compassion; je le portai jusqu'à une fontaine, je lavai sa plaie avec de l'eau fraîche, dans laquelle j'avais versé quelques gouttes d'eau-de-vie ; il parut renaître à ces soins que je lui donnais; je le mis sur une voiture de maraîcher, et je suivis la voiture. Le même soir, je le traitai comme j'avais vu traiter, au Val-de-Grâce, des hommes blessés de coups de feu ; et, guéri par moi, Roland m'a voué une reconnaissance qui ferait honte à un homme... N'est-ce pas, Roland ?

(Roland vient se dresser contre Salvator et lui met les deux pattes sur la poitrine. La porte de la chambre s'ouvre.)

SUZANNE.

Ah ! voici la demoiselle aux vapeurs qui va mieux, à ce qu'il paraît.

SCÈNE VII

LES MÊMES, ROSE-DE-NOEL, LA BROCANTE.

SALVATOR.

Eh bien, qu'as-tu donc, Roland?

LA BROCANTE.

Qu'as-tu donc, Rose-de-Noël?

ROSE-DE-NOEL, étouffant de joie.

Ah! mon bon chien! est-ce toi?

(Roland échappe à Salvator et s'élance vers Rose-de-Noël.)

TOUS.

Roland! Roland!

(Ils veulent arrêter Roland.)

ROSE-DE-NOEL.

Oh! messieurs, ne faites pas de mal à Brésil!

SALVATOR.

Tu connais donc Roland?

ROSE-DE-NOEL.

Il ne s'appelle pas Roland : il s'appelle Brésil.

SALVATOR.

Et où as-tu connu Brésil? Dis-moi cela.

ROSE-DE-NOEL.

Où j'ai connu Brésil?

SALVATOR.

Oui; peux-tu me le dire?

ROSE-DE-NOEL, avec égarement.

Non! non! non! impossible!... Mon frère, mon pauvre frère!... Oh! madame Orsola, madame Orsola! ne me tuez pas!...

TOUS.

Madame Orsola!...

(Rose-de-Noël tombe évanouie. On se groupe autour d'elle.)

ACTE DEUXIÈME

QUATRIÈME TABLEAU

Le grenier de la Brocante. A droite, une soupente à laquelle on monte par une échelle. — Il est minuit.

—

SCÈNE PREMIÈRE

LA BROCANTE est en train de compter de l'argent; BABOLIN fait un paquet de hardes.

LA BROCANTE.

Voyons, que fais-tu donc à fouiller dans tous les coins, vagabond?

BABOLIN.

Je réunis mes hardes.

LA BROCANTE.

Et pour quoi faire?

BABOLIN.

Pour déménager, donc!

LA BROCANTE.

Comment! tu déménages?

BABOLIN.

Ce n'est pas l'époque du terme, je le sais bien; mais je suis pressé.

LA BROCANTE.

Tu t'en vas, malheureux?

BABOLIN.

Ah! bon! ne croyez-vous pas que je vais rester ici quand Rose-de-Noël n'y est plus? Jamais de la vie!

LA BROCANTE.

Mais, ingrat, n'es-tu pas logé, nourri et habillé?

BABOLIN.

Oui, parlons de cela! Logé dans la soupente, c'est-à-dire gelé l'hiver et rôti l'été; nourri de trognons de choux, de cosses de pois et de fanes de carottes. « Garçon! un cure-

dents et la carte de M. Babolin, que nous revoyions ensemble l'addition. » Habillé! quand on pense que voilà mon habit des dimanches, cela donne une crâne idée de celui des autres jours, hein?... Quel malheur! quel malheur!

LA BROCANTE.

Ainsi, tu m'abandonnes?

BABOLIN.

Pourquoi pas? Vous voilà riche! vous avez négocié Rose-de-Noël : douze cents livres de rente viagère, et mille écus une fois payés; et cela, à la seule condition que vous n'aurez plus aucun droit sur elle, et que M. Salvator sera son tuteur. Rose-de-Noël est dans un grand pensionnat, où elle va devenir une belle dame, et d'où elle sortira pour épouser un millionnaire; son avenir est assuré, il est temps que je songe au mien.

LA BROCANTE.

Ton avenir, veux-tu que je te le prédise?

BABOLIN.

Connu, la mère! Je finirai aux galères! je mourrai sur l'échafaud! C'est-y ça?

LA BROCANTE.

Oui, c'est cela!

BABOLIN.

Eh bien, quittons-nous là-dessus, et sans rancune. Adieu, Brocante!

LA BROCANTE.

Mais, d'abord, qu'emportes-tu dans ce paquet?

BABOLIN.

N'avez-vous pas peur que ça ne soit votre argenterie? Je n'emporte rien qui ne soit à moi, entendez-vous! Mon tapis, pour faire le saut de carpe; mon chandelier, pour faire le poirier fourchu, et ma sébille, pour recueillir les offrandes de la société. Vous ne comptez faire ni le saut de carpe, ni le poirier fourchu, n'est-ce pas, la mère? Eh bien, je vous laisse votre établissement, laissez-moi le mien.

LA BROCANTE.

Va-t'en! je te donne ma malédiction!

BABOLIN.

Merci! c'est la première fois que vous me donnez quelque chose.

LA BROCANTE.

Que le diable te rompe les os!

BABOLIN, dans l'escalier.

Patatras! ne faites pas attention, c'est Babolin qui dégringole... (Rouvrant la porte.) Dites-donc, la Brocante, maintenant que vous avez des rentes, il faudra faire mettre le gaz dans l'escalier.

VOIX D'EN BAS, imitant l'accent anglais.

Holà, du grenier! pouvez-vous éclairer moa?

BABOLIN.

Ah! un Anglais! La Brocante qui reçoit des Anglais, à minuit! Ça va être drôle! Je ne m'en vas plus... Montez, milord!

SCÈNE II

LES MÊMES, GIBASSIER, déguisé en Anglais.

GIBASSIER.

N'est-ce point ici l'appartement de madame la Brocante?

LA BROCANTE.

Oui, monsieur.

BABOLIN, à part.

Faut-il être Anglais pour appeler cela un appartement!

GIBASSIER.

Oh! je voudrais faire tirer les cartes à moa.

LA BROCANTE.

C'est facile, milord; trois francs le petit jeu, six francs le grand.

GIBASSIER.

Oh! je croyé, moa, que c'était trente sous le petit et trois francs le grand?

BABOLIN.

Oui; mais, pour les Anglais, c'est le double... Donnez-vous la peine de vous asseoir, milord. (Il s'assied sur son paquet.) Va-t-elle lui en dire! va-t-elle lui en dire!

GIBASSIER.

Je ferai un sacrifice pour avoir le grand jeu.

BABOLIN.

Et milord a raison, il ne faut pas marchander avec les cartes.

GIBASSIER.

Milord ne vouloir rien de tout cela.

LA BROCANTE.

Que voulez-vous donc, milord ?

GIBASSIER, bas, et de sa voix naturelle.

Je veux d'abord que tu renvoies ce magot-là, qui me gêne.

BABOLIN, à part.

Je crois qu'il m'a appelé magot... Oh ! si j'en étais sûr!

(Il vient à Gibassier, qu'il menace par derrière.)

GIBASSIER.

Well, my boy !

BABOLIN, de même.

C'était pas magot, c'était *my boy*... un compliment.

GIBASSIER, bas, à la Brocante.

Mais renvoie-le donc !

LA BROCANTE, à part, étonnée.

Je connais cette voix ! je la connais !

BABOLIN, à part.

Il lui a parlé à l'oreille ; qu'est-ce qu'il lui a dit ?

GIBASSIER.

Il y a trois jours... non, il y a quatre jours, ou plutôt quatre nuits, au bal de l'Opéra, on m'a volé une somme considérable.

BABOLIN.

Ce n'était pas moi, je n'y étais pas ; j'étais chez Bordier à la Halle ; je peux prouver l'alibi.

GIBASSIER, bas, à la Brocante.

Renvoie-donc ce gamin, que je te dis.

BABOLIN, à part.

Il lui a encore parlé tout bas !

LA BROCANTE.

Babolin, tu vois bien cette porte-là ?

BABOLIN.

Certainement que je la vois.

LA BROCANTE.

Eh bien, tu comprends, quand on montre la porte à quelqu'un, c'est pour qu'il s'en aille.

BABOLIN.

C'est bien ! On s'en va... Je serais déjà rue de Rivoli, si vous ne m'aviez pas retenu. (A part.) Ils ont des secrets en-

semble... Oh ! c'est un faux Anglais : il n'a pas dit une seule fois : *Goddem !* (Haut.) On s'en va.

LA BROCANTE.

C'est bien ! et que je t'entende fermer la porte de la rue.

(Babolin sort.)

SCENE III

LA BROCANTE, GIBASSIER.

GIBASSIER.

En attendant (il regarde si Babolin n'écoute pas à la porte), fermons celle-ci... Deux précautions valent mieux qu'une. (Il ferme la porte, puis revenant à la Brocante.) Ah ! puisque tu as déjà reconnu la voix, j'espère que tu reconnaîtras le visage, maintenant.

LA BROCANTE.

Gibassier !... Ah ! je te croyais dans le Midi.

GIBASSIER.

J'y étais, en effet ; depuis trois jours, je suis à Paris. Je voyage !

LA BROCANTE.

Et que viens-tu faire, à Paris ?

GIBASSIER.

Je viens me mettre en garni chez la Brocante, pour une nuit et un jour. Demain, à la même heure, je prendrai congé de toi, ma belle hôtesse. Est-ce convenu ?

LA BROCANTE.

Tu sais que je n'ai rien à te refuser.

GIBASSIER.

Oui, je le sais. Mais, d'abord et avant tout, tu vas te bien souvenir d'une chose : c'est que je suis entré chez toi à dix heures et demie précises.

LA BROCANTE.

Mais puisque voilà minuit qui sonne à Saint-Sulpice.

GIBASSIER.

Raison de plus.

LA BROCANTE.

Je ne comprends pas.

GIBASSIER.

Tu n'as pas besoin de comprendre ; seulement, si par hasard quelqu'un avait l'envie de te demander : « Femme

Catherine Couturier, dite la Brocante, à quelle heure, le dimanche 28 février, Jean-Chrysostôme Gibassier est-il entré chez vous? » Tu lui répondras purement et simplement : « A dix heures et demie du soir. »

LA BROCANTE.

C'est-à-dire qu'à dix heures et demie du soir, tu faisais un coup?

GIBASSIER.

Peut-être.

LA BROCANTE.

Et un mauvais?

GIBASSIER.

C'est possible; mais j'étais sans inquiétude, je savais ton adresse, ma poule, et je me disais : « J'ai, rue Triperet, nº 8, une bonne amie chez laquelle on n'ira pas me chercher, attendu que nous sommes séparés depuis cinq ans et que l'on ne m'a jamais vu à Paris avec elle. » Sans quoi, tu comprends, il y a de par le monde, du côté des quais, un certain M. Jackal dont la devise est « Cherchez la femme!... » Chut!

LA BROCANTE

Quoi?

GIBASSIER.

Il me semble qu'on monte.

LA BROCANTE.

Je n'entends rien.

GIBASSIER.

J'entends l'échelle qui craque, moi.

LA BROCANTE.

Que veux-tu, Jean! je me fais vieille.

GIBASSIER.

Voudrais-tu pas nous faire accroire que tu as jamais été jeune?... Où peut-on se cacher?

LA BROCANTE.

Il y a la soupente.

GIBASSIER.

Une sortie?

LA BROCANTE.

Sur le toit, par le vasistas.

GIBASSIER, montant l'échelle.

Diable! de ce temps-là, les toits sont glissants; mais je puis ôter mes souliers.

(Il s'accommode dans la soupente. On frappe.)

LA BROCANTE.

Y es-tu?

GIBASSIER.

Oui... N'oublie pas dix heures et demie.

LA BROCANTE.

C'est convenu. (On frappe de nouveau.) On y va! Qui peut venir à cette heure-ci? (Elle ouvre la porte; M. Jackal entre, un rat-de-cave à la main.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, M. JACKAL.

LA BROCANTE, stupéfaite.

M. Jackal!

M. JACKAL.

Oui, respectable Brocante, M. Jackal en personne, à une heure assez indue même. Mais, que veux-tu! les malfaiteurs me donnent tant d'occupation le jour, qu'il ne me reste que la nuit à consacrer aux honnêtes gens.

GIBASSIER.

M. Jackal!...

LA BROCANTE.

M. Jackal chez moi! c'est un si grand honneur, que je n'y puis croire.

M. JACKAL.

Et que cela te trouble, je conçois. (Il relève ses lunettes, regarde la Brocante, et prend une prise.) N'as-tu pas demandé hier que l'on renouvelât ta permission de tireuse de cartes?

LA BROCANTE.

Oui, monsieur Jackal.

M. JACKAL.

Eh bien, je l'ai signée, ta permission, et je te l'apporte moi-même.

GIBASSIER, à part.

Voilà qui n'est pas naturel... Garde à toi, Gibassier!

(Il soulève le vasistas.)

M. JACKAL.

Qui est-ce qui remue là-haut, dans la soupente?

LA BROCANTE.

Ce sont les rats.

M. JACKAL.

Tu as des rats?

LA BROCANTE.

Beaucoup, monsieur Jackal.

M. JACKAL.

C'est étonnant, dans un appartement si bien tenu ! Mais laissons les rats, et revenons à nos moutons. As-tu connu, il y a sept ou huit ans, à un quart de lieue d'Essonne, une certaine Catherine Couturier?

GIBASSIER, à part.

Diable! ça devient intéressant.

LA BROCANTE.

Monsieur Jackal...

M. JACKAL.

Réponds oui ou non!

LA BROCANTE.

Oui.

M. JACKAL.

Tu l'as connue, c'est bien. (Il prend une prise.) N'était-elle pas cuisinière chez d'anciens marchands de meubles du faubourg Saint-Antoine, retirés depuis deux ans?

LA BROCANTE.

Oui, monsieur Jackal.

M. JACKAL.

N'avait-elle pas un amant?

LA BROCANTE.

Oh! monsieur Jackal!...

M. JACKAL.

Réponds oui ou non... N'avait-elle pas un amant, et cet amant ne se nommait-il pas Jean-Chrysostôme Gibassier?

GIBASSIER, de même.

Ouais!

LA BROCANTE.

Hélas! oui, monsieur Jackal.

M. JACKAL.

Voilà un *hélas!* qui est de bon augure pour l'avenir.

Continuons. Cet amant n'entrait-il pas dans la maison par une fenêtre du rez-de-chaussée ?

LA BROCANTE.

Comment savez-vous tout cela?

M. JACKAL.

Je le sais, c'est l'important.

GIBASSIER, à part.

Est-il renseigné ! est-il renseigné !

M. JACKAL.

Une nuit... c'était la nuit du vendredi au samedi... une nuit que les maîtres étaient absents, Catherine, comme d'habitude, ouvrit la fenêtre à son amant; seulement, cette fois, maître Jean-Chrysostôme Gibassier était suivi de trois amis, qui entrèrent derrière lui, garrottèrent Catherine, visitèrent toute la maison, recueillirent dans leur visite vingt-quatre couverts d'argent, douze d'entremets, plus ou moins de petites cuillers à café, et cinq mille francs : trois mille en billets de banque, le reste en monnaie d'or et d'argent. Tout cela est-il exact?

GIBASSIER, de même.

Il faut qu'il y en ait un, parmi les quatre, qui ait jacassé !

LA BROCANTE.

Tout cela est vrai, monsieur Jackal. Mais vous savez que je ne fus pour rien dans le vol.

M. JACKAL.

Ah ! ah ! c'était donc toi, Catherine Couturier ?

(Il lève ses lunettes, regarde la Brocante, et prend une prise.)

LA BROCANTE.

Eh ! vous le savez bien, que c'était moi; mais vous savez aussi que je ne suis pas une voleuse,

M. JACKAL.

Non; mais tu partis avec les voleurs. Te rappelles-tu la date de cette nuit-là ?

LA BROCANTE.

C'était la nuit du 20 au 21 mai 1820.

M. JACKAL.

Allons, j'aime à voir que tu as bonne mémoire... Continuons. Vous vous mîtes en route vers neuf heures du soir, dans une carriole d'osier, avec un cheval marchant bien; de sorte que, vers onze heures, vous étiez déjà près de Juvisy.

La voiture fit halte; les hommes se dispersèrent pour aller aux provisions...

GIBASSIER, à part.

C'est qu'il n'y a pas moyen de dire non.

M. JACKAL.

Pendant que tu étais seule, tu vis accourir, à travers champs, une petite fille de huit à neuf ans, pâle, effarée, haletante, qui se jeta dans tes bras en criant : « Sauvez-moi ! sauvez-moi ! On veut me tuer ! » Cette petite fille perdait son sang par une blessure qu'elle avait reçue au-dessus de la clavicule.

LA BROCANTE, montrant du doigt.

Ici, tenez, là; la cicatrice y est toujours.

M. JACKAL.

Tant mieux !... Tu eus pitié d'elle, tu la pris, tu la cachas dans la paille de la voiture.

LA BROCANTE.

Ai-je eu tort, monsieur Jackal ?

M. JACKAL.

On n'a jamais tort de faire une bonne action, Brocante ! et c'est cette bonne action qui, aujourd'hui, te protége près de moi.

LA BROCANTE.

Ah ! grand Dieu ! monsieur Jackal, si je vous ai pour protecteur, je n'ai plus peur de personne, et cela va bien.

M. JACKAL.

Je ne t'ai jamais dit que cela allât mal, Brocante.

LA BROCANTE.

Ah ! vous me réchauffez le cœur !

GIBASSIER, de même.

Où diable veut-il en venir ?

M. JACKAL.

Vous avez gagné Étretat, vous vous y êtes embarqués sur un bateau pêcheur, vous êtes passés en Hollande; de Hollande, en Allemagne; d'Allemagne, en Bohême. C'est là que ton amant t'a abandonnée avec la petite Rose-de-Noël. Mais, comme elle avait des dispositions pour la musique et pour la danse, tu lui as fait apprendre à chanter, à danser, à jouer de la guitare.

Toi, de ton côté, dans tes relations avec les bohémiens, tu appris à tirer les cartes et à dire la bonne aventure, c'est-à-dire à vivre aux dépens des imbéciles. Je ne vois pas d'inconvénient à cela. Il faut bien que les imbéciles soient bons à quelque chose. Tant qu'il t'a convenu de rester hors de France, cela n'a pas été mon affaire. Mais voilà un an que tu es de retour à Paris, que tu dis la bonne aventure et tires les cartes chez toi et en ville; or, cela se passe sur le pavé du roi, cela me regarde. J'ai donc besoin de savoir, pour le moment, de qui Rose-de-Noël est fille, qui lui a donné le coup de couteau dont elle porte la cicatrice au cou, et de qui elle avait si grand'peur quand elle s'est enfuie de Viry-sur-Orge.

LA BROCANTE.

Dame, monsieur Jackal, il n'y a que Rose-de-Noël qui puisse vous dire tout cela.

M. JACKAL.

C'est pour elle que je suis chez toi. Où est Rose-de-Noël?

LA BROCANTE.

Rose-de-Noël n'est plus ici, monsieur Jackal.

M. JACKAL.

Comment, elle n'est plus ici?

LA BROCANTE.

Non.

M. JACKAL.

Et depuis quand?

LA BROCANTE.

Depuis avant-hier.

M. JACKAL.

Brocante! Brocante!

LA BROCANTE.

Quand je vous dis qu'elle n'y est plus.

M. JACKAL.

Et où est-elle?

LA BROCANTE.

Je n'en sais rien.

M. JACKAL.

Prends garde, Brocante! prends garde!

LA BROCANTE.

Mon bon monsieur Jackal, je vous jure que je vous dis la

vérité, la sainte vérité, la vérité du bon Dieu ! Voici comment la chose s'est passée : Pendant la nuit du mardi gras, trois jeunes gens qui soupaient chez Bordier, à la Halle, ont demandé Rose-de-Noël...

M. JACKAL.

Je sais cela.

LA BROCANTE.

Ils lui ont fait dire des vers...

M. JACKAL.

Je sais cela.

LA BROCANTE.

Et ils lui ont donné deux louis.

M. JACKAL.

Non, trois.

LA BROCANTE.

Comment! vous y étiez donc?

M. JACKAL.

Continue.

LA BROCANTE.

Après que Rose-de-Noël eut dit les vers, un des trois jeunes gens, un peintre...

M. JACKAL.

M. Pétrus.

LA BROCANTE.

Oui! il m'a offert un louis par séance, si Rose-de-Noël voulait aller poser dans son atelier; je n'y ai pas vu d'inconvénient; et, le lendemain, nous y étions en effet. Il y avait les deux amis de M. Pétrus, et un autre monsieur, avec sa sœur. M. Salvator y est venu pour apporter une lettre à M. Jean Robert. Il était accompagné de son chien; Rose-de-Noël a eu peur du chien, elle s'est évanouie... Je ne sais pas ce qui s'est passé entre ces messieurs et cette dame, qui se sont réunis en une espèce de comité; tant il y a que, quand Rose-de-Noël a repris ses sens, on m'a dit que Rose-de-Noël ne pouvait plus rester avec moi, qu'elle était trop faible pour le métier que je lui faisais faire, qu'on se chargeait d'elle, qu'on allait la mettre dans une pension, où elle serait élevée à frais communs, et où M. Salvator veillerait sur elle. Quant à moi, pour mettre un peu de baume sur mon pauvre cœur, on m'a fait une pension de douze cents livres de rente, dont

M. Salvator a répondu au nom de la société, et l'on a emmené Rose-de-Noël.

M. JACKAL.

Où?...

LA BROCANTE.

Mais puisque je vous dis que je n'en sais rien.

M. JACKAL.

Tu penses bien que je ne te croirai pas comme cela sur parole.

(Il allume son rat-de-cave.)

LA BROCANTE.

Qu'allez-vous donc faire?

M. JACKAL.

Une petite visite domiciliaire, pour voir si tu n'as pas caché l'enfant dans quelque coin.

LA BROCANTE.

Monsieur Jackal, quand je vous jure...

M. JACKAL.

Tu sais que plus tu jureras, moins je te croirai...

GIBASSIER, à part.

Il me semble qu'il est temps de déguerpir.

M. JACKAL.

Voyons d'abord dans ce cabinet.

LA BROCANTE.

Vous y verrez son pauvre lit, que l'on m'a laissé, comme ne valant pas la peine d'être emporté.

M. JACKAL.

Rien !... Visitons un peu cette soupente.

GIBASSIER, déchaussant ses souliers et se hissant sur le toit à travers le vasistas.

A-t-il un nez !

LA BROCANTE, toussant.

Hum ! hum !

M. JACKAL.

Tu t'enrhumes, Brocante, je t'en préviens... Ce n'est point étonnant, le vasistas est ouvert... Tiens! à qui donc ces jambes-là?

GIBASSIER.

A quelqu'un qui sait s'en servir, heureusement!

(Il disparaît sur le toit.)

M. JACKAL, sortant la moitié du corps par le vasistas.

Monsieur! monsieur!... Ma foi, bon voyage! (Il referme le vasistas.) Tiens, il a laissé ses souliers... (Il prend un soulier et l'examine.) Si ce brigand de Gibassier n'était pas au bagne, je dirais que c'est son pied. Gardons toujours cet échantillon comme pièce de conviction. Il est probable que j'aurai, un jour ou l'autre, maille à partir avec ce gaillard-là... (Il tire une gazette de sa poche.) *L'Étoile, journal du soir*... (Enveloppant les souliers.) Que l'on vienne nier l'utilité des journaux! (Il met les souliers dans sa poche.) Maintenant, à nous deux, Brocante! Tiens, on monte l'escalier...

BABOLIN, dans l'escalier.

Brocante! Eh! la Brocante!

LA BROCANTE.

Que vient donc encore faire ici ce polisson-là, à une pareille heure?

BABOLIN, plus rapproché.

En voilà un événement, et un terrible!

M. JACKAL.

Pas un mot de moi, tu entends, Brocante?

LA BROCANTE.

Oh! mon Dieu! mon Dieu! quelle nuit!

SCÈNE V

LA BROCANTE, BABOLIN, M. JACKAL, dans la soupente.

BABOLIN, entrant.

Une chaise, un fauteuil, un tabouret!... C'est moi qui vais me trouver mal, comme Rose-de-Noël!

LA BROCANTE.

Voyons, qu'as-tu? Parle, imbécile! Je croyais être débarrassée de toi.

BABOLIN.

Vous n'avez pas la moindre goutte de n'importe quoi?... de cognac, de kirsch, ou de parfait-amour?

LA BROCANTE, le secouant par le bras.

Parleras-tu?

BABOLIN.

Oh la la! oh la la!

M. JACKAL, qui écoute du haut de la soupente.

Il était à merveille pour entendre tout ce que nous avons dit, ce monsieur !

LA BROCANTE.

Mais qu'y a-t-il ? Voyons.

BABOLIN.

Eh bien, il y a que Rose-de-Noël est enlevée.

LA BROCANTE.

Comment, enlevée ? et par qui ?

M. JACKAL, à lui-même.

Enlevée ?... Ça se complique !...

LA BROCANTE.

Par qui, je te demande.

BABOLIN.

Par un des quatre messieurs de l'autre jour, probablement.

LA BROCANTE.

Et comment sais-tu qu'elle est enlevée ?

BABOLIN.

Un hasard, un pur hasard !

LA BROCANTE.

Mais achèveras-tu ?

BABOLIN.

Oh ! ne vous mangez pas le sang, on va vous le dire en deux mots. Je traversais la place Maubert, je croise un fiacre, une glace se brise, j'entends : « Babolin ! Babolin !... » Je reconnais la voix de Rose-dè-Noël ; je me retourne, un papier tombe à mes pieds, je le ramasse et je me sauve. Un monsieur saute sur le pavé, veut courir après moi, je fais deux ou trois crochets, le voilà distancé. Rose-de-Noël criait au secours ; mais, vous comprenez, Brocante, à deux heures du matin, sur la place Maubert, il n'y a pas foule... Le monsieur remonte dans la voiture, et fouette cocher du côté de la rue Saint-Jacques ! Voyant que personne ne court plus après moi, je m'arrête, je grimpe à un réverbère et je lis : « On m'enlève ! Monsieur Salvator, sauvez-moi ! ROSE-DE-NOEL. » Écrit au crayon sur un morceau de papier. Je cours rue Mâcon, n° 4, chez M. Salvator, je le fais lever ; ça n'a pas été long, allez ! il a été vite habillé. « Rose-de-Noël enlevée ?

s'est-il écrié. Et vite! et vi'e! — Où allez-vous? lui ai-je demandé. — Chercher M. Jackal; il n'y a que lui qui puisse la retrouver, » qu'il a dit.

M. JACKAL, à part.

Voilà qui est flatteur...

BABOLIN.

Bon! voilà que M. Jackal n'y était pas! Tu sais, Brocante, il est comme les chauves-souris, il sort le soir et ne rentre que le matin.

LA BROCANTE.

Veux-tu te taire, malheureux!

BABOLIN.

Pourquoi donc que je me tairais? « Alors, a dit M. Salvator, allons chez la Brocante. Elle saura peut-être quelque chose, elle. » Je lui ai répondu: « Je ne crois pas... Mais cela ne fait rien, venez toujours. Je cours devant pour éclairer. »

M. JACKAL, qui est descendu de la soupente.

Alors, éclaire-le donc, imbécile! puisque tu es venu pour cela.

BABOLIN, à part.

Monsieur Jackal! Où me fourrer?

M. JACKAL prend la chandelle.

Par ici, monsieur Salvator! par ici!

SCÈNE IV

LES MÊMES, SALVATOR.

SALVATOR.

Monsieur Jackal, je vous cherchais!

M. JACKAL.

Je le sais.

SALVATOR.

Rose-de-Noël est enlevée.

M. JACKAL.

Je le sais.

SALVATOR.

Que faire?

M. JACKAL.

Où était-elle?...

SALVATOR.

Au pensionnat de madame Desmarest, à Vanvres.

M. JACKAL.

Allons au pensionnat de madame Desmarest.

SALVATOR.

Ah! monsieur Jackal, si vous la retrouvez...

M. JACKAL.

J'espère bien que je la retrouverai! il faut que je la retrouve! Où prendrons nous une voiture?

SALVATOR.

J'en ai une en bas.

M. JACKAL.

En ce cas, en route!

(Il allume son rat-de-cave.)

BABOLIN, sortant de dessous la table et les suivant.

Bon! Je monterai derrière vous!... Vous n'aviez pas vu celle-là dans vos cartes, la mère!

(Il sort derrière Salvator et M. Jackal.)

SCÈNE VII

LA BROCANTE, seule.

Ah! quelle nuit, quelle nuit!... Pourvu qu'ils me continuent ma rente!

ACTE TROISIÈME

CINQUIÈME TABLEAU

La cour de la pension de madame Desmarest. — A droite, une grande porte avec un mur de prolongement qui se perd dans les massifs. A gauche, le pavillon où se trouve la chambre de Rose-de-Noël, visible au public : porte de cette chambre en face de la grille d'entrée ; fenêtre au fond ; petit lit de pensionnaire, pantoufles au pied du lit, bougie sur une table, au chevet. Au fond, une maison dont les fenêtres donnent sur le jardin de la pension. — Il est environ sept heures du matin.

SCÈNE PREMIÈRE

SALVATOR et BABOLIN, hors du théâtre.

SALVATOR, secouant la grille.

Holà ! quelqu'un ! holà ! holà !

BABOLIN.

Attendez, monsieur Salvator, je vais monter sur un arbre... J'y suis, je vois l'intérieur de la maison.

SALVATOR.

Eh bien ?

BABOLIN.

On dirait le château de la Belle au bois dormant, personne ne bouge ! Cognez, ne vous lassez pas ; il faudra bien que l'on vienne.

SALVATOR, frappant.

Holà ! holà !

BABOLIN.

Voulez-vous que je descende par le mur et que je vous ouvre ?

SALVATOR.

Eh ! malheureux ! c'est de l'escalade que tu me proposes.

BABOLIN.

Alors, cognez. (Salvator frappe.) Ah ! voilà une porte qui s'ouvre.

SCÈNE II

Les Mêmes, PIERRE.

BABOLIN.

Ah ! la bonne tête !... Bonjour, monsieur!

SALVATOR.

Madame Desmarest! madame Desmarest!

BABOLIN, du haut de son arbre.

Madame Desmarest!

PIERRE.

Eh ! là-haut ! que lui voulez-vous, à une pareille heure, à madame Desmarest ?

BABOLIN.

Ouvrez la porte, on va vous le dire.

SALVATOR.

Ouvrez ! ouvrez !

PIERRE.

Qui êtes vous, d'abord ?

SALVATOR.

Je suis Salvator, le tuteur de la jeune fille que l'on a mise avant-hier en pension ici.

BABOLIN.

Ah ! monsieur Salvator, voilà une fenêtre de la maison, qui clignote, elle souvre... J'entrevois une femme d'âge.

SCÈNE III

Les Mêmes, MADAME DESMAREST, de sa fenêtre.

MADAME DESMAREST.

Qu'y a-t-il donc, Pierre ?

PIERRE.

Madame, c'est le tuteur de mademoiselle Rose-de-Noël qui veut absolument vous parler.

SALVATOR.

A l'instant même, madame ! et pour une affaire de la plus haute importance.

MADAME DESMAREST.

Ouvrez, Pierre; je descends.

SALVATOR, entrant.

Merci, mon ami.

PIERRE.

Faut-il refermer la porte ?

SALVATOR.

Inutile; j'attends quelqu'un; mais vous pouvez rentrer chez vous, mon ami : je veillerai, à ce que personne n'entre ni ne sorte.

BABOLIN.

Et moi, je crierai qui vive !

SCÈNE IV

Les Mêmes, MADAME DESMAREST.

MADAME DESMAREST.

Vous demandez, Rose-de-Noël, monsieur?

SALVATOR.

C'est-à-dire, madame, que je viens à cause d'elle.

MADAME DESMAREST.

Faut-il la faire éveiller?

SALVATOR.

Elle n'est plus ici.

MADAME DESMAREST.

Que voulez-vous dire?

SALVATOR.

Que, cette nuit, madame, elle a été enlevée.

MADAME DESMAREST.

Impossible ! je l'ai conduite hier soir à neuf heures jusqu'à sa chambre, où je l'ai laissée avec mademoiselle Suzanne de Valgeneuse.

SALVATOR.

Eh bien, je vous le répète, madame, elle n'est plus dans la chambre où vous l'avez conduite.

MADAME DESMAREST.

En êtes-vous bien sûr?

SALVATOR.

Lisez ce billet, que j'ai reçu à trois heures du matin.

MADAME DESMAREST, après avoir lu.

Oh ! monsieur, que faire?

SALVATOR.

Attendre et veiller à ce que personne ne pénètre ni dans la chambre, ni dans la cour, ni dans le jardin.

MADAME DESMAREST.

Attendre qui?

SALVATOR.

L'agent de l'autorité, qui s'est arrêté chez le maire pour le prévenir de se tenir prêt à la première réquisition.

MADAME DESMAREST.

Eh quoi! monsieur, la justice va venir?

SALVATOR.

Sans aucun doute.

MADAME DESMAREST.

Ici?

SALVATOR.

Ici.

MADAME DESMAREST.

Mais, si pareille chose arrive, ma maison est perdue.

SALVATOR.

Que voulez-vous que j'y fasse? C'était à vous de veiller sur vos pensionnaires.

MADAME DESMAREST.

Mais, monsieur, cet enlèvement est impossible; les murs sont hauts, les fenêtres solidement fermées; si Rose-de-Noël avait été enlevée malgré elle, elle eût crié; moi qui loge au-dessus d'elle, je l'eusse entendue.

SALVATOR.

Eh! madame, il y a des échelles pour tous les murs, des pinces pour toutes les fenêtres, des bâillons pour toutes les bouches.

MADAME DESMAREST.

Entrons dans la chambre de Rose-de-Noël, monsieur?

SALVATOR.

Au contraire, madame, gardons-nous d'y entrer, de peur de faire disparaître les traces du rapt.

MADAME DESMAREST.

Voyons au jardin, alors; peut-être apercevra-t-on quelque chose à travers la fenêtre.

SALVATOR.

Pardon, madame, mais l'entrée du jardin est interdite à tout le monde.

MADAME DESMAREST.

Même à moi ?

SALVATOR.

A vous comme aux autres, madame.

MADAME DESMAREST.

Mais enfin, monsieur, je suis chez moi !

SALVATOR.

Vous vous trompez, madame : en ce moment, c'est la loi qui est chez vous, et, partout où elle est, la loi est chez elle.

BABOLIN, du haut du mur.

Monsieur Jackal ! voilà M. Jackal !

MADAME DESMAREST.

Qu'est-ce que M. Jackal ?

SALVATOR.

C'est l'agent de l'autorité que nous attendons, madame.

M. JACKAL, du dehors.

Veux-tu descendre de ton perchoir, maroufle !

BABOLIN.

A l'instant, monsieur Jackal, à l'instant !

SCÈNE V

LES MÊMES, M. JACKAL.

Il entre en chantonnant, *Où peut-on être mieux* : sans faire attention à personne, et fait le tour de la cour. Babolin se cache dans l'angle de la porte.

MADAME DESMAREST.

Monsieur...

M. JACKAL.

Madame Desmarest, je suppose? Très-bien. (Il continue de chanter son petit air.) Où est la chambre de mademoiselle Rose-de-Noël?

MADAME DESMAREST.

La voilà, monsieur.

M. JACKAL.

Quelle est cette maison qui donne sur votre jardin ?

MADAME DESMAREST.

Celle de M. Gérard.

M. JACKAL.

Ah! ah! de M. Gérard, l'honnête homme. N'est-ce point sous cette désignation qu'il est connu?

MADAME DESMAREST.

Ah! monsieur, il le mérite bien!

M. JACKAL.

Qui, avant de venir à Vanvres, habitait à Viry-sur-Orge.

MADAME DESMAREST.

Je crois.

M. JACKAL.

Et moi, j'en suis sûr.

(Il reprend son petit air.)

SALVATOR.

Gérard! c'est le nom qui a fait tant d'effet sur Rose-de-Noël, l'autre jour... (A madame Desmarest.) M. Gérard est-il marié?

MADAME DESMAREST.

Non, monsieur.

SALVATOR.

Connaissez-vous quelqu'un, près de M. Gérard, qui porte le nom d'Orsola?

M. JACKAL, passant.

Morte depuis sept ans, étranglée par un chien... Revenons à notre affaire. Sur quoi donne ce mur?

MADAME DESMAREST.

Sur une ruelle déserte.

M. JACKAL.

Sortez, monsieur Salvator; longez ce mur, et voyez si vous ne trouvez pas, à sa base, quelque morceau de plâtre tombé du faîte; si vous en trouvez, remarquez bien la place?

SALVATOR.

Soyez tranquille.

BABOLIN.

Voulez-vous que j'aille avec vous, monsieur Salvator?

SALVATOR.

Viens!

SCÈNE VI

M. JACKAL, MADAME DESMAREST.

M. JACKAL.

Maintenant, à nous deux, madame.

MADAME DESMAREST.

Interrogez-moi, monsieur, je suis prête à répondre.

M. JACKAL.

A quelle heure se couchent vos pensionnaires ?

MADAME DESMAREST.

A huit heures, en hiver.

M. JACKAL.

Et les sous-maîtresses ?

MADAME DESMAREST.

A neuf heures.

M. JACKAL.

Et vous, madame, à quelle heure vous êtes-vous couchée, hier ?

MADAME DESMAREST.

A dix heures, monsieur.

M. JACKAL.

Et vous n'avez rien vu, rien entendu ?

MADAME DESMAREST.

Rien vu, rien entendu.

M. JACKAL.

Enfin, vous n'avez rien remarqué d'extraordinaire ?

MADAME DESMAREST.

Rien d'extraordinaire.

M. JACKAL.

Rien d'extraordinaire !... C'est extraordinaire !...

SCÈNE VII

LES MÊMES, SALVATOR, BABOLIN.

SALVATOR, montrant un morceau de l'enfaîteau du mur.

Voilà votre affaire.

M. JACKAL.

Ma foi, oui. Vous avez bien remarqué la place ?

SALVATOR.

Parfaitement.

BABOLIN.

Et puis, moi, j'ai jeté une pierre de ce côté-ci du mur.

M. JACKAL.

Allons-y, ou plutôt, laissez-moi d'abord y aller tout seul... Ah ! ah ! voici des traces de souliers exactement de la même longueur et de la même largeur... Un seul homme aurait-il fait le coup ?

SALVATOR.

Non !

M. JACKAL.

A quoi voyez-vous cela ?

SALVATOR,

Aux clous disposés différemment; puis l'un des deux hommes boite du pied droit : le soulier du côté du pied droit a le talon plus haut que celui du côté gauche.

M. JACKAL.

Est-ce que vous avez été du métier, monsieur Salvator ?

SALVATOR.

Non; mais j'ai été chasseur.

M. JACKAL.

Attendez donc !

SALVATOR.

Quoi ?

M. JACKAL.

Un trait de lumière !

(Il tire de sa poche les souliers de Gibassier.)

SALVATOR.

Qu'est-ce que cela ?

BABOLIN.

Un homard, je parie !

M. JACKAL, mesurant les empreintes.

La mesure exacte ! juste la même disposition de clous ! Il n'y a plus besoin de nous occuper de celui-là, je le tiens.

PIERRE.

C'est-à-dire que vous tenez ses souliers.

M. JACKAL.

Tu sauras, mon bon ami, que, quand je tiens le soulier, je tiens le pied, et que, quand une fois je tiens le pied, je

tiens le reste... Aux autres ! aux autres !... Ah ! ah ! voici une troisième trace... un pied tout particulier qui n'a aucune ressemblance avec ceux que nous venons d'examiner ; un pied de grand seigneur ou d'abbé.

SALVATOR.

D'homme du monde, monsieur Jackal.

M. JACKAL.

Pourquoi insistez-vous sur l'homme du monde ?

SALVATOR.

Parce que, de nos jours, les abbés ne portent pas d'éperons, et voilà ici, derrière la botte, la petite tranchée que creuse l'éperon.

M. JACKAL.

Vous avez, par ma foi, raison ! Maintenant, voyons où vont et d'où viennent ces pas... Ah ! voilà ! ils vont du mur à la fenêtre et de la fenêtre au mur, aller et retour.. Les ravisseurs étaient bien renseignés, à ce qu'il paraît... Ah ! venez donc, monsieur Salvator ! Regardez.

SALVATOR.

Deux trous dans la terre, réunis par une ligne transversale.

M. JACKAL.

Vous reconnaissez les deux montants d'une échelle...

SALVATOR.

Et le dernier échelon, qui s'est enfoncé d'un demi-pouce dans la terre, à cause de l'humidité.

M. JACKAL.

Il y a du plaisir à travailler avec vous, monsieur Salvator ! Maintenant, il s'agit de savoir combien d'hommes ont pesé sur l'échelle pour en arriver à faire entrer dans le sol les montants d'un demi-pied et la traverse d'un demi-pouce. Y a-t-il une échelle dans la maison, madame Desmarest ?

MADAME DESMAREST.

Demandez-cela à Pierre.

SALVATOR.

Monsieur Pierre, avez-vous une échelle ?

PIERRE.

Ah ! la bonne question !

M. JACKAL.

Répondez-y.

PIERRE.

Certainement que j'ai une échelle!

M. JACKAL.

Et où est-elle, cette échelle?

PIERRE.

Elle est près de la serre.

M. JACKAL, montrant une échelle appuyée à la maison de Gérard.

Vous devez vous tromper, mon ami... Ne serait-ce pas celle-ci, par hasard?

PIERRE.

Tiens, oui! Qui diable a mis mon échelle sous la fenêtre de M. Gérard?... Enfin, la voulez-vous? Je vais vous l'aller chercher.

M. JACKAL.

Non; j'y vais moi-même... Voilà qui complique la chose... Il passe pour riche, votre M. Gérard, n'est-ce pas?

MADAME DESMAREST.

On le dit millionnaire.

M. JACKAL.

Est-ce que mes drôles auraient fait d'une pierre deux coups? Ce sera à examiner plus tard... (Essayant l'échelle.) Nous tenons déjà une pièce de conviction : les montants et les trous sont d'accord.

SALVATOR.

Et cela est d'autant plus remarquable que l'échelle n'est pas de mesure ordinaire.

M. JACKAL.

Vous avez un fils, monsieur Pierre?

PIERRE.

Oui! Qui vous a dit cela?

M. JACKAL.

De douze à quinze ans?

PIERRE.

Il en aura quatorze aux melons.

M. JACKAL.

Aux melons!... C'est bien son fils!

PIERRE.

Qu'est-ce que ça veut dire, c'est bien son fils?

M. JACKAL.

Il se fait aider par l'enfant, pour lui montrer son métier, et il a acheté une échelle plus large, afin que l'enfant puisse y monter en même temps que lui.

PIERRE.

Eh bien, après? y a-t-il du mal à cela?

M. JACKAL.

Non, au contraire! Venez ici, mon ami... Combien y a-t-il de temps que vous n'avez travaillé au jardin?

PIERRE.

Pas depuis trois jours.

M. JACKAL.

Ainsi, depuis trois jours, votre échelle est près de la serre?

PIERRE.

Elle n'est pas près de la serre, puisque vous êtes monté dessus.

M. JACKAL.

Ce garçon est plein d'intelligence! Mais il y a une chose dont je suis sûr, c'est qu'il ne pratique pas l'enlèvement. Montez avec moi, mon ami!

(Pierre interroge du regard madame Desmarest.)

MADAME DESMAREST.

Faites ce que monsieur vous dit, Pierre.

(Pierre monte.)

M. JACKAL.

Encore... (A Salvator.) Eh bien?

SALVATOR.

Elle s'enfonce, mais pas jusqu'à la traverse.

M. JACKAL, à Pierre.

Descendez, mon ami.

(Pierre descend.)

PIERRE.

Me voila descendu!

M. JACKAL.

Remarquez comme cet homme dit peu de choses, mais comme tout ce qu'il dit est bien dit!... Maintenant, mon ami, prenez madame Desmarest dans vos bras.

PIERRE.

Ah! fi donc, monsieur!

M. JACKAL.

Prenez madame Desmarets dans vos bras.

MADAME DESMAREST.

Mais que dites-vous là?

PIERRE.

Je n'oserai jamais, monsieur.

MADAME DESMAREST.

Je vous le défends, Pierre.

M. JACKAL, descendant de l'échelle.

Montez où j'étais, mon ami...

(Il veut enlever madame Desmarest.)

MADAME DESMAREST.

Mais, monsieur! mais monsieur, que faites vous?

M. JACKAL.

Supposez, madame, que je sois amoureux de vous.

PIERRE.

Ah! en voilà une supposition!

MADAME DESMAREST.

Mais, monsieur!

M. JACKAL.

Tranquillisez-vous, madame; ce n'est, comme le dit notre ami Pierre, qu'une supposition... Je vous enlève... c'est-à-dire, non, je ne vous enlève pas... Je vais vous aider à monter, j'aime mieux ça... Ne craignez rien. (Ils montent. — A Salvator.) S'enfonce-t-elle jusqu'à la traverse?

SALVATOR.

Pas tout à fait.

M. JACKAL, à Babolin.

Viens ici pour faire l'appoint.

BABOLIN.

Moi?

M. JACKAL.

Oui, toi... Monte sur le second échelon.

BABOLIN, montant et faisant le Mercure.

Voilà!

SALVATOR.

L'échelle est exactement au même point que l'autre!

M. JACKAL.

Alors, le tour est fait... Descendons.

(On descend.)

MADAME DESMARETS.

Je ne comprends pas.

M. JACKAL.

C'est bien simple, cependant! Vous êtes nécessairement plus lourde que Rose-de-Noël... (A Babolin.) Combien pèses-tu?

BABOLIN.

Soixante-cinq livres... Je me suis fait peser, il y a trois jours, aux Champs-Élysées.

M. JACKAL.

Les deux hommes qui emportaient Rose-de-Noël étaient de soixante-cinq livres plus lourds que Pierre et moi.

BABOLIN.

Est-il fort, ce monsieur Jackal ! est-il fort !

PIERRE.

Ah ! je comprends, maintenant : on a enlevé une des pensionnaires.

M. JACKAL.

Madame Desmarest, ne vous défaites jamais de ce garçon là : c'est un trésor de pénétration... Occupons-nous maintenant de l'intérieur de la chambre. (A madame Desmarets.) Vous avez une double clef des cellules de vos pensionnaires ?

MADAME DESMARETS.

Voici celle de mademoiselle Rose-de-Noël.

(M. Jackal ouvre la porte. On veut entrer.)

JACKAL.

Doucement ! tout dépend d'un premier examen... Ah ! ah ! des traces de pas de la porte au lit, et du lit à la fenêtre... Monsieur Salvator, regardez avec vos yeux de chasseur.

SALVATOR.

Ah ! ah ! du nouveau ! un pied de femme... Il est dessiné par le sable du jardin.

M. JACKAL.

Que dis-je toujours, monsieur Salvator ? « Cherchez la femme ! » Cette fois, la femme est trouvée.

MADAME DESMAREST.

Comment, la femme est trouvée ? vous croyez qu'il y a une femme dans cette affaire ?

M. JACKAL.

Il y a une femme dans toutes les affaires ; aussitôt qu'on me fait un rapport, je dis : « Cherchez la femme ! » On cherche la femme, et, quand la femme est trouvée...

MADAME DESMAREST.

Eh bien ?

M. JACKAL.

On ne tarde pas à trouver l'homme. Un jour, un couvreur

tombe d'un toit, et se casse les deux jambes; on me fait le rapport, je dis : « Cherchez la femme ! » On se met à rire. J'interroge le blessé; l'imbécile s'était amusé à regarder une grisette qui se déshabillait dans sa mansarde, le pied lui avait manqué, et il était tombé !... Cherchons la femme, monsieur Salvator, cherchons la femme !

SALVATOR.

Celle-ci est coquette; elle a suivi les allées du jardin de peur de salir ses brodequins : sable jaune sans aucun mélange de boue.

M. JACKAL.

Quand vous vous lasserez d'être commissionnaire, monsieur Salvator, venez me dire deux mots. Et maintenant, madame Desmarest, voici comment les choses se sont passées. Vous avez vous-même conduit mademoiselle Rose-de-Noël à sa chambre.

MADAME DESMAREST.

Moi-même, monsieur.

M. JACKAL.

Elle était fort triste.

MADAME DESMAREST.

Comment savez-vous cela?

M. JACKAL.

Ce n'est pas difficile à deviner, voilà son mouchoir, tout humide; elle s'est couchée en pleurant. On a frappé à la porte.

MADAME DESMAREST.

Qui cela?

M. JACKAL.

La femme, problablement. Rose-de-Noël s'est levée et a été ouvrir.

MADAME DESMAREST.

Sans savoir qui frappait?

M. JACKAL.

Qui vous dit qu'elle ne sût point qui frappait? Derrière la femme venait le jeune homme aux petites bottes et aux éperons : derrière le jeune homme venaient les hommes aux gros souliers; on l'a saisie, elle s'est débattue. On lui a mis un mouchoir sur la bouche, on lui a jeté par-dessus son peignoir de lit, on l'a enveloppée dans sa couverture, et on l'a enlevée ainsi. Voyez, on l'a emportée par la fenêtre, et preuve

qu'elle y est passée, par la fenêtre, et pas de bonne volonté même...

SALVATOR.

C'est qu'elle s'est cramponnée au rideau, et que le rideau est déchiré.

M. JACKAL.

Le reste va tout seul, on l'a passée par-dessus le mur. La femme est revenue dans la chambre, elle a fermé la fenêtre tout naturellement, puis la porte, et elle est allée se recoucher.

SALVATOR, saisissant la main de M. Jackal.

Je tiens tout, laissez-moi faire. Madame Desmarest, pourriez-vous, sans qu'elle le sût, nous procurer un brodequin de mademoiselle Suzanne de Valgeneuse?

MADAME DESMAREST.

Problablement... Elle aura mis, comme d'habitude, hier au soir, ses chaussures à sa porte, pour que sa femme de chambre les nettoie.

SALVATOR.

Alors, madame Desmarest, un brodequin de mademoiselle Suzanne, et pas un mot!

M. JACKAL.

Vous entendez, madame, pas un mot!

MADAME DESMAREST.

J'y vais moi-même.

(Elle sort.)

SALVATOR.

Monsieur Pierre, si vous voulez rentrer dans votre maison, nous n'avons plus besoin de vous. Babolin, si tu veux aller jouer à la toupie, tu nous feras plaisir.

BABOLIN.

Je n'ai pas de toupie, monsieur Salvator.

SALVATOR.

Tiens, voilà pour en acheter une.

(Il lui donne cinq francs.)

BABOLIN.

Oh! une pièce de cinq francs!

(Babolin sort, mais Pierre reste sur sa porte.)

PIERRE.

Pourquoi donc que je rentrerais dans ma maison? Je n'ai d'ordres à recevoir que de madame Desmarest.

SCÈNE VIII

SALVATOR, M. JACKAL, PIERRE, sur sa porte.

SALVATOR.

La femme, c'est mademoiselle Suzanne de Valgeneuse; l'homme aux petites bottes, c'est son frère!

M. JACKAL.

Vous croyez?

SALVATOR.

J'en suis sûr. C'est elle qui, chez M. Pétrus, quand il s'est agi de mettre Rose-de-Noël en pension, a offert le pensionnat de madame Desmarest; c'est elle qui a combattu mes objections à l'instigation de son frère. Dès cette heure, le plan de l'enlèvement était arrêté... Ah! ma belle cousine! ah! mon cher cousin!

M. JACKAL.

Que dites-vous là?

SALVATOR.

Rien... Je dis que vous êtes un grand homme, monsieur Jackal, et que votre maxime « Cherchez la femme » passera à la postérité!

SCÈNE IX

LES MÊMES, MADAME DESMAREST.

MADAME DESMAREST.

Voici un brodequin de mademoiselle Suzanne, messieurs.

SALVATOR, mesurant à la trace.

Voyez! Eh bien, qu'en dites-vous?

M. JACKAL.

Je dis que c'est mademoiselle Suzanne qui a fait l'affaire... Madame Desmarest, appelez mademoiselle Suzanne.

MADAME DESMAREST.

Tenez, monsieur, la voici.

M. JACKAL.

Où cela?

MADAME DESMAREST.

Elle se promène au jardin.

M. JACKAL.

Faites-lui signe de venir.

MADAME DESMAREST.

Je ne sais pas si elle viendra.

M. JACKAL.

Et pourquoi ne viendrait-elle pas?

MADAME DESMAREST.

Parce que mademoiselle Suzanne est bien fière.

M. JACKAL.

Appelez-la toujours; si elle ne vient pas, j'irai la chercher!

MADAME DESMAREST.

Mademoiselle Suzanne! mademoiselle Suzanne!

SUZANNE.

Madame me fait l'honneur de m'appeler, je crois?

(M. Jackal est dans la cour; Salvator reste dans le pavillon, invisible à Suzanne.)

MADAME DESMAREST.

Oui, mon enfant; car voici monsieur qui désire vous adresser quelques questions.

SUZANNE.

Des questions, à moi? Mais je ne connais pas monsieur.

MADAME DESMAREST,

Monsieur est le représentant de l'autorité.

SUZANNE.

Qu'ai-je à faire avec l'autorité, moi?

MADAME DESMAREST.

Calmez-vous, mon enfant; il s'agit de Rose-de-Noël.

SUZANNE,

Eh bien, après?

JACKAL.

Après? Veuillez nous laisser, madame Desmarest, et prier M. Pierre de rentrer chez lui.

(Pierre et madame Desmarest rentrent chacun chez eux.)

SCÈNE X

M. JACKAL, SUZANNE, SALVATOR, dans le pavillon.

M. JACKAL.

Après, mademoiselle, nous désirons avoir quelques renseignements sur votre amie?

SUZANNE.

Quelle amie ?

M. JACKAL.

Mademoiselle Rose-de-Noël.

SUZANNE.

Je choisis mes amies ailleurs que sur les grands chemins, monsieur. Mademoiselle Rose-de-Noël était peut-être ma protégée, mais elle n'était pas mon amie.

M. JACKAL.

Alors, je vais tout simplement vous interroger.

SUZANNE.

M'interroger, moi ? et sur quoi ?

M. JACKAL.

Sur l'enlèvement de mademoiselle Rose-de-Noël.

SUZANNE.

Ah ! pauvre petite, elle a été enlevée ?

M. JACKAL.

Vous le savez mieux que personne, mademoiselle, attendu que vous avez participé à l'enlèvement.

SUZANNE.

Vous êtes fou, monsieur !

M. JACKAL.

Non, mademoiselle ; je suis...

(Il ouvre sa redingote et montre son écharpe.)

SUZANNE.

Que ne le disiez-vous tout de suite? On vous aurait répondu avec les honneurs dus à votre rang.

M. JACKAL.

Abrégeons, mademoiselle. Votre nom, vos qualités, votre état dans le monde ?

SUZANNE.

Alors, c'est un interrogatoire ?

M. JACKAL.

Oui, mademoiselle.

SUZANNE.

Mon nom ? Je me nomme Aimée-Adélaïde-Suzanne de Valgeneuse. Mes qualités ? Je suis fille de M. le marquis Denis-René de Valgeneuse, pair de France, nièce de Louis-Clément de Valgeneuse, cardinal en cour de Rome, et sœur de M. le

comte Lorédan de Valgeneuse, lieutenant aux gardes. Mon état? Je suis héritière de cinq cent mille livres de rente. Voilà mes noms, mes qualités, mon état.

M. JACKAL, faisant un pas en arrière et reboutonnant sa redingote.

Pardon, mademoiselle, j'ignorais...

SUZANNE.

Oui, je comprends, vous ignoriez que je fusse la fille de mon père, la nièce de mon oncle, la sœur de mon frère; eh bien, maintenant que vous le savez, monsieur, ne l'oubliez plus.

(Elle fait de la main un signe dédaigneux, et va pour sortir.)

M. JACKAL.

Pardon, mademoiselle... Un mot encore, je vous prie... Vous êtes fière et orgueilleuse de votre fortune; mais cette fortune vous vient de la succession d'un oncle dont le testament s'est, dit-on, égaré... Réduit à la misère par la disparition de ce testament, M. Conrad de Valgeneuse s'est tué; mais supposons un instant que votre cousin ne soit pas mort et que le testament se retrouve : vous êtes ruinés, vous et votre frère!

SUZANNE.

Est-ce une menace que vous me faites?

M. JACKAL.

Non, mademoiselle, c'est un avis que je vous donne.

SUZANNE.

Où voyez-vous un avis là dedans?

M. JACKAL.

L'avis est non pas dans ce que je vous ai dit, mais dans ce qui me reste à vous dire. Écoutez-moi donc, mademoiselle, et, quoique je vous parle bas, ne perdez pas une de mes paroles, car ce sont les paroles d'un ami.

SUZANNE, méprisante.

Vous, un ami?

M. JACKAL.

Vous allez en juger... La jeune fille que votre frère a enlevée et qu'il croit une bohémienne, n'est point une bohémienne : elle est la nièce de M. Gérard, et, le jour où son oncle mourra, elle héritera de cinq millions... Ce n'est donc point sa maîtresse qu'il faut que votre frère en fasse, c'est sa femme... Direz-vous encore que le conseil ne vient pas d'un ami?

SUZANNE.

Je ne sais ni de qui il vient, ni par quel motif il est donné; mais, comme il est bon, dans une heure je pars pour rejoindre mon frère, et je vous jure que Rose-de-Noël ne sera point sa maîtresse... Adieu, monsieur!

M. JACKAL, saluant très-bas.

Votre humble serviteur, mademoiselle.

(Suzanne sort.)

SCÈNE XI

M. JACKAL, SALVATOR.

M. JACKAL.

Monsieur Salvator, je crois que nous n'avons plus grand'chose à faire ici; et, comme j'ai un motif différent du vôtre pour y rester, je ne vous retiens pas.

SALVATOR.

Si je vous demandais une explication, monsieur Jackal, me la donneriez-vous?

M. JACKAL.

Non, monsieur Salvator.

SALVATOR.

Eh bien, je vais la donner, moi. Vous avez eu peur de cette vipère, monsieur Jackal!

M. JACKAL.

Je n'ai peur de rien, monsieur Salvator.

SALVATOR.

Eh bien, monsieur Jackal, ce que vous ne voulez pas faire, je le ferai, moi.

M. JACKAL.

Vous?

SALVATOR.

Moi!... Seulement, un dernier mot: est-ce votre conscience qui vous force à vous abstenir?

M. JACKAL.

C'est mon devoir... Adieu, monsieur Conrad!

SALVATOR, se retournant vivement.

M. Conrad?

M. JACKAL.

Pardon, je me trompe... Adieu, monsieur Salvator!

SALVATOR.

Monsieur Jackal, avant huit jours, j'aurai retrouvé et repris Rose-de-Noël.

M. JACKAL.

Si cela arrive, tâchez de la garder.

SALVATOR.

Oh! je vous réponds qu'une fois dans mes mains, elle n'en sortira plus !... Adieu, monsieur Jackal.

SCÈNE XII

M. JACKAL, seul.

L'homme propose, Dieu dispose... — En attendant, voyons un peu pourquoi cette échelle était dressée contre la fenêtre de M. Gérard... Si ce brigand de Gibassier n'était à Toulon, je jurerais que c'est lui qui a fait le coup?

SIXIÈME TABLEAU

Intérieur de la chambre de Gérard, à Vanvres; désordre le plus complet, chaises et fauteuils renversés, secrétaire forcé, lampe qui continue à brûler sur la table de nuit, couteau ensanglanté sous un meuble.

SCÈNE PREMIÈRE

M. JACKAL, UNE VOIX.

M. Jackal est en dehors, sur l'échelle; on ne voit que son bras, qui passe à travers un carreau cassé, et qui cherche l'espagnolette; l'espagnolette ouverte, la fenêtre s'ouvre aussi, et l'on voit M. Jackal.

VOIX, du côté de la porte.

Monsieur Gérard... monsieur Gérard !... Ouvrez, monsieur Gérard ! ouvrez !

M. JACKAL, à la fenêtre.

C'est assez imprudent, pour un millionnaire, de coucher au

premier étage, sans volets à ses fenêtres; il est vrai que ses fenêtres donnent sur un pensionnat de jeunes demoiselles... Mais les brebis attirent les loups. (Il saute dans la chambre.) Ah ! voilà un beau désordre !... c'est peut-être un effet de l'art.

LA VOIX.

Monsieur Gérard, si vous ne répondez pas, on va aller chercher le commissaire de police.

M. JACKAL.

Allez-y sans perdre un instant, c'est ce que vous avez de mieux à faire.

LA VOIX, effrayée et s'éloignant.

Il y a quelqu'un dans la chambre de M. Gérard ! A la garde ! à la garde !

SCÈNE II

M. JACKAL, seul.

C'est bien cela ! un des trois hommes s'est détaché, celui dont j'ai les souliers dans ma poche; il est venu avec l'échelle, l'a appuyée au-dessous de la fenêtre, a cassé un carreau et est entré... M. Gérard dormait ou ne dormait pas; le lit est intact, quoiqu'il ne soit plus à sa place... Pourquoi le lit n'est-il plus à sa place ?... Ah ! c'est qu'ils l'ont dérangé pour forcer l'armoire qui est derrière... M. Gérard a entendu du bruit, il est arrivé; M. Gérard a succombé, puisque voilà le secrétaire forcé, les tiroirs vides et... (Il aperçoit à terre une tache et met son mouchoir dessus.) C'est clair ! Pièce de conviction. Au greffe !... (En furetant, il aperçoit le couteau.) Qu'est ce que je vois donc briller, là-dessous ?... Ah ! ah ! voilà qui va nous mettre sur la trace de l'homme !... « Lardereau, à Valence. » Route de Toulon, ou à peu près. Gibassier est évadé du bagne; ce sont ses jambes que j'ai vues chez la Brocante, ce sont ses souliers que j'ai dans ma poche, et c'est son couteau que je tiens à la main... Autre pièce de conviction. Au greffe !... (On entend du bruit.) Bon ! les voilà qui reviennent.

UNE VOIX, au dehors.

Au nom de la loi, ouvrez !...

M. JACKAL.

Belle voix !... Qui donc est commissaire à Vanvres ? C'est

Henri Bertin, un de mes protégés. Je suis charmé de voir que je place bien ma protection.

LE COMMISSAIRE.

Au nom de la loi, ouvrez !

M. JACKAL.

Que diable est devenu dans tout cela ce bon M. Gérard ? (Ouvrant la porte d'un cabinet.) Tiens, le voilà par ici ! l'assassin l'a caché là ; il a mis la clef dans sa poche, est sorti par cette porte, l'a fermée en dehors, et a gagné la rue par quelque fenêtre du rez-de-chaussée.

(Il entre dans le cabinet ; pendant ce temps, on enfonce la porte ; le Commissaire se précipite dans la chambre avec les Gendarmes et le Garde champêtre ; en ce moment, M. Jackal sort du cabinet, traînant par les épaules le corps de Gérard.)

SCÈNE III

LES MÊMES, LE COMMISSAIRE, GENDARMES, etc.

LE COMMISSAIRE, montrant M. Jackal.

Arrêtez cet homme !

M. JACKAL.

Qui voulez-vous arrêter ?

LE COMMISSAIRE.

Vous, pardieu !

M. JACKAL.

Ah ! cher monsieur Henri, j'avais de vous une certaine opinion, et voilà que vous la détruisez vous-même.

LE COMMISSAIRE.

M. Jackal !

TOUS.

M. Jackal !

M. JACKAL.

Voyons, aidez-moi à mettre ce brave M. Gérard sur son lit. J'ai rendez-vous à la préfecture à huit heures ; il en est sept, et je voudrais, avant de m'en aller, savoir s'il est mort ou vivant... S'il n'est pas mort, il est bien malade... Y a-t-il un médecin dans le village ?

LE COMMISSAIRE.

Oui ; mais je l'ai vu partir ce matin dans son cabriolet.

M. JACKAL.

Alors, comme il n'y a pas de temps à perdre, faites venir le curé.

LE COMMISSAIRE.

C'est aujourd'hui dimanche, il dit une messe basse à la chapelle de M. de Lamotte-Houdan... Mais j'ai vu passer un moine qui a demandé le chemin de Meudon, où deux amants se sont asphyxiés, et je vais...

M. JACKAL.

Non, pas vous, quelqu'un de la société...

UN GENDARME.

J'y vais, monsieur...

M. JACKAL.

Si vous trouvez un médecin à Meudon, prévenez-le en même temps.

(Le Gendarme sort.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, hors un des GENDARMES.

M. JACKAL.

La ! maintenant que vous avez bien vu tout ce qu'il y avait à voir, mes bons amis, faites-nous de l'air... Si M. Gérard est mort, vous n'avez pas besoin ici ; s'il est vivant, c'est à nous et non à vous qu'il a affaire !

LES ASSISTANTS, à mesure qu'ils sortent.

Ah ! tâchez de nous le rendre, monsieur Jackal ! — Vous ne savez pas le bien qu'il faisait dans le pays : c'est le père des pauvres ! — Nous allons prier le bon Dieu pour lui.

M. JACKAL.

Vous ferez bien !... Allez, mes amis, allez !...

SCÈNE V

M. JACKAL, LE COMMISSAIRE.

M. JACKAL, aux Gendarmes.

Tenez-vous à la porte et ne laissez entrer que le moine et le médecin. (Les Gendarmes sortent. — Au Commissaire.) Quant à vous, dressez votre procès-verbal !

LE COMMISSAIRE.

Voulez-vous me le dicter?

M. JACKAL.

Je n'ai pas le temps! je devrais déjà être sur la route de Paris.

(Le Commissaire se met à une table.)

LE COMMISSAIRE.

« Ce jourd'hui dimanche, etc., etc. »

M. JACKAL, au moment de sortir.

Chut!... il me semble que j'ai entendu un soupir. Venez donc m'aider, monsieur Henri! (Ils mettent des oreillers sous la tête de Gérard.) Ah! ah! nous en appelons, à ce qu'il paraît?

GÉRARD.

Ah!...

M. JACKAL.

Bravo!... Sept heures dix minutes... Je pousserai le cheval, voilà tout!... (Il prend, dans le verre qui est sur la table, une petite cuiller en argent.) Il paraît que le secrétaire était bien garni... quoiqu'elle fût d'argent, on a méprisé la petite cuiller...

(Il verse dans la cuiller quelques gouttes d'une liqueur rouge contenue dans un flacon qu'il porte sur lui, et l'introduit dans la bouche de Gérard.)

GÉRARD, revenant à lui.

Grâce, monsieur le voleur! grâce!

M. JACKAL.

Honnête monsieur Gérard, il ne s'agit plus ici de voleur, la justice veille sur vous.

GÉRARD, ouvrant les yeux.

La... la... justice?...

M. JACKAL.

Voyez comme la justice le rassure!... Remettez-vous, cher monsieur Gérard; nous sommes d'anciennes connaissances, que diable! C'est moi qui ai reçu votre déposition lors de l'assassinat de Viry-sur-Orge, et qui ai suivi l'accusation contre M. Sarranti que vous avez fait condamner à mort... comme voleur et assassin.

GÉRARD.

Je n'ai rien à dire qu'à un confesseur!

M. JACKAL, bas.

Vous allez être servi à souhait : j'ai envoyé chercher un prêtre et un médecin.

GÉRARD.

Oh! le prêtre!... Le prêtre d'abord.

(Il retombe sur son lit.)

M. JACKAL.

Diable! et moi qui suis obligé de le quitter... Mon cher monsieur Henri, je doute que M. Gérard en revienne; mais, s'il en revient, faites-moi l'amitié de veiller sur lui, et de me tenir au courant de ses faits et gestes.

LE COMMISSAIRE, étonné.

Au courant des faits et gestes de M. Gérard, de l'honnête M. Gérard?...

M. JACKAL.

Oui, de l'honnête M. Gérard.

LE COMMISSAIRE.

Vous avez donc des intentions sur lui?

M. JACKAL.

Chut!... Je lui ménage une surprise... Ne lui en soufflez pas mot; seulement, s'il se trouvait plus mal, faites-lui boire une cuillerée de cette liqueur, cela le soutiendra quelques instants... Sept heures un quart! heureusement que j'en emporte assez pour excuser mon retard. Au revoir, monsieur Henri! au revoir!

SCÈNE VI

LES MÊMES, UN AGENT.

L'AGENT.

De la part de M. le préfet.

M. JACKAL.

De M. le préfet?

L'AGENT.

Oui; il paraît que c'est pour une affaire grave, car on m'a ordonné de ne revenir qu'avec vous.

M. JACKAL, lisant.

Tiens, tiens, tiens; en voilà bien d'un autre! M. Sarranti de retour en France! Lui que je croyais, l'autre jour, pouvoir arrêter chez Bordier, vient de se livrer lui-même! Comprend-on cet imbécile d'honnête homme, qui était bien tranquille dans l'Inde, qui pouvait y rester et qui revient pour purger sa contumace? Pauvre diable, je le plains! (A l'Agent.) Venez!

venez ! et vous, cher monsieur Henri, n'oubliez pas mes instructions. (Il regarde Gérard.) Décidément, je n'en donnerais pas cher !

(Il sort avec l'Agent.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, hors M. JACKAL.

GÉRARD, rouvrant les yeux.

Il est parti ?... Cet homme m'épouvante ! Quelle est cette lettre qu'il a reçue ? Je lui ai entendu prononcer le nom de Sarranti... Oh ! que je suis faible ! Au secours !... je meurs !

LE COMMISSAIRE.

Qu'avez-vous, cher monsieur Gérard ?

GÉRARD.

M. Henri Bertin... Croyez-vous qu'on trouve un prêtre, monsieur ?...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, UN GENDARME, entrant.

LE GENDARME.

Pardon, excuse, mon commissaire, c'est le moine... Mon camarade l'a rencontré sur la route de Meudon, et il nous l'envoie, en attendant le médecin.

GÉRARD, se soulevant.

Le moine !... quel moine ?...

LE COMMISSAIRE.

Le curé de Vanvres est absent... et, comme je savais qu'un moine était au Bas-Meudon, je l'ai envoyé chercher ; il paraît qu'on l'a rencontré sur la route.

GÉRARD.

Alors... alors, ce moine est étranger au pays ?...

SCÈNE IX

LES MÊMES, DOMINIQUE.

DOMINIQUE, répondant à la question de Gérard.

J'arrive de Rome, où j'ai été recevoir les ordres des mains de Sa Sainteté elle-même.

GÉRARD.

C'est Dieu qui vous envoie... Venant de Rome, peut-être avez-vous des pouvoirs plus grands... Approchez, approchez, mon père!...

DOMINIQUE.

Me voici.

GÉRARD.

Il me semble que vous êtes bien jeune!

DOMINIQUE.

Ce n'est point moi qui me suis offert, monsieur : j'ai été requis.

GÉRARD.

Je voulais dire qu'à votre âge, on n'avait peut-être point assez médité sur le côté sombre de la vie pour répondre aux questions que j'ai à vous faire.

DOMINIQUE.

Tout ce que je puis vous répondre, monsieur, c'est que, si vous m'interrogez avec la foi, je vous répondrai avec la foi, et que, si vous m'interrogez avec l'esprit, je vous répondrai avec l'esprit.

GÉRARD.

C'est bien, mon père... Messieurs, laissez-nous.

(Tout le monde sort.)

SCÈNE X

DOMINIQUE, GÉRARD.

GÉRARD.

Asseyez-vous, mon père, et approchez-vous de moi le plus possible... Je suis si faible, que je puis à peine parler... (Dominique s'assied.) Maintenant, au nom du ciel, ne vous scandalisez pas des demandes que j'ai à vous faire et surtout promettez-moi de ne pas m'abandonner avant que je vous aie dit tout ce que j'ai à vous dire!

DOMINIQUE.

Parlez avec confiance, monsieur, j'écoute.

GÉRARD.

Vous connaissez mieux que moi les dogmes de la religion à laquelle vous appartenez; dites-moi, y a-t-il un cas où les paroles d'un mourant puissent être revélées par le confesseur qui les a reçues?

DOMINIQUE.

Je n'en connais pas, monsieur.

GÉRARD.

Ainsi une fois ma confession reçue par vous, nul ne peut exiger que vous la rendiez publique?

DOMINIQUE.

Qui que ce soit au monde!

GÉRARD.

Pas même un tribunal, pas même un ministre, pas même le roi!

DOMINIQUE.

Pas même le vicaire de Dieu qui siége à Rome.

GÉRARD.

Et que doit faire du secret qui lui a été confié ainsi, un prêtre qui se trouverait placé entre la mort et la révélation de ce secret!

DOMINIQUE.

Il doit mourir.

GÉRARD.

Alors, écoutez-moi, mon père!... écoutez-moi!

DOMINIQUE.

J'attends.

GÉRARD.

Et moi, j'hésite. Il me semble que j'ai encore des forces et que je puis attendre... Ne pouvez-vous revenir ce soir... demain?

DOMINIQUE.

Impossible! car il est probable que je quitte, non-seulement Paris, mais la France, peut-être demain, peut-être même ce soir, pour n'y jamais revenir!

GÉRARD, à part.

Il part!... mieux vaut celui-là qu'un autre; il quitte Paris, il quitte la France pour n'y revenir jamais peut-être... Ah!... ah!...

DOMINIQUE.

Qu'avez-vous?

GÉRARD.

Mon père! mon père! je crois que je vais mourir... A moi!... à l'aide!... Là, sur cette table, un flacon... Par grâce, une cuillerée de la liqueur qui est dans ce flacon.

DOMINIQUE.

Je comprends... (Il lui fait prendre une cuillerée de la liqueur? — Puis à part.) C'est singulier, il me semble que je connais cet homme!

GÉRARD.

Écoutez-moi maintenant... Je vais tout vous dire, le plus succinctement possible... J'ai peur de ne pouvoir aller jusqu'au bout!

DOMINIQUE, se rasseyant.

Parlez, j'écoute.

GÉRARD.

J'habitais une campagne à quelques lieues de Paris; je l'habitais avec une femme de trente ans, belle, trop belle pour mon salut!... Elle était née au milieu des montagnes des Pyrénées; elle avait une volonté âpre et obstinée, et elle m'avait courbé sous sa volonté! Mon frère, qui était parti pour l'Inde en me laissant ses deux enfants, un garçon et une fille, m'avait recommandé un de ses amis, Corse de nation... pour en faire le précepteur de ses enfants... (Dominique passe successivement de la curiosité à l'intérêt, et de l'intérêt à la terreur.) Mon frère mourut.

DOMINIQUE.

Le lieu que vous habitiez ne se nomme-t-il pas Viry-sur-Orge?

GÉRARD.

Oui.

DOMINIQUE.

Les enfants de votre frère ne s'appelaient-ils pas, le garçon, Victor, et la fille, Léonie?

GÉRARD.

C'étaient leurs noms, en effet.

DOMINIQUE.

Oh! je vous reconnais maintenant, quoique je ne vous aie vu qu'une fois et pendant quelques instants à peine; vous êtes M. Gérard!

GÉRARD.

Oui; mais vous, qui êtes-vous donc?

DOMINIQUE.

Vous ne me reconnaissez pas?

GÉRARD.

Non!

DOMINIQUE.

Regardez-moi bien !

GÉRARD.

Qui êtes-vous, au nom du ciel ?

DOMINIQUE.

Je suis Dominique Sarranti !

GÉRARD.

Oh !

DOMINIQUE.

Je suis le fils de Philippe Sarranti, que vous avez accusé d'assassinat et de vol, et que vous avez fait condamner à mort par contumace pendant que je faisais mon noviciat à Rome.

GÉRARD.

Mon Dieu ! mon Dieu !

DOMINIQUE.

Vous voyez bien que ce serait vous trahir que d'écouter plus longtemps votre confession, puisqu'au lieu de l'écouter avec la charité d'un prêtre et le pardon d'un chrétien, je l'écouterais avec la haine d'un fils dont vous avez déshonoré le père, et, par conséquent, avec la malédiction dans le cœur.

(Il s'avance vivement vers la porte.)

GÉRARD, désespéré.

Non, non, non ! restez, au contraire, restez ! c'est la Providence qui vous amène... Restez ! c'est Dieu qui permet qu'avant de mourir, je répare le mal que j'ai fait.

DOMINIQUE.

Vous le voulez? prenez garde ! je ne demande pas mieux que de rester, moi... Il m'a fallu un effort surhumain pour vous dire qui j'étais et pour ne pas abuser du hasard qui m'a amené près de vous.

GÉRARD.

Non, pas le hasard, mais la Providence, mon frère, la Providence !... Oh ! loin de vous fuir, loin de vous craindre, j'eusse été, avant de mourir, au bout du monde si j'eusse su vous trouver... Vous voilà ! écoutez-moi... Mais non, je le sens, je n'aurai pas la force de vous raconter l'horrible action !

DOMINIQUE.

Mais mon père ? mon père?

GÉRARD.

Eh bien, un des enfants fut tué par moi... L'autre...

DOMINIQUE.

Mon père, te dis-je?

GÉRARD.

Mais ne voyez-vous pas que je meurs?

DOMINIQUE.

Oh! ne meurs pas, malheureux!... il me faut l'innocence de mon père!

GÉRARD.

Oui, votre père est innocent!

DOMINIQUE.

Je le savais bien, moi, et cependant je l'eusse vu mourir! mourir sur l'échafaud, sans pouvoir le sauver! car, malgré l'aveu que vous me faites, monsieur, comme cet aveu est une confession, je ne puis le révéler, et l'accusation ne pèsera pas moins éternellement sur la tête de mon père... Ah! monsieur, vous êtes bien infâme!

GÉRARD.

Mais est-ce que je ne vais pas mourir?... est-ce que vous croyez que, si je ne me sentais pas atteint mortellement, l'horrible secret serait sorti de ma bouche?

DOMINIQUE.

Mais, vous mort, il me sera donc permis de tout révéler?

GÉRARD.

Tout, mon père, tout! N'est-ce pas pour cela que je remerciais le ciel de vous avoir conduit près de mon lit?

DOMINIQUE.

Mais croira-t-on à la déclaration d'un fils en faveur de son père?

GÉRARD.

Attendez! Là, là, dans l'épaisseur de la muraille, une armoire secrète... Suivez la moulure de la porte... Là! vous y êtes... Appuyez... Voyez-vous un manuscrit cacheté de trois cachets?

DOMINIQUE, prenant le manuscrit.

Un manuscrit?... Le voilà! le voilà! (Lisant.) « Ceci est ma confession générale devant Dieu et devant les hommes, pour être rendue publique après ma mort. *Signé :* GÉRARD. »

GÉRARD.

Ce papier contient mot pour mot le récit que ma faiblesse

m'a empêché de vous faire dans tous ses détails; mais, moi mort, disposez-en, je vous relève du secret de la confession.

DOMINIQUE.

Il sera fait selon votre volonté, je vous le jure devant Dieu!

GÉRARD.

Vous le voyez, je succombe à l'émotion; ne me consolerez-vous pas par quelque parole d'espérance?

DOMINIQUE.

Monsieur, peut-être faudrait-il auprès du Seigneur une plus puissante intercession que la mienne; mais moi, comme homme, je vous pardonne. Maintenant, Dieu veuille ratifier ce pardon, que, comme prêtre, je le supplie de faire descendre sur votre tête!

GÉRARD, d'une voix presque inintelligible.

Et maintenant, que me reste-il à faire?

DOMINIQUE.

Priez!

(Il sort.)

SCÈNE X

GÉRARD, seul.

Seigneur! Seigneur! ayez pitié de moi! Seigneur! Seigneur! recevez-moi dans votre miséricorde!

SCÈNE XI

GÉRARD, UNE SERVANTE, LUDOVIC.

UNE SERVANTE, introduisant Ludovic.

Maintenant, monsieur, vous pouvez entrer, le prêtre est parti.

LUDOVIC.

C'est le contraire de ce qui se pratique d'habitude: après le médecin, le prêtre, tandis qu'aujourd'hui, après le prêtre, le médecin... Espérons que cela vous portera bonheur, monsieur Gérard!

GÉRARD, d'une voix affaiblie.

Qui m'appelle?...

LUDOVIC.

Eh ! la voix n'est pas sifflante... Crachez-vous le sang? (Gérard fait signe que non.) Rien au poumon, par conséquent... Lividité, cela tient à l'énorme quantité de sang perdu. Voyons l'œil... Regardez-moi... Un peu d'égarement causé par la terreur... Les blessures maintenant...

GÉRARD.

Grand Dieu ! si j'allais ne pas mourir !...

LUDOVIC.

Eh ! eh ! on en a vu revenir de plus loin !

GÉRARD.

Oh ! le moine ! le moine ! courez après le moine, rappelez-le !... Non... (S'affaiblissant.) Si... (S'évanouissant.) Cette fois, je meurs...

LUDOVIC.

Eh bien, voilà un singulier malade ! on dirait qu'il a peur de guérir !

ACTE QUATRIÈME

SEPTIÈME TABLEAU

Le parc de Viry, vu par une nuit à moitié obscure. A gauche, au dernier plan, le château, faisant, par sa façade, un immense pan coupé. On aperçoit le lac, qui brille à travers les arbres.

SCÈNE PREMIÈRE

SALVATOR, JEAN TAUREAU, SAC-A-PLATRE, de l'autre côté du mur à droite.

SALVATOR.

Allons, passe, Roland ! (Roland saute par-dessus le mur. Derrière Roland, Salvator paraît sur le couronnement. A voix basse.) Tout beau, Roland !

JEAN TAUREAU, de l'autre côté du mur.

Eh bien, que voyez-vous, monsieur Salvator?

SALVATOR.

Un grand parc, et, au fond, une espèce de château.

JEAN TAUREAU, montrant sa tête.

Et personne?

SALVATOR.

Personne.

JEAN TAUREAU.

Vous êtes sûr?

SALVATOR.

Roland aboierait.

JEAN TAUREAU.

C'est juste; seulement, gare aux piéges à loup!

SALVATOR.

Descends, et dis à Sac-à-Plâtre de descendre à son tour.

JEAN TAUREAU.

Attendez-donc! Il n'est pas encore monté. Allons, viens, fainéant! (Il prend Sac-à-Plâtre par le collet de l'habit et le passe de l'autre côté du mur.) La! ça y est! A mon tour!

(Il saute.)

SALVATOR.

Viens ici, Roland!

(Le chien et les trois hommes se groupent derrière un arbre.)

SAC-A-PLATRE, à voix basse.

Mais, dites-donc, monsieur Salvator, je me reconnais, moi, ici!

SALVATOR.

Toi?

JEAN TAUREAU.

Il n'y a rien d'étonnant, il est du pays.

SAC-A-PLATRE.

Pas tout à fait : je suis de Savigny; mais ça ne fait rien.

SALVATOR.

Eh bien, où sommes-nous?

SAC-A-PLATRE.

Nous sommes dans le parc du château de Viry; j'y suis venu plusieurs fois, du temps de M. Gérard; je travaillais pour lui, pauvre cher homme!

SALVATOR.

Du temps de M. Gérard, as-tu dit?

SAC-A-PLATRE.

Oui.

SALVATOR.

Et, près de M. Gérard, as-tu connu une femme du nom d'Orsola ?

SAC-A-PLATRE,

Je crois bien ! c'était sa gouvernante. Il allait l'épouser quand est arrivée la fameuse catastrophe.

SALVATOR.

Quelle catastrophe?

SAC-A-PLATRE.

Celle des enfants tués... Tenez, les pauvres enfants, je les vois encore là tous les deux, jouant sur la pelouse, au pied du perron ! Le petit garçon s'appelait Victor et la petite fille Léonie.

SALVATOR.

Ce sont les deux enfants que M. Sarranti est accusé d'avoir tués... M. Sarranti, condamné à mort par contumace, est rentré en France, et, hier, ne pouvant supporter l'accusation infamante qui pesait sur lui, il s'est livré de lui-même à la justice. Or, écoutez ceci, vous qui êtes d'honnêtes gens. M. Sarranti n'est point coupable; mais, comme, au lieu de le soumettre au jugement d'un jury qui l'eût acquitté, on l'a déféré à une cour prévôtale, dans vingt-quatre heures il sera jugé, dans quarante-huit exécuté, si nous ne trouvons pas la preuve de son innocence. Cette preuve, à tout hasard, je viens la chercher ici; je vais vous dire en deux mots quel espoir m'y amène. Vous connaissez tous deux Rose-de-Noël, n'est-ce pas ?

JEAN TAUREAU.

La petite bohémienne?

SAC-A-PLATRE.

Je crois bien que nous la connaissons !

SALVATOR.

Eh bien, Roland et elle se connaissent aussi, et ma conviction, à moi, est que Roland a joué son rôle dans le drame terrible du mois de mai 1820, et que Rose-de-Noël est un des deux enfants que M. Sarranti est accusé d'avoir tués.

JEAN TAUREAU.

Çà en serait une de providence !

SALVATOR.

Par malheur, Rose-de-Noël, que je voulais interroger, a été enlevée le surlendemain du jour où nous l'avions mise en pension à Vanvres, et, par malheur encore, je n'ai pu suivre son ravisseur?... Eh bien, ce matin, je me suis dit : « Fions-nous à l'intelligence de Roland, et au courage de mes bons amis Jean Taureau et Sac-à-Plâtre... » Je vous ai amenés à l'endroit où j'ai trouvé Roland, je lui ai dit : « Cherche ! » et il nous a conduits au pied de ce mur, qu'il a essayé d'escalader. Nous voici de l'autre côté de ce mur; Sac-à-Plâtre reconnaît ce jardin et ce château : c'était le château habité par Orsola et M. Gérard, c'est-à-dire par les deux personnes dont les noms seuls font évanouir Rose-de-Noël; c'était le jardin où il se rappelle avoir vu jouer les enfants. Roland le reconnaît aussi, puisqu'il veut absolument me quitter pour se mettre en quête. Maintenant, qu'allons-nous voir ? qu'allons-nous trouver?... Il y a quelque chose de profondément funèbre dans l'aspect de tout ce que nous voyons. Je serais bien surpris, s'il ne s'était pas commis ici quelque crime épouvantable; en effet, l'ombre y est plus noire qu'autre part, la lumière y est plus blafarde qu'ailleurs ! N'importe, à cause de cela même, continuons !

JEAN TAUREAU.

Silence ! il me semble entendre le pas d'un cheval.

SAC-A-PLATRE.

Il va passer au pied de ce mur qui conduit à la petite porte du château.

SALVATOR.

Ne bouge pas, Roland ! (S'approchant du mur.) Viens ici, Jean Taureau. (Jean Taureau s'appuie au mur et fait la courte échelle à Salvator, qui monte sur ses mains et qui dépasse le mur de sa tête.) Lorédan de Valgeneuse ! le ravisseur de Rose-de-Noël ! Que diable mon cher cousin vient-il faire ici ? (Il se rejette pensif en arrière.) Où est Sac-à-Plâtre?

JEAN TAUREAU.

Je l'ai vu enfiler cette allée; il aura entendu ou vu quelque chose.

SALVATOR.

Rien d'inquiétant, en tout cas, puisque Roland n'a pas bougé.

JEAN TAUREAU.

Attendez ! (Il s'avance vers l'allée et fait à Salvator signe de ne pas bouger.) Le voilà qui revient.

SAC-A-PLATRE, revenant.

J'avais entendu le bruit d'une voiture.

SALVATOR.

Eh bien ?

SAC-A-PLATRE.

Elle s'est arrêtée à la grille. La grille s'est ouverte, deux dames en sont descendues et sont entrées dans le château.

SALVATOR.

En effet, voici les fenêtres qui s'éclairent...

JEAN TAUREAU.

Diable ! cela va nous gêner pour nos recherches.

SALVATOR.

Il n'est pas probable qu'à cette heure, les habitants du château viennent se promener au jardin. N'importe ! où est votre voiture, à vous ?

SAC-A-PLATRE.

A cent pas d'ici, sous le pont Godeau, gardée par Toussaint.

SALVATOR.

Vous avez des cordes ?

SAC-A-PLATRE et JEAN TAUREAU.

Oui.

SALVATOR.

Vos masques ?

SAC-A-PLATRE et JEAN TAUREAU.

Oui.

SALVATOR.

Vous êtes convaincus que ce que nous faisons, nous le faisons pour le bien ?

SAC-A-PLATRE et JEAN TAUREAU.

Oui.

SALVATOR.

Et, quelque chose que je vous commande, vous êtes disposés à m'obéir ?

SAC-A-PLATRE et JEAN TAUREAU.

Aveuglément.

SALVATOR.

Alors, à la garde de Dieu!... Attendez! que fait donc Roland?

JEAN TAUREAU.

Il gratte la terre, là, voyez, derrière ce buisson au pied de cet arbre.

SAC-A-PLATRE.

Et il se plaint.

SALVATOR.

Qu'y a-t-il donc là, mon bon Roland? (Roland gratte plus fort.) Cherche, mon chien! cherche! (Appelant.) Sac-à-Plâtre! (Sac-à-Plâtre s'approche.) L'autre enfant était un petit garçon, n'est-ce pas?

SAC-A-PLATRE.

Oui, qui s'appelait Victor.

SALVATOR.

Tu n'as jamais entendu dire qu'on eût retrouvé son cadavre.

SAC-A-PLATRE.

Non, monsieur Salvator; la justice l'a pourtant bien cherché.

SALVATOR.

Eh bien, nous sommes plus heureux: le cadavre est là!... Roland, viens!

JEAN TAUREAU.

Monsieur Salvator, je suis un homme et qui n'en craint pas un autre; eh bien, foi de Jean Taureau, je tremble comme un enfant.

SALVATOR.

Pourquoi pas? je tremble bien, moi! (On entend un cri.) Qu'est-ce encore?

JEAN TAUREAU.

On a crié.

SAC-A-PLATRE.

Une femme!

ROSE-DE-NOEL, au fond.

A moi!... au secours!... à l'aide!...

SALVATOR.

C'est la voix de Rose-de-Noël!

ROSE-DE-NOEL.

A l'aide!... à moi !... je me meurs !

SALVATOR.

Rose, à moi!... par ici!... Tenez Roland, vous deux! (Les deux hommes arrêtent Roland par son collier.) Par ici, Rose! c'est moi, Salvator!

SCÈNE II

LES MÊMES, ROSE-DE-NOEL, pâle, haletante.

ROSE-DE-NOEL.

Salvator, mon ami, à moi! défendez-moi! sauvez-moi!...

SALVATOR.

De qui? de quoi?... contre qui veux-tu que je te défende?

ROSE-DE-NOEL.

M. Gérard!... mon frère!... Orsola!... Ils m'ont ramenée dans la maison maudite!... Sauvez-moi!... sauvez-moi!...

LA VOIX DE LORÉDAN.

Rose!... chère Rose, qu'avez-vous?... Ne savez-vous pas que je vous aime et que je vous respecte?...

ROSE-DE-NOEL.

Il vient! il vient! Où me cacher?

SALVATOR.

C'est lui! c'est Lorédan!... Ne crains rien. (A Sac-à-Plâtre et à Jean Taureau.) Attachez Roland; mettez vos masques, apprêtez les cordes, et obéissez comme vous avez promis de le faire!

SAC-A-PLATRE et JEAN TAUREAU.

Nous sommes prêts.

SALVATOR.

N'aie pas peur, Rose!

ROSE-DE-NOEL.

Oh! près de vous, je ne crains rien!

SCÈNE III

LES MÊMES, LORÉDAN.

LORÉDAN, cherchant.

Rose-de-Noël! ma chère Rose! où êtes-vous donc?

SALVATOR.

Par ici, monsieur!

LORÉDAN.

Salvator!... Que venez-vous faire ici?

SALVATOR.

Vous le voyez, monsieur, je viens chercher Rose-de-Noël, que vous aviez enlevée.

LORÉDAN.

Je vous trouve là dans un jardin qui est ma propriété; vous en avez escaladé les murs comme un bandit, je vous traite en bandit.

(Il tire un pistolet de sa poche et veut faire feu sur Salvator. Rose-de-Noë couvre celui-ci de son corps.)

SALVATOR.

Et moi, je vous traite en insensé... A vous cet homme! (Jean Taureau et Sac-à-Plâtre se jettent sur lui.) Bâillonnez-le! liez-le! Est-ce fait?

JEAN TAUREAU et SAÇ-A-PLATRE.

Oui.

LORÉDAN.

Ah! misérable!...

SALVATOR.

Dans la maison que vous savez, près de la Cour-de-France; vous garderez monsieur à vue, et, de quarante huit heures, vous ne le laisserez sortir. Il y a des provisions pour trois jours. Allez!

JEAN TAUREAU, chargeant Lorédan sur épaules.

Venez, mon cher monsieur!

(Sac-à-Plâtre et Jean Taureau passent par-dessus le mur en emportant Lorédan.)

SCÈNE IV

SALVATOR, ROSE-DE-NOEL.

ROSE-DE-NOEL.

Salvator!

SALVATOR.

Chère enfant!

ROSE-DE-NOEL.

Oh ! mon Dieu, comment êtes-vous ici? Qui vous y a conduit?

SALVATOR.

La Providence!... un miracle!... Dieu, qui ne veut pas que l'innocent périsse pour le coupable!... Mais ne perdons pas de temps; c'est à moi d'interroger, à toi de répondre.

ROSE-DE-NOEL.

Interrogez... A vous je dirai tout, tout, tout!

SALVATOR.

Là, sur ma poitrine, contre mon cœur, tu n'as pas peur, n'est-ce pas ?

ROSE-DE-NOEL.

Non, et je suis bien heureuse!

SALVATOR.

C'est ici, dans ce château, que tu as été élevée, n'est-ce pas?

ROSE-DE-NOEL.

Oui, avec mon pauvre frère.

SALVATOR.

Tu es la nièce de M. Gérard ?

ROSE-DE-NOEL, tremblante.

Oui.

SALVATOR.

N'aie pas peur, ne tremble pas; tu n'as plus rien à craindre maintenant. Il avait une gouvernante nommée Orsola?... Je te dis de ne pas avoir peur.

ROSE-DE-NOEL.

Oui.

SALVATOR.

Eh bien, maintenant, dans la journée du 20 mai 1820, que s'est-il passé?

ROSE-DE-NOEL.

Serrez-moi contre vous, Salvator !

SALVATOR.

Parle, voyons, mon enfant!... A chacune de tes paroles, tremble suspendue la vie d'un homme... Tu te souviens de tout, n'est-ce pas?

ROSE-DE-NOEL.

Oh! je le crois bien!... Je n'ai jamais su ce qui s'était

passé dans la matinée, sinon qu'on avait apporté une lettre cachetée de noir.

SALVATOR.

Elle annonçait la mort de ton père.

ROSE-DE-NOEL.

Vers quatre heures de l'après-midi, M. Sarranti est rentré, très-pâle, très-agité. Il a parlé un instant à M. Gérard; puis il est monté à cheval, avec Jean, et tous deux sont partis au galop.

SALVATOR.

Alors, il n'est pour rien dans le vol des cent mille écus et dans l'assassinat de ton frère?

ROSE-DE-NOEL.

Pour rien! ce sont les autres qui ont tout fait.

SALVATOR.

Gérard et Orsola?

ROSE-DE-NOEL.

Oui.

SALVATOR, levant les yeux au ciel.

Je le savais bien, moi! Continue.

ROSE-DE-NOEL.

On nous fit dîner, Victor et moi, sur la pelouse; puis on envoya le jardinier à Morsang. Après le dîner, M. Gérard prit son fusil et emmena mon frère à l'affût.

SALVATOR.

Continue.

ROSE-DE-NOEL.

Je voulais absolument aller avec lui, j'avais peur de rester seule avec Orsola, je lui avais vu prendre sur la table un couteau.

SALVATOR.

J'écoute.

ROSE-DE-NOEL.

Elle m'emmena de force; je criais, je pleurais... En passant devant une fenêtre donnant sur l'étang... Ah!

SALVATOR.

Du courage, voyons!

ROSE-DE-NOEL.

Oh! c'était si terrible, ce que je vis!

SALVATOR.

Tu vis M. Gérard qui noyait ton frère, n'est-ce pas?

ROSE-DE-NOEL, l'œil fixe, comme si elle le voyait encore.

Oui ! oui !... là !... J'appelai au secours; en même temps, je sentis une douleur au cou, je fus aveuglée par mon sang. J'appelai Brésil... Brésil, par bonheur, cassa sa chaîne et accourut; il entra, je ne sais comment, à travers une porte, il sauta à la gorge d'Orsola, qui, à son tour, jeta un cri. Je sentis ses mains s'ouvrir. Je me sauvai. La grille du parc était fermée, mais je passai par une brèche...

SALVATOR.

La même sans doute par laquelle passa Roland ?

ROSE-DE-NOEL.

Je courus, je courus ! j'étais folle de terreur, je dus faire au moins deux ou trois lieues à travers les terres; puis j'arrivai à une grande route où il y avait une voiture arrêtée, c'était celle de la Brocante. Elle me vit couverte de sang, près de m'évanouir, mourante; je lui criai : « Cachez-moi ! cachez-moi ! » Elle me cacha dans sa voiture... Vous savez le reste, n'est-ce pas ?

SALVATOR.

Jusqu'au jour où tu as été enlevée par M. de Valgeneuse. Maintenant, je comprends ta joie et ton étonnement, en retrouvant Roland ou plutôt Brésil; ton émotion au nom de M. Sarranti, ton effroi à ceux de M. Gérard et d'Orsola. Seulement, il te reste à me dire comment tu te trouves ici.

ROSE-DE-NOEL.

Je le sais à peine moi-même. La nuit de mon enlèvement, je fus prise d'une fièvre avec délire. M. Lorédan fut obligé de s'arrêter dans une ville, je ne sais laquelle : quand je revins à moi, c'était sa sœur qui était près de mon lit.

SALVATOR.

Suzanne ?

ROSE-DE-NOEL.

Oui; elle me dit que je n'avais rien à craindre de son frère, qu'il fallait pardonner à la violence de la passion que je lui avais inspirée, qu'il ne voulait pas faire de moi sa maîtresse, mais sa femme. Je lui répondis que, femme ou maîtresse, je ne serais jamais à lui. M. de Valgeneuse n'avait pas reparu devant moi; seulement, chaque jour, sa sœur recevait une lettre qu'elle me lisait et qui n'était pleine que de sa passion pour moi. Succombant à la fatigue, croyant que l'on me ramenait à Paris, je m'étais endormie, lorsque la voiture s'ar-

rêta à la porte de ce château. Je montai, réveillée à peine; on me laissa dans une chambre. Cette chambre, je ne la reconnus pas d'abord, les tentures étaient changées. Je me trouvais au milieu d'une élégance qui m'était inconnue; mais, peu à peu, mes souvenirs revinrent, et avec eux une indicible terreur. J'étais dans la maison du meurtre! Après sept ans, le hasard me ramenait fatalement au point d'où j'étais partie. J'ouvris une porte, et je reconnus la chambre où Orsola avait voulu me tuer et était morte elle-même. J'ouvris l'autre porte, et je reconnus la chambre d'où M. Gérard était sorti avec son fusil. J'ouvris la fenêtre, et je reconnus le lac où avait péri mon pauvre frère!... Ce fut dans ce moment d'épouvante, qu'une troisième porte s'ouvrit et que je vis apparaître M. de Valgeneuse. Alors, ce ne fut plus de la crainte, de la terreur, de l'effroi; ce fut de la folie... Je me précipitai par les degrés, criant : « A l'aide! au secours! » Vous m'entendîtes, votre voix me guida, je vins à vous, je me jetai dans vos bras! Maintenant, vous voilà, je n'ai plus rien à craindre de personne... Que faut-il dire? que faut-il faire ? où faut-il aller? Mon cher sauveur, je vous écoute et je vous obéis.

SALVATOR.

Oh! mon enfant bien-aimée, un athée qui écouterait ton histoire serait forcé de tomber à genoux et de dire : « Mon Dieu! je crois en vous! » Mais tu disais, je crois, que madame Suzanne de Valgeneuse t'accompagnait?

ROSE-DE-NOEL.

Oui.

SALVATOR.

Où est-elle?

ROSE-DE-NOEL, montrant le château.

Elle est là.

SALVATOR.

C'est bien; j'ai un compte à régler avec elle, j'y vais.

ROSE-DE-NOEL.

Et moi?

SALVATOR.

Tu vas rester ici.

ROSE-DE-NOEL.

Je n'oserai jamais.

SALVATOR.

Et si je te donne un gardien aussi sûr que moi-même ?

ROSE-DE-NOEL.

Qui ?

SALVATOR.

Brésil.

ROSE-DE-NOEL.

Où est il ?

SALVATOR.

Là.

ROSE-DE-NOEL.

Brésil !

SALVATOR, vivement.

Ne va pas de ce côté; assieds-toi là, au pied de cet arbre... Brésil !

ROSE DE-NOEL.

Brésil !

(Brésil vient lentement)

SALVATOR.

Brésil, garde Léonie, et songe que tu me réponds d'elle. (Le chien se couche aux pieds de Léonie, la tête sur ses genoux.) Attendez-moi là tous les deux, innocence et fidélité, sous la garde du Seigneur !

ROSE-DE-NOEL, tendant les bras vers lui.

Salvator !

SALVATOR.

Je reviens, ou je t'appelle.

ROSE-DE-NOEL.

Et nous, nous attendons.

(Salvator s'éloigne, Rose-de-Noël appuie sa tête sur celle du chien.)

HUITIÈME TABLEAU

Même décoration qu'au prologue; seulement, des meubles et des tapisseries nouvelles.

—

SCÈNE PREMIÈRE

SUZANNE, seule, sur le balcon.

Je ne vois rien, je n'entends rien. Décidément, jamais on n'apprivoisera cette petite sauvage! mais j'espère que Lorédan ne se rebutera pas... Cela en vaut bien la peine : une fortune de quatre ou cinq millions! A coup sûr, cette petite fille aime quelqu'un... Qui peut-elle aimer? Un individu de sa classe, quelque bohémien... Ah! j'entends des pas. Est-ce toi, mon frère?

SCÈNE II

SUZANNE, SALVATOR.

SALVATOR.

Non, c'est moi, ma cousine.

SUZANNE.

M. Salvator!

SALVATOR.

Dites Conrad... Ne nous sommes-nous pas reconnus chez Pétrus, au premier coup d'œil?

SUZANNE.

Je vous croyais mort, monsieur!

SALVATOR.

Je le suis, en effet.

SUZANNE.

Alors, j'ai affaire à un spectre?

SALVATOR.

Ou à peu près.

SUZANNE.

Autant je déteste les énigmes, autant j'aime les situations nettes. Qui êtes-vous? que voulez-vous?

SALVATOR.

Je suis un homme qui crut longtemps que vous aviez un cœur, Suzanne, et qui, sur cette croyance, vous aima follement.

SUZANNE.

Êtes-vous sorti du tombeau pour me dire cela?

SALVATOR.

Non, je vous le dis en passant... et au passé.

SUZANNE.

Alors, vous ne m'aimez plus?

SALVATOR.

J'ai ce bonheur... Vous me demandez qui je suis et ce que je veux : je viens justement pour vous dire tout cela.

SUZANNE.

Sera-ce long?

SALVATOR.

Assez pour que vous preniez une chaise, si vous craignez de vous fatiguer.

SUZANNE.

Et vous?

SALVATOR.

Je resterai debout, si vous le voulez bien.

SUZANNE.

L'histoire doit être curieuse!

SALVATOR.

Et pleine d'intérêt, je vous l'affirme.

SUZANNE.

Pour moi?

SALVATOR.

Pour vous surtout.

SUZANNE.

Si cependant, suivant l'exemple que vous m'avez donné, je ne vous aime plus.

SALVATOR.

Vous aimerez toujours votre fortune et votre position, deux choses qu'il ne tient qu'à moi de vous enlever.

SUZANNE.

Vous pouvez m'enlever ma fortune et ma position, vous? Oh! par exemple!

SALVATOR.

Voulez-vous permettre que je vous en donne la preuve?

SUZANNE.

Oh! prouvez!

SALVATOR.

Je suis le fils naturel du marquis de Valgeneuse.

SUZANNE.

Fils naturel, mais non reconnu.

SALVATOR.

Malheurement pour vous.

SUZANNE.

Pourquoi cela?

SALVATOR.

Fils naturel, il ne pouvait me laisser, si j'étais reconnu, qu'un cinquième de sa fortune; non reconnu, il pouvait me laisser tout.

SUZANNE.

Par testament.

SALVATOR.

Vous le reconnaissez.

SUZANNE.

Avec d'autant plus de facilité qu'il n'y eut pas de testament.

SALVATOR.

Qu'il n'y eût pas de testament?

SUZANNE.

Non.

SALVATOR.

Cependant le bruit courut qu'il y en avait deux : un déposé chez Me Baratteau, notaire du marquis et en même temps celui du comte de Valgeneuse; l'autre enfermé dans le secrétaire du testateur.

SUZANNE.

On n'a retrouvé ni l'un ni l'autre, autant que je puis me rappeler.

SALVATOR.

De cette façon, mon père étant mort intestat, toute sa fortune a passé à votre père, et, par conséquent, à vous.

SUZANNE.

Mon père vous offrit de vous constituer à cette époque une rente viagère de six mille francs.

SALVATOR.

Que je refusai.

SUZANNE.

Avec une dignité qui fit l'admiration de tout le monde.

SALVATOR.

Oui; mais ce que je supportai avec moins de dignité que la perte de ma fortune, ce fut la perte de votre amour... Sans vous, que je regardais depuis deux ans comme la compagne de ma vie, la vie me parut impossible : je résolus de me tuer.

SUZANNE.

Je vois avec plaisir que vous êtes revenu sur cette résolution.

SALVATOR.

Pas tout à fait, puisque, ne m'étant pas tué, je n'en suis pas moins mort.

SUZANNE.

Voilà ce que j'ai besoin que vous m'expliquiez.

SALVATOR.

En deux mots, je vais le faire. Je sortis pour acheter de la poudre et des balles, deux choses que je regardais comme nécessaires pour me brûler la cervelle. Le bonheur voulut que je passasse devant Saint-Roch, et que l'idée me vînt d'adresser une dernière prière à Dieu... Un moine prêchait sur le suicide. Au milieu d'un nombreux auditoire, un commissionnaire écoutait le moine. A la parole du moine, je sentis le remords naître dans mon cœur, et, prêt à mourir, je résolus de revivre sous une autre forme. J'étais sans ressource aucune; je ne savais aucun métier, je ne connaissais aucun art; je devais vivre de la force de mes bras. J'interrogeai le commissionnaire; ce qu'il me dit de son état me plut; seulement, pour que je pusse rompre avec mes anciens amis et mes anciennes connaissances, tout le monde devait me croire mort. J'avais souvent fait de l'anatomie, à l'Hôtel-Dieu, je dis que je voulais en faire chez moi, j'obtins d'un infirmier que je connaissais que l'on transportât *un sujet* dans ma chambre; je le couchai sur mon lit, j'écrivis une lettre dans laquelle je déclarais que j'étais décidé à me tuer, et où j'invitais ceux qui trouveraient mon cadavre à n'accuser personne de ma mort, et je déchargeai à bout portant mon pistolet sur le visage de celui que l'on devait enterrer à ma place... Tout se passa comme je l'avais prévu; un mé-

decin constata mon suicide, et, assis sur mes crochets de commissionnaire, je regardai passer mon enterrement.

SUZANNE.

Et moi qui eus la niaiserie de vous pleurer à chaudes larmes !

SALVATOR.

Vous êtes bien bonne.

SUZANNE.

Mais tout cela ne me dit point, mon cher cousin, comment, parce que vous avez fait enterrer un mort à votre place, parce que vous avez assisté, assis sur vos crochets, à votre propre enterrement, comment vous pouvez disposer de ma fortune et de ma position.

SALVATOR.

Croyez-vous à la Providence, ma belle cousine?

SUZANNE.

J'ai mes jours.

SALVATOR.

Eh bien, je vais vous dire une petite anecdote qui vous fera comprendre, pourquoi j'y crois, moi, sans interruption.

SUZANNE.

Dites ! Vous n'avez pas idée de l'intérêt avec lequel je vous écoute.

SALVATOR.

Eh bien, écoutez ce que je vais vous dire alors, et n'en perdez point une parole. Un jour qu'exerçant mon état de commissionnaire, je portais une lettre chez un marchand de bric-à-brac de la rue de la Paix, et qu'en attendant la réponse à ma lettre, je passais en revue les saxes, les vieux chines et les vieux japons, je vis un meuble en bois de rose qui me frappa, comme ne m'étant point étranger; je m'en approchai, et je reconnus un petit secrétaire ayant appartenu à mon père.

SUZANNE.

Vous voulez dire au marquis de Valgeneuse.

SALVATOR.

Pardon, je me trompe toujours ; ce que c'est que l'habitude !... Une espèce de piété filiale me porta à faire l'emplète de ce meuble; on me le fit deux fois le prix qu'il valait; j'avais fait une bonne journée, je l'achetai, le chargeai sur mes crochets et le rapportai chez moi, où je m'amusai à

l'examiner en détail. Je me rappelai alors qu'il y avait, dans le tiroir du milieu, un double fond dont je connaissais le secret; comme ce secret était très-bien caché, il me passa alors par l'esprit cette idée qu'il pourrait bien y avoir dans ce tiroir quelque papier précieux ayant appartenu à mon père... Pardon, je me trompe : au marquis. Je fis jouer le ressort, le double fond s'ouvrit, et... devinez ce que je trouvai?

SUZANNE.

Comment voulez-vous que je devine cela?

SALVATOR.

C'est vrai... Eh bien, j'y trouvai le double du testament qui avait été déposé chez Me Baratteau, testament qui avait été perdu, que l'on avait cherché vainement, et dont la perte avait été la cause de ma ruine et de votre fortune.

SUZANNE, stupéfaite.

Vous avez retrouvé...?

SALVATOR.

Eh! mon Dieu, oui, ce testament.

SUZANNE.

Combien y a-t-il de cela?

SALVATOR.

Un an, à peu près.

SUZANNE.

C'est impossible!

SALVATOR.

Et pourquoi?

SUZANNE.

Depuis un an, vous eussiez fait valoir vos droits.

SALVATOR.

A quoi bon?

SUZANNE.

Mais quand ce ne serait que pour ne pas rester commissionnaire...

SALVATOR.

J'aime mon état.

SUZANNE.

Comment, vous préférez porter des lettres pour dix sous et des fardeaux pour vingt, à jouir de deux cent mille livres de rente.

SALVATOR.

Je ne fais pas que porter des lettres et des fardeaux.

SUZANNE.

Que faites-vous donc?

SALVATOR.

Une foule d'autres choses qui m'amusent... Ainsi, dans ce moment, par exemple...

SUZANNE.

Eh bien?

SALVATOR.

Je suis à la recherche d'une jeune fille que votre frère a fait enlever!...

SUZANNE.

Ah!

SALVATOR.

Et que je lui ai reprise.

SUZANNE.

A mon frère?

SALVATOR.

A votre frère.

SUZANNE.

A Lorédan?

SALVATOR.

A Lorédan.

SUZANNE.

Et il se l'est laissé reprendre comme cela?

SALVATOR.

Non! non! il a tiré un coup de pistolet sur moi.

SUZANNE.

Et?...

SALVATOR.

Et il m'a manqué.

SUZANNE.

Allons donc!

SALVATOR.

Vous doutez toujours de ce que je vous dis!

SUZANNE.

Certainement que j'en doute!

SALVATOR, ouvrant la fenêtre.

Eh bien, regardez... Tenez, là-bas, au pied de cet arbre,

dans ce rayon de lune, voyez-vous Rose-de-Noël avec Brésil, qui la garde?

SUZANNE.

Et mon frère, où est-il?

SALVATOR.

Il est... (Riant.) Il est où je mets ceux que je ne veux pas qui me dérangent.

SUZANNE.

Et vous ne craignez pas de vous attaquer ainsi à nous?

SALVATOR.

Depuis que j'ai retrouvé le testament, je suis devenu bien audacieux, allez!

SUZANNE, après un instant de silence rageur.

Je voudrais bien voir ce testament.

SALVATOR.

Serait-il vrai que vous eussiez sérieusement ce désir?

SUZANNE.

Très-sérieusement.

SALVATOR.

Oh! chère cousine, il ne sera pas dit que, le jour où j'ai le bonheur de vous retrouver, vous avez eu un désir que je pouvais accomplir et que je n'ai pas accompli.

SUZANNE.

Vous l'avez sur vous, ce testament?

SALVATOR.

Un testament de quatre millions vaut bien la peine qu'on ne s'en sépare pas... surtout quand il a été perdu pendant deux ans! (Il tire de sa poche un portefeuille.) Vous connaissez l'écriture du marquis, n'est-ce pas, chère cousine?

SUZANNE.

Sans doute, je la connais.

SALVATOR, lui mettant le papier devant les yeux.

Eh bien, voyez : « Ceci est mon testament olographe, dont le double est déposé chez Me Baratteau, notaire, rue du Bac, n° 31. » Signé en toutes lettres : « Marquis de VALGENEUSE. »

SUZANNE.

Et vous avez montré ce papier à Lorédan?

SALVATOR.

Oh! non! j'en ai réservé pour vous la primeur... Je ne

sais si cette attention vous fera plaisir, chère cousine, mais je puis vous donner ma parole d'honneur que vous êtes la première personne qui l'ait vu... après moi.

SUZANNE.

Et dans quel but me le montrez-vous ?

SALVATOR.

Mais pour vous faire comprendre que vous avez toute sorte de motifs de m'être agréable... Cela, bien entendu, chère cousine, à charge de revanche.

SUZANNE.

Et votre désir de m'être agréable ira jusqu'à. . ?

SALVATOR.

Ira jusqu'à vous assurer, quelque chose qui arrive, — si vous me rendez le service que je viens vous demander, — ira jusqu'à vous assurer une dot d'un million sur ce testament.

SUZANNE.

Ou sinon ?

SALVATOR.

Ou sinon, je ferai valoir le testament dans son entier et je garderai les quatre millions pour moi... Mais, croyez-en un ami, acceptez le million, et rendez-moi le service.

SUZANNE.

Quelle sera ma garantie ?

SALVATOR.

Ma parole d'honneur.

SUZANNE.

Que faites-vous ?

SALVATOR.

Je vois que vous acceptez.

SUZANNE.

Et alors...?

SALVATOR, sonnant de nouveau.

Et alors, je sonne.

SUZANNE.

Pourquoi ?

SALVATOR.

Pour qu'on mette les chevaux à la voiture.

UN DOMESTIQUE, entrant.

Madame a sonné ?

SUZANNE.

Oui, attelez. (Il sort.) Où vais-je ?

SALVATOR.

A Paris.

SUZANNE.

Et à Paris, que vais-je faire ?

SALVATOR.

Vous allez demander au préfet de police de l'avancement pour M. Jackal.

SUZANNE.

Comment, de l'avancement pour M. Jackal ? Je le croyais votre ennemi.

SALVATOR.

C'est justement ma façon de me conduire avec mes ennemis: aux uns je donne un million ; aux autres, de l'avancement. Seulement, il faut que cet avancement soit accordé à M. Jackal, demain avant midi, et qu'il ait quitté Paris demain avant deux heures. Avez-vous quelque chose contre M. Jackal, ma belle cousine ?

SUZANNE.

Au contraire, il nous a rendu, chez madame Desmarest, à mon frère et à moi, un service dont je lui suis on ne peut plus reconnaissante, en supposant que l'intention soit réputée pour le fait; mais il m'étonne que vous payez un million un service que je vous eusse rendu pour rien.

SALVATOR.

Je n'avais que ce moyen-là de vous l'offrir.

LE DOMESTIQUE.

La voiture de madame est prête.

SUZANNE fait un mouvement vers la porte et revient en regardant fixement Salvator.

Ainsi, vous ne m'aimez plus, Conrad ?

SALVATOR, riant.

Oh! chère cousine, comment pouvez-vous faire une pareille question à un homme qui s'est brûlé la cervelle pour vous !

SUZANNE.

Décidément, j'ai été une sotte... M. Jackal aura son avancement demain avant midi.

SALVATOR.

Et vous, chère cousine, vous aurez votre million le jour où vous vous marierez.

SUZANNE.

Adieu, mon cousin.

(Elle sort.)

SCENE III

SALVATOR, seul.

C'est une femme fort intelligente que ma cousine de Valgeneuse; mais je doute que celle-là fasse jamais le bonheur d'un mari. La voilà partie... Bon voyage! Maintenant, appelons Rose-de-Noël. (Il ouvre la fenêtre.) Rose! Rose!... Viens, mon enfant!

ROSE-DE-NOEL, en dehors.

Nous voilà!... Viens, Brésil! viens!

SALVATOR.

Pauvre enfant! Je comprends bien quelle peur a dû être la sienne! Pour elle, la maison était pleine de spectres. (Montrant la chambre où Orsola a été étranglée.) Ici, celui d'Orsola! (Montrant le lac.) Là, celui de son frère! Si elle avait su là-bas que c'était à dix pas de la fosse du petit Victor qu'elle était assise... La voici.

SCÈNE IV

SALVATOR, ROSE-DE-NOEL, BRÉSIL.

ROSE-DE-NOEL.

Brésil! viens, Brésil! ne me quitte pas.

SALVATOR.

Sois tranquille, mon enfant: ni Brésil ni moi ne te quitterons plus.

ROSE-DE-NOEL.

Oh! alors, je serai bien heureuse.

SALVATOR.

Mais il faut être brave; il ne faut plus avoir de ces terreurs qui empêchent la vérité de sortir de ta bouche. Ce que tu m'as dit, à moi, que M. Gérard était coupable et M. Sarranti innocent, il faudra le redire hautement à tout le monde; ce

GÉRARD, allant ouvrir.

Entrez, cher monsieur Ludovic !

LUDOVIC.

Sur pied ! et venant ouvrir la porte vous-même ! Savez-vous que vous êtes solide, vous, sans qu'il y paraisse ! Sans doute, comme je vous l'ai dit le premier jour où je vous ai vu, et où cela a paru vous faire tant de peine, il n'y avait aucune blessure grave; mais vous aviez perdu diablement de sang ! Il est vrai qu'avec de bon bouillon, des côtelettes saignantes et du rôti, cela se refait vite... Combien y a-t-il de jours que votre accident est arrivé ?

GÉRARD.

Il y a aujourd'hui neuf jours.

LUDOVIC.

Eh bien, au bout de neuf jours, c'est joli ! Continuez, et, si vous voulez suivre mon conseil, dans quinze jours ou trois semaines, vous ferez un petit voyage ; cela vous remettra tout à fait.

GÉRARD,

J'allais justement partir, mon cher monsieur, quand cet horrible malheur m'est arrivé, et j'ai là mon passe-port tout visé pour l'étranger.

LUDOVIC.

Allez en Italie, alors, monsieur Gérard ; allez en Italie. N'avez-vous rien qui vous retienne à Paris ?

GÉRARD.

Rien !

LUDOVIC.

Pas d'enfants ?

GÉRARD.

Pas d'enfants.

LUDOVIC.

Pas de nièces ? pas de neveux ?

GÉRARD.

Non.

LUDOVIC.

Millonnaire ?

GÉRARD.

On le dit ; mais...

LUDOVIC.

Oh ! ne vous en cachez pas pour moi, ce n'est pas ma fac-

ture qui vous ruinera : cent sous par visite, c'est dans les prix doux ; et encore, si vous trouvez que c'est trop cher, je peux ne pas revenir. A présent, vous êtes guéri, mon cher monsieur. Seulement, ne recommencez pas, vous n'auriez peut-être pas toujours pareille chance.

GÉRARD.

Au contraire, revenez, revenez tant que vous voudrez ! Non, seulement vos visites me guérissent, mais encore elles m'égayent.

LUDOVIC.

Diable ! n'allez pas dire cela ; vous me feriez du tort : un médecin gai, ne peut être un médecin sérieux... Et tenez, par ma foi, je vous laisse en bonne compagnie : voici M. Jackal, qui vient probablement vous annoncer qu'il tient votre assassin... C'est égal, cela a du vous agacer quand vous avez lu ce qu'il avait fait mettre dans les journaux, que vous étiez mort... Monsieur Jackal, vous savez que je suis un de vos admirateurs.

M. JACKAL.

Je vous le rends, monsieur ; car vous avez fait, savez-vous, une cure magnifique !

LUDOVIC, plaisantant.

Avez-vous trouvé la femme?

M. JACKAL.

Si elle n'est pas trouvée, elle se trouvera.

LUDOVIC.

Espérons-le !

(Il sort en chantant *Fleuve du Tage.*)

SCÈNE II

GÉRARD, M. JACKAL.

M. JACKAL.

Vous avez là un charmant médecin, cher monsieur Gérard.

GÉRARD.

Oui, et, je le lui disais tout à l'heure, je suis toujours plus gai quand il me quitte.

M. JACKAL.

Eh bien, je vous apporte une nouvelle qui va vous égayer encore.

GÉRARD.

Vraiment ?

M. JACKAL.

Mais donnez-vous donc la peine de vous asseoir ; vous êtes toujours faible... (Gérard s'assied.) Depuis que je vous connais, cher monsieur Gérard, je remarque en vous un fond de tristesse, de mélancolie, de taciturnité.

GÉRARD.

Le fait est que je ne suis pas gai.

M. JACKAL.

Je me suis dit : « Il n'y a pas de tristesse sans raison. » (Gérard pousse un soupir.) Eh bien, ce qui rend triste ce brave M. Gérard, c'est la mort de son neveu Victor, et la disparition de sa nièce Léonie. Son neveu, on ne peut pas le lui rendre ; mais sa nièce, on peut la lui retrouver.

GÉRARD, hochant la tête.

J'ai fait tout ce que j'ai pu pour arriver à ce résultat; et je n'ai pas réussi.

M. JACKAL.

Parce que vous n'avez pas à votre disposition les moyens que j'ai, moi. Aussi ai-je été plus heureux que vous.

GÉRARD, effrayé.

Plus heureux que moi ! Qu'avez-vous donc fait ?

M. JACKAL.

J'ai fait des recherches.

GÉRARD, pâlissant.

Vous ?

M. JACKAL.

Oui, et...

GÉRARD, d'une voix haletante.

Et... ?

M. JACKAL.

Et je l'ai retrouvée.

GÉRARD.

Qui ?

M. GÉRARD.

Léonie, votre nièce !

GÉRARD.

Mon Dieu !...

M. JACKAL.

Allons, bon ! voilà que vous allez vous trouver mal de

joie maintenant... Ah! cher monsieur Gérard, vous avez le cœur trop tendre.

GÉRARD.

Et où est-elle?

M. JACKAL.

En bas, dans un fiacre. Elle n'attend que votre permission pour se jeter dans vos bras.

GÉRARD.

Oh!...

M. JACKAL, à la cantonade.

M. Gérard dit qu'il ne peut résister à son impatience; faites monter mademoiselle Léonie. (Gérard se lève et va en trébuchant vers la chambre du fond.) Où allez-vous?

GÉRARD.

Je n'en sais rien.

M. JACKAL.

Mon cher monsieur Gérard, vous m'avez l'air de n'avoir point parfaitement la tête à vous, et, vis-à-vis d'un homme qui n'a pas la tête à lui, vous ne trouverez pas mauvais qu'un agent de l'autorité prenne des précautions; il ne faut qu'un moment de folie pour causer parfois un malheur irréparable. Je vous ramène votre nièce Léonie; c'est une belle jeune fille de seize ans, tellement éprouvée jusqu'ici par le malheur, que, du moment que j'ai reçu l'ordre de la remettre entre vos mains, elle m'a inspiré le plus vif intérêt... Je vous dis donc ceci, mon cher monsieur Gérard : c'est à vous qu'est donnée la garde de cette charmante fille; eh bien, veillez à ce qu'il ne lui arrive rien de fâcheux; veillez à ce qu'il ne tombe pas un seul cheveu de sa tête; car, quelque part que vous soyez, fût-ce à l'étranger, fût-ce en Amérique, fût-ce en Chine, j'étends le bras et je vous tire à moi... et, alors, vous connaissez le vieil adage : dent pour dent, œil pour œil, tête pour tête!... Mais qu'avez-vous donc? Vous ne m'écoutez pas... Ce que je vous dis a cependant son importance...

GÉRARD, l'œil fixé sur la porte d'entrée.

Monsieur Jackal! monsieur Jackal! voyez-vous?...

M. JACKAL.

Certainement que je vois! je vois votre nièce qui entre, et je me retire pour vous laisser tout au plaisir de vous revoir... Adieu, monsieur Gérard! adieu, mademoiselle! (Aux Gendarmes.) Messieurs, nous n'avons plus rien à faire ici.

SCÈNE III

GÉRARD, LÉONIE ou ROSE-DE-NOEL.

Léonie s'arrête au point le plus éloigné de la chambre; Gérard la regarde avec une profonde terreur. Moment de silence.

GÉRARD, d'une voix qu'il essaye de rendre caressante.

Léonie! ma chère Léonie, est-ce bien toi?

LÉONIE.

Moi-même! et, si vous en doutez, regardez, mon oncle. (Elle découvre le haut de son col.) Voilà le coup de couteau d'Orsola!

GÉRARD.

Oui, c'était une méchante créature, et qui, à moi aussi, m'a fait bien du mal! Mais Dieu l'a punie.

LÉONIE.

Si c'est Dieu qui l'a punie, comment est-ce pour le moins coupable des deux qu'il a été le plus sévère?

GÉRARD.

Léonie! Léonie! rappelle-toi combien je t'aimais.

LÉONIE.

Je me rappelle que celui que vous aimiez le mieux, c'était mon frère Victor; vos préférences sont terribles, mon oncle, elles tuent. Ne m'aimez pas trop.

GÉRARD.

Tu as raison, Léonie; accuse-moi, accable-moi, condamne-moi! Jamais, non, jamais tu ne m'en diras autant que ma conscience m'en a dit... Regarde-moi! il y a sept ans que ce malheureux crime a été commis; j'ai vieilli de vingt années en sept ans... C'est une bien terrible chose, n'est-ce pas? que de me retrouver en face de toi à la lumière du soleil, que de te voir entrer pâle et menaçante dans cette chambre, et, quand je doute si c'est toi, de te voir montrer la trace du couteau d'Orsola, en me disant: « Voyez! » Eh bien, moins terrible, je te le jure, est cela que de voir dans mes rêves sortir du lac, les cheveux ruisselants d'eau et collés au visage, le fantôme de ton pauvre frère, me criant: « Mon oncle! mon bon oncle! ne me fais pas mourir! » Mais laissons dormir dans sa tombe le pauvre enfant; il y dort plus tranquille que moi dans mon lit, j'en suis sûr, et occupons-nous de toi, ma

chère Léonie, de ton avenir, de ton bonheur. Tu es jeune, tu es belle, tu peux être heureuse... Je ne parle pas de richesse... (Se traînant vers la cachette, qu'il ouvre.) Tiens; cette armoire renferme des millions! de peur qu'on ne me les vole, j'ai fait faire cette cachette. Nul ne la connaît, nul ne peut la connaître; quand elle est fermée, elle ne s'ouvre plus que par un ressort familier à moi seul. Des voleurs sont venus, ils m'ont menacé de mort si je ne leur disais pas où était mon argent, je ne le leur ai pas dit. C'était pour toi, Léonie, que je gardais tout cela! Pour moi, je n'en ai pas besoin; qu'en ferais-je?... Allons! tout est prêt, partons! Voyons, mon portefeuille, le voilà; mon passe-port, le voilà; la voiture est en bas, à notre disposition, rien ne nous retient plus ici!... Viens, Léonie, partons!

LÉONIE.

Je ne pars pas.

GÉRARD.

Comment, tu ne pars pas?

LÉONIE.

Non; mon témoignage est nécessaire ici, je reste.

GÉRARD.

Ton témoignage nécessaire, pourquoi?

LÉONIE.

Pour que l'innocent ne soit pas condamné à la place du coupable.

GÉRARD, presque menaçant.

Ah! tu veux rester pour me dénoncer, pour me faire condamner, pour me faire monter sur l'échafaud?

LÉONIE.

Non, mais pour que M. Sarranti n'y monte pas à votre place.

GÉRARD.

Sarranti! Sarranti! Que t'importe cet homme? La fatalité le poursuit, abandonne-le à la fatalité!

LÉONIE.

C'est-à-dire que vous me demandez que je le tue, quand, d'un mot, je puis le sauver? Vous voulez que mes nuits soient hantées par un spectre; seulement, votre fantôme, à vous, c'est un enfant noyé qui vous crie: « Mon bon oncle, ne me fais pas mourir! » Mon fantôme, à moi, serait

un innocent qui, du haut de son échafaud, me crierait : « Misérable, tu me laisses mourir ! » Je ne partirai pas.

GÉRARD.

Oh ! de gré ou de force, il faudra bien cependant que tu partes.

LÉONIE.

De gré, je vous l'ai dit, je ne partirai pas. De force, comment vous y prendrez-vous ? Vous m'emporterez par les escaliers? Dans les escaliers, je crierai ! Vous m'enfermerez dans une voiture? Dans la voiture, je crierai ! Vous me conduirez dans une chambre ? Dans cette chambre, il y aura une fenêtre ; par la fenêtre de cette chambre, je crierai ! Vous m'entraînerez dans un désert ? Dans ce désert, je crierai ! et, prenez garde ! à défaut de juges pour m'entendre, dans ce désert, il y aura Dieu !... Cet homme qui m'a amené ici, vous a dit qu'il vous donnait votre crime à garder. Il mentait, c'était votre châtiment.

GÉRARD, la tête dans sa main.

Effroyable logique de l'assassinat ! Me voilà forcé, parce que j'ai commis un premier meurtre, ou d'en subir la peine, ou d'en commettre un second... Léonie !

LÉONIE, courant à la fenêtre et l'ouvrant.

Ne m'approchez pas, ou je crie.

GÉRARD.

Léonie, je ne te menace pas, je te prie.

LÉONIE.

Priez ou menacez, monsieur, peu m'importe ! Vous êtes un homme et vous êtes armé. Je suis un enfant sans défense, mais je suis plus forte, je suis plus invulnérable que vous, parce que je suis la vérité ! parce que je suis la justice ! parce que je suis la loi !

GÉRARD.

Que me reste-t-il donc à faire, alors?

LÉONIE.

A m'ouvrir cette porte, et à me dire : « Va librement où ton devoir te dit d'aller, » ou bien...

GÉRARD.

Ou bien ?

LÉONIE.

Ou bien à me tuer, comme vous avez tué mon frère !

GÉRARD.

Elle aussi ! (Il regarde autour de lui, voit la porte de la cachette toute grande ouverte et paraît frappé d'une idée. — A lui-même.) Eh bien, non, je ne la tuerai pas : je la laisserai mourir ! (Menaçant.) Léonie !

LÉONIE, ouvrant la fenêtre.

Au secours !

GÉRARD, bondissant sur elle et lui jetant sur la tête son manteau dont il l'enveloppe.

Ah ! tu crieras !

LÉONIE, d'une voix qui s'affaiblit.

Au secours ! à moi ! au meurtre !

GÉRARD, l'emportant, la jetant dans la cachette et refermant la porte sur elle.

Crie, maintenant ! Nous verrons si, quand je serai parti, quand toutes les portes seront fermées, nous verrons si quelqu'un t'entend et vient t'ouvrir... (Il prend le coffre plein d'or qu'il traîne jusqu'à la porte, sort à moitié, puis recule et tombe assis sur le coffre en s'écriant.) Le moine !...

SCÈNE IV

GÉRARD, DOMINIQUE.

GÉRARD.

Que me voulez-vous ?

DOMINIQUE.

Je vais vous le dire.

GÉRARD.

Pas à cette heure, pas en ce moment ; ce soir, demain, après-demain.

DOMINIQUE.

Non, à l'instant même.

GÉRARD.

Je ne puis.

(Il s'avance vers la porte, Dominique lui barre le chemin.)

DOMINIQUE.

Vous ne passerez pas !

GÉRARD, s'appuyant à la muraille.

Trop tard ! cinq minutes trop tard !

DOMINIQUE.

C'est Dieu qui mesure le temps! Voulez-vous m'écouter?

GÉRARD.

Parle donc!

DOMINIQUE.

Je viens vous demander le droit de révéler votre confession.

GÉRARD.

C'est-à-dire que vous venez me demander ma mort, c'est-à-dire que vous venez me demander de me conduire par la main à l'échafaud!

DOMINIQUE.

Non, monsieur; car, cette permission accordée, je ne m'oppose plus à votre départ.

GÉRARD.

A mon départ... Et, derrière moi, vous me dénoncez, derrière moi, le télégraphe joue, et, à dix lieues, vingt lieues, trente lieues d'ici, l'on m'arrête.

DOMINIQUE.

Je vous donne ma parole, monsieur, et vous savez si je suis l'esclave de ma parole, que, demain à midi seulement, c'est-à-dire quand vous serez en Belgique, j'userai de la permission.

GÉRARD.

Et quand je serai en Belgique, comme il y a meurtre, vous obtiendrez l'extradition.

DOMINIQUE.

Je ne la solliciterai pas, monsieur; je suis un homme de paix, je demande que le pêcheur se repente et non qu'il soit puni; je veux, non pas que vous mouriez, mais que mon père ne meure pas!

GÉRARD.

Impossible! vous me demandez une chose impossible.

DOMINIQUE.

Ce que vous faites là est épouvantable! dans ce moment, la cour prévôtale délibère sur le sort de mon père; dans ce moment, on prononce sa sentence peut-être... et les sentences des cours prévôtales s'exécutent dans les vingt-quatre heures!

GÉRARD.

L'engagement que vous avez pris avec moi est formel; après ma mort, oui... mais, tant que je vivrai, non, non,

mille fois non ! Laissez moi donc passer... Vous ne pouvez rien contre moi.

DOMINIQUE, au comble du désespoir.

Monsieur, croyez-vous que, pour vous persuader, j'aie employé tous les moyens, toutes les paroles, toutes les prières, toutes les supplications qui peuvent avoir un écho dans le cœur de l'homme ? croyez-vous qu'il y ait une possibilité de sauver mon père en dehors de celle que je vous propose ? S'il y en a une, dites-le ; je ne demande pas mieux que de l'employer, dût-elle tuer mon corps en ce monde, et perdre mon âme dans l'autre... Tenez, je me mets à vos genoux pour vous conjurer de sauver mon père ! Un moyen ! indiquez-moi un moyen !...

GÉRARD.

Je n'en connais pas ! Laissez-moi passer !

DOMINIQUE.

Et si je vous tuais ?...

SCÈNE V

LES MÊMES, SALVATOR, se précipitant et retenant la main de Dominique.

SALVATOR.

Arrêtez !... Un pareil coquin ne mérite pas de finir de la main d'un honnête homme. — A moi, Roland !

(Roland se précipite dans la chambre, et saute à la gorge de Gérard, qui roule avec lui derrière le lit.)

GÉRARD.

Délivrez-moi du chien et laissez-moi partir, et je signerai tout ce que vous voudrez !

SALVATOR, arrachant le chien de dessus Gérard.

Tout beau, Roland !

DOMINIQUE, prenant une plume et la présentant avec le manuscrit à Gérard.

Écrivez : « *Mardi, onze heures du matin.* — J'autorise le fils de M. Sarranti à révéler ma confession demain Mercredi, à midi. » Signez !

(Gérard signe.)

SALVATOR.

Et maintenant, allez vous faire pendre où il plaira à Dieu et à la justice humaine de vous dresser un gibet! Va, va-t'en, maudit!

DOMINIQUE, se jetant dans les bras de Salvator.

Oh! mon sauveur, embrassez-moi!

SALVATOR.

Maintenant, où est Rose-de-Noël?

DOMINIQUE.

Rose-de-Noël? Je ne l'ai pas vue.

SALVATOR.

Elle doit être ici cependant. M. Jackal l'y a ramenée ce matin... Ah! dans la chambre à côté sans doute. (Il y entre.) Rose-de-Noël!...

DOMINIQUE, appelant.

Léonie! Léonie!

SALVATOR, pâle, effaré, reparaissant à la porte.

Rose-de-Noël!... Rose-de-Noël, où es-tu?

DOMINIQUE.

Mon Dieu, que craignez-vous?

SALVATOR.

Tout! Cet homme est capable de tout!

DOMINIQUE.

Il l'aura tuée pour fuir comme il a tué son frère.

SALVATOR.

Mon Dieu!

DOMINIQUE.

Écoutez... Non... J'avais cru entendre comme un gémissement.

SALVATOR.

Ah! c'est-elle! C'est peut-être son dernier cri. Où est-elle, mon Dieu? où est-elle? (A Roland, qui gratte la muraille.) Que fais-tu, Roland? qu'y a-t-il? Cherche, mon chien!... cherche!... (Après une pause.) Morte où vivante, Rose-de-Noël est là.

DOMINIQUE.

Attendez.

SALVATOR.

Pas de porte!... la muraille! Oh! s'il le faut, j'abattrai la

maison pour retrouver son cadavre. Rose-de-Noël! Rose-de-Noël!

DOMINIQUE.

Je me rappelle... un réduit creusé dans le mur. C'est là qu'il cachait son or, c'est là qu'il avait caché le manuscrit... Un ressort... un secret. Dieu a permis qu'il me l'ait indiqué...

(Il presse le ressort, la cachette s'ouvre. On voit Rose-de-Noël, à genoux, suffoquant, presque asphyxiée; elle a, avec ses dents et ses mains, déchiré le manteau, à travers lequel sa tête et un de ses bras sont passés dans la lutte.)

SALVATOR, la prenant dans ses bras.

Ah! Rose-de-Noël!... vivante, grâce à Dieu!...

SCÈNE VI

Les Mêmes, ROSE-DE-NOEL, M. JACKAL.

ROSE-DE-NOEL.

Ah! Salvator, je savais bien que c'était toi qui me sauverais.

M. JACKAL, entrant.

Messieurs! messieurs!

DOMINIQUE et SALVATOR.

M. Jackal.

M. JACKAL.

Oui, M. Jackal en personne, lequel vient vous annoncer que, grâce à une protection puissante et inconnue, il est nommé commissaire central à Toulon. (A Gérard, qui entre.) Si vous passez jamais par là, monsieur Gérard, je me mets à votre disposition.

SALVATOR.

Mais comment se fait-il que M. Gérard...?

M. JACKAL.

C'est bien simple. Avant de partir pour ma nouvelle destination, je suis venu faire une visite à M. Henri, mon protégé... Tout à coup, je vois passer, dans une chaise de poste, M. Gérard, qui, au lieu de partir avec sa nièce, comme je le lui avais expressément recommandé, partait seul... J'ai eu peur qu'il ne fût arrivé malheur à Rose-de-Noël, que j'aime

beaucoup, et je ramène ici M. Gérard pour lui demander une petite explication.

SALVATOR.

Je vais vous la donner moi : M. Gérard, en partant, avait jeté vivante sa nièce dans ce sépulcre, où elle serait morte à cette heure si, grâce à Brésil, nous ne l'avions retrouvée !...

M. JACKAL.

Eh bien, que vous ai-je toujours dit, monsieur Salvator? *Cherchez la femme!*

FIN DES MOHICANS DE PARIS

GABRIEL LAMBERT

DRAME EN CINQ ACTES

ET UN PROLOGUE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. AMÉDÉE DE JALLAIS

Ambigu-Comique. — 16 mars 1866.

DISTRIBUTION

GABRIEL LAMBERT	MM.	LACRESSONNIÈRE.
LE DOCTEUR FABIEN		FAILLE.
OLIVIER D'HORNOY		CASTELLANO.
THOMAS LAMBERT		CLÉMENT-JUST.
DE LUSSAN		REGNIER.
RICHARD		BERRET.
GASPARD		RAYNARD.
CHIVERNY		RICHER.
ROSSIGNOL		PARROT.
FRANÇOIS		DESORMES.
UN BRIGADIER DE GENDARMERIE		HOSTER.
UN GARÇON DE LA BANQUE / UN AGENT DE POLICE		LAVERGNE.
UN GEOLIER		NÉRAULT.
UN GENDARME		JULES.
UN DOMESTIQUE		LOYER.
UN AUTRE DOMESTIQUE		REIMERS.
UN ENFANT		X,
LOUISE, fiancée de Gabriel	Mmes	ADÈLE PAGE.
DIANE RICHARD		JEANNE ANDRÉE.
ROUGEOTTE, fille de ferme		ENJALBERT.

INVITÉS, INVITÉES, FORÇATS, ETC.

PROLOGUE

L'intérieur d'une ferme. Meubles indiquant l'aisance. — Fond de campagne. — Montagne praticable. — Sur le bord de la Vilaine.

SCÈNE PREMIÈRE

ROUGEOTTE, seule, mettant le couvert.

Faire la cuisine et mettre le couvert, ôter le couvert et refaire la cuisine, voilà ma position comme femme de chambre chez M. Lambert. Comme fille de ferme, c'est autre chose : je mène les chevaux à l'abreuvoir, et j'ai, de plus, dans mes

moments perdus, pour les oies les attentions d'une sœur et pour les dindons les soins d'une mère. Cela m'humilie, de temps en temps, quand on m'appelle la mère aux oies, ou la sœur aux dindons. Mais je fais mes quatre repas à la journée, je renfonce mon humiliation avec des pommes de terre et de la galette de sarrasin.

SCÈNE II

LOUISE, ROUGEOTTE.

LOUISE.

Le dîner est-il prêt, Rougeotte?

ROUGEOTTE.

Il l'est si l'on veut, mademoiselle Louise, et il ne l'est pas si l'on ne veut pas.

LOUISE.

Explique-toi.

ROUGEOTTE.

Il l'est ou, plutôt, il doit l'être, puisqu'il y a quatre heures que le haricot est sur le feu; mais il ne l'est pas, parce que le mouton s'entête à ne pas cuire.

LOUISE.

Du reste, il n'y a pas de temps perdu, puisque Gabriel n'est pas encore rentré.

ROUGEOTTE, avec un soupir.

Ah! pauvre M. Gabriel!

LOUISE.

Tu le plains?

ROUGEOTTE.

Et de tout mon cœur, ce cher garçon.

LOUISE.

Et pourquoi le plains-tu?

ROUGEOTTE.

Parce qu'il n'était pas né pour le métier qu'on lui fait faire.

LOUISE.

N'est-il pas fils de fermier et de fermière?

ROUGEOTTE.

De fermier, oui... de fermière, non... Vous ne vous la rappelez donc pas, sa pauvre mère?... Comme elle était délicate!

on aurait dit une demoiselle de la ville. Aussi elle n'y a pas pu tenir, elle est morte à la peine.

LOUISE.

Trop tôt pour nous tous.

ROUGEOTTE.

Mais trop tard pour M. Gabriel.

LOUISE.

Comment, trop tard pour M. Gabriel?

ROUGEOTTE.

Oui... parce qu'elle l'a élevé dans du coton, pauvre enfant!... parce qu'elle lui a appris à lire, à écrire, à compter, à dessiner... tout ce qu'elle savait, pauvre femme... au lieu d'en faire un bon gros paysan, robuste comme le père Lambert; voilà ce que c'est que les mésalliances... Moi, je me suis bien promis de n'épouser jamais un grand seigneur. Il n'y a qu'à le regarder, pauvre M. Gabriel!... un garçon de charrue, ça?... c'est mon amoureux Pierre qui est un garçon de charrue. Il fallait le laisser à Paris, où il était, suivre son état de graveur, où il faisait des merveilles, à ce qu'on disait... et ne pas le forcer d'être paysan, lui qui est né pour être monsieur. Mais... vous-même qui allez être sa femme, puisque vous êtes sur le point de l'épouser, est-ce que vous croyez que vous allez le forcer à faire un métier pour lequel il n'est pas venu au monde?... Lui, voyez-vous, il mourra comme sa mère!

LOUISE.

Oh! tais-toi donc, Rougeotte.

ROUGEOTTE.

Et tenez, le voilà, regardez-le plutôt... Il ramène les chevaux à l'écurie... Est-ce que c'est son affaire, ça?... Non, son affaire, à lui, voyez-vous, c'est deux bonnes petites chambres à Paris : une pour son atelier,... l'autre pour vous et les enfants quand il en viendra.

LOUISE.

Mais la ferme?

ROUGEOTTE.

On la vend, la ferme!... M. Lambert garde douze cents livres de rente, et il vit avec cela comme le roi d'Yvetot... Avec le reste, vous allez faire votre établissement à Paris; et chacun suit sa vocation... (Flairant.) Bon! voilà mon haricot de mouton qui brûle... Ah! pour le coup, M. Lambert va

joliment gronder!... il m'appellera encore mercenaire! je ne sais pas ce que c'est, mais ça doit être un vilain animal. Songez à ce que je vous dis pour M. Gabriel, mademoiselle Louise!... Songez-y!

SCÈNE III

LOUISE, seule.

Hélas! oui, j'y songe... je ne songe même qu'à cela... Comme elle a tout deviné avec son gros bon sens, la pauvre Rougeotte!... (A Gabriel.) Viens, mon cher Gabriel, viens!

SCÈNE IV

LOUISE, GABRIEL.

GABRIEL, distrait et l'embrassant au front.

Bonjour, Louise.

LOUISE.

Comme te voilà mouillé!

GABRIEL.

Il pleuvait à verse.

LOUISE.

Mais il fallait rentrer.

GABRIEL.

Et le labour?... Qu'aurait dit le père Lambert?... Est-ce que ce n'est pas à midi que rentrent les garçons de charrue?

LOUISE.

Mais tu n'es pas un garçon de charrue!

GABRIEL.

Que suis-je donc?

LOUISE.

Tu es leur maître.

GABRIEL.

Raison de plus pour leur donner l'exemple.

LOUISE.

Change d'habits, au moins!

GABRIEL.

Pourquoi faire?

LOUISE.

Tu es tout mouillé.

GABRIEL.

Il faut bien que je m'habitue à la pluie comme au reste.

LOUISE.

Tu es cruel, Gabriel!

GABRIEL.

Moi? je fais tout ce qu'on veut!

LOUISE.

Mais à contre-cœur!

GABRIEL.

Du moment que je ne me plains pas.

LOUISE.

Voilà ce qui me désespère!... J'aimerais mieux que tu te plaignisses.

GABRIEL.

A quoi cela servirait-il?... Ma pauvre Louise, il y a une destinée.

LOUISE.

Un cœur religieux dirait une Providence.

GABRIEL.

Je ne puis appeler Providence cette force invisible, et cependant implacable, qui me fait faire le contraire de ce que je veux!

LOUISE.

Ainsi, en m'épousant, tu fais le contraire de ce que tu veux?

GABRIEL.

Je ne dis pas cela... sur un point particulier, mais en thèse générale. Je viens au monde faible et chétif; ma mère, qui m'adore, me rattache à la vie à force de soins; mon éducation, grâce à celle qu'elle avait reçue elle-même, devient celle d'un enfant destiné au monde et à la fortune. Mon père comprend que je ne suis pas bâti pour faire un homme de peine, il me consulte sur mes goûts; pour ne pas trop m'élever au-dessus de ma position, je choisis un état moitié artisan, moitié artiste. Je choisis l'état de graveur; en deux ou trois ans, j'y fais des progrès énormes... je reviens passer un mois chez mon père... Je t'y trouve, ma pauvre Louise, fille de sa sœur, adoptée par lui... La solitude... le tête-à-

tête, l'entraînement, nous poussent dans les bras l'un de l'autre.

LOUISE.

Vous oubliez l'amour, Gabriel!

GABRIEL.

L'amour, si tu veux!... Nous faisons les plus beaux projets du monde : un atelier à Paris pour mon travail, une jolie chambre à côté pour Louise, et, sur ces projets, je pars!... Une petite irrégularité dans notre correspondance te fait douter de moi!... tu avoues tout à mon père,... même ce que tu n'eusses dû avouer à personne!... Mon père est un puritain... Il me rappelle à mon village, que, selon lui, j'ai eu le tort de quitter.

LOUISE.

Il t'ordonne de m'épouser, injonction que tu accomplis, bien à contre-cœur.

GABRIEL.

Mais non, ma bonne Louise, je t'aime tendrement! Obtiens de mon père qu'une fois mariés, nous retournions à Paris, et je serai l'homme le plus heureux du monde! et ce que j'appelle destinée, je l'appellerai Providence!...

LOUISE.

Mais c'est donc un bien grand malheur, que d'avoir une jolie femme, dans un beau village, au milieu d'un pays magnifique?

GABRIEL.

Ce n'est pas là le malheur, Louise!... le malheur, pour un homme d'imagination et d'espérance, comme je l'étais, et comme, hélas! je le suis encore, c'est de voir un but restreint et rien au delà! Tiens, ma pauvre Louise, il y a des jours où je regrette qu'au moment où j'ai failli passer sous la roue du moulin de M. Richard, il se soit trouvé là un brave garçon, nommé Gaspard, pour me tirer de l'eau.

LOUISE.

Gabriel!

GABRIEL.

Tiens, M. Richard, voilà un exemple de ce qu'un homme intelligent peut faire à Paris. C'était un paysan comme mon père... il était simple meunier, et n'avait que son moulin, celui sous la roue duquel j'ai failli périr... Sa fille était une jolie petite paysanne, qui m'appelait Gabriel, et que j'appelais

Charlotte... Le hasard.... la destinée... la Providence met M. Richard en contact avec un fournisseur de vivres. Ils obtiennent un marché du gouvernement, pour faire passer du blé en Algérie... M. Richard a cent mille livres de rente... un hôtel à Paris... il est baron, chevalier de la Légion d'honneur; sa fille ne s'appelle plus Charlotte, elle s'appelle Diane; elle a des voitures, des chevaux, des robes de satin, des pelisses de renard bleu, et elle épousera qui elle voudra.

LOUISE, avec un soupir.

Ce qui est bien plus agréable sans doute que d'épouser qui l'on ne veut pas... Mais ne parlons plus de cela! Voilà ton père. (Il passe un frisson à Gabriel.) Tiens! va changer d'habits, je t'en supplie, tu grelottes!

GABRIEL.

Tu as raison, j'y vais.

SCÈNE V

LES MÊMES, LAMBERT, entrant.

GABRIEL.

Bonjour, père!

LAMBERT.

Bonjour, garçon! (Gabriel entre dans le cabinet à côté.) Où va-t-il donc?...

LOUISE.

Changer d'habits, mon oncle... Depuis une heure, il est exposé à la pluie, et, au mois de décembre, la pluie est glacée.

LAMBERT.

Douillet, va!... j'aurais bien voulu te voir à la retraite de Moscou; mais non, je n'aurais pas voulu t'y voir, tu y serais resté. (A Gabriel.) Et où ça en est-il, le labour?

GABRIEL, dans le cabinet.

Dans trois jours, ce sera fini, mon père! La semaine prochaine, on pourra commencer les semailles.

(Rougeotte rentre et sert le dîner.)

LAMBERT.

Et, dans deux mois, on verra pousser le grain, au mois d'août les épis, et, à l'Assomption, on fera la moisson... Ah! tu sais, Gabriel?

GABRIEL.

Quoi, mon père?

LAMBERT.

Ce mauvais sujet de Gaspard!...

GABRIEL.

Qui m'a sauvé la vie, tu sais, Louise.

LAMBERT.

Ça ne l'empêche pas d'être un mauvais sujet, ça.

GABRIEL.

Eh bien?

LAMBERT.

Il a déserté, avec armes et bagages!

GABRIEL.

Pauvre diable!

LAMBERT.

Comment, pauvre diable? Tu plains un déserteur?

GABRIEL, rentrant habillé en bourgeois.

S'il a déserté, c'est qu'il n'avait pas de vocation pour être soldat, et je plains tous ceux qui n'ont point de vocation pour leur état.

(Il se met à table.)

ROUGEOTTE, à Gabriel qui se sert.

Est-il cuit?

GABRIEL.

Qui vous a raconté l'histoire de Gaspard, mon père?

LAMBERT.

Le brigadier de gendarmerie, qui a reçu des ordres pour l'arrêter, s'il revenait au village.

ROUGEOTTE.

Est-il cuit?

LAMBERT.

Et puis une autre nouvelle enfin.

GABRIEL.

Laquelle?

LAMBERT, avec emphase.

M. le baron Richard est arrivé.

GABRIEL, vivement.

M. Richard, l'ancien meunier?

LAMBERT.

Lui-même, avec mademoiselle Diane de Saint-Dolay, sa fille...

(Gabriel pose sa fourchette sur son assiette, et est visiblement ému.)

LOUISE.

De Saint-Dolay! mais c'est le nom de notre village qu'ils ont pris?

LAMBERT.

Bon! ils ont pris bien autre chose, va!

ROUGEOTTE.

Est-il cuit?

LAMBERT.

Quoi donc?

ROUGEOTTE.

Le mouton.

LAMBERT, impatienté.

Dur comme notre âne! es-tu contente?

ROUGEOTTE.

Pas trop... j'aime notre âne,... et vous l'injuriez, pauvre bête!... Oh!... ces maîtres, ces maîtres... c'est-il injuste!

GABRIEL.

Bon! mon cher père, il faut bien passer quelque chose aux enrichis.

LAMBERT.

Je le vois encore, avec sa blouse blanche de farine et son bonnet de coton! La dernière fois que nous nous sommes rencontrés, c'était pour une contestation à propos d'une borne qui, pendant la nuit, avait fait cinq ou six pas de son champ dans le mien... Je vous lui ai envoyé un petit papier aux armes de Sa Majesté... Le lendemain, la borne était à sa place. Il faut qu'il en ait diablement déplacé, des bornes, pour arriver à avoir cent mille livres de rente.

GABRIEL.

Il faut être indulgent, mon père; tout le monde n'est pas un Cincinnatus comme vous.

LAMBERT.

Qu'est-ce que c'est que Cincinnatus?

GABRIEL.

Un brave Romain, mon père, qui, étant consul, chassa les Sabins du Capitole; qui, le jour où il ne fut plus consul, retourna à sa charrue, et que l'on alla reprendre, à sa charrue, pour le faire dictateur. Eh bien, je voulais dire, mon père, que vous êtes un homme de cette trempe-là!

LOUISE, en admiration.

Hein, mon oncle, est-il instruit!

LAMBERT.

Trop! n'importe... Nous allons boire un verre de vin de la coulée de Géran, à la santé de ton Cincinnatus!

GABRIEL.

Je vous ferai observer, mon père, qu'attendu qu'il y a deux mille deux cent soixante-douze ans, à peu près, qu'il est mort, cela ne lui fera pas grand bien.

LAMBERT.

En tout cas, si cela ne lui fait pas de bien, à lui, cela nous en fera, à nous. Tiens, Louise, va prendre la clef de la cave sur la cheminée de ma chambre; j'ai oublié de la mettre dans ma poche, et, dans le troisième caveau à gauche...

LOUISE.

Je sais où, mon oncle!

LAMBERT.

Et comment sais-tu cela?

LOUISE.

Parce que c'est le vin que vous préférez!

(Elle sort avec Rougeotte.)

LAMBERT.

Nous sommes seuls.

GABRIEL.

Oui, mon père.

LAMBERT.

Tu as dit de moi que j'étais un homme de la trempe de Cincinnatus.

GABRIEL.

Je l'ai dit.

LAMBERT.

Et tu as voulu dire, par là, que j'étais un honnête homme.

GABRIEL.

Certainement!

LAMBERT, lui tendant la main.

Mets ta main là!

GABRIEL.

La voilà, mon père.

LAMBERT.

Ta main tremble.

GABRIEL.

Votre façon de me parler...

LAMBERT.

Veux-tu que je te dise pourquoi ta main tremble, Gabriel ? C'est que, fils d'honnêtes gens, tu n'es pas sûr d'être un honnête homme.

GABRIEL.

Mon père, que dites-vous là !

LAMBERT.

Il n'est jamais sûr d'être un honnête homme, celui qui n'est pas content de l'état de ses pères, et qui veut une position plus haute que celle que la Providence lui a faite... Désirer s'élever, Gabriel, c'est mépriser le point d'où l'on est parti ; et le fils qui, à tort, méprise ses parents, finit presque toujours par mériter justement leur mépris.

GABRIEL.

Mais, mon père, je n'ai rien dit, je n'ai rien fait...

LAMBERT.

La seule chose que je me rappelle dans cette histoire romaine dont tu me parlais tout à l'heure, c'est que le père, maître absolu de la famille, avait droit de vie et de mort sur ses enfants... Ne fais jamais une action déshonorante, Gabriel, car je te jure par l'âme de mon père que je me souviendrais de ce que tu m'as dit : que j'étais un homme de la trempe de Cincinnatus. Une fois pour toutes, c'est dit. (Rougeotte apporte une bouteille.) Souviens-toi que je n'ai pas l'habitude de répéter deux fois la même chose!

(Gabriel s'essuie le front avec son mouchoir.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, ROUGEOTTE.

ROUGEOTTE, regardant au fond.

Ah ! monsieur Lambert! monsieur Lambert! une belle voiture qui s'arrête à la porte... un beau monsieur et une belle dame qui en descendent et qui viennent ici!

LAMBERT.

Comment ici ?

ROUGEOTTE.

Mais oui... les voilà!... Oh! voyez donc la demoiselle, quel drôle de couvercle elle a sur la tête!

LAMBERT.

C'est M. Richard!

GABRIEL.

Mais alors, la jeune dame, c'est Diane!

ROUGEOTTE.

Oh! elle est belle tout de même!... elle est belle tout de même!...

LAMBERT.

Comme ce n'est probablement pas pour moi qu'il vient... reçois-le, Gabriel... J'aime autant ne pas me trouver avec lui.

SCÈNE VII

LES MÊMES, RICHARD, DIANE.

RICHARD, avant que Lambert soit sorti.

Eh bien, où allez-vous donc, monsieur Lambert? Ne vous sauvez pas, c'est à vous que j'ai affaire.

LAMBERT, se retournant.

A moi? vous avez affaire à moi?

RICHARD.

Oui, mon cher monsieur.

LAMBERT.

Son cher monsieur!

RICHARD.

C'est votre fils, ce grand garçon-là, n'est-ce pas, M. Gabriel?

LAMBERT.

Lui-même.

RICHARD.

Mon cher Gabriel, occupez-vous de ma fille; moi, j'ai à causer avec votre père.

GABRIEL.

Moi?

DIANE.

Refusez-vous de vous occuper de moi?

GABRIEL.

Grand Dieu, mademoiselle, trop heureux au contraire! Mademoiselle veut-elle nous faire l'honneur de prendre quelque rafraîchissement?

DIANE.

Merc ! débarrassez-moi seulement de mon chapeau!

(Gabriel porte le chapeau sur une table.)

RICHARD.

Vous êtes étonné de me voir chez vous, cher monsieur Lambert!

LAMBERT.

Je dois vous avouer, monsieur le baron, qu'après la contestation que nous avions eue ensemble...

RICHARD.

D'abord, je suis baron à Paris, dans mon salon... pour les Parisiens!... mais ici, monsieur Lambert, aujourd'hui comme autrefois... je suis le voisin Richard, ou Richard le meunier, comme vous voudrez. Ah! je sais bien qu'il y a des gens qui oublient d'où ils sont partis... moi, je m'en fais gloire! quant à notre contestation, j'avais tort; voilà ma main : que voulez-vous de plus ?

DIANE.

Vous ne me reconnaissez pas, monsieur Gabriel ?

GABRIEL.

Si fait, mademoiselle; seulement, je n'ose pas me souvenir!

DIANE.

Pourquoi cela ? la mémoire n'est-elle pas le don le plus précieux que nous ait fait le Seigneur?

GABRIEL.

Mademoiselle Diane!

DIANE.

Je me souviens, moi.

GABRIEL.

Et de quoi pouvez-vous vous souvenir, mon Dieu ?

(Louise entre sans être vue.)

DIANE.

Je me souviens que nous avons été élevés, et que nous avons joué ensemble, étant enfants; que, comme vous étiez plus grand que moi, vous me traîniez dans ma petite voiture par les beaux chemins, et me portiez dans les mauvais. Je me souviens qu'un jour, sur un désir de moi, vous avez exposé votre vie... Je voulais un nymphéa qui flottait à fleur d'eau; en essayant de l'attirer à vous, avec une branche d'arbre, vous êtes tombé dans la rivière; à mes cris, un brave

garçon nommé Gaspard... oh! je n'ai pas oublié son nom ! est accouru, s'est jeté à l'eau, et vous a sauvé.

LOUISE, à part.

Ils se connaissent!

GABRIEL.

Il y a si longtemps de cela, mademoiselle Diane!

DIANE.

Je ne m'appelle pas Diane, je m'appelle Charlotte.

GABRIEL.

Oh! oui, oui, vous vous appelez Charlotte.

DIANE.

Vous disiez?...

GABRIEL.

Je disais qu'il y avait si longtemps que cela était arrivé... et que, ne nous étant pas revus depuis...

DIANE.

Vous vous trompez, monsieur Gabriel, nous nous sommes revus.

GABRIEL.

Nous!

DIANE.

Et vous m'avez bien reconnue... Vous seulement, vous avez fait semblant de ne pas me reconnaître.

GABRIEL.

C'était à Paris, n'est-ce pas? chez le maître graveur où je travaillais; vous êtes venue pour faire faire des cartes au nom de mademoiselle de Saint-Dolay.

DIANE.

Une fantaisie de mon père... Je vous ai regardé pour voir si vous me parleriez... vous avez ouvert la bouche. J'attendais, et vous vous êtes remis à votre travail sans prononcer une parole.

GABRIEL.

Oh! mademoiselle, mon silence ne tenait point à ce que je ne vous reconnaissais pas, comme vous l'avez supposé, mais à ce qu'au contraire, je vous reconnaissais trop! Qu'aurais-je pu vous dire?... sinon : « Charlotte ! chère Charlotte! »

DIANE.

Eh bien, il fallait me dire : « Charlotte ! chère Charlotte ! » je vous aurais répondu : « Gabriel! cher Gabriel ! »

(Elle lui tend la main.)

LOUISE.

Mon Dieu!

DIANE.

Il y a huit jours, je suis retournée chez votre maître graveur... vous n'y étiez plus. Je lui ai demandé de vos nouvelles; il m'a dit que votre père vous avait rappelé à la ferme pour vous céder son exploitation; ce qui était un grand malheur, ajoutait-il, car vous aviez tant de dispositions pour votre état... je vous répète ses propres paroles... que vous fussiez devenu un des premiers graveurs de Paris. Aussi, quand mon père m'a fait part de son projet, qui était de se porter candidat à la députation dans le Morbihan, et quand il m'a demandé si je voulais l'accompagner, j'ai accepté avec joie, d'abord pour le plaisir de vous revoir, ensuite dans l'espérance de vous faire changer de résolution.

LOUISE.

Ah!

DIANE.

Quelle est cette jeune femme?

GABRIEL, vivement.

Ma cousine.

LOUISE.

Sa cousine et...

GABRIEL, à Louise.

Ne vas-tu pas raconter nos détails d'intérieur à mademoiselle!...

DIANE, se levant.

Avez-vous fini, mon père?

RICHARD.

Nous commençons à nous entendre, du moins; j'explique à M. Lambert que je me porte à la députation.

LAMBERT.

Oui, et M. le baron me fait l'honneur de me demander ma voix.

RICHARD.

Entre voisins de campagne, il me semble que c'est bien simple...

LAMBERT.

Entre voisins de campagne, qui ne sont plus voisins depuis douze ans.

RICHARD.

Oui, mais qui vont le redevenir. J'ai acheté le château de Saint-Dolay.

GABRIEL.

Pour l'habiter ?

RICHARD.

L'été, oui, surtout si je suis nommé dans le département. Je viendrais m'informer des besoins de mes électeurs. Maintenant, un service.

LAMBERT.

Lequel ?

RICHARD.

M. Gabriel a-t-il toujours sa belle écriture ?

LAMBERT.

Plus belle que jamais, surtout depuis qu'il a appris l'état de graveur.

RICHARD.

C'est que j'ai bien envie d'abuser de vous, monsieur Gabriel !

GABRIEL.

Faites en toute sécurité.

RICHARD.

S'il y avait une imprimerie dans le pays, je ne me permettrais pas une pareille importunité ; mais il n'y en a pas, et j'ai besoin pour demain de cinquante circulaires, pareilles à celle-ci. Voulez-vous vous charger de les faire ? (Gabriel étend la main.) Je vous les payerai bien.

GABRIEL, retirant sa main.

Pardon, monsieur, je ne suis pas écrivain public.

DIANE.

Comment ! vous refusez de rendre ce service à mon père ?

GABRIEL.

Je ne refuse pas de le lui rendre, je refuse de le lui vendre.

DIANE, à son père.

Donne-moi cette circulaire. (A Gabriel.) Monsieur Gabriel, je vous en prie.

GABRIEL.

Vous avez dit qu'il vous les fallait pour demain, vous les aurez, monsieur.

LOUISE.

Quel empressement !

RICHARD.

Est-ce que vous ne pourriez pas, ce soir, m'envoyer toujours ce que vous aurez de fait ?

GABRIEL, tirant sa montre.

Deux heures !... je crois pouvoir vous promettre le tout pour ce soir, monsieur.

DIANE.

Déjà deux heures, et vous n'avez pas encore fait la moitié de vos visites, mon père.

GABRIEL, ouvrant un carton et prenant un papier.

Cette écriture-là vous paraît-elle assez lisible ?

RICHARD.

Je crois bien !

DIANE, feuilletant le carton.

Oh ! le joli paysage !... Mais c'est une gravure !

GABRIEL.

C'est un dessin à la plume.

DIANE.

De qui ?

GABRIEL.

De moi.

DIANE.

Un original ?

GABRIEL.

Hélas ! non, mademoiselle, une copie.

DIANE.

C'est vrai, vous avez toujours eu du goût pour le dessin... Quand j'étais petite, vous vouliez toujours faire mon portrait.

GABRIEL.

Vous étiez si jolie !...

DIANE.

Suis-je donc changée ?

GABRIEL.

Oui, vous êtes devenue belle !

LOUISE, à part.

Oh ! impossible, impossible !... Je souffre trop !

(Elle sort.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, hors LOUISE.

RICHARD.

Il est donc convenu que vous vous mettez à mes circulaires tout de suite ?

GABRIEL.

A l'instant !

RICHARD.

Que, dans deux heures, j'envoie prendre ce qu'il y a de fait, et que, ce soir, vous m'apportez le reste ?

GABRIEL.

C'est convenu.

DIANE.

Adieu, monsieur Lambert... Adieu, mademoiselle... Tiens, elle n'est plus là ! Vous ferez mes compliments à votre cousine, monsieur Gabriel.

LAMBERT.

Je vais vous conduire par le clos, cela vous raccourcit au moins de cinq cents pas !

(Elle sort avec Richard et Diane.)

SCÈNE IX

GABRIEL, seul.

Oh ! je ne m'étais donc pas trompé ; à Paris, elle m'avait reconnu, et elle est revenue chez le graveur, et elle s'est informée de moi, et elle se souvient de tout, comme moi. Elle a voulu que je la nommasse Charlotte, comme autrefois. Quelle étrange chose ! Voilà une femme que je n'avais pas vue depuis douze ans, si ce n'est un instant, à Paris... Je la revois, et elle entre violemment dans mon cœur et en chasse tout ce qui s'y trouvait avant elle. Non ! pas avant elle ; la première, elle y est entrée, et jamais elle n'en est sortie ! Comme elle m'a, par pure coquetterie sans doute, un instant traité en égal ! A ce point que, si je l'avais voulu, j'aurais pu croire qu'elle était jalouse de Louise !... Pauvre Louise !... Heureusement que son père a eu la pitié de me faire comprendre que je n'étais qu'un valet qu'on payait !... car il me payera les

circulaires, et je serai forcé d'accepter son argent, je suis son inférieur, je n'ai pas le droit de lui rendre un service. Allons, copiste, à l'œuvre !

(Il se met au travail.)

SCÈNE X

GABRIEL, copiant ; GASPARD, paraissant sur l'appui de la fenêtre ; il est vêtu d'une blouse, il porte un bonnet de police et un pantalon d'uniforme.

GASPARD.

Par ma foi, je les ai distancés. Ce que c'est que d'avoir étudié le pas gymnastique !... Une fenêtre ouverte, pas de portier, inutile de demander le cordon. M'y voilà ; ouf ! Quelqu'un...

Il va sur la pointe du pied à une grande armoire, où il se blottit ; au moment où il ferme la porte sur lui, Gabriel se retourne.

GABRIEL.

Hein ! Qui va là ?... Personne !

(Il se remet au travail.)

GASPARD, ouvrant doucement l'armoire.

Cela sent terriblement le renfermé ici !... Heureusement qu'il y a du liquide.

GABRIEL.

Et quand on pense qu'il faut que j'écrive cinquante fois : « Monsieur, je viens solliciter l'honneur... » Sot métier que celui que je fais là !

(Il écrit.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, UN BRIGADIER DE GENDARMERIE, UN GENDARME.

LE GENDARME.

Brigadier, je vous affirme que je l'ai vu se diriger de ce côté.

LE BRIGADIER.

Explorons ! — Bonjour, monsieur Gabriel.

GABRIEL.

Ah ! c'est vous, monsieur Dumont !

LE BRIGADIER.

Personnellement !

GABRIEL.

Est-ce que vous viendriez m'arrêter, par hasard ?

LE BRIGADIER.

Vous ? Allons donc !... Les honnêtes gens comme vous et moi, monsieur Gabriel, ne sont point susceptibles d'être arrêtés..... Non, nous sommes à la poursuite d'un déserteur.

GABRIEL.

Bah !... Ce n'est point à celle de Gaspard Durel ?

LE BRIGADIER.

Si fait, au contraire !... Vous savez donc qu'il a déserté ?

GABRIEL.

Mon père m'a dit vous avoir rencontré.

LE BRIGADIER.

C'est vrai ; cela me fera de la peine d'incarcérer le fils du vieux père Durel, qui est mon ami ; mais le devoir avant tout !

LE GENDARME.

Brigadier !

LE BRIGADIER.

Gendarme ?

LE GENDARME.

Je vous assure que, s'il n'est pas dans la ferme du papa Lambert, il n'en est pas loin.

LE BRIGADIER.

Avez-vous vu quelque chose, monsieur Gabriel ?

GABRIEL.

Non ; mais vous êtes libre de chercher, brigadier. La maison est à vous, et, si vous voulez commencer par cette chambre...

LE BRIGADIER.

Inutile de nous arrêter, monsieur Gabriel ; nous autres gendarmes, nous ne nous arrêtons jamais !... Il aura pris le petit chemin qui longe la ferme et qui conduit au bois Paulet.

GABRIEL.

Probablement.

LE GENDARME.

Brigadier !

LE BRIGADIER.

Gendarme ?

LE GENDARME.

Demandons à M. Gabriel la permission de traverser la ferme, cela nous raccourcira d'un demi-kilomètre.

GABRIEL.

Traversez, brigadier, traversez!

LE BRIGADIER, enjambant la fenêtre.

C'est permis?

GABRIEL.

Je le crois bien!

LE BRIGADIER.

Escalade, mais sans effraction.

GABRIEL, au brigadier.

Comme vous avez chaud! voulez-vous vous rafraîchir?

LE GENDARME.

Brigadier!

LE BRIGADIER.

Gendarme?

LE GENDARME.

Ce jeune homme vous fait une proposition, celle de vous rafraîchir! — Bien volontiers, monsieur Gabriel.

LE BRIGADIER.

Gendarme, si ce jeune homme me fait une proposition, c'est à moi d'y répondre. (A Gabriel.) Monsieur Gabriel, vous êtes bien honnête. (Gabriel met la main à la clef de l'armoire, le brigadier l'arrête.) Mais, dans l'exercice de mes fonctions, je n'absorbe jamais; redonnez-moi un tour de clef à cette armoire. Et, nous, gendarme...

LE GENDARME.

Brigadier?

LE BRIGADIER.

Au bois Paulet! Bonjour au père Lambert, monsieur Gabriel.

(Il sort suivi du gendarme.)

SCÈNE XII

GABRIEL, travaillant; GASPARD, entr'ouvrant la porte de l'armoire.

GASPARD, dans l'armoire, allongeant le bras en dehors.

Bonjour, Gabriel!

(Il sort tout à fait.)

GABRIEL, se retournant.

Gaspard! toi! toi! ici?

GASPARD.

Je n'ai plus une goutte de sang dans mon bonnet de police.

GABRIEL.

Comment! tu étais caché là, dans cette armoire? Et quand je pense que j'ai failli l'ouvrir!

GASPARD.

Et je dois même t'avouer que, moi qui ne perdais pas une parole de ce qui se disait ici, j'ai trouvé que, pour un camarade, tu avais une bien mauvaise idée d'offrir la goutte à ce brigadier, qui me donnait la chasse... Dire que, s'il avait eu la pépie, j'étais pincé!

GABRIEL.

Pardonne-moi, Gaspard; qui pouvait deviner...?

GASPARD.

Mais, en principe, est-ce que l'on offre jamais à boire à la force armée!...

GABRIEL.

Tu es donc réellement déserteur, mon pauvre Gaspard?

GASPARD.

Les mauvaises langues disent cela parce que j'ai quitté le régiment deux ans avant mon temps fini; mais il ne faut pas les croire, je suis en rupture de garnison.

GABRIEL.

En rupture de garnison?

GASPARD.

Oui, c'est un mot que j'ai trouvé pour expliquer ma position sociale aux autorités.

GABRIEL.

Ainsi c'était bien toi qu'ils poursuivaient?

GASPARD.

Tu l'as dit, mon fils.

(Il semble chercher et ouvre les portes, les unes après les autres.)

GABRIEL.

Que diable fais-tu?

GASPARD.

Ne t'inquiète pas, je cherche... Va toujours, j'ai trouvé! Va donc voir si personne ne vient.

Gabriel remonte au fond, Gaspard disparaît dans le cabinet où Gabriel a changé d'habits.

GABRIEL.

Mais tu es perdu!

GASPARD, du cabinet.

Si je suis arrêté, mais je ne le suis pas encore!

GABRIEL.

Malheureux! c'est qu'il y va tout bonnement de la vie.

GASPARD.

Cinq ou six balles dans l'estomac pour m'ouvrir l'appétit; mais on ne me pincera pas!

GABRIEL, redescendant.

Avec ton bonnet de police et ton pantalon rouge?

GASPARD.

Oui, je sais... C'est imprudent; mais, que veux-tu! je n'avais pas encore trouvé l'occasion de m'en défaire avantageusement. (Sortant habillé en paysan.) Mais, maintenant que je l'ai trouvée, je suis plus tranquille.

GABRIEL.

Mais ce sont mes habits que tu as là!

GASPARD.

Ne trouves-tu pas qu'ils me vont comme s'ils étaient faits pour moi! Tu n'es pas malheureux d'avoir une garde-robe si bien montée, tout en double! muscadin, va!

GABRIEL.

Mon pauvre Gaspard, si mes habits assuraient ta fuite, je serais trop heureux!

GASPARD.

En tout cas, ils y contribueront.

GABRIEL.

J'ai là un travail pressé... tu permets?...

(Il se remet au travail.)

GASPARD, s'approche de lui.

Mazette! tu as une belle écriture, toi! Oh! c'est moulé!

GABRIEL.

Mais pourquoi donc as-tu déserté?

GASPARD.

Pour une foule de raisons, toutes meilleures les unes que les autres... Les tambours avaient des figures qui me déplaisaient... la grosse caisse était trop maigre... le flageolet trop gras... la vivandière trop rouge, et les sapeurs trop pâles!... il n'y avait que le sergent qui m'allait; mais, dans une petite conversation, je lui offris deux soufflets, et... tu sais...

au bout de cela... il y a le conseil de guerre... Ma foi, je ne l'attendis pas!... Ah! sacristi! que j'ai soif! (Gabriel fait un mouvement.) Non! ne te dérange pas! (Il va prendre une bouteille et un verre dans l'armoire, puis il boit.) Hum! il est bon, ce vin-là!

GABRIEL.

C'est le vin du papa Lambert. Ah çà! d'où viens-tu?

GASPARD.

De Vannes.

GABRIEL.

Et que comptes-tu faire?

GASPARD.

Aller à Paris.

GABRIEL.

A Paris! C'est là que tout le monde va!

GASPARD.

Parce que chacun y trouve chaussure à son pied; parce que la femme, pourvu qu'elle soit gentille, l'homme, pourvu qu'il soit adroit, y font fortune, plus ou moins honnêtement, bien entendu; mais, s'il n'y avait que les honnêtes gens qui y fissent fortune, il y aurait trop de capitaux en souffrance.

GABRIEL.

Mais, pour aller à Paris, tu as donc de l'argent?

GASPARD.

Pas un sou!

GABRIEL.

Comment vas-tu faire, alors?

GASPARD.

Bon! est-ce que le hasard n'est point là? Tout à l'heure, je n'avais pas d'habits, ou, bien pis que cela, j'avais des habits compromettants : le hasard y a pourvu, comme tu vois; il me faut combien pour aller à Paris?

GABRIEL.

Il te faut trois jours.

GASPARD.

Non, il me faut cent francs... Eh bien, le hasard y pourvoira!... Prête-moi cent francs, Gabriel.

GABRIEL.

Mon pauvre ami, je n'ai jamais eu cent francs.

GASPARD.

Emprunte-les à ton père.

GABRIEL.

Sous quel prétexte?

GASPARD.

Bah! à un père, est-ce qu'on lui donne des prétextes

GABRIEL.

Impossible!

GASPARD.

Dis-lui que c'est pour un ami dans le besoin.

GABRIEL.

Il voudrait connaître l'ami, et, tu le sais, il ne t'a jamais porté dans son cœur, le papa Lambert.

GASPARD.

Que c'est drôle qu'il y ait des gens qui viennent au monde avec des idées comme celles-là!

GABRIEL.

Que veux-tu! ce sont les siennes.

GASPARD.

Alors, ne demande pas, prends!

GABRIEL.

Un vol, Gaspard!

GASPARD.

Avancement d'hoirie, voilà tout, puisque tu es fils unique; aussitôt mon arrivée à Paris, à la première affaire que je fais, je te renvoie tes cent francs.

GABRIEL.

Je te l'ai dit, Gaspard, impossible! mes habits, c'est bien, ils sont à moi, tu les prends, à merveille; mais l'argent du père, non.

GASPARD.

Oh! Gabriel, de la part d'un ami, je n'aurais jamais cru cela, fi!... Bon! qui est-ce qui nous arrive?

SCÈNE XIII

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

M. Gabriel Lambert!

GABRIEL.

C'est moi.

LE DOMESTIQUE.

Je viens, de la part de M. le baron Richard, prendre ce qu'il y a de circulaires faites, afin qu'elles puissent partir par la poste aujourd'hui.

GABRIEL.

En voici une trentaine; dans deux heures, je lui porterai le reste.

LE DOMESTIQUE.

Mon maître m'a chargé de vous remettre ce petit paquet.

GABRIEL, l'ouvrant.

Soixante francs! Merci, mon ami; faites-moi le plaisir de rendre cet argent à votre maître.

LE DOMESTIQUE.

Il est sorti.

GABRIEL.

Mais mademoiselle Diane est-elle sortie, elle?

LE DOMESTIQUE.

Non, monsieur.

GABRIEL.

Remettez ces soixante francs à mademoiselle Diane, alors, et dites-lui que je n'estime pas si haut mon travail de quelques heures.

LE DOMESTIQUE.

Ce sera fait, monsieur.

(Il sort.)

GASPARD, à part.

Presque la somme qu'il me faudrait, et il la refuse!... Ah! je comprends, nous faisons le fier, à cause de la demoiselle.

SCÈNE XIV

GASPARD, GABRIEL.

GASPARD.

Tu ne seras jamais riche, mon pauvre Gabriel.

GABRIEL.

Que veux-tu! on a des répugnances.

GASPARD.

Et cependant tu aurais pu me prêter cette somme que tu

avais gagnée honnêtement et qui pouvait me sauver la vie; si j'avais fait toutes ces réflexions-là pour me jeter à l'eau quand tu te noyais!...

GABRIEL, lui donnant la main.

Je le sais, mon ami, et crois que, s'il eût été possible... mais j'avais des raisons sérieuses pour refuser.

GASPARD.

Bon! je les connais, tes raisons.

GABRIEL.

Tu les connais?

GASPARD.

Veux-tu que je te les dise? Tu es amoureux de mademoiselle Richard.

GABRIEL.

Moi! qui t'a dit cela?

GASPARD.

Et tu veux faire le généreux vis-à-vis d'elle.

GABRIEL.

Tais-toi, Gaspard! si Louise t'entendait...

GASPARD.

Bien!... il y a mademoiselle Louise et mademoiselle Diane! Oh! Lovelace que tu es! Veux-tu me prêter les cent francs?

GABRIEL.

Mais puisque je ne les ai pas!

GASPARD.

Alors, je vais trouver mademoiselle Diane, et je lui rappellerai que, le jour où tu te noyais, parce que tu avais voulu cueillir une fleur qu'elle désirait...

GABRIEL.

Ne fais pas cela, Gaspard!

GASPARD.

Pourquoi donc?

GABRIEL.

Parce que je ne veux pas.

GASPARD.

Alors, comme il me faut absolument cent francs, si tu ne veux pas que je les demande à mademoiselle Richard, prête-les-moi.

GABRIEL.

Je n'ai pas cent francs, Gaspard; mais tout ce que j'ai, je vais te le donner : ma montre d'abord, tiens, prends... Avec

la chaîne, elle vaut bien deux louis; puis cette bague, un souvenir de Louise.

GASPARD.

Est-ce bien tout ce que tu as sur toi?

GABRIEL, se fouillant et jetant tout ce qu'il a sur la table.

Tiens, juges-en toi-même!

GASPARD.

Brave cœur, tu te dépouilles pour moi! Mais, comme je ne suis pas fier et que je n'aime pas mademoiselle Richard...

GABRIEL.

Tais-toi!

GASPARD.

J'accepte tout, même ce billet de deux cents francs.

GABRIEL.

Non, ce billet n'est point à moi.

(Il le prend des mains de Gaspard, le déchire, et le jette dans la cheminée.)

GASPARD.

Comment! tu déchires les billets de banque qui ne t'appartiennent pas!

GABRIEL.

Ne me demande pas d'explications, Gaspard ; j'ai fait tout ce que je pouvais pour toi! Je t'ai donné mes habits, le peu que j'ai de bijoux, tout ce que j'avais d'argent; va-t'en, Gaspard, va-t'en!

GASPARD.

C'est bien, je m'en vais! Adieu, Gabriel! (Regardant les fragments du billet déchiré.) On reviendra!...

(Il sort.)

SCÈNE XV

GABRIEL, DIANE, suivie du DOMESTIQUE.

GABRIEL, avec un certain effroi.

Vous! vous ici, mademoiselle!

DIANE.

Pourquoi pas? N'y suis-je pas venue tantôt avec mon père?

GABRIEL.

Sans doute, mais...

DIANE.

Mais j'étais avec mon père, voulez-vous dire? Eh bien,

maintenant, je me suis fait accompagner par un domestique; d'ailleurs, je ne croyais point que ce fût pour le village et pour des amis que cette grande étiquette était faite.

GABRIEL.

Pardonnez-moi ! parfois, dans mes distractions, je ne sais ce que je dis.

DIANE.

Laissez-moi vous expliquer ma démarche, puisqu'elle vous paraît avoir besoin d'être expliquée. J'ai appris, par le domestique de mon père, que vous aviez refusé l'argent qu'il vous avait envoyé. Il ne faut pas en vouloir à mon père, Gabriel.

(Gaspard rentre, et se glisse dans le cabinet aux habits.

GABRIEL.

Mademoiselle...

DIANE.

Les banquiers, voyez-vous, cela ne connaît qu'une chose, l'argent ; mais, moi qui comprends votre délicatesse, cher monsieur Gabriel, et qui ne veux pas me brouiller avec vous pour les quinze jours que nous avons à passer à Saint-Dolay...

GABRIEL.

Ah! vous restez quinze jours à Saint-Dolay, mademoiselle ? Quel bonheur !

DIANE, souriant.

C'est un bonheur ?

GABRIEL.

Pour moi, qui vous verrai pendant ces quinze jours.

DIANE.

Ne nous réjouissons pas trop cependant, cela dépendra des nouvelles que mon père attend ce soir ; peut-être serons-nous forcés de partir demain !

GABRIEL.

Oh ! vous n'étant plus là, que deviendrai-je ?

DIANE.

Vous épouserez mademoiselle Louise !

GABRIEL.

Diane !

DIANE.

Mais je ne suis pas venue pour tout cela, je suis venue pour vous dire que je comprenais votre conduite vis-à-vis de mon

père, et pour ajouter qu'en refusant de l'argent, vous accepteriez, je l'espère, un brimborion qui n'aurait d'autre mérite que de m'avoir appartenu... Donnez-moi votre montre, je veux y attacher moi-même ce cachet !

GABRIEL.

Ma montre ? je n'ai pas de montre, mademoiselle.

DIANE.

Je vous en ai vu une tout à l'heure !

GABRIEL.

Depuis que vous l'avez vue, je l'ai donnée à un ami qui est dans le besoin ; mais n'importe, je garderai précieusement ce cachet comme le souvenir d'un passé qui malheureusement ne peut pas revenir.

DIANE.

Et voici ma main, en mémoire du présent.

GABRIEL.

Oh ! mademoiselle, vous voulez donc me rendre fou !

(Il lui baise la main.)

SCÈNE XVI

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE.

Ah ! mon Dieu, pardonnez-moi, Gabriel, je croyais mademoiselle partie depuis longtemps !

DIANE.

J'étais partie, c'est vrai, mademoiselle ; mais je suis revenue pour remercier M. Gabriel de sa délicatesse envers mon père ; et, comme le remercîment est fait, cette fois je prends véritablement congé de lui et de vous. Adieu, monsieur Gabriel !... Mademoiselle !...

(Elle fait un léger signe de tête et sort.)

SCÈNE XVII

GABRIEL, LOUISE.

GABRIEL.

Tu avais quelque chose à me dire, Louise ?

LOUISE.

Oui ! une mauvaise nouvelle à te donner ; ce qui fait que je ne te gronde pas pour le mal que tu me causes, mon pauvre ami.

GABRIEL.

Du mal... moi! et en quoi?

LOUISE.

Rien ; pardon de ce qui m'amène. Je t'apporte une lettre que vient de recevoir ton père et qui le rend bien malheureux.

GABRIEL.

Qu'annonce donc cette lettre ?

LOUISE.

Elle annonce que l'homme d'affaires chez lequel ton père avait déposé les fonds pour payer ses acquisitions, vient de disparaître.

GABRIEL.

Mon Dieu!

LOUISE.

De sorte qu'un voyage à Paris est indispensable.

GABRIEL.

Et pourquoi mon père n'y va-t-il pas lui-même, à Paris ?

LOUISE.

Ton père, Gabriel? à peine sait-il lire et écrire; il ne connaît point Paris, que tu connais. Est-ce un homme comme lui, voyons, qui peut poursuivre une semblable affaire ?

GABRIEL.

Mais qui ira donc, alors ?

LOUISE.

Mais il me semble qu'à défaut de ton père, il n'y a que toi.

GABRIEL.

Moi ? c'est impossible !

LOUISE.

Impossible ! et pourquoi?

GABRIEL.

Difficile, je voulais dire : mon père ne m'a-t-il pas chargé des travaux de la ferme ?

LOUISE.

Ton absence ne sera pas longue, quinze jours tout au plus.

GABRIEL, à part.

Quinze jours! juste le temps qu'elle a à rester ici.

LOUISE.

Tu dis?

GABRIEL.

Je dis que décidément je ne partirai pas.

LOUISE.

Tu ne partiras pas, Gabriel! quand il s'agit d'une somme, qui comprend à peu près toutes les économies de ton père. Ah! ce refus n'est point naturel, mon ami, et quelque chose que tu ne peux ou plutôt que tu ne veux pas dire te retient ici.

GABRIEL.

Ah çà! mais, ce matin, tu avais si grand'peur que je ne te quittasse, et, ce soir, voilà que tu veux, bon gré mal gré, m'envoyer à Paris!

LOUISE.

Mon ami, je te parlais de la Providence ce matin; qui te dit que ce n'est point la Providence qui nous envoie un malheur pour nous sauver?

GABRIEL.

Je ne sais ce que tu veux dire, Louise, ni ce que la Providence a à faire dans tout ceci. En attendant, je vais voir le père et causer avec lui.

LOUISE.

C'est-à-dire que tu vas essayer de lui persuader que c'est à lui, et non à toi, de faire le voyage... Malheureux, n'était-ce donc pas assez de sacrifier l'un de nous sans nous sacrifier tous les deux!

GABRIEL.

Des reproches, Louise! Ah! si nous en sommes à nous quereller avant le ménage!

LOUISE, tombant sur une chaise.

Non, non; va, mon ami! il est important qu'une prompte décision soit prise d'une façon ou de l'autre, va!

GABRIEL, la regardant.

Pauvre Louise!

(Il sort.)

SCÈNE XVIII

LOUISE, puis GASPARD, sortant du cabinet.

LOUISE.

Comme il l'aime, mon Dieu !

GASPARD.

Je crois que voilà le moment!

LOUISE, à elle-même.

J'ai fait ce que j'ai dû pour l'éloigner d'elle, et je n'ai pu y réussir... Ah! il a beau chercher des prétextes, c'est pour elle qu'il reste. Que faire ?

GASPARD.

Voulez-vous un bon moyen, mademoiselle Louise ?

LOUISE, se levant.

Qui êtes-vous?

GASPARD.

Pas de crainte, je suis le fils du père Durel : Gaspard.

LOUISE.

Pas possible!

GASPARD.

Par malheur, je n'ai pas le temps de vous montrer mon acte de naissance. Les moments sont précieux ! Vous cherchez un moyen de l'éloigner, Gabriel, n'est-ce pas?

LOUISE.

Oui, oui, et je n'en trouve point. En auriez-vous un, vous?

GASPARD.

Infaillible! dites-lui tout simplement, comme cela, en l'air, que mademoiselle Diane part demain, et il partira ce soir.

LOUISE.

Oh! il est donc vrai que c'était pour elle!

GASPARD.

Je n'ai pas besoin de vous en dire davantage; d'abord, je ne suis pas revenu pour cela. (A part, regardant le billet.) Il y est toujours! (Haut.) J'ai perdu mon briquet et je suis revenu pour allumer ma pipe. Voilà tout justement du papier à terre près de la cheminée. (Il ramasse les morceaux du billet déchiré par Gabriel.) En les recollant, cela vaudra du neuf! (Regardant.) Tiens... il était faux!... Comment! comment! Gabriel s'amuse à faire de

faux billets de banque dans ses moments perdus! ça ne m'étonne plus qu'il n'ait pas voulu me le donner. Allons, allons, ne vous désespérez pas, ma petite mère!... (A part.) Elle ne perdra pas grand'chose en perdant Gabriel!... Il finira mal, ce garçon-là! il finira mal!

(Il sort. Louise n'a entendu que ce qui a rapport à Diane.)

SCÈNE XIX

LOUISE, puis GABRIEL et LAMBERT.

GABRIEL, entrant avec Lambert.

Vous m'approuvez, n'est-ce pas, mon père?

LAMBERT.

Tu me donnes de bonnes raisons, c'est vrai! cependant, j'aurais mieux aimé que ce fût toi qui ailles là-bas! un homme d'affaires, un étranger, ne prendra jamais nos intérêts comme toi ou moi.

LOUISE, à Lambert.

Mais pourquoi chargez-vous de cela un étranger?

LAMBERT.

Qui veux-tu que nous en chargions?

LOUISE.

Un ami, M. Richard, par exemple.

GABRIEL.

M. Richard?... Impossible! il reste ici quinze jours.

LOUISE.

C'était son intention d'abord, mais il paraît qu'il a changé d'avis, il retourne demain à Paris.

GABRIEL, à Louise.

Comment sais-tu?...

LOUISE.

Le domestique est venu demander si les circulaires étaient faites, en disant que son maître avait reçu des nouvelles qui le forçaient de quitter immédiatement Saint-Dolay avec mademoiselle Diane; ne m'en demandez pas davantage, je dis ce que je sais.

LAMBERT.

C'est une idée, ça, ma petite Louise, et je vais jusqu'au château.

GABRIEL.

Si cependant, mon père, j'étais sûr...

LAMBERT.

De quoi?

GABRIEL.

Que ma présence ne fût point indispensable ici.

LOUISE.

Pour ma part, je ferai tout ce que je pourrai.

LAMBERT.

Quant à moi, il me semble qu'en moins de huit jours, on peut couler cette affaire.

GABRIEL.

Dame, mon père, si vous y tenez absolument!

LOUISE, à part.

O mon Dieu! donnez-moi la force de ne pas pleurer.

GABRIEL.

Je n'insisterai pas davantage, je suis prêt à partir.

LOUISE, de même.

Oh! Gaspard me l'avait bien dit!

LAMBERT.

Eh bien, alors, demain si tu veux.

GABRIEL.

Pourquoi attendre à demain? Du moment que la décision est prise, le mieux est de l'exécuter tout de suite.

LOUISE, de même.

Mon Dieu!

LAMBERT.

Eh bien, donc, ce soir, si tu veux?

GABRIEL.

Alors, je n'ai pas de temps à perdre pour faire ma valise.

LOUISE.

Veux-tu que je t'aide, Gabriel?

GABRIEL.

On n'a pas besoin d'être deux pour cela!

LAMBERT.

Eh bien, moi, Gabriel, je vais chercher l'argent nécessaire à ton voyage.

(Il sort.)

LOUISE.

Oui, tu as raison, Gabriel, on n'a jamais besoin d'être deux quand il y en a un des deux qui n'aime plus l'autre. (Lam-

bert revient.) Oh! mon oncle, j'ai bien des choses à vous dire, allez!

SCÈNE XX

LOUISE, LAMBERT.

LAMBERT.

Parle, mon enfant, je t'écoute; mais qu'as-tu donc, mon Dieu? tu es tout en larmes!

LOUISE.

Oh! je suis bien malheureuse!

LAMBERT.

Toi, malheureuse! quelqu'un t'aurait-il offensée? Je ne suis qu'un vieillard, mais malheur à celui qui oserait toucher à un cheveu de ta tête! Parle, mon enfant; que t'a-t-on fait?

LOUISE.

Gabriel ne m'aime plus, mon oncle!

LAMBERT.

Tu es folle! il y a une heure que, là, chez moi, il me disait qu'il ne voulait point aller à Paris à cause de toi.

LOUISE.

Il vous a trompé, il ne voulait point aller à Paris parce qu'il croyait que mademoiselle Richard restait ici.

LAMBERT.

Comment?

LOUISE.

Mais, quand, voulant l'éloigner d'elle, je lui ai dit qu'elle partait, vous avez vu avec quel empressement il se met en route!

LAMBERT.

Alors, ce départ de mademoiselle Richard?...

LOUISE.

Est un mensonge inventé par moi; Gabriel aime cette jeune fille, c'est moi qui vous le dis!

LAMBERT.

Et je n'ai rien vu, je n'ai rien deviné! Ah!... Eh bien, c'est à moi qu'il va répondre de sa trahison!

LOUISE.

Mon oncle, pas un mot! il ne reviendrait plus.

LAMBERT.

Eh bien, où serait le mal quand il ne reviendrait pas? Crois-tu qu'une belle et bonne fille comme toi ne trouvera pas toujours l'équivalent d'un drôle comme lui!

LOUISE.

Oh! vous ne savez pas tout, mon oncle, vous ne savez pas tout!

LAMBERT.

Qu'y a-t-il donc encore?

LOUISE.

Mon oncle!...

LAMBERT.

Parle!

LOUISE, tombant à genoux.

C'est que je ne peux plus en épouser un autre!

LAMBERT.

Toi! et c'est ce misérable!...

LOUISE.

Hélas! ne le maudissez pas seul! je suis aussi coupable que lui!

LAMBERT.

Mais alors, je ne veux pas qu'il parte! je veux qu'il reste! je veux qu'il t'épouse!

LOUISE.

Non, pour l'amour du ciel! laissez-le aller à Paris. S'il reste ici, il la verra tous les jours. A Paris, au contraire, le souvenir de cette jeune fille s'effacera. Quand il reviendra, elle ne sera plus ici. Dans ce moment, mon père, je ne demande que votre pardon.

LAMBERT.

Viens dans mes bras, ma fille! viens-y avec confiance! Tu n'es ni la Madeleine ni la femme adultère, et le Seigneur leur a cependant pardonné à toutes deux. (Il l'embrasse.) Maintenant, du calme, je me retire, je ne veux pas le voir, je ne pourrais m'empêcher de lui dire ce que je pense de lui. (Il lui donne de l'argent.) Tiens, tu lui remettras cet argent en lui disant que je le dispense de me faire ses adieux. Mais toi! oh! embrasse-moi, Louise!

(Il sort.)

SCÈNE XXI

LOUISE, puis GABRIEL.

LOUISE.

Mon Dieu, pardonnez-moi le mensonge que j'ai fait à Gabriel, mon excuse est dans mon amour.

(Entre Gabriel, le sac au dos, le bâton à la main; Rougeotte le suit, portant une petite valise.)

GABRIEL.

Me voici prêt. Louise, où est mon père?

LOUISE.

Il est dans sa chambre.

GABRIEL.

Je vais lui dire adieu.

LOUISE.

Mon Gabriel, crois-moi, n'y va pas.

GABRIEL.

Pourquoi?

LOUISE.

Au moment de se séparer de toi, le cœur lui a manqué, il m'a chargé de te remettre cet argent. Tout à l'heure il voulait te retenir, c'est moi qui ai insisté pour qu'il te laissât partir. S'il te revoit, je ne réponds de rien.

GABRIEL.

Tu crois?

LOUISE.

Si cependant le désir de l'embrasser est plus fort que la crainte qu'il ne te retienne, va Gabriel, va!...

GABRIEL.

Non. Tu te chargeras de mes adieux pour lui, Louise. — Rougeotte, va en avant, ma fille, je te rejoins.

(Rougeotte se met à pleurer.)

GABRIEL.

Eh bien, qu'as-tu donc!

ROUGEOTTE.

J'ai que cela me gribouille l'estomac de vous voir partir; mais, que voulez-vous, quand il le faut, il le faut!

(Elle sort.)

SCÈNE XXII

LOUISE, GABRIEL.

LOUISE.

Et toi, Gabriel, es-tu donc le seul à qui cette séparation, si courte qu'elle doive être, ne tire pas des larmes des yeux?

GABRIEL.

Ne pleure pas ainsi, Louise!

LOUISE.

Comment veux-tu que je ne pleure pas, quand je sens que tu emportes avec toi mon espérance, mon bonheur, ma vie!

GABRIEL.

Ah! mon Dieu, tu vas m'ôter tout courage. A bientôt, ma Louise, à bientôt!

(Il s'éloigne; Louise tombe à genoux.)

LOUISE.

O mon Dieu! mon Dieu! (Ses yeux sont attirés par les morceaux du billet de banque déchiré.) Qu'est-ce cela? Gabriel! Gabriel! reviens!

GABRIEL, revenant.

Qu'y a-t-il?

LOUISE.

Je suis toute tremblante, vois! (Lui présentant un fragment du billet de banque.) Qu'est-ce que c'est que cela, et d'où peut venir ce morceau de billet de banque?

GABRIEL.

D'un billet de deux cents francs qui ne valait rien, et que j'ai déchiré.

LOUISE.

Comment! il ne valait rien? Il y a donc des billets de banque qui ne valent rien?

GABRIEL.

Sans doute, les billets faux.

LOUISE.

Mais d'où vient celui-ci?

GABRIEL.

L'autre jour, mon père a reçu un billet, un vrai, je l'ai imité à la plume.

LOUISE.

Oh! ne me dis pas cela, tu me fais peur!

GABRIEL.

Ah! par exemple, peur de quoi?

LOUISE.

Je n'en sais rien, c'est comme un pressentiment.

GABRIEL, l'embrassant.

Tiens, voilà la monnaie de ce billet qui t'inquiète.

LOUISE, insensible à ses caresses.

Regarde, Gabriel!

GABRIEL, avec une certaine impatience.

Quoi? que veux-tu que je regarde?

LOUISE.

Regarde ce qui est écrit là : *La loi punit de mort le contrefacteur.*

GABRIEL.

C'est vrai! mais que m'importe à moi cette menace terrible? La punition est pour ceux qui en font un métier! moi, je n'ai rien à craindre! Adieu encore, Louise! adieu, ou plutôt au revoir!

(Il s'éloigne.)

LOUISE, tombant sur une chaise.

La loi punit de mort le contrefacteur!

ACTE PREMIER

Un jardin éclairé somptueusement avec girandoles et verres de couleur. — A droite un pavillon praticable, ouvert face au public, et laissant voir des salons brillamment éclairés; des tables de jeu sont à l'intérieur.

SCÈNE PREMIÈRE

FABIEN, DE LUSSAN;

INVITÉS, HOMMES et FEMMES, se promenant dans le jardin.

FABIEN.

Est-ce une consultation que tu désires, cher ami?

DE LUSSAN.

Dieu merci, non... Je me porte assez bien pour n'avoir pas besoin de recourir à la science.

FABIEN.

Quoique médecin, je t'en félicite et de tout mon cœur.

DE LUSSAN.

Merci; seulement, je désire savoir si, parmi tes nombreux clients, tu n'en aurais pas quelqu'un ayant habité la Guadeloupe.

FABIEN.

Dans quel but me demandes-tu cela?

DE LUSSAN.

Oh! mon Dieu, c'est simple comme bonjour... J'aime mademoiselle Richard.

FABIEN.

Diane?...

DE LUSSAN.

Oui!

FABIEN.

Elle ou la cassette de son père?

DE LUSSAN.

Je suis assez riche pour avoir le droit de ne pas être soupçonné de spéculation... quand je dis : *J'aime!*... J'ai tout lieu de croire que j'allais être payé de retour, comme on dit dans les romances, dans les devises de confiseur, et dans les opéras comiques... lorsqu'un certain vicomte Henri de Faverne est venu se jeter dans mes amours...

FABIEN.

Et y a fait un trou?

DE LUSSAN.

Justement... Or, ce M. Henri de Faverne... qui joue un jeu d'enfer... qui a les plus beaux chevaux, qui parie aux courses, en attendant qu'il fasse courir,... quand on lui demande qui il est et d'où il vient, dit appartenir à une riche famille de colons, qui a des biens à la Guadeloupe.

FABIEN.

Et tu soupçonnes la vérité de ce récit?

DE LUSSAN.

Mon cher docteur, rien n'est soupçonneux comme un prétendant évincé.

FABIEN.

Comment, tu en es là!... évincé?...

DE LUSSAN.

Non, mais il y a eu balance.

FABIEN.

Donc, résumons-nous... Tu veux savoir?

DE LUSSAN.

S'il y a en effet une famille de Faverne à la Guadeloupe?... S'il y a une famille et qu'elle soit riche...il n'y a rien à dire. Mais, s'il n'y en a pas, il est de mon devoir de démasquer un intrigant qui se présente sous un faux nom...

FABIEN.

Pour épouser une femme que tu aimes... C'est trop juste!...

DE LUSSAN.

Je n'aimerais pas Diane, qu'en semblable circonstance, je me ferais un devoir d'éclairer M. Richard.

FABIEN.

Oui; seulement, tu y mettrais moins de passion.

DE LUSSAN.

Ah çà!... as-tu fini, toi?

FABIEN.

Ne te fâche pas... j'ai ton affaire... D'abord je suis médecin du directeur de la colonie... Tiens, mieux encore!... connais-tu Olivier d'Hornoy?

DE LUSSAN.

Je l'ai connu beaucoup... autrefois, il y a quatre ou cinq ans... mais il a disparu tout à coup... Il a fait un grand voyage, il est allé en Chine, au Thibet, dans le royaume de Siam, je ne sais où...

FABIEN.

Non... il est tout simplement allé à la Guadeloupe, où il est resté trois ans, et d'où il est revenu il y a quinze jours. Voilà ton affaire... et, comme il est au nombre des invités de M. Richard, tu pourras avoir tes renseignements ce soir même.

DE LUSSAN.

Merci.

FABIEN.

Chut! voici le maître de céans, M. Richard en personne.

SCÈNE II

LES MÊMES, RICHARD.

RICHARD.

Eh bien, messieurs, que faites-vous donc ainsi à l'écart?

DE LUSSAN.

Nous parlions de votre fête.

RICHARD.

Comment la trouvez-vous?

FABIEN.

Splendide!

DE LUSSAN.

Ce sont *les Mille et une Nuits* en action.

RICHARD.

Est-ce qu'un banquier ne doit pas tout mettre en actions, même les contes de fées? puis, vous savez, quand on a une fille à marier...

FABIEN.

C'est un portrait que, si beau qu'il soit, il faut mettre dans un cadre digne de lui.

RICHARD.

Ce qui ne vous fera regarder ni le cadre ni le portrait, n'est-ce pas, cher monsieur Fabien.

FABIEN.

Vous savez, mes principes, un médecin ne doit pas se marier.

RICHARD.

Pour quelles raisons?...

FABIEN.

Il est trop souvent dérangé la nuit.

RICHARD.

Eh bien, parole d'honneur, je regrette votre résolution...

FABIEN.

Pourquoi cela?

RICHARD.

Je trouve très-commode d'avoir un médecin dans ma famille.

FABIEN.

Oui, c'est une économie... Par malheur, cher monsieur

Richard, je ne suis pas assez riche pour aspirer à la main de votre fille.

RICHARD.

Avec cela que je suis bien exigeant !... cent mille écus... Qu'est-ce qui n'a pas cent mille écus ?...

FABIEN.

C'est votre chiffre ?

RICHARD.

Oui, par convention faite avec Diane, j'ai fixé la fortune. Elle s'est réservé le choix. Je ne crois pas que deux nouveaux mariés puissent être lancés dans le monde à moins de trente mille livres de rente.

FABIEN.

Eh bien, voici justement mon ami de Lussan qui a quinze mille livres de rente, quelle chance!

RICHARD.

Seize mille!... j'ai pris des informations.

FABIEN.

Ah! monsieur Richard, ce n'est pas mille livres de rente de plus qui peuvent lui faire du tort!... si c'était de moins...

RICHARD.

Mais aussi M. de Lussan est admis à concourir... M. de Lussan me va très-bien... mais très-bien... Il a la fortune voulue... un physique agréable... des faux cols irréprochables, un *de* avant son nom... Il valse à deux temps, danse la mazourke, sait le cotillon sur le bout de son pied... Qu'il m'apporte un exeat signé de ma fille et je l'appelle immédiatement mon gendre.

DE LUSSAN.

Hélas! monsieur, j'ai eu un instant cet espoir... mais, depuis quelque temps, il me semble que les choses ont bien changé : mademoiselle Diane, je dois l'avouer à mon grand regret, n'est plus la même pour moi.

RICHARD.

Ah! oui, le riche créole vous fait du tort, à vous et aux autres.

FABIEN, à demi-voix.

Reste là !... moi, je rentre au salon, et, si je rencontre Olivier d'Hornoy... je te l'envoie.

DE LUSSAN.

Va.

FABIEN, en sortant.

Je vous laisse parler de vos petites affaires.

RICHARD.

Oh! vous pouvez rester... vous ne nous gênez aucunement... je travaille au grand jour.

FABIEN.

J'ai une consultation à donner à une de vos danseuses qui s'est foulé le pied pour ne pas danser avec quelqu'un qui lui déplaisait, et qui désire être guérie pour danser avec quelqu'un qui lui plaît.

RICHARD.

Allez!... allez! (Fabien sort.)

SCÈNE III

DE LUSSAN, RICHARD.

RICHARD.

Ah! je comprends très-bien que M. de Faverne fasse des conquêtes... un beau nom précédé d'un beau titre, une fortune qu'on dit énorme... un joueur admirable qui perd ou gagne des vingt-cinq mille francs dans la soirée sans sourciller.

DE LUSSAN.

Eh bien, mon cher monsieur Richard, vous direz ce que vous voudrez... je n'aime pas la figure de cet homme.

RICHARD.

Oh! par exemple!... je le trouve très-beau garçon, moi!

DE LUSSAN.

Ce n'est pas précisément sa figure qui déplaît... c'est sa physionomie... Il ne vous regarde jamais en face... je me suis toujours méfié des gens qui ne vous parlent pas franchement, les yeux dans les yeux.

RICHARD.

Je comprends tout cela de la part d'un rival... mais, en général, les beaux-pères voient d'une façon et les prétendants d'une autre... Quant à moi, cher monsieur de Lussan, j'ai, à son endroit... sur mon agenda, les meilleures notes. Il est accrédité près de moi par les premiers banquiers de la colonie; et je vous avoue que ces recommandations-là sont les plus sérieuses pour nous autres hommes d'argent. Je vous laisse... J'ai besoin de veiller au bien-être de mes invités... Brillat-

Savarin dit quelque part qu'on se charge du bonheur d'un invité, pendant le temps qu'il reste chez vous. J'ai cinq cents invités ce soir, je suis donc chargé du bonheur de cinq cents personnes... Vous, restez dans l'ombre, comme un jaloux... Pensez à votre rival... mais prenez garde!... je le crois chatouilleux sur le point d'honneur.

DE LUSSAN.

C'est ce que nous verrons quand nous en serons là, mais nous n'y sommes pas encore.

RICHARD.

Au revoir, cher baron. (Olivier d'Hornoy entre en scène.) Voici M. d'Hornoy qui cherche le frais.

SCÈNE IV

LES MÊMES, OLIVIER.

OLIVIER.

Non, monsieur... Je cherche un ancien ami à moi, M. le baron de Lussan, qui sera, dit-on, bien aise de me revoir et qui a quelque chose à me demander...

RICHARD.

Justement, il était là avec moi... Monsieur de Lussan, M. d'Hornoy qui vous cherche.

(Il sort.)

DE LUSSAN.

Merci... Ah! mon cher Olivier!... imaginez-vous que c'est aujourd'hui seulement que j'ai appris tout à la fois, et votre départ pour la Guadeloupe, et votre retour à Paris.

OLIVIER.

Que voulez-vous, mon cher! c'est un tel gouffre que Paris... qu'on disparaît un an, deux ans, trois ans, sans que l'on s'inquiète où vous avez été ni que l'on s'aperçoive même que vous avez disparu.

DE LUSSAN.

Vous avez été à la Guadeloupe ?

OLIVIER.

Oui, j'avais de grands intérêts à y régler ; ma mère est née à la Pointe-à-Pitre.

DE LUSSAN.

Alors, si vous êtes resté trois ans à la Guadeloupe, vous devez y connaître tout le monde.

OLIVIER.

Bon! voilà que ça commence!

DE LUSSAN.

Que voulez-vous dire?

OLIVIER.

Rien, allez toujours.

DE LUSSAN.

Alors, vous devez avoir connu là-bas, sinon lui, du moins la famille d'un certain vicomte...

OLIVIER.

De Faverne, n'est-ce pas?

DE LUSSAN.

Comment savez-vous que c'était cela que je voulais vous demander?

OLIVIER.

Parce que, depuis trois jours, vous êtes la cinquième personne qui me fait la même question.

DE LUSSAN.

Vraiment!

OLIVIER.

Si bien que vous finirez par me faire avoir un duel avec ce monsieur.

DE LUSSAN.

Comment cela?

OLIVIER.

Eh! mon cher, c'est parce que je l'ai échappé hier soir... que je ne l'échapperai probablement pas aujourd'hui, et que, si je l'échappe aujourd'hui, je ne l'échapperai pas demain...

DE LUSSAN.

Et depuis quand donc craignez-vous les affaires du genre de celle dont vous êtes menacé?... Vous aviez autrefois, si je me le rappelle bien, la fatale réputation de les chercher plutôt que de les fuir.

OLIVIER.

Oui, sans doute, je me bats, quand il le faut; mais, vous savez, on ne se bat pas avec tout le monde.

DE LUSSAN, joyeux.

Alors, à votre avis, cher ami, le vicomte de Faverne n'est pas tout le monde?

OLIVIER.

Dame! comme je vous l'ai dit, voilà quatre ou cinq fois

que l'on vient aux informations auprès de moi, et c'est tout simple : ce monsieur a des chevaux superbes, il joue un jeu fou sans qu'on lui connaisse aucune fortune au soleil; du reste, payant fort bien ce qu'il achète ou ce qu'il perd. De ce côté, il n'y a rien à dire... Or, comme on sait que j'arrive de la Guadeloupe, chacun vient me demander si j'ai connu un comte de Faverne ou une famille de Faverne, à la Pointe-à-Pitre; moi, naturellement, je réponds que non.

DE LUSSAN.

Alors, vous n'avez connu personne de ce nom-là dans l'île?

OLIVIER.

Personne... Or, hier, au cercle, on m'a demandé mon avis sur ce monsieur, qui avait sollicité son admission : j'ai dit la vérité comme toujours; sur ma réponse, il a été refusé... Probablement a-t-il su que c'était moi qui étais cause de ce refus; car, hier, je l'ai rencontré à l'Opéra, où il a une loge, il m'a regardé avec des yeux féroces; c'est tout au plus s'il ne m'a pas montré le poing. Et maintenant, cher ami, si vous pouvez vous dispenser de dire que c'est moi qui vous ai donné ces informations, vous me ferez plaisir... car, je vous le répète, rien ne me serait plus désagréable qu'un duel avec un de ces hommes contre lesquels on ne se bat pas...

DE LUSSAN.

Soyez tranquille... Maintenant, je sais ce que je voulais savoir. Vos renseignements me serviront de point de départ, et, grâce à eux, j'irai jusqu'au bout.

OLIVIER.

Chut! Voici M. Richard et sa fille.

SCÈNE V

LES MÊMES, RICHARD, DIANE.

DIANE, à de Lussan.

En vérité, vous êtes charmant, monsieur de Lussan! vous me demandez une contredanse, je vous cherche partout des yeux...

DE LUSSAN.

Oh! mademoiselle, excusez-moi! si vous saviez...

DIANE.

La musique donne le signal, je réclame mon danseur...

Je demande à mon père s'il vous a vu, il me répond que vous êtes dans le jardin à causer avec M. Olivier d'Hornoy; alors, je prends son bras, et je viens en personne vous remercier de votre empressement et vous inviter pour la prochaine.

DE LUSSAN.

C'est vrai; mais si vous saviez de quoi je parlais avec mon ami...

DIANE.

Ce devait être, en effet, des choses fort intéressantes... Ne pourriez-vous m'en faire part? Ce serait un dédommagement au déplaisir que j'éprouve de ne point danser avec vous.

DE LUSSAN.

Oh! si monsieur votre père permettait que je vous disse tout ce que j'ai à vous dire, jamais meilleure occasion ne me serait offerte.

DIANE.

Oh! mon père le permettra, mon père n'est point un tyran, monsieur; et, tandis qu'il causera avec votre ami, M. Olivier d'Hornoy, vous me direz comment on se dit le serviteur très-humble d'une femme, et comment on oublie qu'on a invité cette femme à danser... Votre bras, monsieur de Lussan.

RICHARD, à Olivier.

Voilà comment j'ai élevé ma fille, en toute liberté, à l'anglaise!... Son mari sera sûr au moins de trouver en elle la première qualité d'une femme, à mon avis, la franchise.

(Il s'éloigne avec Olivier, mais sans disparaître.)

DIANE.

Eh bien, monsieur, j'attends vos excuses.

DE LUSSAN.

Hélas! je n'en ai pas d'autres à vous faire que celle-ci : je vous ai oublié, mademoiselle, parce que j'étais trop préoccupé de vous.

DIANE.

Si j'ai dans mes paroles le mérite de la franchise, comme le disait tout à l'heure mon père, permettez-moi de vous dire que vous n'avez pas dans les vôtres celui de la clarté.

DE LUSSAN.

Et, si je suis trop clair, me le pardonnerez-vous?

DIANE.

Sans doute... Vous êtes trop bon gentilhomme, monsieur de Lussan, pour dire à une femme une chose dont elle puisse s'offenser.

DE LUSSAN.

Oui, surtout dans la situation que monsieur votre père vous a faite, et qu'il a eu la bonté de m'expliquer... Mademoiselle Diane, je vous aime. Dois-je le redire assez haut pour que votre père et mon ami l'entendent?

DIANE.

Je vous dirais oui, monsieur de Lussan, si j'avais une réponse favorable à vous faire.

DE LUSSAN.

Oh! je me doutais bien que j'étais l'homme le plus malheureux du monde.

DIANE.

Et j'ajouterai, monsieur, le moins fait pour être malheureux... Tout ce qu'il faut avoir pour plaire à une femme, vous le possédez : vous êtes jeune, riche, élégant, plus instruit que ne le sont d'habitude les gens du monde... Je vous apprécie, vous le voyez.

DE LUSSAN.

Les sacrificateurs antiques couronnaient de fleurs les victimes qu'ils allaient immoler, vous faites comme eux.

DIANE.

Que voulez-vous! il y a une maxime banale à laquelle il faut toujours revenir, comme on revient aux choses banales qui expriment une grande vérité. Vous êtes l'élu de mon estime, mais vous n'êtes pas celui de mon amour.

DE LUSSAN.

Hélas! je ne m'en étais que trop aperçu... Non, mademoiselle, vous ne m'aimez pas, mais vous ne m'aimez pas parce que vous en aimez un autre!

DIANE.

Je vous ai dit mon opinion... je pourrais refuser de vous dire mon secret; mais avec un homme comme vous, monsieur, une femme qui n'a rien à se reprocher, qu'un penchant involontaire auquel elle n'a point cédé encore... cette femme peut tout dire, surtout si, en perdant un adorateur, elle tient à conserver un ami.

DE LUSSAN.

Vous aimez M. de Faverne, n'est-ce pas?

DIANE.

J'ignore ce que c'est que l'amour, monsieur le baron, n'ayant pas aimé; mais j'éprouve, je vous l'avoue, pour ce jeune homme, un invincible entraînement... Vous est-il arrivé parfois de rencontrer dans le monde une personne complétement inconnue, dont la vue vous a fait tressaillir, comme eût fait celle d'un ancien ami?... et cependant vous aviez beau chercher, vous interroger, fouiller au plus profond de vos souvenirs, vous demander où vous aviez vu cette personne, votre mémoire rebelle n'avait point d'écho pour les interrogations de votre cœur, et vous en arriviez à croire que, dans un monde antérieur, dans une existence oubliée, vous aviez voyagé côte à côte avec le contemporain de votre existence actuelle... Eh bien, voilà l'effet que j'éprouve à la vue de cet homme; au reste, sur ma parole, monsieur, et rien ne me force à vous le dire, pas un aveu n'a été fait de sa part, pas un encouragement n'a été donné de la mienne. Vous avez vu plus clair avec les yeux d'un rival qu'il n'a vu lui-même avec les siens... Vous m'avez dit : « Vous l'aimez, » et lui ne m'a pas encore demandé : « M'aimez-vous? »

DE LUSSAN.

Vous devez comprendre, mademoiselle, que, devant un aveu si loyal, devant une confidence si franche, ma délicatesse veut que je me retire... Mais, vous le savez, une certaine obscurité mystérieuse plane sur cet homme heureux, qui a le bonheur d'être aimé de vous.

DIANE.

M. de Lussan n'est pas de ceux qui calomnient un honnête homme dans l'espoir de se débarrasser d'un rival...

DE LUSSAN.

Non... mais, si cependant j'apprenais à n'en pas pouvoir douter, que cet homme est indigne de vous...

DIANE.

Dans ce cas, il serait du double devoir d'un ami et d'un gentilhomme de prévenir mon père, et lui et moi deviendrions les juges de ce que nous aurions à faire...

DE LUSSAN.

M'en voulez-vous encore, mademoiselle, de ne pas m'être trouvé à temps pour être votre cavalier?

DIANE.

Non, baron... et je crois que notre temps a été mieux employé qu'à une contredanse. Vous avez augmenté l'estime que j'avais pour vous, et j'espère n'avoir rien perdu de la vôtre.

DE LUSSAN.

Le vicomte de Faverne, mademoiselle... Dois-je vous laisser?

DIANE, troublée.

S'il me demande une contredanse, comme celle que je vous avais promise, ou une explication comme celle que je viens de vous donner, a-t-il moins droit que vous à l'obtenir?...

DE LUSSAN.

Non, mademoiselle, et je vous laisse toute liberté...

(Il se retire en saluant profondément Diane et légèrement M. de Faverne, puis va prendre le bras d'Olivier, avec lequel il s'éloigne.)

SCÈNE VI

DIANE, RICHARD, DE FAVERNE.

DIANE, à part, regardant de Faverne.

Oh! c'est bien lui, je ne me suis pas trompée!

RICHARD.

Soyez le bienvenu, mon cher vicomte! on s'étonnait de ne point encore vous avoir vu apparaître; savez-vous qu'il est minuit et demi?...

DE FAVERNE.

Votre montre avance d'une bonne demi-heure, monsieur Richard. (Il tire une montre très-élégante.) Il est minuit moins cinq minutes...

RICHARD.

C'est bien possible, voilà plusieurs fois qu'elle me joue de ces tours-là... (A part.) C'est étonnant, plus je regarde ce garçon-là, plus il me semble l'avoir vu quelque part.

DE FAVERNE.

Mademoiselle Diane me fera-t-elle la grâce de me laisser

croire qu'elle est au nombre des personnes qui se sont aperçues de mon retard?

DIANE, très-émue.

Mais oui, monsieur... Les danseurs, les vrais danseurs, bien entendu... deviennent plus rares de jour en jour, et l'absence de l'homme dévoué qui ne manque ni une contredanse ni une valse, doit nécessairement être remarquée.

DE FAVERNE.

J'ai été retenu par un de mes bons amis qui arrive d la Guadeloupe, un créole comme moi... M. le marquis de Lestange... Le connaissez-vous, monsieur Richard?

RICHARD.

J'ai dû entendre prononcer ce nom!... Je dois le connaître!

DE FAVERNE.

Mademoiselle Diane voudra-t-elle, pour m'aider à réparer le temps perdu, me faire l'honneur de m'accorder la première valse?...

DIANE.

Avec grand plaisir, monsieur.

(On entend la ritournelle d'une valse.)

DE FAVERNE.

Je joue de bonheur!... vraiment, l'orchestre, comme s'il n'attendait que votre consentement, exécute un des plus charmants motifs de Strauss.

RICHARD.

Ma fille a déjà beaucoup dansé, et je crains...

DIANE.

Oh! ne craignez rien, mon père... Si je me sens fatiguée, je le dirai à M. de Faverne, et nous nous reposerons... (A part.) Il faudra bien qu'il parle.

(Ils sortent.)

SCÈNE VII

RICHARD, seul.

Allons, allons, je crois que décidément le créole l'emportera. M. de Lussan s'est retiré avec une mine d'amant désappointé, qui m'a vraiment fait de la peine... Mais ce qui me console, c'est que je crois le vicomte de Faverne trois fois riche comme lui... Allons, à mes invités!

(Il sort.)

SCÈNE VIII

GASPARD, seul, s'avançant avec précaution. Il porte une pendule sous le bras.

Je crois que le plus sûr est de m'en aller par ici; à la porte de la rue, il y a trop de voitures, trop de lanternes, sans compter deux sergents de ville qui sont là pour faire prendre la file et qui auraient bien pu me la faire prendre, à moi. J'ai trouvé plus prudent de m'en aller par le jardin... Autant que j'en puis juger par la position de l'hôtel, le mur doit donner sur les Champs-Élysées... Une fois là, ni vu ni connu... Voyons le résultat de la soirée : il n'a pas été mauvais, une chaîne, deux montres, une pendule. (Il lit le nom de l'horloger sur le cadran.) Mahulot! (La pendule se met à sonner, il voudrait l'arrêter.) *L'Arabe et son Coursier*. J'aimerais assez, dans ce moment-ci, posséder le coursier!... Bon! quelqu'un!

(Il se heurte contre M. Richard.)

SCÈNE IX

RICHARD, GASPARD.

RICHARD.

Pardon, monsieur!

GASPARD, à part.

Ouais!... le maître de la maison. (Haut.) C'est moi qui vous prie de m'excuser, monsieur; je croyais vous avoir heurté avec ma pendule...

RICHARD.

En effet, vous avez une pendule!

GASPARD.

Oui, monsieur...

RICHARD.

Mais c'est ma pendule!

GASPARD.

Pardon, monsieur : c'est la pendule de mademoiselle votre fille.

RICHARD.

Et pourquoi diable emportez-vous la pendule de ma fille?...

GASPARD, embarrassé.

Parce qu'elle retarde, monsieur.

RICHARD.

Ce n'est pas comme ma montre, qui avance... Mais enfin qui êtes-vous?...

GASPARD.

Qui je suis?

RICHARD.

Oui, qui êtes-vous?

GASPARD.

Je suis le premier garçon de votre horloger, M. Mahulot... Vous ne me connaissez pas?... Je suis cependant venu bien souvent remonter et régler vos pendules... Aujourd'hui, le patron m'a dit : « Il y a grand bal ce soir chez M. Richard... On aura besoin de savoir l'heure... tu iras dans la matinée régler les pendules... »

RICHARD.

Et tu appelles minuit la matinée? Pour un garçon horloger, l'erreur me paraît forte. Il me semble que tu es comme la pendule de ma fille... que tu retardes diablement!

GASPARD.

Attendez donc!... Grand bal chez M. Richard, cela doit être beau à voir... Moi qui n'ai jamais vu de bal, ma foi, je me suis dit : « J'irai le soir, au lieu d'y aller dans la matinée... » Ah! monsieur, que c'est beau à voir chez vous, un bal! faut-il que vous soyez riche pour donner un pareil bal! Et vos invités, donc! sont-ils beaux! où avez-vous donc pu vous procurer de si beaux invités! Et puis quel luxe! Je suis sûr que, chez les princes, ce n'est pas plus splendide!

RICHARD.

Ne suis-je pas un prince de la finance?

GASPARD.

Vous en êtes un roi, monsieur! C'est au point que je me suis laissé attarder jusqu'à minuit. (Regardant à la pendule et avançant les aiguilles.) Ma foi, oui, il est minuit dix minutes.

RICHARD, regardant à sa montre.

C'est-à-dire qu'il est une heure du matin.

GASPARD.

Ah! vous avancez, monsieur Richard, vous avancez! je vais vous dire l'heure au juste!... tenez un instant la pendule. (Il met la pendule sur les bras de Richard. — Se fouillant.) Ah! mon

Dieu !... ah ! non ! la voilà ! c'est la montre d'un agent de change que je suis en train de régler ! Voyez, minuit trente-cinq, c'est l'heure de la Bourse.

(Il remet la montre dans sa poche.)

RICHARD repasse la pendule à Gaspard et tire sa montre.

Eh bien, mon garçon, puisque te voilà, prends ma montre... Tu la régleras et tu la rapporteras avec la pendule.

GASPARD.

Je n'y manquerai pas. (Embarrassé de la pendule.) Tenez, monsieur Richard, voulez-vous avoir la complaisance de mettre votre montre dans ma poche ?

RICHARD, s'exécutant.

Et maintenant, va, mon garçon, va ! Voilà nos danseurs qui n'ont plus assez de place dans le salon et qui débordent dans le jardin... Je ne veux pas qu'on te prenne pour un invité, tu comprends ?

GASPARD.

Cela ferait du tort aux autres.

RICHARD, à Gaspard qui s'éloigne.

Et quand me rapporteras-tu tout cela ?

GASPARD.

Je ne peux pas vous dire... C'est très-capricieux, les objets d'horlogerie. Pardon, monsieur Richard, par où pourrais-je sortir pour ne pas passer par la grande porte ?

(A ce moment, un domestique passe au fond.)

RICHARD.

Tu sortiras par le jardin. (Au domestique.) Jean, reconduisez onsieur. (A Gaspard.) Tu ne veux rien prendre ?

GASPARD.

Merci, j ai pris tout ce qu'il me fallait.

(Il sort avec le domestique.)

SCÈNE X

DE FAVERNE et DIANE, sur le devant de la scène.

Les danseurs ont débordé dans le jardin tout en valsant.

DE FAVERNE, s'arrêtant.

Vous êtes fatiguée, mademoiselle ?

DIANE, très-agitée.

Non.

DE FAVERNE.

Et cependant votre main est agitée... votre poitrine est haletante, et je regrette de m'être laissé emporter par le bonheur que j'éprouvais de valser avec vous.

DIANE, le regardant en face.

Monsieur de Faverne, écoutez-moi... Depuis longtemps déjà, vous me suivez partout... Je ne puis hasarder un seul regard sans rencontrer le vôtre : au bois, aux courses, à l'Opéra, je vous retrouve fidèle comme mon ombre... Monsieur de Faverne, vous ne pouvez plus longtemps abuser mon cœur et mes yeux... tous deux vous ont reconnu... Vous êtes Gabriel Lambert !

DE FAVERNE.

Ainsi, vous m'avez reconnu?

DIANE.

En vous revoyant. J'ai meilleure mémoire que mon père, qui vous reconnaît aussi, mais qui cherche depuis six mois où il vous a vu, sans parvenir à se le rappeler.

DE FAVERNE.

Je suis perdu, alors!

DIANE.

Pourquoi cela ?

DE FAVERNE.

Comment me pardonnerez-vous ?

DIANE.

Vous pardonner de devoir votre fortune à vous-même, au lieu de la devoir à vos parents ? Mais mon père lui-même n'est-il pas le fils d'un pauvre meunier ? Seulement, reste à savoir comment vous avez gagné votre fortune et conquis votre titre.

DE FAVERNE.

Voulant m'élever jusqu'à vous, je résolus de faire fortune à quelque prix que ce fût, et je partis pour la Guadeloupe. Grâce à ma belle écriture, j'entrai chez un riche colon, M. de Faverne, comme son secrétaire ; il était seul, sans famille... Par les soins que j'eus de lui, je devins son fils; au bout d'un an, il m'avait adopté en réalité. Une navire venant de Cayenne apporta la fièvre jaune dans le port, M. de Faverne en fut atteint des premiers ; trois jours après, il était mort ! mais, en

mourant, il s'était souvenu de moi, et, comme à son fils d'adoption, il me laissait sa fortune et son titre. Alors, je régularisai ma position, et, ne pensant qu'à vous, je rentrai en France. Une crainte mortelle me poursuivait. — Étiez-vous mariée ? — Oh ! quel cri de joie et de reconnaissance je poussai au ciel en apprenant que vous ne l'étiez pas ! c'est alors, mademoiselle, que je vous suivis partout, que vous me rencontrâtes au bois, à l'Opéra, aux courses !... c'est alors qu'il me sembla que, de votre côté, vous m'aviez remarqué ! c'est alors, enfin, que je me fis présenter chez vous !... Vous savez le reste, vous savez de plus ce que personne ne sait, mon vrai nom, ma vraie origine... Que mon amour obtienne grâce pour mon humilité !

DIANE.

Mon père, voici M. de Faverne qui a à vous parler; vous croirez à tout ce qu'il vous dira... même s'il vous disait que je l'aime.

(Elle s'éloigne vivement.)

DE FAVERNE, allant à Richard.

Oh ! monsieur, monsieur... vous voyez en moi le plus heureux des hommes.

RICHARD.

En effet, ma fille vient de me dire...

DE FAVERNE.

Que je l'aimais !... Oh !... oui, monsieur, avec passion...

RICHARD.

Cela ne m'étonne pas.

DE FAVERNE.

Je suis riche... je porte un beau nom... je viens vous demander la main...

RICHARD.

Vous êtes à peu près le cinquantième qui me fasse la même demande ; mais vous êtes le premier en faveur de qui ma fille se soit déclarée .. C'est donc à mon tour de m'entendre avec vous... Comme homme, vous me plaisez... comme nom, vous m'allez... comme titre, vous me convenez... Vicomte, c'est coquet... c'est galant... « La vicomtesse de Faverne, » cela fait bien quand on annonce. Maintenant, quelle est votre fortune ?...

DE FAVERNE, avec hésitation.

Je puis justifier de deux cent mille francs à l'instant

même, et du double si l'on se fie à ma parole, ou si l'on me laisse six semaines.

RICHARD.

Très-bien, cher monsieur... Justifiez du double, et Diane est à vous.

DE FAVERNE.

Oh! monsieur, que de grâces!...

RICHARD.

Il n'y a pas de grâces là dedans, ma parole est ma parole. Je suis régulier comme un carnet d'échéances... avec moi, ce qui est dit est dit... Réalisez, monsieur de Faverne! réalisez, mon gendre! (Il s'éloigne.) Où diable ai-je donc vu ce garçon-là?...

SCÈNE XI

DE FAVERNE, seul.

Réalisez!... mot terrible... Ah! je croyais bien, en réalisant deux cent mille francs, avoir une somme suffisante... Ainsi donc, il faut se remettre à l'œuvre fatale; pour devenir le mari de Diane, il faut reprendre le burin de l'infamie et deux cents fois encore graver de ma main ma propre sentence; cette sentence que Louise m'a criée comme une malédiction le jour où je l'ai abandonnée. « La loi punit de mort le contrefacteur. » Et, si je m'arrête... soit terreur, soit remords, au milieu du chemin, je ne puis épouser celle à qui j'ai sacrifié mon père... ma fiancée... mon enfant, mon honneur... Faussaire, il faut que je redevienne faussaire... Jamais!... non, jamais! plutôt renoncer à Diane, plutôt mourir misérable que de repasser par les angoisses que j'ai souffertes, sans compter que voilà le jour qui commence à se faire sur mes mensonges... Hier, cet homme qui me fait refuser au club et qui m'évite à l'Opéra... sans doute pour avoir le temps de répandre ces deux mots qui appellent la mort : « Il ment. » Oh! oui, je le tuerai. Ce n'est point inutilement que, depuis deux ans, j'ai consacré deux heures à l'escrime et au tir. Ce soir, ici, il m'a semblé le voir passer au fond d'un salon. Et Diane qui m'avait reconnu!... Cette histoire préparée à l'avance a fait plus d'effet que je ne l'espérais... Diane m'aime!... Allons, puisqu'elle m'aime, c'est que mon destin veut que j'aille en avant... Obéissons à notre destin.

SCÈNE XII

DE FAVERNE, DIANE, puis DE LUSSAN.

DIANE, très-agitée.

Monsieur de Faverne, monsieur de Faverne, lavez-vous d'une odieuse calomnie... Le bruit court non-seulement que vous n'avez jamais été à la Guadeloupe, mais encore qu'il n'y a jamais eu à la Guadeloupe de riche colon du nom de Faverne.

DE FAVERNE.

Qui dit cela?

DIANE.

M. de Lussan. (Bas, à de Faverne.) Au nom du ciel, justifiez-vous, Gabriel, je vous aime!

DE FAVERNE, se retournant vers de Lussan.

Pardon, monsieur!... vous comprenez ma réserve avec vous: si je m'emportais, on attribuerait probablement mon irascibilité à tout autre motif que le véritable... Je n'ai jamais été à la Guadeloupe?... Il n'y a jamais eu à la Guadeloupe de riche colon du nom de Faverne?... Tenez, le hasard fait, disons mieux, la Providence veut que j'aie justement sur moi le passe-port qui m'a été délivré, il y a cinq mois, quand j'ai quitté la Pointe-à-Pitre. Voyez, il est daté du 3 de janvier, délivré à M. le vicomte de Faverne, fils adoptif de M. Louis-Adrien de Faverne, et signé du gouverneur... de M. de Malpas.

DIANE.

Ah! j'espère, monsieur, que voilà une preuve!

SCÈNE XIII

LES MÊMES, OLIVIER.

OLIVIER.

Oui; seulement, elle est fausse.

DE FAVERNE, à part.

Oh! cet homme!...

DIANE.

Fausse?

DE FAVERNE.

Fausse! Savez-vous bien ce que vous avez dit là, monsieur?

OLIVIER.

Parfaitement.

DE FAVERNE.

Et vous le soutenez?

OLIVIER.

Je le pense.

DE FAVERNE.

Monsieur, vous me rendrez raison.

OLIVIER.

Quand vous voudrez.

DE FAVERNE.

A l'instant même.

OLIVIER.

Comme cela, devant mademoiselle, en plein bal?... Vous êtes fou, monsieur!

DIANE.

La preuve!

DE FAVERNE.

Ne l'écoutez pas, Diane...

DIANE.

La preuve!... je vous demande la preuve, monsieur!

OLIVIER.

Le passe-port porte la date du 3 janvier et est signé : de Malpas?

DE FAVERNE.

De Malpas, gouverneur de l'île, mort depuis.

OLIVIER.

Non, mort auparavant! vous vous trompez, M. de Malpas est mort le 30 décembre, et, par conséquent, n'a pu signer votre passe-port le 3 janvier.

DE FAVERNE.

Messieurs, il y a erreur.

OLIVIER.

Oui; seulement, c'est vous qui l'avez faite. Dame, quand on est à dix-huit cents lieues, on ne peut pas savoir les choses comme lorsqu'on est là... Moi, j'étais là, et j'ai, le 1er janvier, été à l'enterrement de M. de Malpas; enterrement où je ne vous ai pas vu et qui vous eût fixé sur la date précise de la mort.

DIANE.

Oh ! mon Dieu !

(Elle s'enfuit.)

SCÈNE XIV

LES MÊMES, hors DIANE.

DE FAVERNE.

Diane !... Diane !... (Il fait un signe de main à Olivier.) Monsieur, vous êtes un misérable !

OLIVIER.

Et vous un faussaire !

DE FAVERNE.

A demain, à six heures du matin, au bois de Boulogne, allée de la Muette. Et, tenez, de peur que vous ne vous y trouviez pas...

(Il lui jette son gant au visage.)

DE LUSSAN.

Vous ne répondez rien ?

OLIVIER.

Je le tuerai demain !

SCÈNE XV

LES MÊMES, FABIEN.

FABIEN.

Qu'y a-t-il donc, et que vient-il de se passer ?

OLIVIER, tranquillement.

Il y a que ce que j'avais prévu est arrivé... et que M. de Faverne vient de me jeter son gant au visage.

DE LUSSAN.

Et il va se battre avec lui !

OLIVIER.

Il le faut bien.

DE LUSSAN.

Mais c'est une scène de crocheteur que vient de faire ce monsieur.

OLIVIER.

Tout ce qu'il y a de plus sale ; mais que voulez-vous !...

DE LUSSAN.

Qu'est-ce que c'est donc que ce manant-là qui se croit forcé de donner un soufflet à des gens comme nous pour les faire battre?

OLIVIER.

Eh! mon cher ami, un faussaire ne trouve pas toujours un honnête homme...

FABIEN.

Et vous vous battez?

DE LUSSAN.

Demain, à six heures du matin.

OLIVIER.

C'est l'heure de ce monsieur. Voilà encore qui prouve que j'ai eu affaire à je ne sais quel manant. Ce monsieur a donc été garçon de charrue dans sa jeunesse pour se lever à de pareilles heures; quant à moi, je sais que je serai demain d'une humeur massacrante et que je me battrai très-mal.

DE LUSSAN.

Comment, vous vous battrez très-mal?

OLIVIER.

Sans doute! c'est une chose sérieuse que de se battre... que diable! On prend toutes ses aises pour une affaire d'amour et on ne s'accorde pas la plus petite fantaisie en matière de duel; mais je sais une chose, c'est que je me suis toujours battu de onze heures à midi, et que je m'en suis toujours bien trouvé. A six heures du matin, on meurt de froid, on grelotte, on n'a pas dormi... J'aimerais mieux me battre ce soir sous un réverbère, comme un soldat aux gardes.

DE LUSSAN.

Aimez-vous mieux cela, en effet?

OLIVIER.

Ma foi, oui. Pouvez-vous m'arranger la chose ainsi? Vous me rendrez service.

DE LUSSAN.

A quoi vous battez-vous? Vous êtes l'insulté... vous avez le choix des armes.

OLIVIER.

A quoi je me bats? A l'épée, pardieu!... Cela tue aussi bien que le pistolet et n'estropie pas; une mauvaise balle vous casse un bras, il faut vous le couper, et vous voilà manchot.

DE LUSSAN.

Je serai ici dans cinq minutes...

OLIVIER.

Avec des épées?

DE LUSSAN.

Avec des épées!

OLIVIER.

Et vous le ferez se battre ce soir?

DE LUSSAN.

J'ai un moyen.

OLIVIER.

Oh! par ma foi, que votre moyen réussisse, je vous serai reconnaissant toute ma vie!...

(De Lussan sort.)

SCÈNE XVI

OLIVIER, FABIEN.

OLIVIER.

Ah çà! mon cher Fabien, que le duel ait lieu ce soir ou demain matin, je compte sur vous?...

FABIEN.

Parbleu!

OLIVIER.

Vous comprenez : ce monsieur, si je lui donne un coup d'épée, je n'ai pas envie de lui sucer la plaie... Non, j'aime mieux qu'on le saigne...

FABIEN.

Vous en parlez, mon cher, comme si vous étiez sûr de le tuer.

OLIVIER.

Ah! vous comprenez, docteur, on n'est jamais sûr de tuer son homme. Il n'y a que les médecins qui puissent répondre de cela... Mais, soyez tranquille, je lui donnerai un joli coup d'épée.

FABIEN.

Dans le genre de celui que vous donnâtes, la veille de votre départ pour la Guadeloupe, à cet officier portugais, que j'ai eu toutes les peines du monde à tirer d'affaire?

OLIVIER.

Oh! mon cher, celui-là, c'était autre chose. Il avait choisi le mois de mai, et, au lieu de me jeter brutalement son heure au nez, il m'avait demandé la mienne... C'était une partie de plaisir, je me rappelle! nous nous battions à Montmorency par une charmante journée, à onze heures du matin... Vous rappelez-vous, Fabien? il y avait, dans le buisson qui se trouvait à côté de nous, une fauvette qui chantait. J'adore les oiseaux! tout en me battant, j'écoutais chanter cette fauvette. Elle ne s'envola qu'au mouvement que vous fîtes en voyant tomber mon adversaire.

FABIEN.

Et comme il tomba bien, votre adversaire!

OLIVIER.

Oui, en me saluant de la main... c'était un homme très comme il faut que ce Portugais. L'autre tombera comme un bœuf, vous verrez, en m'éclaboussant.

FABIEN.

Voilà de Lussan et probablement les épées, car il a un manteau.

OLIVIER.

Et voilà notre homme qui le suit.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, DE LUSSAN, DE FAVERNE.

DE LUSSAN.

Mon cher Olivier, j'ai rencontré monsieur comme il allait monter en voiture et je l'ai ramené en lui disant que nous avions, Fabien et moi, un mot indispensable à lui communiquer.

DE FAVERNE.

Ce n'est point pour me faire des excuses? Je ne les accepterais pas, je vous en préviens.

DE LUSSAN.

Non, soyez tranquille... Éloignez-vous, Olivier... nous vous rappellerons quand il sera temps.

(Olivier s'éloigne.)

DE FAVERNE.

Voyons, que me voulez-vous, messieurs? je vous en prie, faites vite!

DE LUSSAN.

C'est justement pour faire vite que nous vous avons prié de venir nous trouver... Notre avis, à tous, c'est-à-dire à M. Fabien, à Olivier et à moi, c'est d'en finir tout de suite.

DE FAVERNE.

Qu'entendez-vous par en finir tout de suite?

FABIEN.

C'est clair : de vous battre ce soir.

DE FAVERNE.

Et s'il me plaît que de ne me battre demain?

DE LUSSAN.

Alors, cela changera complétement nos dispositions... Voici M. Fabien qui est médecin du directeur de la colonie.

DE FAVERNE.

Eh bien?

DE LUSSAN.

Il ira réveiller le directeur et se fera donner une attestation officielle qu'il n'a jamais existé de vicomte de Faverne à la Pointe-à-Pitre et que M. de Malpas est mort le 30 décembre; il en résultera qu'officiellement M. de Faverne sera reconnu pour un faussaire, et, comme on ne se bat pas avec un faussaire, on assemblera un tribunal d'honneur qui défendra à M. d'Hornoy de se battre avec M. de Faverne... Puis alors la police, qui a la bonne habitude de se mêler de tout, se mêlera de cette affaire, et, ma foi... gare le bagne!... tant pis, voilà le mot lâché... Si, au contraire, vous vous battez ce soir et vous battez galamment, nous vous donnons notre parole d'honneur que la cause du duel restera secrète.

DE FAVERNE.

Eh bien, soit! monsieur, j'accepte... non pas que je craigne le directeur de la colonie, non pas que je craigne la police... non pas que je vous craigne, mais parce que plus vite je me battrai, plus vite je serai vengé.

DE LUSSAN.

Eh bien, voyez, cher ami, comme je vous l'avais dit, la chose a été toute seule.

DE FAVERNE.

Mais je mets une condition à ma complaisance.

DE LUSSAN.

Laquelle?

DE FAVERNE.

Comme c'est ici, à cette place, que j'ai été insulté, c'est ici, à cette place, que je me battrai.

DE LUSSAN.

Je n'y vois aucun inconvénient.

FABIEN.

Tout le monde est à souper... personne dans le salon, nous sommes complétement libres!

DE LUSSAN.

Venez, Olivier!

DE FAVERNE.

Je vous ferai observer, messieurs, que le duel est irrégulier : M. d'Hornoy a deux témoins et je n'en ai pas.

DE LUSSAN.

Fabien, passez du côté de M. de Faverne, ou, si cela vous répugne, j'y passerai.

FABIEN.

Non, non, les médecins n'ont pas de ces délicatesses-là... J'accepte, monsieur.

DE LUSSAN.

Voulez-vous examiner les épées, monsieur? elles sont de même longueur, avec la garde en quarte. Elles sortent des ateliers de Lepage et sont montées par lui. Choisissez.

DE FAVERNE en prend une.

Celle-ci est excellente, messieurs.

(Il jette bas son habit et son gilet.)

DE LUSSAN.

Olivier... voici la vôtre.

OLIVIER.

Merci.

(Il jette bas, comme M. de Faverne, son habit et son gilet.)

DE FAVERNE.

Allons, défendez-vous, monsieur.

OLIVIER.

Oh! soyez tranquille. (Ils se battent.) Vous avez appris à faire des armes un peu tard, monsieur de Faverne... cela se voit à votre pose anguleuse et à votre manière sèche d'attaquer l'épée.

(Un domestique, qui s'aperçoit du combat, court vers la maison pour donner l'alarme.)

DE FAVERNE.

Qu'importe! pourvu que j'en aie appris assez pour vous tuer.

OLIVIER.

Oh! mais faites-y bien attention, ce n'est pas comme cela que vous me tuerez... seulement, je vous en préviens, c'est comme cela que vous vous ferez tuer... (Le touchant légèrement.) Voyez, si je m'étais fendu.

DE FAVERNE.

Ah! vous raillez!

OLIVIER.

Vous savez, vicomte, sous les armes, chacun a ses habitudes ; la mienne, comme vous dites, est de railler. Bon! vous allez m'épargner, à présent!... Encore un coup comme celui-là, je vous en préviens, monsieur, vous êtes un homme mort.

DE FAVERNE, lui portant un coup.

Tiens!

OLIVIER.

Allons! je vois qu'il faut en finir.

(Il lui porte un coup.)

DE FAVERNE.

Ah!

(Il tombe.)

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, RICHARD, DIANE.

RICHARD.

Un duel chez moi, dans mon jardin, le soir d'une fête! le vicomte de Faverne... Un médecin!... un médecin!

FABIEN.

Eh pardieu! j'y suis.

DIANE, dans la serre.

Que se passe-t-il donc, mon Dieu?... (Voyant de Faverne à terre.) Lui... blessé! mort peut-être!...

FABIEN.

Il n'est pas tué sur le coup.

DIANE, avec joie.

Ah!

FABIEN.

Mais j'ai bien peur que, dans une heure, il ne soit mort.

DIANE, tombant évanouie dans les bras de Richard.

Ah!...

ACTE DEUXIÈME

Une chambre à coucher très-élégante chez le docteur Fabien, portières à droite et à gauche, cachant deux portes; une troisième porte à droite ; un bureau du même côté, canapé, chaises.

SCÈNE PREMIÈRE

FABIEN, près de FAVERNE, couché sur un canapé.

DE FAVERNE pousse un soupir, ouvre les yeux, regarde le docteur.

Ah ! c'est vous, docteur ! je vous en supplie, ne m'abandonnez pas.

FABIEN.

Soyez tranquille, vous êtes gravement blessé; mais la blessure n'est pas mortelle.

DE FAVERNE.

Dites-vous la vérité, docteur?

FABIEN.

Je ne mens jamais, monsieur.

DE FAVERNE.

Mentir pour tranquilliser un mourant n'est pas mentir. (Regardant autour de lui.) Où suis-je, docteur?

FABIEN.

Chez moi.

DE FAVERNE.

Pourquoi chez vous?

FABIEN.

Parce que la distance était trop grande du faubourg Saint-Honoré à la rue Taitbout, et que, mon logement n'étant qu'à quelques pas de l'hôtel de M. Richard, j'ai trouvé tout simple de vous faire conduire chez moi.

DE FAVERNE.

J'ai dû vous causer un grand dérangement, docteur...

FABIEN.

J'ai envoyé chercher un de vos domestiques pour qu'il aide le mien. Mais, dites-moi, vous n'avez donc personne chez vous pour vous soigner?

DE FAVERNE, d'une voix sourde.

Personne!

FABIEN.

Une maîtresse?

DE FAVERNE, rappelant ses souvenirs.

Vous m'y faites songer!... la surveille et la veille de mon duel, j'ai vu une jeune fille... Si c'était... Combien de temps ai-je été sans connaissance?

FABIEN.

Un jour et demi...

DE FAVERNE.

Et, pendant ces trente-six heures, M. Richard a-t-il envoyé chercher de mes nouvelles?

FABIEN.

Non.

DE FAVERNE.

Docteur, vous et ces messieurs m'avez donné votre parole d'honneur qu'il ne serait pas dit un mot des causes de ce duel.

FABIEN.

Et pas un mot n'en a été dit.

DE FAVERNE.

Vous en êtes sûr?

FABIEN.

Je vous l'affirme.

DE FAVERNE.

C'est étrange alors que ni Diane ni son père... Docteur, si ni l'un ni l'autre n'ont envoyé ce soir, eh bien alors... je vous parlerai d'une jeune fille qui, j'en suis sûr, me soignerait, elle, et tendrement! (Fabien se lève.) Vous me quittez, docteur?

FABIEN.

Vous désirez quelque chose que vous hésitez à me dire?...

DE FAVERNE.

C'est vrai.

FABIEN.

Dites!... et, s'il est en mon pouvoir de vous rendre un service quelconque, je vous le rendrai.

DE FAVERNE.

Vous m'avez dit que ma blessure n'était pas mortelle.

FABIEN.

Je vous l'ai dit.

DE FAVERNE.

Je puis avoir confiance en votre parole, n'est-ce pas?

FABIEN.

Il ne faut rien demander à ceux de qui l'on doute.

DE FAVERNE.

Non, je ne doute pas de vous. Pourquoi en douterais-je? vous m'avez sauvé la vie. Vous passez devant chez moi, n'est-ce pas, rue Taitbout, nº 11?

FABIEN.

J'irai exprès.

DE FAVERNE.

Vous monterez au premier... voici la clef de mon secrétaire; vous prendrez un portefeuille rouge à serrure et vous me l'apporterez.

FABIEN.

Voulez-vous que je vous renvoie ce portefeuille par votre domestique?

DE FAVERNE.

Non, docteur, ne vous en dessaisissez pas une minute et ne le remettez qu'à moi.

FABIEN.

C'est convenu. Adieu!

DE FAVERNE.

Merci, docteur, merci.

(Fabien sort.)

SCÈNE II

DE FAVERNE, seul, après un moment de faiblesse.

Ah! il n'y a pas à en douter, c'est Louise que j'ai vue: une première fois à la porte de l'Opéra; une seconde fois au coin de la rue Taitbout, une troisième fois à ma porte... Comment m'a-t-elle retrouvé?... que vient-elle faire à Paris?... Me poursuivre, achever l'œuvre de ma perte commencée par ce misérable d'Hornoy.

SCÈNE III

DE FAVERNE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, entrant.

Monsieur!

DE FAVERNE.

Qu'est-ce?

LE DOMESTIQUE.

Une dame voilée, qui refuse de dire son nom, demande à parler à M. le vicomte de Faverne.

DE FAVERNE, à part.

Une dame voilée! serait-ce Louise? Non... le domestique n'aurait pas dit une dame, il aurait dit une femme... Le docteur dit que je suis très-malade et que la moindre émotion peut me tuer. (Haut.) Que cette dame donne un signe de reconnaissance quelconque. Allez, dites-lui cela. (Le domestique sort.) Une dame voilée...

LE DOMESTIQUE, rentrant.

C'est la dame au cachet.

DE FAVERNE.

La dame au cachet! ah! faites entrer.

SCÈNE IV

DE FAVERNE, DIANE.

DE FAVERNE.

Vous! vous! vous!

DIANE.

Oui, moi... Avez-vous donc oublié que vous aviez de par le monde une amie qui s'intéressait à vous?

DE FAVERNE.

Voilà un jour et demi que je suis blessé et personne n'était venu ni de votre part ni de celle de votre père.

DIANE.

J'ai fait demander chez vous... on ne vous y avait pas vu... Il y a une demi-heure que je sais que vous êtes chez le docteur... je n'ai point envoyé... je suis venue.

DE FAVERNE.

Oh! Diane, Diane, que vous êtes bonne!

DIANE.

J'ai eu, ce matin, une explication avec mon père. Je lui ai dit que, vous vivant, je n'appartiendrais jamais à un autre.

DE FAVERNE.

Diane! si vous saviez combien je vous aime! j'ai mis toutes mes espérances, tout mon bonheur, toute ma vie, toute mon âme en vous... Non, je ne mourrai pas... je ne veux pas mourir. Je veux vivre et vous aimer.

DIANE.

Taisez-vous!... non pas que je n'aie un immense bonheur à vous entendre, mais songez à votre faiblesse... songez au danger dont vous êtes à peine sorti.

DE FAVERNE.

Depuis que vous êtes là, je me sens renaître... Oh! dites-moi que vous n'avez pas cru un mot des accusations de ces misérables!

DIANE.

Me voilà heureuse,... ne me demandez pas autre chose... Ma présence vous absout dans mon cœur... Maintenant que je vous ai vu, que vous êtes hors de danger, une plus longue visite serait fatigante pour vous...

DE FAVERNE.

Non, non... restez, restez le plus que vous pourrez... Oh! si vous pouviez rester toujours.

DIANE.

Vous ne m'avez pas laissée achever ma phrase. J'allais ajouter: et compromettante pour moi... Vous ne serez un prétendant sérieux pour mon père... je vous en demande pardon pour lui... que quand vous aurez justifié des cent mille écus qu'il exige... et...

DE FAVERNE.

Assez sur ce point, chère Diane!... dès que je pourrai tenir une plume, j'écrirai à la Guadeloupe... En attendant, gardez-moi votre cœur, si bon et si dévoué.

DIANE.

Henri, je vous l'ai gardé depuis le jour où je vous ai rencontré dans ce petit village de Bretagne, où, après y avoir joué tout enfants, nous nous sommes retrouvés avec des cœurs pleins de souvenirs! Et j'ai été heureuse de voir qu'en aimant l'élégant vicomte de Faverne, je n'étais point infidèle au pauvre Gabriel Lambert.

DE FAVERNE.

Votre main, Diane !... votre main chérie !

(Elle lui donne sa main à baiser. En ce moment, par une porte intérieure, le docteur entre.)

SCÈNE V

Les Mêmes, FABIEN.

DE FAVERNE, d'un ton de reproche.

Oh ! docteur !

FABIEN.

Excusez-moi, monsieur; excusez-moi surtout, mademoiselle! M. de Faverne me paraissait très-pressé d'avoir un objet qu'il m'avait demandé, et, de peur de rencontrer quelques clients dans l'antichambre, je suis rentré par mon escalier particulier... Si j'eusse pu soupçonner, mademoiselle...

DIANE.

Je vous dois trop de remercîments, monsieur, pour recevoir vos excuses... Les médecins ont ce privilége des confesseurs, qu'il n'y a pas de secret pour eux... Monsieur Fabien, j'aime M. de Faverne, et j'espère avoir le bonheur un jour d'être sa femme; c'est à ce titre que je suis venue visiter celui que je regarde déjà comme mon mari. Maintenant, je n'ai pas besoin de vous dire que ce voile avec lequel je suis venue et avec lequel je sors n'a pas été levé pour vous.

FABIEN.

Inutile de me recommander le silence, madame... Je ne vous ai pas vue et jamais un mot sorti de ma bouche ne fera allusion à l'honneur que j'ai eu de vous rencontrer chez moi.

(Diane et Fabien se saluent; de Faverne suit Diane des yeux, les bras étendus vers elle.)

SCÈNE VI

FABIEN, DE FAVERNE.

FABIEN.

Voici le portefeuille que vous avez désiré, monsieur.

DE FAVERNE.

Vous voyez ce portefeuille. Il est plein de papiers de fa-

mille qui n'intéressent que moi... Docteur, faites-moi le serment que, si je mourais, vous jetteriez ce portefeuille au feu.

FABIEN.

Je vous le promets.

DE FAVERNE.

Sans lire les papiers qu'il contient.

FABIEN.

Il est fermé à clef.

DE FAVERNE.

Oh! une serrure de portefeuille! (Fabien jette le portefeuille sur le lit du blessé.) Pardon! cent fois pardon!... je vous ai blessé, docteur ; mais c'est le séjour des colonies qui m'a rendu si défiant. Là-bas, on ne sait jamais à qui l'on parle... Reprenez ce portefeuille, je vous en supplie! Promettez-moi de le brûler si je meurs.

FABIEN.

Pour la seconde fois, je vous le promets; d'ailleurs, je vous le répète, un médecin est un confesseur...

DE FAVERNE, lui tendant la main.

Merci!

FABIEN, se reculant.

J'ai déjà tâté votre pouls, il est aussi bon qu'il peut l'être.

DE FAVERNE.

Dites-moi, docteur?

FABIEN.

Quoi?

DE FAVERNE.

Vous a-t-on dit qu'il se fût présenté chez moi une jeune femme en mon absence?

FABIEN.

Pardon!... j'avais oublié! une femme avec un enfant... oui. Elle a laissé son nom. Je l'ai pris pour vous l'apporter.

DE FAVERNE.

Donnez.

FABIEN.

Voici.

DE FAVERNE.

Louise Granger... c'est elle! oh! je ne me trompais pas. Je l'avais bien reconnue; elle est quelque part, là dans la rue à m'attendre, sur quelque borne... Tout est conjuré contre

moi... tout!... (Réfléchissant.) Docteur, croyez-vous que maintenant je sois trop faible pour être transporté ?

FABIEN.

En prenant de grandes précautions, je crois la chose possible.

DE FAVERNE.

Faites-moi porter chez moi, je vous en supplie.

FABIEN.

Attendez à demain.

DE FAVERNE.

Non, aujourd'hui... tout de suite, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Je suis un hôte insupportable... je vous gêne et je suis gêné.

FABIEN, souriant.

Cette dernière considération me détermine; j'ai ici, pour les cas pareils au vôtre, un brancard couvert. Seulement, quand vous verrez cette femme,... pas d'emportement: la moindre émotion peut vous être fatale.

DE FAVERNE.

Je ne la verrai pas.

FABIEN.

Comment, vous ne la verrez pas? Mais si elle se représente chez vous ?

DE FAVERNE.

Je répéterai ce que j'ai déjà dit à mes gens, que je ne la connais pas.

FABIEN.

Mais, enfin, qu'est-ce que c'est que cette femme, et que vous veut-elle ?

DE FAVERNE.

Elle veut probablement que je l'épouse, parce que nous avons un enfant ; comme si l'on était obligé d'épouser toutes les aventurières qu'on a connues!

FABIEN.

Eh bien, si c'est une de ces femmes que l'on peut désintéresser avec de l'argent... vous êtes assez riche, ce me semble.

DE FAVERNE.

Eh ! malheureusement, ce n'est pas une de ces femmes-là! c'est une fille de village, une brave et honnête fille.

FABIEN.

Tout à l'heure vous l'appeliez aventurière.

DE FAVERNE.

J'avais tort, docteur; c'était la colère qui me faisait parler ainsi, ou plutôt c'était la peur.

FABIEN.

Cette femme peut donc influer d'une manière fatale sur votre destinée?

DE FAVERNE.

Elle peut empêcher mon mariage avec mademoiselle Richard... rien que cela!

FABIEN.

Raison de plus pour la recevoir et pour la persuader... au lieu de renier votre enfant et de faire chasser la mère par vos laquais.

DE FAVERNE.

La revoir?... Non, jamais!... soyez bon jusqu'au bout... voyez-la, vous, docteur... arrangez la chose avec elle!... qu'elle retourne dans son village, je lui donnerai ce qu'elle voudra... dix mille francs... vingt mille francs... cinquante mille francs.

FABIEN.

Et si elle refuse tout cela?

DE FAVERNE.

Eh bien, alors, si elle refuse... (Fronçant le sourcil.) nous verrons!

FABIEN.

Cela suffit, monsieur. Je ferai ce que vous désirez. (Il sonne, un domestique entre.) Préparez la litière et trouvez deux porteurs.

(Le domestique referme la porte.)

DE FAVERNE.

Docteur, trouvez-moi quelque bonne et digne femme qui ne quitte pas le chevet de mon lit.

FABIEN.

J'ai l'habitude de conseiller à mes clients les sœurs de charité.

DE FAVERNE.

Cette femme se chargera de la dépense... Tenez, voilà cinq cents francs.

LE DOMESTIQUE.

La litière est prête.

DE FAVERNE.

Docteur, recommandez-leur d'entrer par la rue du Helder, nº 20, maison à deux portes; je ne veux pas entrer par celle de la rue Taitbout, je la rencontrerais.

FABIEN, aux porteurs.

Vous avez entendu! rue du Helder! Le plus doucement possible.

DE FAVERNE, qu'on emporte.

Quand vous verrai-je ?

FABIEN.

Demain matin. En cas d'accident, envoyez-moi chercher.

DE FAVERNE.

Au revoir, docteur... Merci, cent fois merci!

SCÈNE VII

FABIEN, puis LE DOMESTIQUE.

FABIEN, écrivant sur son agenda.

Reçu cinq cents francs du vicomte de Faverne... Voilà, certes, je puis l'affirmer sans connaître les causes de son malheur... voilà un des hommes les plus malheureux que j'aie rencontrés.

LE DOMESTIQUE.

Le tapissier de monsieur, qui a un payement pressé à faire à la banque, demande si monsieur peut lui donner un à-compte sur le reste de son mémoire, qui monte à quatre mille francs.

FABIEN.

T'a-t-il dit la somme qu'il désirait ?

LE DOMESTIQUE.

Il a fait d'avance une quittance de deux mille francs, pour déranger monsieur le moins possible.

FABIEN, regardant la quittance, donne d'abord le billet de cinq cents francs qu'il vient de recevoir de Faverne, et ensuite trois autres qu'il prend dans son tiroir.

Voilà deux mille francs.

LE DOMESTIQUE.

Je les lui porte tout de suite. Il n'a plus qu'une demi-heure.... Il est trois heures et demie... à quatre, la banque ferme.

FABIEN.

Fais vite, alors.

SCÈNE VIII

FABIEN, OLIVIER, entr'ouvrant la porte.

OLIVIER.

Puis-je entrer ?

FABIEN.

Je crois bien !

OLIVIER.

Comment va mon homme ?

FABIEN.

M. de Faverne?

OLIVIER.

Oui; ne l'avez-vous pas fait transporter chez vous ?

FABIEN.

Si fait.

OLIVIER.

A la bonne heure... Si misérable que je le croie, j'ai pensé qu'il était de mon devoir d'aller prendre de ses nouvelles. On m'a dit qu'il était chez vous.

FABIEN.

Il y était encore il y a cinq minutes.

OLIVIER.

Il n'y est plus ?

FABIEN.

Non, il a voulu à toute force retourner chez lui.

OLIVIER.

Bon ! je lui amenais une famille, s'il n'en a pas.

FABIEN.

Que voulez-vous dire ?

OLIVIER.

Oui, une femme et un enfant... Mais je vais leur dire qu'il n'est plus ici, n'est-ce pas ?

FABIEN, l'arrêtant.

Attendez donc ! une femme et un enfant... Où les avez-vous trouvés ?... A sa porte, sur un banc ?

OLIVIER.

C'était là qu'on les avait pris, en effet ; mais ils étaient

dans les mains d'un sergent de ville, qui les ayant vus là pendant la nuit, qui les ayant vus là le matin, qui les voyant encore là dans l'après-midi, les conduisait au corps de garde.

FABIEN.

Oh! la malheureuse!

OLIVIER.

Ma foi! la pauvre créature avait l'air si honnête, que je fus pris de pitié; je perçai la foule qui l'entourait et je demandai de quel crime elle était coupable... « Ça n'a commis aucun crime, répondit le sergent de ville, mais ça vagabonde... Il y a près de vingt-quatre heures que cette malheureuse est là, sur ce banc, avec son enfant. — Puis-je lui parler? demandai-je au sergent de ville... — Si même vous voulez en répondre, on vous la donnera. » Elle jeta un regard suppliant sur moi. « Que faisiez-vous donc sur ce banc, pauvre femme? lui demandai-je. — Je l'attendais, me répondit-elle. — Qui attendiez-vous? — Gabriel Lambert. — Où demeure-t-il? — Au numéro 11, je l'ai vu rentrer, puis sortir... seulement, on m'a dit qu'il ne s'appelait pas Gabriel Lambert, mais le vicomte Henri de Faverne... » Vous comprenez, cher ami, à ce mot, je devinai tout! Je me crus obligé de réparer autant qu'il était en mon pouvoir le mal que j'avais fait. Et, m'adressant au sergent de ville : « Je m'appelle le baron Olivier d'Hornoy, lui dis-je; je réponds de cette femme... » J'appelai un fiacre... « Où me menez-vous? me demanda-t-elle au moment de monter dedans. — Près du vicomte Henri de Faverne... — Bien vrai? dit-elle. — Parole d'honneur! — Alors, monsieur, au nom du ciel, ne perdons pas un instant. » Et elle s'élança dans la voiture. Je donnai votre adresse, croyant le trouver chez vous... Il n'y est plus, je vais la reconduire chez lui.

FABIEN.

Gardez-vous-en bien! La malheureuse serait jetée à la porte par les laquais de son amant.

OLIVIER.

Eh! mais... c'est donc tout à fait une canaille, que ce monsieur?

FABIEN.

J'en ai horriblement peur. (Ouvrant la porte). Voulez-vous entrer, mon enfant?

SCÈNE IX

Les Mêmes, LOUISE.

LOUISE.

Où est-il, monsieur ?... où est-il ? (A d'Hornoy.) Vous m'aviez dit qu'il était ici.

FABIEN.

Il y était il y a dix minutes.

LOUISE.

J'ai entendu dire, par les domestiques, qu'il avait été blessé en duel. Mon Dieu ! serait-il mort ?

FABIEN.

Non, il va aussi bien que possible.

LOUISE.

Oh ! Dieu soit loué ! Où est-il ? Il faut que je lui parle; vous comprenez, il faut qu'il voie son enfant.

FABIEN.

Oui, vous le reverrez... oui, il reverra son enfant, mais pas dans ce moment, il est trop faible encore; une émotion le tuerait.

LOUISE.

Oh ! alors j'attendrai... Mais où attendrai-je ?

FABIEN.

Ici, si vous voulez.

LOUISE.

Mais où suis-je, ici ?

FABIEN.

Chez le médecin qui l'a soigné.

OLIVIER.

Et vous pouvez ajouter : qui lui a sauvé la vie.

LOUISE.

Oh ! laissez-moi vous baiser les mains, monsieur.

FABIEN.

Pauvre femme !

LOUISE.

Vous me plaignez, n'est-ce pas ?

FABIEN.

Oh ! oui, et profondément... Mais, d'abord, où avez-vous laissé votre enfant ?

LOUISE.

Dans le salon qui précède, sur un canapé.

FABIEN.

Je vais le recommander à la femme de mon valet de chambre, qui en prendra soin.

LOUISE.

J'ai peur qu'il n'ait froid et faim, monsieur.

FABIEN.

Soyez tranquille, on pourvoira à tout.

OLIVIER.

Mon cher Fabien, comme madame a probablement à vous dire des choses que l'oreille d'un médecin et d'un confesseur peut seule entendre, je vous laisse avec elle, bien certain que je n'ai pas besoin de vous la recommander... Au revoir, mon cher Fabien !... Bon courage, madame!

(Il sort.)

SCÈNE X

FABIEN, LOUISE.

FABIEN.

Vous êtes bien Louise Granger, n'est-ce pas?

LOUISE.

Oui, monsieur.

FABIEN.

Je suis chargé, par M. le vicomte de Faverne, de causer d'affaires avec vous.

LOUISE.

D'affaires, monsieur?

FABIEN.

D'affaires vous concernant. Mais, comme M. Henri était très-faible, et que je lui avais défendu de parler, c'est donc de vous, mademoiselle, que je dois tenir les détails qu'il n'a pu me donner.

LOUISE, avec émotion.

Ainsi, aujourd'hui, il est vicomte?... il s'appelle Henri de Faverne?

FABIEN.

C'est du moins le nom sous lequel il est connu dans le monde.

LOUISE.

Autrefois, il s'appelait Gabriel Lambert; c'est sous ce nom que je l'aimai et qu'il m'aima.

FABIEN.

Avez-vous assez de confiance en moi pour me dire comment vous avez quitté votre village... et comment, ne connaissant votre amant que sous le nom de Gabriel Lambert, vous l'avez pu retrouver sous celui de Henri de Faverne ?

LOUISE.

Hélas ! monsieur, il nous quitta, son père et moi.

FABIEN.

Il a toujours son père ?

LOUISE.

Oui, monsieur; grande tristesse pour le vieillard ! Il nous quitta pour venir à Paris, poursuivre un remboursement de dix mille francs, qui étaient tout l'avoir de son pauvre père... Après un mois, nous reçûmes une lettre nous annonçant que, résolu à faire fortune, il partait pour la Guadeloupe. Depuis ce jour, nous n'eûmes plus de ses nouvelles.

FABIEN.

Comment sûtes-vous alors qu'il était toujours à Paris ?

LOUISE.

Le maire de notre village y vint. Le hasard fit qu'en revenant de Courbevoie, il rencontra Gabriel à cheval, vêtu en élégant et suivi d'un domestique à cheval comme lui. Malgré cette espèce de déguisement, le maire le reconnut, et l'appela... Gabriel se retourna à son nom, et le reconnut aussi, à ce qu'il paraît, car il mit son cheval au galop. Le brave homme alla le soir au parterre de l'Opéra, et reconnut, dans une des loges les plus élégantes de la salle, son cavalier de la journée; il voulut en avoir le cœur net, il interrogea l'ouvreuse et apprit d'elle que le locataire de la loge était un habitué de l'Opéra, et ne manquait pas une représentation. Le soir même de mon arrivée, il y a juste, aujourd'hui mardi, huit jours, j'allai attendre avec mon enfant, rue Le Peletier, la sortie de l'Opéra; au bout de quelques minutes, je vis Gabriel donnant le bras à une jeune personne fort belle et fort élégante, que je reconnus pour mademoiselle Diane Richard, c'est-à-dire la même pour laquelle il était venu à Paris.

FABIEN.

Mais il ne monta point en voiture avec elle?

LOUISE.

Non. Il attendit son coupé, j'eus tout le temps de l'examiner... « Où va monsieur ? demanda le cocher. — Chez moi, parbleu ! » répondit Gabriel... Je courus derrière la voiture presque aussi vite qu'elle, et j'arrivai devant sa porte au moment où le concierge fermait les deux battants. J'insistais pour parler à Gabriel, on me repoussa brutalement en me disant : « C'est inutile que vous reveniez... M. le vicomte a défendu de vous recevoir... » Alors, je pris mon enfant dans mes bras et m'assis sur un banc à la porte... C'est en ce moment qu'un sergent de ville m'ordonna de le suivre. J'obéis machinalement, je ne savais plus ce que je faisais. Votre ami passa... eut pitié de moi, et m'emmena chez vous... Que pouvez-vous pour moi ?... que vous a-t-il chargé de me dire ?

FABIEN.

Hélas ! peu de choses consolantes. Il est irrité, aigri... Il en veut au genre humain tout entier... et, s'il ne paraissait pas tant tenir à la vie, je croirais qu'il a voulu se faire tuer pour échapper à quelque grand remords.

LOUISE.

Oh ! si j'étais près de lui, si je pouvais le soigner, le consoler, faire un appel à ses souvenirs, peut-être le rendrais-je à son père... peut-être le ramènerais-je à moi... peut-être referais-je de lui un honnête homme !

FABIEN.

Eh bien, écoutez; voulez-vous tenter une chose ?

LOUISE.

Laquelle ?... oh ! monsieur, laquelle?

FABIEN.

Consentiriez-vous à demeurer à son chevet sans être connue de lui jusqu'au moment où sa blessure sera assez bien guérie pour que vous puissiez sans danger vous faire reconnaître ?

LOUISE.

Oh ! oui, monsieur, je consentirai à tout, pourvu que je le revoie.

FABIEN.

Eh bien, dans sa défiance de tout le monde, ne voulant pas être servi par ses domestiques, il m'a demandé une femme

de confiance de laquelle je puisse répondre... Voulez-vous être cette jeune femme et vous introduire aujourd'hui chez lui avec une lettre de recommandation de moi? Vous vous arrangerez de façon qu'il ne voie pas votre visage... Une fois près de lui... c'est à vous d'essayer l'influence d'une bonne nature sur une mauvaise... Si vous réussissez, ce sera, ma foi, un beau triomphe de la moralité sur le vice.

LOUISE.

Oh ! je réussirai, monsieur, je réussirai ! mais mon enfant, monsieur, mon enfant?...

FABIEN.

Rien n'empêche qu'il ne reste chez moi ; vous vous entendrez avec la femme de mon valet de chambre.

LOUISE.

Mais, monsieur, je n'ai pas d'argent, il me reste un louis à peine... Il est vrai que j'ai payé mon hôtel jour par jour.

FABIEN.

Sur ce point, je puis au moins faire cesser votre inquiétude. M. de Faverne désire que la personne se charge de la dépense, et, à cet effet, il m'a laissé un billet de banque de cinq cents francs.

LOUISE.

Un billet de banque !

FABIEN.

Oui... c'est bien le moins que, sur l'argent du père, vous préleviez la dépense de l'enfant.

LOUISE.

Mais ce billet de banque de cinq cents francs... Il y a donc des billets de banque de cinq cents francs, monsieur ? Je croyais qu'il n'y en avait que de deux cents.

FABIEN.

Il y en a de cinq cents, de mille et de cinq mille.

LOUISE.

Je disais que ce billet de banque de cinq cents francs, il faudrait le changer.

FABIEN.

Aussitôt reçu, je m'en suis servi pour faire la part d'un payement... je vous en donnerai l'argent... Et, tenez... (Ouvrant son tiroir.) j'ai trois cents francs en or dans mon tiroir... prenez-les toujours... Je vous porterai le reste en allant faire

visite à M. de Faverne. (On sonne en dehors.) Germain, voyez-donc, c'est à ma sonnette particulière.

(Il donne l'argent à Louise.)

LOUISE.

Merci, monsieur. Je vais embrasser mon enfant et m'entendre avec celle qui, en mon absence, voudra bien lui servir de mère.

FABIEN.

Suivez ce corridor, ma chère enfant, il vous conduira juste près d'Armande.

(Elle va pour sortir par la porte du corridor.)

LE DOMESTIQUE.

C'est un agent de la police de sûreté qui désire parler à monsieur lui-même.

LOUISE, à part.

De la police !

FABIEN.

Un agent de la police de sûreté qui désire me parler ?... Ah ! probablement à propos du duel de l'autre nuit ! Faites entrer.

SCÈNE XI

FABIEN, L'AGENT.

FABIEN.

Vous avez demandé le docteur Fabien, monsieur... c'est moi.

L'AGENT.

Vous n'avez pas besoin de me le dire, j'ai l'honneur de vous connaître.

FABIEN.

Que me voulez-vous ?

L'AGENT.

Un simple renseignement, docteur. (Louise reparaît à la porte du cabinet.) Vous avez soldé aujourd'hui une partie de facture à votre tapissier avec quatre billets de banque de cinq cents francs chacun ?

FABIEN.

Oui, monsieur.

L'AGENT.

Votre tapissier, de son côté, a payé un billet de quatre

mille francs qu'il avait à la Banque avec deux mille francs en or et les deux mille francs qu'il a reçus de vous en papier.

FABIEN.

C'est possible, monsieur.

L'AGENT.

Un des billets de banque de cinq cents francs était faux.

LOUISE, à part.

Mon Dieu !

FABIEN.

Vraiment ?... Attendez... je vais le remplacer.

L'AGENT.

Ce n'est point de cela qu'il est question, docteur, aujourd'hui du moins... Maintenant, il n'est besoin que de savoir si vous pourriez vous rappeler les personnes de qui vous tenez ces billets.

FABIEN.

Rien de plus facile; je les ai reçus depuis quatre ou cinq jours seulement et j'ai un registre spécial où j'inscris toutes mes recettes.

L'AGENT.

Ah ! vous rendrez un grand service à la Banque, docteur, si vous pouvez la mettre sur la voie des coupables...

FABIEN, pendant ce temps, a ouvert le carnet de recettes où on lui a vu inscrire le billet de cinq cents francs de Faverne.

Voyons cela !

L'AGENT, tirant un carnet de sa poche.

Permettez que j'inscrive au fur et à mesure les noms et les adresses.

FABIEN.

Faites, monsieur... « Madame de Mauclerc, maîtresse de pension aux Champs-Élysées, pour soins donnés à ses élèves, cinq cents francs. » Y êtes-vous ?

L'AGENT.

J'y suis.

FABIEN.

« M. Leclerc, marchand de bois, rue de l'Arcade, n° 10, pour soins donnés à son fils. »

L'AGENT.

Deux.

FABIEN.

« M. Bourgeois, négociant, rue du Bac, n° 111, pour deux ans de soins donnés à lui-même... »

L'AGENT.

Trois.

LOUISE, bas, à Fabien.

Au nom du ciel, ne nommez pas le quatrième! (Fabien la regarde.) Je vous en supplie!

FABIEN.

C'est bizarre!... je n'ai point inscrit le nom de la personne dont je tiens le quatrième.

L'AGENT.

Cherchez bien, docteur!

FABIEN.

J'ai beau chercher... il n'y est pas.

(Il referme son carnet.)

L'AGENT.

Oh! je regrette cette omission, docteur... Je vais toujours transmettre à qui de droit les renseignements que vous avez eu l'obligeance de me donner. (Fabien sonne, un domestique entre.) Désespéré de vous avoir dérangé, docteur.

FABIEN.

Adieu, monsieur.

(L'agent sort avec le domestique.)

SCÈNE XII

LOUISE, FABIEN.

LOUISE, tombant aux pieds de Fabien et lui baisant la main.

Dieu vous récompensera, docteur!

FABIEN.

Que voulez-vous dire, mon enfant?

LOUISE.

Rien!...

ACTE TROISIÈME

Un élégant boudoir chez de Faverne. — Sofa au fond à droite ; une caisse à gauche ; panoplies au mur. Tableaux ; guéridon au milieu de la pièce ; pendules, vases, tapis, étagères ; fenêtre au fond à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

FABIEN, LOUISE, en sœur de charité.

FABIEN.

Eh bien, chère enfant, vous n'avez rien de nouveau à m'apprendre ?

LOUISE.

Rien, docteur... Depuis cinq jours que je suis ici, la fièvre et le délire n'ont pas quitté Gabriel... hier seulement, le calme est revenu, et j'ai dû m'éloigner de lui de peur qu'il ne me reconnaisse.

FABIEN.

Je vais le voir, tenter une dernière épreuve.

LOUISE.

Parlez-lui de son père, qui est arrivé hier et qu'il ne veut pas recevoir... Soyez éloquent ! dites-lui que, pour les blessures de l'esprit, il y a deux grands médecins, monsieur. Pour ceux qui souffrent injustement, il y a la prière ; pour ceux qui souffrent justement, il y a le repentir.

(Elle sort.)

SCÈNE II

DE FAVERNE, FABIEN.

DE FAVERNE.

Ah ! que c'est bon à vous d'être venu, docteur ! je ne vous ai point menti, allez, je suis horriblement souffrant.

FABIEN.

Qu'avez-vous ? Ce ne peut pas être votre blessure.

DE FAVERNE.

Non, grâce à Dieu, il n'y paraît pas plus maintenant que si c'était une simple piqûre de sangsue. Mais, vous allez vous moquer de moi, docteur... je crois que j'ai des vapeurs.

FABIEN.

Voyons votre pouls ? (Il lui tâte le pouls.) Nerveux et agité ! (On sonne, de Faverne tressaille.) Qu'avez-vous ?

DE FAVERNE.

Rien ! c'est plus fort que moi... Quand j'entends une sonnette, je tressaille, et puis, tenez, je dois pâlir. Je sens tout mon sang qui se retire vers le cœur.

FABIEN.

C'est évident... vous souffrez, mais ce n'est point une cause physique qui vous fait souffrir. Vous avez quelque douleur morale, une inquiétude grave, peut-être ?

DE FAVERNE.

Quelle inquiétude voulez-vous que j'aie ?... Tout va pour le mieux... Mon mariage avec mademoiselle Richard a lieu dans trois semaines.

FABIEN.

A propos de mariage, je vous rapporte le portefeuille que vous m'aviez confié, et dans lequel sont des papiers de famille.

DE FAVERNE.

Je vous avais dit de ne me le rendre que quand je serais guéri...

FABIEN.

Vous l'êtes... Calmez-vous seulement, et tout sera fini.

DE FAVERNE.

Calmez-vous ! c'est bien aisé à dire... Parbleu ! si je pouvais me calmer, je serais guéri...

FABIEN.

Il faut vous ménager, monsieur...

DE FAVERNE.

Au fait, je suis bien bon de me tourmenter ainsi... Bah ! je suis riche, je jouis de la vie... Cela durera tant que ça pourra. Ainsi, docteur, vous ne me conseillez rien ?

FABIEN.

Si fait : je vous conseille d'avoir confiance en moi et de me dire ce qui vous tourmente.

DE FAVERNE.

Vous croyez donc toujours que j'ai quelque chose que je n'ose dire?

FABIEN.

Je dis que vous avez un secret que vous gardez pour vous, un secret terrible, peut-être!

DE FAVERNE, se laissant tomber sur une chaise.

Terrible!... Oui docteur, oui : vous êtes un homme de génie, vous avez deviné cela. Oui, j'ai un secret et, comme vous le dites, un secret terrible!... un secret que j'ai toujours eu envie de dire à quelqu'un, et que je vous dirais à vous, si vous... si vous étiez confesseur au lieu d'être médecin.

FABIEN.

Si j'attendais que vous me dissiez vos secrets, vous ne vous y décideriez pas; je vais donc les dire, moi.

DE FAVERNE.

Vous! vous savez mes secrets, vous? Impossible!

FABIEN.

Ce qui vous tourmente,... ce qui vous donne cette surexcitation nerveuse, c'est que votre père est arrivé à Paris hier.

DE FAVERNE.

Mon père?

FABIEN.

Et que, comme votre père est un très-honnête homme et qu'on ne chasse pas son père comme on chasse une maîtresse, surtout quand il est à peu près sûr que son fils le déshonore...

DE FAVERNE.

Docteur!

FABIEN.

Que son fils le déshonore! Vous craignez qu'il ne dise que vous êtes né au village de Saint-Dolay, en Bretagne, et non à la Pointe-à-Pitre...

DE FAVERNE.

Monsieur!

FABIEN.

Que vous vous appelez Gabriel Lambert, et non le vicomte de Faverne.

DE FAVERNE.

Ah!

FABIEN.

Vous craignez, enfin, qu'il ne fasse manquer votre mariage avec mademoiselle Diane, en disant que vous vivez ici d'une industrie ténébreuse.... qui vous donne cette maladie de nerfs pour laquelle vous me consultez. Eh bien, maintenant, le conseil que vous me demandez, le voici : Implorez le pardon de votre père, implorez le pardon de Louise, quittez Paris... Partez avec eux pour Saint-Dolay, cachez-vous-y à tous les yeux, car votre père et Louise ne vous pardonneraient peut-être pas. (De Faverne tombe anéanti.) A propos, monsieur de Faverne, j'ai toujours oublié de vous parler d'une chose d'un médiocre intérêt pour moi, mais que je crois d'un grand intérêt pour vous.

DE FAVERNE.

De quelle chose ?

FABIEN.

Le billet de cinq cents francs que vous m'avez donné, en quittant ma maison, était faux.

DE FAVERNE.

Faux ? C'est étrange !... je vais vous rendre cinq cents francs... (Il va au secrétaire, tire la clef de sa poche et la met dans la serrure. — S'arrêtant.) N'y a-t-il pas une chose qui vous étonne comme moi, docteur ?

FABIEN.

Laquelle ?

DE FAVERNE.

C'est qu'on ait le courage de contrefaire un billet de banque.

FABIEN.

Cela m'étonne, parce que c'est une lâche et infâme action.

DE FAVERNE.

Infâme peut-être ; lâche, non ; savez-vous qu'il faut une main bien ferme pour écrire ces deux petites lignes : *La loi punit de mort le contrefacteur?*

FABIEN.

Seulement, cette main n'a pas la force de prendre un poignard et de s'en frapper quand arrive la condamnation qui doit conduire le faussaire à l'échafaud...

DE FAVERNE.

A l'échafaud ! oui, je comprends que l'on envoie un assas-

sin à l'échafaud ; mais avouez que guillotiner un homme pour avoir fait de faux billets, c'est bien cruel.

FABIEN.

Vous avez raison ; aussi je sais de bonne source que l'on doit incessamment adoucir cette peine et la borner aux galères.

DE FAVERNE.

Vous savez cela ! docteur, vous savez cela ; en êtes-vous sûr ?

FABIEN.

Je l'ai entendu dire à celui de qui la proposition même viendra.

DE FAVERNE.

Au roi?

FABIEN.

Au roi.

DE FAVERNE.

Au fait, c'est vrai, vous êtes médecin du roi par quartier. Ah ! le roi a dit cela ! Et quand la proposition doit-elle être faite ?

FABIEN.

Cela vous intéresse donc ?

DE FAVERNE.

Sans doute ; cela n'intéresse-t-il pas tout ami de l'humanité, d'apprendre qu'une loi trop sévère est abrogée ?

FABIEN.

Elle n'est point abrogée, monsieur ; seulement, les galères remplaceront la mort. Cela vous paraît-il une bien grande amélioration dans le sort des coupables?

DE FAVERNE, donnant cinq cents francs en or à Fabien.

Tenez, voilà cinq cents francs en or.

FABIEN.

Merci ! mais ce qui me reste à vous dire est encore plus important que ce que je vous ai dit.

DE FAVERNE.

Que vous reste-t-il donc à me dire ?

FABIEN.

Il me reste à vous dire que, comme, le même jour, le billet est allé à la Banque et a été reconnu faux, sachant que c'était moi qui l'avais donné à mon tapissier, avec trois autres, on

est venu aux renseignements chez moi ; et, comme j'ai beaucoup d'ordre, grâce à un carnet sur lequel j'inscris toutes mes recettes, j'ai pu donner les noms et les adresses.

DE FAVERNE, épouvanté.

Des quatre personnes qui vous avaient donné ces billets ?

FABIEN.

Non, de trois seulement. J'allais donner le nom de la quatrième, lorsqu'une jeune femme est tombée à mes pieds, et m'a conjuré, au nom de son enfant, de me taire.

DE FAVERNE.

Et...?

FABIEN.

Et j'ai dit qu'ayant oublié le nom et l'adresse de la quatrième personne, je ne pouvais les donner...

DE FAVERNE.

Vous avez fait cela, docteur !

FABIEN.

Oh ! pas pour vous !... mais pour cette jeune femme qui était à mes pieds.

DE FAVERNE.

Mais, cette jeune femme qui était à vos pieds, qui est-elle ?

FABIEN, montrant Louise, qui, pendant la fin de la scène, est entrée et s'est mise à genoux près de Faverne.

Celle qui est aux vôtres ! Adieu.

(Il sort.)

SCÈNE III

LOUISE, DE FAVERNE.

LOUISE, suppliante.

Gabriel !

DE FAVERNE, la prenant dans ses bras.

Louise ! Louise !

LOUISE.

J'ai pris pour te soigner ces pieux vêtements, afin que tu ne me reconnaisses pas.

DE FAVERNE.

C'était donc toi qui veillais jour et nuit à mon chevet ?

LOUISE.

N'était-ce pas mon devoir ?

DE FAVERNE.

Oh! tu es une sainte, et, moi, je suis un impie! Va chercher mon père et reviens avec lui!

(Louise s'élance hors de la chambre.)

SCÈNE IV

DE FAVERNE, seul; puis UN DOMESTIQUE.

Maintenant, je dois fuir Paris, m'ensevelir dans mon village, m'abriter sous la chasteté de l'épouse et l'innocence de l'enfant... Mais Diane! Diane!... Eh bien, je lui dirai que je n'ai pas pu réunir les derniers cent mille francs que son père exigeait... et elle m'oubliera!... Que va-t-elle dire?... moi qui me suis fait passer à ses yeux pour millionnaire! elle dira que je suis un honnête homme! (Il sonne.) Écrivons.

« Chère Diane,

» L'homme que j'avais chargé de réaliser ma fortune à la Guadeloupe, a vendu toutes mes propriétés, et, après avoir réalisé plus d'un million, s'est enfui en Amérique. Il ne me reste, pour toute fortune, que deux cent mille francs, c'est-à-dire les deux tiers seulement de la somme exigée par votre père. Plaignez-moi, Diane; je ne veux point rester à Paris pour être témoin du bonheur d'un autre. Oh! croyez-en le cri de mon cœur, je pars bien malheureux!

» A vous pour la vie!

» DE FAVERNE. »

Ah! je respire en pensant que ce nom est le dernier faux que je ferai.

(Il cachette la lettre et sonne.)

UN DOMESTIQUE.

M. le vicomte a sonné?

DE FAVERNE.

Oui... Portez cette lettre chez M. Richard. Vous la remettrez à mademoiselle Diane.

LE DOMESTIQUE.

Y a-t-il une réponse?

DE FAVERNE.

Non, probablement... Allez! (Le Domestique sort.) Et mainte-

nant, les voilà, je les entends; qu'ils viennent, le sacrifice est fait!

SCÈNE V

DE FAVERNE, LAMBERT, LOUISE.

DE FAVERNE.

Mon père, j'attends votre pardon à genoux...

LAMBERT.

Dans mes bras... le fugitif!... Oh! te voilà donc, malheureux et cher enfant!

LOUISE.

Je vous le disais bien toujours, mon oncle, qu'il nous reviendrait.

LAMBERT.

Oui; mais comment nous revient-il? Mieux vaudrait que, comme l'enfant prodigue, il nous revînt en haillons qu'avec tout ce luxe, dont nous ignorons la source, qu'avec ce titre ramassé sans doute dans la fange des tripots.

LOUISE.

Pas de récriminations, mon oncle, pardon complet. La miséricorde d'un père est infinie comme celle de Dieu.

LAMBERT.

Cependant, j'y mets une condition, c'est qu'il quittera Paris aujourd'hui même.

DE FAVERNE.

Dans une heure, mon père. Oh! ce Paris, ce pandémonium, cet enfer! Si vous saviez ce que j'y ai souffert, loin de me faire des reproches, vous me plaindriez.

LOUISE.

Oui, nous te plaindrons, nous te consolerons, Gabriel! Tu n'as pas vu ton fils; quand tu le verras, tu oublieras tout. Il est beau comme un ange du bon Dieu; il est chez le bon docteur Fabien, notre sauveur à tous. Tu vas le voir, tu vas l'embrasser. Au bout d'une heure, il t'aimera comme s'il avait toujours été près de toi. Puis nous partirons pour Saint-Dolay. Viens, Gabriel, viens!

LAMBERT.

Il faudra redevenir ce que tu n'aurais jamais dû cesser d'être, Gabriel, un laborieux paysan.

DE FAVERNE.

Oui; mais, avant de quitter cet appartement, il y a des papiers qu'il faut que j'emporte, d'autres que je dois brûler...

LAMBERT.

Ce que tu as à faire sera-t-il bien long ?

DE FAVERNE.

Un quart d'heure tout au plus, mon père.

LAMBERT, s'asseyant.

Nous attendrons.

(De Faverne va pour ouvrir une armoire en forme de caisse.)

LOUISE, s'appuyant au fauteuil de Lambert.

Oui, nous attendrons. Oh ! c'est si bon de se revoir, de se retrouver et d'être sûrs de ne plus se quitter...

(Entre un Domestique.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE qui a porté la lettre à Diane.

DE FAVERNE.

Quoi encore ?... J'avais défendu qu'on nous dérangeât.

LE DOMESTIQUE.

Pardon, monsieur le vicomte, c'est la réponse à la lettre que vous m'avez remise il y a un quart d'heure.

LAMBERT, avec ironie.

M. le vicomte !

LOUISE.

Patience, mon oncle, patience !

DE FAVERNE.

La réponse ! elle t'a donné la réponse ?

LE DOMESTIQUE.

La voici.

DE FAVERNE.

Ah ! mon Dieu, ma main tremble !... Qu'y a-t-il dans ce paquet ? Lisons la lettre d'abord.

LAMBERT.

Qu'y a-t-il ? Il semble bien agité.

LOUISE.

Mon Dieu, pourvu que ce ne soit pas quelque mauvaise nouvelle !

DE FAVERNE, après avoir décacheté la lettre d'une main tremblante, lit d'une voix entrecoupée.

« Mon cher Henri, je craignais, par pressentiment sans doute, quelque catastrophe dans le genre de celle qui vous est arrivée, et j'avais pris mes précautions d'avance en réalisant, moi aussi, grâce à quelques actions au porteur, grâce à quelques diamants dont je n'avais que faire, espérant bien que vous me trouveriez belle sans cela, cette somme de cent mille francs qui vous manque; et je vous l'envoie dans le paquet ci-joint, par votre domestique, qui ne sait pas ce qu'il vous porte. J'espère que vous ne sacrifierez pas notre bonheur à une fausse délicatesse, et que vous ne vous ferez pas scrupule de recevoir, à titre de prêt, cent mille francs de celle qui, dans quinze jours, signera

» DIANE, vicomtesse DE FAVERNE. »

Voilà bien autre chose, maintenant! Mon Dieu!... mon Dieu! (A son père et à Louise.) Attendez-moi ; cette lettre veut une réponse, je reviens. — Venez, François!

(Il sort comme un fou.)

SCÈNE VII

LAMBERT, LOUISE, puis LE DOMESTIQUE.

LAMBERT.

Qu'est-il arrivé ?

LOUISE.

Je ne sais; vous avez vu quel terrible effet a produit sur lui cette lettre ?

LAMBERT.

Terrible, non, car il y avait dans ses yeux, tandis qu'il la lisait, plus de joie que de terreur.

LOUISE.

Il va revenir... et nous expliquer...

LAMBERT.

Il va revenir ?

LOUISE.

N'avez-vous pas entendu ?... il l'a dit.

LAMBERT.

Et s'il ne revient pas ?

LOUISE.

Ah ! mon oncle, vous êtes cruel pour lui... Tenez... (La porte s'ouvre.) Tenez, le voilà.

LAMBERT.

Non, c'est un domestique.

LOUISE.

Une lettre ?

LE DOMESTIQUE.

De M. le vicomte.

LAMBERT.

Pour qui ?

LE DOMESTIQUE.

Pour vous.

LAMBERT.

Louise ! Louise !

LOUISE.

Lisez, mon oncle !

LAMBERT, lisant.

« Mon cher père, ma Louise vénérée, plaignez-moi ! la lettre que je viens de recevoir a changé toutes mes résolutions : il n'est plus question pour moi de départ et de repentir, et la fatalité veut que je marche dans la vie, non pas telle que vous me l'aviez montrée, mais telle que je me la suis faite. Quittez Paris, emportez mon amour, Louise, ma reconnaissance, mon père, mais ne faites aucune tentative pour me ramener à vous et au bien, elles seraient inutiles ; je suis sur une pente glissante que je dois suivre jusqu'au bout, elle me mènera à la fortune ou à...

» Oubliez-moi, ou plutôt, non, ne m'oubliez pas, et priez pour moi.

» GABRIEL. »

Que t'avais-je dit ?

LOUISE.

Hélas ! notre dernière espérance !

LAMBERT.

Oh ! mes pressentiments. (Au Domestique.) Je veux le voir !

LE DOMESTIQUE.

Qui cela, monsieur ?

LAMBERT.

Mon fils !

LE DOMESTIQUE.

Je ne sais si c'est M. le vicomte que vous appelez votre fils?

LAMBERT.

C'est l'homme qui me quitte, c'est l'homme qui vient de sortir de cette chambre, c'est l'homme qui t'a remis cette lettre.

LE DOMESTIQUE.

Vous ne pouvez pas voir M. le vicomte.

LAMBERT.

Pourquoi cela ?

LE DOMESTIQUE.

Parce qu'il est monté en voiture en disant qu'il ne rentrerait pas.

LAMBERT, s'asseyant.

Je l'attendrai.

LE DOMESTIQUE.

Impossible, monsieur !

LAMBERT.

Comment impossible ?

LE DOMESTIQUE.

Des étrangers ne peuvent rester chez M. le vicomte, quand M. le vicomte n'y est pas.

LAMBERT.

Des étrangers ? moi son père ? elle ?... Ah ! misérable !

LOUISE.

Mon oncle !

LAMBERT.

Le père ne peut rester chez son fils! et quand je pense que tout à l'heure, là, là, à cette place, croyant à ses paroles, à ses promesses, à son repentir, je l'ai tenu entre mes bras, serré contre mon cœur ! et, quand je pouvais étouffer ce monstre d'ingratitude et de mensonge, je l'ai appelé mon enfant, mon Gabriel !...

LOUISE.

Cet homme obéit aux ordres qu'il a reçus.

LAMBERT.

Tu as reçu l'ordre de nous chasser ?

LE DOMESTIQUE.

J'ai dit à monsieur ce que j'avais à lui dire.

LAMBERT.

O mon Dieu! aussi loin que vos regards peuvent s'étendre, avez-vous vu jamais chose plus impie, qu'un fils faisant chasser son père par des valets!

LOUISE.

Venez, mon oncle, venez!

LAMBERT.

O fils dénaturé, je te maudis! je maudis l'heure de ta naissance... je maudis l'heure où je t'ai appelé pour la première fois mon fils... je maudis l'heure où tu m'as appelé ton père pour la première fois!...

LOUISE.

Venez, mon oncle, venez!

LAMBERT.

Va donc loin de nous où ta destinée t'entraine! et bénie soit l'heure de ma mort, si elle sonne avant celle de ton déshonneur!

LOUISE, l'entraînant.

Venez, mon oncle, venez!

LAMBERT.

Maudit dans ce monde! maudit dans l'éternité! (Il sort entraîné par Louise.) Maudit! maudit! maudit!

(Le Domestique sort.)

SCÈNE VIII

DE FAVERNE, seul, complétement abattu et les bras pendants.

Oh! oui, terrible! terrible! soyez satisfait, mon père; je n'ai pas perdu un mot de votre malédiction... De l'air!... j'étouffe!... (Il va à la fenêtre et l'ouvre.) Oh! mon Dieu! (Il se couche sur un canapé.) Le sommeil! l'oubli! la mort! Oh! que, par un coin de cette fenêtre entr'ouverte, il voie... gémissant, irrésolu, tremblant, celui qui met le pied dans la route du crime... Mon Dieu!... mon Dieu!

La nuit s'est faite peu à peu sur le théâtre; un homme apparaît à la fenêtre et l'escalade doucement; il regarde autour de lui, tire de sa poche une lanterne sourde, et arme un pistolet qu'il tenait à la main.

SCÈNE IX

DE FAVERNE, GASPARD.

Faverne, au bruit du pistolet qu'on arme, ouvre les yeux, et voit un homme armé à quelques pas de lui.

DE FAVERNE.

Qu'est-ce que cela?

(Il referme les yeux et se tient immobile.)

GASPARD, l'apercevant à la lueur de sa lanterne.

Un homme! (S'approchant.) Il dort! Voyons donc! voyons donc! la maison me paraît bonne! Ah! une caisse; la clef y est... Fenêtre ouverte... clef au secrétaire; on a préparé ça pour moi. (Il regarde du côté de Faverne.) Bonne nuit!

(Il ouvre le secrétaire de la main droite en passant le pistolet sous son bras gauche.)

DE FAVERNE.

Et moi qui ai laissé la clef à ce secrétaire! Je suis perdu!

(Il se lève, et, sur la pointe du pied, va au voleur.)

GASPARD.

Des billets de banque! Mais qu'est-ce que cela? La planche avec laquelle on les fabrique... Je suis volé!

DE FAVERNE, qui est arrivé derrière le voleur, tire le pistolet par la crosse et le lui applique sur le front, au moment où il se retourne.

Pas un mouvement, ou tu es mort!

GASPARD, dirigeant sur lui la lumière de sa lanterne.

Tiens, Gabriel!

DE FAVERNE, le regardant.

Gaspard!

GASPARD.

Rends-moi mon pistolet, il n'est pas chargé, c'est pour effrayer les clients.

(Il reprend son pistolet.)

GABRIEL.

Gaspard!

GASPARD rend la planche.

Oui, Gaspard, ton compatriote et ton ami. Ah! nous contrefaisons les billets de banque?... Ça rapporte, mais, tu sais, la loi...

DE FAVERNE.

Eh bien, va me dénoncer.

GASPARD.

Moi ! me prends-tu pour un faux frère?... Tu as embrassé un métier périlleux mais lucratif; je ne t'en veux pas!

DE FAVERNE.

Tais-toi.

GASPARD.

Va fermer la fenêtre. Ce n'est pas pour te commander, mais, si j'y allais moi-même, on pourrait reconnaître mon profil.

DE FAVERNE.

Qui cela ?

GASPARD.

Les gens qui me poursuivent.

DE FAVERNE.

Tu étais donc poursuivi ?

GASPARD.

Depuis six mois, je ne fais que ça !... J'en ai des crampes dans les mollets. Aussi, je n'ai pas, comme toi, le temps de dormir sur mon canapé. (De Faverne ferme la fenêtre, puis le rideau.) Tu as raison, ferme les rideaux; deux précautions valent mieux qu'une ! Maintenant, là, voyons, causons comme deux bons amis !

(Il allume un candélabre.)

DE FAVERNE.

Que fais-tu ?

GASPARD.

Je n'aime pas à causer dans l'obscurité, moi!

DE FAVERNE.

Mais tu disais que tu étais poursuivi.

GASPARD.

Bon !... Ils ne viendront pas me chercher ici, chez toi... Comment t'appelles-tu de ton nouveau nom?

DE FAVERNE.

Que t'importe ?

GASPARD.

Oh! à un ami, lui faire des cachotteries!

DE FAVERNE.

Le vicomte de Faverne.

GASPARD.

Il ne viendront pas me chercher chez le vicomte de Faverne, un millionnaire.

DE FAVERNE.

Mais comment es-tu ici ?

GASPARD, emboîtant le pas à de Faverne, qui traverse la scène.

J'étais en train de flâner chez un joaillier pendant qu'il dormait. Il se réveille et se met à crier au voleur!... Moi, pas bête, au lieu de sortir dans la rue, où j'étais immanquablement pincé, j'enfile un escalier, je trouve une chambre à l'entre-sol, j'y entre, je ferme la porte derrière moi... Je vais à la fenêtre : douze pieds du sol!... je saute dans la cour... j'enjambe un mur, deux murs, trois murs... ça ne finissait plus, les murs... je me trouve dans ton jardin. Un pressentiment me dit que je suis dans le jardin d'un ami, et, vous le voyez, vicomte, je ne m'étais pas trompé.

DE FAVERNE, s'arrêtant.

Tu as fini ta narration?

GASPARD.

Oui ! tu peux marcher maintenant; je te dirai seulement : Cher ami, quitte le métier, quitte le métier, ou tu finiras mal.

DE FAVERNE.

Assez; désires-tu autre chose ?

GASPARD.

Je crois bien que je désire autre chose! je désire quitter la France; mais pour cela, tu comprends, il faut de la monnaie blanche.

DE FAVERNE.

Combien te faudrait-il ?

GASPARD.

Pour gagner la frontière ?

DE FAVERNE.

Oui.

GASPARD.

En conscience, je ne peux pas à moins de mille francs.

DE FAVERNE, lui donnant un billet de banque.

Tiens, les voilà !

GASPARD.

Un billet? Ah ! tu veux non-seulement voler un ami, mais encore le compromettre.

DE FAVERNE.

Gaspard !

GASPARD.

Ah ! nous essayons de glisser notre marchandise, même à notre petit ami !

DE FAVERNE.

C'est de l'or que tu désires ?

GASPARD.

J'ai toujours eu un faible pour ce qui brille, et pourtant le proverbe dit : « Tout ce qui brille n'est pas or. »

DE FAVERNE, prenant un rouleau de mille francs dans le secrétaire qu'il referme.

Tiens, voilà un rouleau de mille francs.

GASPARD.

Un rouleau de mille ?

DE FAVERNE.

Compte si tu veux.

GASPARD.

Oh ! après toi, jamais !... Maintenant, je t'emprunte ce manteau. (Il s'enveloppe du manteau de Gabriel.) Demain, tu recevras une lettre de moi, datée de Bruxelles.

DE FAVERNE.

Inutile ! adieu. (Il sonne.) Reconduisez monsieur par la rue du Helder.

GASPARD.

Adieu, cher ! (Bas.) Et, si tu m'en crois, suis le conseil que je t'ai donné : quitte ton métier, ou tu finiras mal !

LE DOMESTIQUE.

Par où diable est-il entré, celui-là ? Il a une singulière tournure.

GASPARD.

Au revoir, cher vicomte ! c'est convenu, à demain au cercle. (Au Domestique.) Montrez-moi le chemin, domestique.

(Il sort avec le Domestique.)

LE DOMESTIQUE, rentrant, à de Faverne.

M. le vicomte est-il visible ?

DE FAVERNE.

Pour toute personne venant de la part de M. Richard ou de mademoiselle Diane seulement.

LE DOMESTIQUE.

Précisément, il y a là un monsieur qui vient de la part de mademoiselle Diane.

DE FAVERNE.

A-t-il dit son nom ?

LE DOMESTIQUE.

M. de Lussan.

DE FAVERNE.

Faites entrer !

SCÈNE X

DE FAVERNE, DE LUSSAN.

DE FAVERNE.

Soyez le bienvenu, monsieur.

DE LUSSAN.

Vous a-t-on dit, monsieur, que j'ai fait prendre, jusqu'au jour où il n'y a plus eu de danger, tous les jours, des nouvelles de votre blessure ?

DE FAVERNE.

Oui, monsieur ; je vous en suis reconnaissant... Ne me faisiez-vous pas dire, monsieur, que vous veniez de la part de mademoiselle Diane ?

DE LUSSAN.

Je la quitte à l'instant, monsieur, et elle m'a officiellement annoncé, après lecture d'une lettre qu'elle a reçue de vous, que, dans quinze jours, elle serait votre femme. (Les deux hommes se saluent.) Alors, j'ai cru que l'amour très-violent que j'avais pour mademoiselle Richard, et l'amitié très-sincère qui en sera la suite, m'imposaient un devoir sacré.

DE FAVERNE.

Parlez, monsieur, je vous écoute. Quel est ce devoir ?

DE LUSSAN.

Répondez-moi, monsieur, comme à un homme qui vient vous dire : Mademoiselle Diane était tout pour moi, j'aurais donné ma fortune, ma vie, mon honneur même pour la voir heureuse ; mais, en lui faisant le sacrifice de mon honneur, je n'aurais point voulu qu'elle portât un nom déshonoré, parce que, avant tout, la respectant, je la voudrais respectée de chacun. Eh bien, malgré tout ce que l'on dit sur vous,

monsieur de Faverne, je veux bien vous croire un honnête homme.

DE FAVERNE.

Vous voulez bien... La forme n'est pas courtoise.

DE LUSSAN.

Eh bien, soit ! disons mieux : je vous crois honnête homme; maintenant, elle va changer son nom contre le vôtre... Eh bien, permettez-moi une dernière question. Votre nom est-il bien Henri de Faverne ?

DE FAVERNE.

M. Richard sur ce point est renseigné, et les renseignement que je lui ai donnés lui suffisent.

DE LUSSAN.

Mais moi, monsieur, moi qui vous cède la place, moi qui renonce à la femme que j'aime, je ne suis pas renseigné, et je désire l'être. Votre nom, monsieur est-il bien Henri de Faverne ?

DE FAVERNE.

Et vous demandez ?

DE LUSSAN.

Je vous demande votre parole d'honneur !

DE FAVERNE.

Eh bien, monsieur, je vous donne ma parole...

(Un coup de sonnette retentit.

DE LUSSAN.

Qu'avez-vous ?

DE FAVERNE.

Rien ! un coup de sonnette inattendu.

LE DOMESTIQUE, entrant.

Je demande pardon d'interrompre monsieur, malgré son ordre; mais monsieur a remonté ses écuries il y a trois mois... et c'est le garçon de banque qui vient...

DE FAVERNE.

A neuf heures du soir ?

LE DOMESTIQUE.

Il est venu trois fois dans la journée ; monsieur étant occupé, on lui a dit que monsieur n'y était pas, et, comme, demain matin, il y aura protêt, et que monsieur nous a dit...

DE FAVERNE.

C'est bon. De combien est le billet ?

LE DOMESTIQUE.

De cinq mille francs.

DE FAVERNE, ouvrant le portefeuille que lui a tendu Fabien et y prenant cinq billets de banque.

Payez, et rapportez-moi le billet.

(Le Domestique sort.)

DE LUSSAN, à part.

C'est singulier ! comme sa main tremble.

DE FAVERNE.

Vous voyez, monsieur, que je fais honneur à ma signature! (Le Domestique rentre.) Eh bien, que me veut-on encore?

LE DOMESTIQUE.

Le porteur du billet désirerait dire un mot à M. le vicomte.

DE FAVERNE.

Je n'ai point affaire à cet homme. Il a son argent, qu'il s'en aille.

SCÈNE XI

LES MÊMES, L'AGENT qui s'est présenté le matin à Fabien.

L'AGENT.

Pardon, monsieur, mais, si vous n'avez point affaire à moi, moi, j'ai affaire à vous.

DE LUSSAN, à part.

Que signifie tout cela ?

DE FAVERNE, à l'Agent.

Parlez alors, monsieur; mais parlez vite, je suis pressé.

L'AGENT.

Eh bien, j'ai affaire à vous pour vous dire que vous êtes un faussaire. (Lui sautant au collet.) Au nom de la loi, je vous arrête.

DE FAVERNE.

Je suis perdu!

DE LUSSAN.

Oh! le malheureux !

L'AGENT.

Oh! il y a longtemps que je te surveillais, Gabriel Lambert!

DE LUSSAN.

Gabriel Lambert !

DE FAVERNE.

Oh ! mieux vaut en finir tout de suite !

(Il s'élance sur un poignard turc suspendu à la muraille, au milieu d'un trophée d'armes.)

L'AGENT.

A moi !

(Deux Agents de police paraissent aux autres portes.)

DE FAVERNE.

Oh ! je n'en veux pas à votre existence, vous n'avez rien à craindre, et c'est de moi seul que je veux faire justice.

DE LUSSAN.

Arrêtez, malheureux !

DE FAVERNE. se tordant les bras et laissant tomber son poignard.

Ah ! voilà donc la fin !

L'AGENT.

Allons, emparez-vous de ce gaillard-là !

DE FAVERNE.

Non, non, pourvu qu'on me laisse aller en voiture, je ne dirai pas un mot, je ne ferai pas une tentative d'évasion ! Monsieur de Lussan, un mot à ces messieurs !...

DE LUSSAN, à l'Agent.

Mais je n'ai aucune influence !

DE FAVERNE.

Essayez !

DE LUSSAN, à l'Agent.

Monsieur, ce malheureux me prie d'intercéder en sa faveur. Il est connu dans tout le quartier... il a été reçu dans le monde. Eh bien, je vous en supplie, épargnez-lui des humiliations inutiles.

L'AGENT.

J'y consens, monsieur !

DE LUSSAN.

Ayez la bonté d'envoyer chercher un fiacre.

DE FAVERNE.

Et faites-le approcher de la porte qui donne dans la rue du Helder.

L'AGENT, à l'un de ses hommes.

Soit ! faites avancer un fiacre.

(Un Agent sort.)

DE FAVERNE, à de Lussan.

Monsieur, c'est mon fatal amour qui m'a conduit où j'en suis. Monsieur, au nom de votre respect pour votre mère, ne dites pas l'affreuse vérité à mademoiselle Richard.

DE LUSSAN.

Mais que lui dirai-je enfin ?

DE FAVERNE.

Soyez noble et généreux jusqu'au bout. Dites-lui... dites-lui que ma blessure s'est rouverte et que je suis mort des suites de ma blessure.

DE LUSSAN.

Je vous donne ma parole que je le lui dirai.

DE FAVERNE.

Et dites-lui qu'avant de mourir je vous ai chargé de lui remettre ces papiers, qu'elle m'a envoyés, il y a deux heures. (Il lui donne les billets de banque qu'il a reçus de Diane. — L'homme de police rentre.)

L'AGENT.

La voiture attend. (Faisant signe à ses hommes.) Allons !

ACTE QUATRIÈME

L'intérieur d'une prison. — Porte à droite ; une table, un escabeau, un lit.

SCÈNE PREMIÈRE

GABRIEL, assis contre son lit, courbé en deux, la tête cachée entre ses mains ; puis LAMBERT et LE GEOLIER.

GABRIEL.

A mort ! à mort ! Que faire ?... à qui m'adresser ?

LAMBERT, entrant avec le Geôlier.

C'est ici ?

LE GEOLIER.

Oui, tenez, le voilà... — Voilà monsieur votre père. (Gabriel ne bouge pas.) Vous ne répondez pas !

(Il sort.)

LAMBERT.

Il sera mort avant que le bourreau ait exécuté la sentence. (Se rapprochant.) Gabriel ! Gabriel! Il ne m'entend pas... C'est moi... C'est ton père !

(Il lui touche l'épaule.)

GABRIEL.

Vous savez, mon père, condamné à mort !

LAMBERT.

Aussi je viens t'aider à mourir. Le chemin qui conduit à l'échafaud est dur, mais ton père vient t'offrir son bras pour y monter.

GABRIEL.

Condamné à mort !... Comprenez-vous ce que ces trois mots ont de lugubre, et comme ils tintent à mon oreille ?... Mais moi, mon père, je ne suis pas un meurtrier... je ne suis pas un assassin... je n'ai pas répandu le sang. — Oh ! vous ne me dites rien? mais trouvez donc une parole d'espoir !

LAMBERT.

Gabriel, les paroles d'espoir ne peuvent maintenant arriver à toi que venant du ciel... Dieu seul est tout-puissant... Dieu seul peut te faire miséricorde... Roi de la vie, il l'est aussi de la mort.

GABRIEL.

Mais la miséricorde de ce Dieu dont vous me parlez, mon père, n'empêchera pas que demain l'échafaud... Non... non... je ne veux pas !

LAMBERT.

Tu es bien coupable, mon pauvre enfant; mais le repentir peut t'absoudre.

GABRIEL.

Le repentir, m'absoudre ?... Mais cette absolution du repentir empêchera-t-elle que demain... ? Voyons, mon père ! cherchez un moyen; une fois déjà vous m'avez donné l'existence... Permettrez-vous qu'on m'enlève ce souffle que je tiens de vous et de Dieu... de ce Dieu que vous dites tout-puissant ?

LAMBERT.

Le malheureux ! il blasphème quand il devrait prier.

GABRIEL.

Et quand je pense que je pouvais, au lieu de venir à Paris, rester dans notre beau village de Saint-Dolay, que j'ai dédaigné autrefois et que je regrette à cette heure, quand je pense que j'y pouvais vivre heureux et tranquille, de cette douce vie du fermier ! Oh ! mon Dieu Seigneur, cette vie méprisée, rendez-la-moi ! rendez-moi ces mille bruits du matin qui m'éveillaient avec l'aurore... rendez-moi le travail, rendez-moi la fatigue... le soleil qui brûle, la pluie qui glace !... Mais non, non, non... Ce serait trop, mon Dieu !... ce serait la récompense au lieu de l'expiation... Non, punissez-moi, mon Dieu. Il y a en face de l'embouchure de la Vilaine, à deux lieues de la côte, un îlot dénudé, fouetté du vent, battu des vagues, presque entièrement couvert par l'Océan aux marées hautes... la tempête l'habite et y rugit pendant six mois de l'année. — Transportez-moi sur ce rocher, mon Dieu ! par pitié !... Les pêcheurs, en passsant, m'y jetteront un morceau de pain et m'y tendront un verre d'eau. J'aurai faim !... j'aurai soif... j'aurai froid... Mais je vivrai ! je vivrai !

LAMBERT.

Malheureux enfant, si tu ne nous avais point chassés il y a trois mois, Louise et moi, si tu nous avais suivis à Saint-Dolay, comme tu nous avais promis de le faire... la justice t'aurait oublié peut-être, et tu serais là-bas, avec nous au milieu de nos amis, tandis qu'au contraire...

GABRIEL.

Mais ne me dites donc point cela... Vous voyez bien que vous me tuez ! (Un Geôlier entre.) Qui entre ici ? qui vient ? qui est là ?

SCÈNE II

LES MÊMES, LE GEOLIER.

LE GEOLIER.

Voici votre souper... Voulez-vous autre chose ? Demandez ; tout ce que vous désirez, on vous le donnera.

GABRIEL.

Oui, je le savais; oui, on m'avait dit que c'était ainsi, et qu'une fois l'arrêt prononcé... on ne refusait plus rien à l'homme à qui l'on allait enlever tout. Je ne demande rien, je ne veux rien... Est-ce que l'on peut désirer quelque chose quand on va mourir ? Mais dites-moi seulement : a-t-on fait passer à M. Fabien la lettre que l'aumônier des prisons lui a écrite en mon nom.

LE GEOLIER.

Elle est partie il y a deux heures.

GABRIEL.

Et la lui a-t-on bien remise à lui-même ?

LE GEOLIER.

Oui, et il a dit qu'il viendrait à neuf heures.

GABRIEL.

Merci. (L'heure sonne). Quelle heure est cela ?

LE GEOLIER.

C'est huit heures... Quand demain vous entendrez sonner six heures...

GABRIEL.

Ce sera donc pour sept heures ? J'ai encore onze heures à vivre. (Au Geôlier.) Je vous en prie, mon ami, aussitôt que le docteur Fabien se présentera à la porte, amenez-le-moi.

SCÈNE III

LAMBERT, GABRIEL.

LAMBERT.

Que lui veux-tu donc, au docteur Fabien, Gabriel ?

GABRIEL.

Moi ? Rien, mon père... Le voir une fois encore avant que de mourir.

LAMBERT.

Ne vaudrait-il pas mieux passer ces derniers instants avec l'aumônier de la prison ?

GABRIEL.

L'aumônier de la prison ne peut rien pour moi, et le docteur peut me sauver la vie.

LAMBERT.

Que veux-tu dire ?

GABRIEL.

Oh ! je m'entends !... je m'entends !...

LAMBERT.

Enfin, te voilà plus calme.

GABRIEL.

Je suis plus calme parce que j'espère... Oh ! vous ne savez pas quel homme c'est que le docteur Fabien... Il me semble que, s'il était là, je serais à moitié sauvé... Écoutez !

LAMBERT.

Quoi ?

GABRIEL.

Écoutez... Est-ce que vous n'entendez pas le bruit d'une voiture ?

LAMBERT.

Non.

GABRIEL.

Je l'ai entendu, moi !...

LAMBERT.

Il n'est que huit heures. Le docteur a fait dire à une heure seulement.

GABRIEL.

Mon père, vous ne le connaissez pas... Un autre viendrait une demi-heure plus tard, lui viendra une demi-heure plus tôt. Tenez, on vient, des pas retentissent dans le corridor. La porte s'ouvre... C'est lui !

SCÈNE IV

LES MÊMES, FABIEN.

FABIEN.

Vous m'avez fait demander et je me rends à votre prière, monsieur.

GABRIEL.

Oh ! soyez béni, vous qui n'avez pas craint de venir vers un misérable tel que moi !

FABIEN, au Geôlier.

Laissez-nous, mon ami.

GABRIEL, à Lambert.

Mon père, mon père ! c'est le docteur Fabien, dont je vous ai tant parlé. (Lambert, préoccupé, salue machinalement. — Au doc-

teur.) Vous savez, docteur, c'est pour demain ! (A Lambert.) Mon père, laissez-moi un instant seul avec M. Fabien, vous reviendrez tout à l'heure. Je voudrais lui parler.

LAMBERT.

Eh bien, parle.

GABRIEL.

Mais lui parler seul. Docteur, dites-lui que je désire rester seul avec vous. Quant à moi, j'y renonce, mes forces sont brisées.

LAMBERT.

On m'avait promis que je resterais avec lui jusqu'au dernier moment... J'en ai obtenu la permission, pourquoi veut-on m'éloigner ?

FABIEN.

On ne vient pas vous arracher à votre fils, monsieur : c'est votre fils, au contraire, qui désire rester un instant seul avec moi.

LAMBERT.

Alors, je m'en vais; mais je resterai tout près de son cachot.

(Il sort. Le Geôlier referme la porte.)

SCÈNE V

GABRIEL, FABIEN.

FABIEN.

Eh bien, monsieur, nous voilà seuls; que puis-je faire pour vous ? Parlez.

GABRIEL.

Vous pouvez me sauver, docteur !

FABIEN.

Moi ?

Gabriel veut lui prendre la main, Fabien la retire.

GABRIEL.

C'était bon quand j'étais libre. Je suis condamné, laissez-moi votre main ! (Il lui baise la main.) Écoutez !

FABIEN.

J'écoute.

GABRIEL.

Vous rappelez-vous, un jour que nous étions assis l'un près de l'autre, rue Taitbout, comme nous le sommes en ce

moment, et que je vous montrais, écrits sur un billet de banque, ces mots : *La loi punit de mort le contrefacteur ?*

FABIEN.

Oui.

GABRIEL.

Vous rappelez-vous que je me plaignis alors de la dureté de cette loi, et que vous me dites que le roi avait l'intention de demander aux Chambres une commutation de peine ?

FABIEN.

Oui, je me le rappelle encore.

GABRIEL.

Eh bien, je suis condamné à mort ; avant-hier, mon pourvoi en cassation a été rejeté ; il ne me reste d'espoir que le pourvoi en grâce que j'ai adressé hier à Sa Majesté.

FABIEN.

Je comprends.

GABRIEL.

Vous êtes toujours médecin du roi par quartier ?

FABIEN.

Oui, et même, en ce moment, je suis de service.

GABRIEL.

Eh bien, docteur, en votre qualité de médecin du roi, vous pouvez le voir à toute heure; voyez-le, je vous en supplie !... dites-lui que vous me connaissez, ayez ce courage. Demandez-lui ma grâce, demandez-la-lui !

FABIEN.

Mais cette grâce, en supposant que je la puisse obtenir,... ne sera jamais qu'une commutation de peine.

GABRIEL.

Je le sais bien.

FABIEN.

Et cette commutation de peine, ne vous abusez pas ! ce sera les galères à perpétuité.

GABRIEL.

Que voulez-vous ! cela vaudra toujours mieux que la mort. Oui, oui, je comprends ce qui se passe en vous... Vous me méprisez, vous me trouvez lâche ! vous me dites qu'il vaut mieux mourir... une fois... dix fois... cent fois, que de traîner à perpétuité, quand on a trente ans surtout, le boulet de l'infamie. Docteur, j'ai peur de la mort... sauvez-moi...

c'est tout ce que je demande... Ensuite, ils feront de moi tout ce qu'ils voudront.

FABIEN.

Je tâcherai !

GABRIEL, lui baisant la main malgré lui.

Ah ! docteur... Je le savais, que mon unique, mon dernier espoir était en vous.

FABIEN, honteux, retirant sa main.

Adieu, monsieur !

GABRIEL.

Adieu ! Que me dites-vous là ? Ne reviendrez-vous point ?

FABIEN.

Je reviendrai si j'ai réussi.

GABRIEL.

Mais c'est au contraire si vous n'avez pas réussi qu'il faut revenir, mon Dieu ! que deviendrais-je, si je ne vous revoyais pas !... Jusqu'au pied de l'échafaud, je vous attendrais, et quel supplice qu'un pareil doute ! Revenez, je vous en supplie, revenez !

FABIEN.

Je reviendrai.

GABRIEL, se levant vivement.

Envoyez-moi mon père, docteur, envoyez-moi mon père, Je ne veux pas rester seul... La solitude, c'est le commencement de la mort !

FABIEN.

Faites rentrer le père du prisonnier.

(Il sort.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, LAMBERT, LOUISE.

LOUISE, se jetant dans ses bras.

Gabriel ! mon Gabriel !

GABRIEL.

Louise, ici !

LAMBERT.

Oui, elle aussi a voulu te dire un dernier adieu.

LOUISE.

J'ai voulu t'apporter le dernier adieu de ton enfant... de notre fils.

GABRIEL, écoutant.

Ah! voilà la voiture qui part.

LOUISE.

Tiens, Gabriel! j'ai coupé, sur la tête du pauvre orphelin, cette mèche de cheveux que je lui ai fait embrasser, pour te l'apporter encore tiède de son baiser.

GABRIEL.

Merci, merci de cette pensée! (A part) Si la voiture va bien, dans cinq minutes, il peut être aux Tuileries.

LOUISE.

Le pauvre enfant avait l'air de comprendre que je le quittais pour t'apporter notre dernier adieu. Il pleurait si fort, que j'ai hésité entre lui et toi. Je voulais te l'amener; mais j'ai pensé que la vue de la pauvre petite créature t'ôterait le courage; et puis je n'ai pas voulu que le pauvre enfant vît son père pour la première et la dernière fois dans un cachot.

GABRIEL, à part.

A cette heure, le docteur entre chez le roi; s'il allait ne pas être reçu, si le roi n'était pas aux Tuileries... ou si même il avait fait défendre sa porte!... Ah! cette attente est horrible.

(Il se lève et marche à grands pas.)

LOUISE.

Tu n'as rien à me répondre, Gabriel, même quand je te parle de notre enfant.

GABRIEL.

Notre enfant, oui, notre enfant! Que dis-tu? est-il là?

LOUISE.

Mon Dieu! mon Dieu!... Voudrais-tu le voir?

GABRIEL.

Oui... On dit que la prière des enfants est toute-puissante sur le Seigneur... Mais tu m'as dit que tu ne l'avais point amené.

LOUISE.

Je mentais; j'avais peur que tu ne refusasses de l'embrasser. Il est là. Attends! attends! je vais le chercher.

LAMBERT.

Ah! il y a donc encore un bon sentiment dans ce cœur-là!

LOUISE, rentrant avec l'enfant.

Tiens... c'est lui... le voilà...

GABRIEL.

Il te ressemble... Pauvre petit !...

LOUISE.

Louis,... c'est ton père... embrasse-le...

GABRIEL.

Ah ! ma pauvre Louise !... avec toi et cet enfant-là dans une chaumière...

LOUISE.

Gabriel !... Gabriel !...

GABRIEL.

Lui as-tu appris à prier ?

LOUISE.

Avant qu'il pût parler, je lui avais appris à joindre les mains.

GABRIEL.

Je me souviens qu'un grand navigateur voguait sur une mer inconnue, cherchant l'Inde, lorsque son vaisseau fut assailli par une tempête; haletant, éperdu, ne sachant à qui demander secours,... Albuquerque jette un regard autour de lui... A ses pieds, sur le pont, à la lueur d'un éclair, il vit un enfant qui souriait... Il eut une révélation... prit l'enfant, le souleva entre ses bras... criant à Dieu : « Seigneur ! Seigneur ! en faveur de l'innocence de cet enfant... pardonnez à nous autres malheureux pécheurs !... » Et l'éclair s'éteignit... la foudre se tut, la tempête tomba... vaisseau et passagers, tout fut sauvé !... (Élevant l'enfant dans ses bras.) Seigneur !... Seigneur !... en faveur de l'innocence de cet enfant, pardonnez-moi !...

LOUISE, à genoux.

Pardonnez-lui, Seigneur !

GABRIEL, l'œil fixe, l'oreille tendue.

Écoute. N'as-tu pas entendu parler dans le couloir de la prison ?

LOUISE.

Non.

GABRIEL.

Le temps passe ! le temps passe ! Tiens, prends l'enfant et fais-lui joindre les mains.

LOUISE.

Mais qu'attends-tu donc?

GABRIEL.

Ce que j'attends?... (Il court à la porte et écoute.) Ce que j'attends?... C'est ma grâce! c'est la vie!... la liberté peut-être!

LAMBERT.

Ah! que dit-il? que dit-il?

LOUISE.

Mon oncle, avez-vous entendu?... il parle de sa grâce, de la vie, de la liberté!

GABRIEL.

Je dis que le docteur Fabien... (Le premier coup de dix heures sonne.) Écoutez, à cette heure, il a vu le roi; à cette heure, mon sort est décidé. Oh! le roi est bon, le docteur est puissant, il a obtenu ce qu'il demandait... Que c'est beau un honnête homme! Il sort des Tuileries. Il revient vers la prison. Oh! chaque seconde de retard est aussi longue qu'une année de tortures!...

LOUISE.

Mon oncle! mon oncle! Gabriel devient fou!

LAMBERT.

Je ne crois pas; seulement, j'en suis à le désirer pour lui.

GABRIEL.

Le bruit de la voiture, je l'ai entendu! (Les repoussant et courant à la porte.) Écoutez... on vient, c'est lui! sauvé! (On ouvre la porte du fond.) Est-ce vous, docteur? Oui, oui, oui, parlez... j'attends... je meurs.

SCÈNE VII

LES MÊMES, FABIEN.

GABRIEL.

Vous ne me répondez pas? Oh! je suis toujours condamné.

FABIEN.

Du calme. J'ai vu le roi.

LAMBERT et LOUISE.

Le roi!

GABRIEL.

Parlez, parlez!

FABIEN.

Il vous fait grâce de la vie.

GABRIEL.

Ah! cette fois, je puis vous remercier, mon Dieu! (Il embrasse Louise et il embrasse l'enfant.) Enfant, enfant, le Seigneur a entendu ta prière. Le roi fait grâce, entendez-vous, mon père?

(Il veut embrasser Lambert qui le repousse.)

LAMBERT.

Mais à quelles conditions le roi a-t-il fait grâce?

FABIEN.

A quelles conditions?

LAMBERT.

Oui. Vous avez dit que le roi lui faisait grâce de la vie; on ne fait point grâce d'un pareil crime sans conditions.

FABIEN.

En faveur de son âge, d'abord. Puis il a été reconnu...

LAMBERT.

Ne mentez pas, monsieur, cela va mal à une nature loyale comme la vôtre. A quelles conditions? Dites, je le veux.

FABIEN.

La peine a été commuée en celle des travaux forcés à perpétuité...

LAMBERT.

C'est bien; je me doutais que c'était pour cela qu'il vou-fait vous parler seul... l'infâme!

(Il prend son chapeau et sort.)

FABIEN.

Que faites-vous?

GABRIEL.

Mon père!

LOUISE.

Mon oncle!

LAMBERT.

Il n'a plus besoin de moi. J'etais venu pour le voir mouriret non pour le voir marquer. Je lui offrais mon bras, c'est-à-dire le bras d'un honnête homme, pour monter à l'échafaud. Je le lui refuse pour monter au pilori. L'échafaud était une expia-

tion : le lâche a préféré le bagne; je donnais ma bénédiction au décapité: je donne ma malédiction au forçat!...

FABIEN.

Mais, monsieur...

LAMBERT.

Laissez-moi passer, monsieur! vous êtes un homme d'honneur, et un homme d'honneur doit comprendre mon indignation!

LOUISE, prenant Gabriel à bras-le-corps.

Mais je reste, moi, je reste, Gabriel!

LAMBERT.

Toi! tu restes! et de quel droit? Comme amante, il t'a trahie; comme mère, il a déshonoré ton enfant! Non! tu ne restes pas! suis-moi! je le veux! je te l'ordonne!

LOUISE.

Mon oncle!

GABRIEL.

Louise, mon enfant!...

(Il tombe sur l'escabeau.)

LOUISE.

Adieu, Gabriel, adieu!...

GABRIEL.

Seigneur, ayez pitié de moi!

ACTE CINQUIÈME

La mer. Trois plans de plage. Une villa à gauche avec perron. A droite, une Madone devant laquelle une petite lampe est allumée. — Une barque, conduite par des forçats, amène deux personnes qui prennent pied au fond, en face du spectateur.

SCÈNE PREMIÈRE

DIANE, FABIEN, CHIVERNY; GABRIEL, GASPARD, ROSSIGNOL. Ces trois derniers en forçats. D'autres personnages muets, également en forçats.

DIANE, à Chiverny.

C'est la villa Lavergne?

CHIVERNY.

Oui, mademoiselle.

DIANE.

Qu'en dites-vous, cher docteur? Il me semble que c'est bien ce que je cherche, simple et élégant tout à la fois.

FABIEN.

Si elle vous convenait, elle remplirait, par sa position, toutes les conditions nécessaires à l'amélioration de votre santé : exposition au midi et au couchant, belle vue, brise de mer, assez rapprochée de la ville pour y être en une heure.

DIANE.

Maintenant, il faut savoir si la distribution intérieure me convient, et si le jardin a de l'ombre.

FABIEN.

Entrons; notre équipage se reposera pendant ce temps-là.

DIANE.

Et ils boiront au rétablissement de ma pauvre santé, qui en a grand besoin.

FABIEN.

Mais qui redeviendra aussi florissante que jamais quand vous le voudrez.

DIANE.

Vous vous obstinez, docteur!

FABIEN.

J'ai promis à de Lussan de vous guérir.

DIANE.

Physiquement ou moralement?

FABIEN.

Physiquement et moralement!

DIANE.

La science est puissante, docteur, entre vos mains, surtout; mais, croyez-moi, sa puissance ne va pas jusque-là!

FABIEN.

Bah! nous verrons! De l'autre côté de la science, il y a Dieu.

(Ils entrent dans la villa.)

SCÈNE II

LES MÊMES, hors DIANE et FABIEN.

CHIVERNY.

Qui a les plus longues jambes ou l'estomac le plus creux ?

Que celui-là aille chercher à boire à la buvette du fort Lamalgue.

GASPARD.

Moi !

CHIVERNY.

Alors, va! Je permets ça pour aujourd'hui, mais pour aujourd'hui seulement, en faveur de cette demoiselle qui vous offre quarante francs.

GASPARD.

Donnez-moi un des deux louis de la demoiselle et je ne fais qu'un bond.

CHIVERNY.

Inutile; on enverra le garçon avec toi, et je réglerai le compte.

GASPARD.

Eh bien, justement, voilà ce que je ne voulais pas.

CHIVERNY.

Et pourquoi?

GASPARD.

Parce que...

CHIVERNY.

Mais tu ne pourras donc jamais te taire! Tiens, imite plutôt ton ami Gabriel; en voilà un qui n'est pas bavard au moins!

GASPARD.

Voilà votre morale, à vous...

(Il sort.)

GABRIEL, à part.

A qui parlerais-je? à ces hommes dont aucun ne peut me comprendre; à qui me plaindrais-je? à Dieu qui ne m'écouterait pas. Oh! n'étais-je pas assez malheureux? n'étais-je pas assez humilié?... Me retrouver sous cette livrée infâme... en face de Diane... de la femme que j'ai aimée et que j'aime toujours... Le docteur Fabien m'a regardé deux fois dans le trajet... la seconde d'une certaine façon... M'aurait-il reconnu?... Oh! non, surtout si je suis aussi changé physiquement que moralement... Hélas! je ne crains pas la mort à présent, docteur : cinq années de bagne m'ont aguerri, et le jour n'est pas loin où je me débarrasserai de cette existence.

SCÈNE III

LES MÊMES, GASPARD.

GASPARD.

Voilà!

CHIVERNY.

Tu n'y as pas été de main morte! Trois bouteilles de vin!

GASPARD.

C'est pas trop pour six.

CHIVERNY.

Et moi, je vous regarderai faire.

GASPARD.

Vous, voilà votre bouteille à part, du vin de cassis... On connaît votre goût.

CHIVERNY.

Câlin, va!

GASPARD.

Dites donc... vous aurez du retour!

CHIVERNY.

Veux-tu te taire, bavard!

GASPARD.

Bavard parce que je parle! Est-il despote, le père Chiverny! Je suis condamné, moi, mais ma langue ne l'est pas.

CHIVERNY.

Gaspard, mon ami, tu frises le cachot.

GASPARD.

De quoi! le cachot pour une innocente plaisanterie? allons, père Chiverny, ne vous faites pas plus méchant que vous n'êtes; à votre santé, père Chiverny!

TOUS LES FORÇATS, moins Gabriel.

A votre santé!

CHIVERNY.

Attendez un peu que je vais trinquer avec vous!

(Il boit à même la bouteille.)

GASPARD, à Gabriel, qui écrit avec un crayon.

Eh bien, Gabriel, tu ne bois pas?

GABRIEL.

Merci, je n'ai pas soif!

CHIVERNY.

Toujours loin des autres, comme un monsieur, la plume ou e crayon à la main. Avec cela que la chose t'a bien réussi !

GASPARD.

Ne faites pas attention, père Chiverny, il rédige son testament.

GABRIEL, bas.

Tu ne crois pas si bien dire.

GASPARD, à Chiverny, qui vide sa bouteille du second coup, et qui la repose à terre.

Vous y allez bien, père Chiverny : une bouteille en deux fanfares ! (Renversant la bouteille.) Gabriel, bois donc un coup !

GABRIEL.

Je ne vous parle pas, Gaspard ; ayez pitié de moi, je vous en prie, et laissez-moi en repos !

GASPARD.

Bon ! je croyais que nous nous tutoyions dans le monde ! Mazette ! ça fait sa tête !... Est-ce que tu te crois encore dans on rez-de-chaussée de la rue Taitbout ?

CHIVERNY.

Silence, et assez causé ! j'aperçois nos voyageurs.

GABRIEL, tirant son bonnet sur ses yeux :

Encore !

SCÈNE IV

LES MÊMES, DIANE, FABIEN.

DIANE.

Cette villa est charmante, docteur ; elle me convient beaucoup... si toutefois mon père se décide à quitter Paris.

FABIEN.

Vous savez bien que votre père fera tout ce que vous voudrez.

DIANE.

Je lui dessinerai un croquis de cette charmante habitation.

FABIEN.

N'y en a-t-il pas d'autres à visiter aux environs ?

CHIVERNY.

Faites excuse, docteur. Il y a, à deux cents pas d'ici, une petite bastide, que c'est un véritable nid qui n'attend que les oiseaux.

GASPARD.

C'est drôle comme le vin de cassis rend le père Ladouceur poétique !

FABIEN, à Diane.

Voulez-vous aller jusque-là ?

DIANE.

Volontiers.

GASPARD, à Gabriel.

Est-elle jolie, la Parisienne, hein ! Ça te rappelle le temps où tu fréquentais la so-ci-é-té, mon vieux !

DIANE.

Finissez tranquillement votre repas, vous avez encore près d'une demi-heure à vous.

GASPARD.

Père Chiverny, je vais préparer la barque ! — Viens-tu, Gabriel ?

(A ce nom de Gabriel, Diane se retourne ; Fabien l'arrête.)

FABIEN.

Désirez-vous quelque chose ?

DIANE.

Non, rien ! (A part.) Gabriel !...

(Elle continue sa route.)

SCÈNE V

LES MÊMES, hors FABIEN et DIANE.

GABRIEL.

Mais je n'en finirai donc pas avec la honte ! Si elle m'avait reconnu, cependant !... Mais non, c'est impossible ; qui reconnaîtrait, sous l'ignoble livrée du forçat, l'élégant vicomte de Faverne ?... Oh ! la vue de Diane !... Finissons-en ! — Gaspard !

GASPARD.

De quoi ?

GABRIEL.

J'ai à te parler.

GASPARD.

Ah ! tu as besoin de moi, n'est-ce pas ?

GABRIEL.

Eh bien, oui !

GASPARD.

Va, je suis bon frère. (Allumant sa pipe.) D'ailleurs, je vais en

griller une, tandis que tu vas me narrer tes infortunes... Vas-y gaiement, Gabriel.

GABRIEL.

Gaspard, je veux en finir avec la vie.

GASPARD.

Bon! voilà déjà dix fois que tu me dis cela, et ça n'aboutit jamais.

GABRIEL.

Cette fois, j'y suis décidé.

GASPARD.

Bien vrai?

GABRIEL.

Bien vrai.

GASPARD.

Et, sans être trop curieux, peut-on savoir qui a amené cette détermination?

GABRIEL.

Elle.

GASPARD.

Qui cela, elle?

GABRIEL.

La jeune fille que nous avons conduite ici ce matin.

GASPARD.

Celle qui vient de nous payer à boire?

GABRIEL.

Oui.

GASPARD.

Tu la connais?

GABRIEL.

J'ai manqué l'épouser... C'est mon amour pour elle qui a amené tous mes malheurs.

GASPARD.

Peste! tu ne t'adressais pas mal, la fille d'un richard!

GABRIEL.

Silence! si l'on nous entendait...

GASPARD.

La fille d'un banquier!... C'est égal, elle a eu un fier nez tout de même de renoncer à ta main.

GABRIEL.

Tu plaisantes toujours... Mais, depuis que je suis ici, moi, je n'ai pas envie de rire!

GASPARD.

Ah! dame, oui.

GABRIEL.

En tout cas, dans une heure, tout sera fini pour moi.

GASPARD.

Je parie que non.

GABRIEL.

Que paries-tu?

GASPARD.

Tout ce que tu voudras; mais, si par hasard je gagne, qu'est-ce que je gagnerai?

GABRIEL.

Le peu que je possède sera à toi, et tous les objets que j'ai fabriqués t'appartiendront.

GASPARD.

Touche là!

GABRIEL.

Seulement, dis-moi, as-tu jamais songé, ayant le choix de la mort, de quelle mort tu préférais mourir?

GASPARD.

Dame, il me semble que j'aimerais mieux mourir de vieillesse, parce que, autrement, il y a toujours un moment qui doit être dur à passer.

CHIVERNY.

Eh bien, avez-vous bientôt fini de jacasser comme deux pies qui n'auraient qu'un œil?

GASPARD.

Bon! histoire de tuer le temps. Tuer le temps! on est en cas de légitime défense.

CHIVERNY.

Assez!

SCÈNE VI

LES MÊMES, DIANE, FABIEN.

DIANE.

Décidément, docteur, je fixe mon choix sur cette villa. (Elle montre la maison à gauche du spectateur. — A Chiverny.) Vous pouvez repartir sans nous, monsieur : nous reviendrons à pied... (A Chiverny). Quel est celui que vous avez appelé Gabriel tout à l'heure?

FABIEN.

C'est le moment de l'épreuve!

CHIVERNY, poussant Gabriel.

Le voilà! Allons, avance! lève-toi donc!

GABRIEL.

Oh! mon Dieu!

DIANE.

Tenez, prenez cette bourse... Vous donnerez un louis à chacun de vos compagnons, et le reste sera pour vous.

CHIVERNY.

Vous les gâtez, mademoiselle!

GASPARD.

N'influencez pas le client, père Chiverny.

DIANE.

Prenez... mais prenez donc!...

CHIVERNY.

Soyons fier... mais soyons poli, au moins. A bas le bonnet!

(Il lui enlève son bonnet.)

DIANE, poussant un cri.

Oh!

(Elle laisse tomber sa bourse. Gaspard la ramasse.)

GASPARD.

Soyez tranquille, ma belle dame, vos volontés seront exécutées.

DIANE, stupéfaite.

Gabriel! le même nom! serait-ce...? Docteur, je deviens folle!... il n'était donc pas mort?...

FABIEN.

Il ne l'était pas.

GABRIEL.

Oh! misérable que je suis!

(Il cache sa tête dans ses mains.

DIANE.

Impossible!

FABIEN.

Regardez-le!...

DIANE.

Lui!... lui!... lui!... ici, au bagne!

FABIEN.

Lui au bagne, oui!

DIANE.

Et vous le saviez?

FABIEN.

Je le savais, et je vous ai amenée pour cela!

DIANE.

Oh! c'est affreux!

(A son tour, elle cache sa tête entre ses mains.)

FABIEN.

Je le savais, je vous le répète; c'est pour cela que je vous ai amenée ici. Je vous dirai tout. Vous aimiez toujours le vicomte de Faverne... Et vous vous obstiniez à vivre fidèle à la mémoire de celui que vous croyiez mort pour vous, et mort honorablement... Eh bien, vous vous trompiez, Diane; il vit misérablement, il vit flétri!

DIANE.

Docteur, assez! assez!... Ne voyez-vous pas que je meurs? (Elle tombe dans les bras de Fabien.) Oh! le malheureux!

GABRIEL, faisant un mouvement en avant.

Diane!

CHIVERNY.

Tu seras trois jours au cachot pour t'apprendre à interpeller les voyageurs!

SCÈNE VII

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE, à Gaspard.

Pardon, monsieur!

GASPARD.

Oh! voilà une petite femme qui est bien polie. Qu'y a-t-il pour votre service, ma belle enfant?

LOUISE.

Je viens de bien loin, monsieur, pour parler à un condamné... Et, là-bas, au bagne, on m'a dit que je le trouverais ici.

GASPARD.

Comment le nommez-vous?

LOUISE.

Gabriel!

GASPARD.

Gabriel Lambert?

LOUISE.

Oui.

GASPARD.

Tenez, le voilà!

LOUISE.

Celui qui pleure?

GASPARD.

Non, il respire de l'eau de Cologne dans son mouchoir... C'est étonnant, je connais ce visage-là, moi!

LOUISE, touchant Gabriel.

Gabriel!

GABRIEL.

Que me veut-on?... Louise!

GASPARD.

Ah! c'est cela, Louise Granger... celle qu'il devait épouser dans son village... Laissez-les un peu ensemble sans trop les taquiner, père Chiverny! C'est sa payse, il devait l'épouser!

LOUISE, suppliante.

Oh! oui, monsieur.

CHIVERNY.

Allons! mais faites vite!

LOUISE.

Merci, monsieur.

GABRIEL.

Louise!... et que venez-vous faire ici, mon Dieu? Je suis donc arrivé au jour de toutes les douleurs?

LOUISE, lui montrant qu'elle est vêtue de deuil.

Hélas!

GABRIEL.

Mon père?

LOUISE.

Mort.

GABRIEL.

M'a-t-il pardonné? (Louise se tait.) Je te demande s'il m'a pardonné. Au nom du ciel, Louise, réponds-moi!

LOUISE.

Et n'est-ce pas te répondre, malheureux, que de garder le silence?

GABRIEL.

Merci, Louise!... Tu es toujours la même, c'est-à-dire un ange. Et... notre enfant?

LOUISE.

Il vit!

GABRIEL.

Pourquoi ne l'as-tu pas amené?

LOUISE.

Mon oncle, qui lui a laissé tout ce qu'il possédait, m'a fait jurer sur son lit d'agonie qu'il ne te verrait jamais, et qu'il te croirait mort.

GABRIEL.

Et toi, alors, que viens-tu faire ici?

LOUISE.

Tu me demandes cela, Gabriel! Moi, je n'ai pas juré de ne pas te voir; je viens te dire : Gabriel, puis-je faire quelque chose pour toi?

GABRIEL.

Oui, tu peux me pardonner.

LOUISE.

Puisses-tu être pardonné au ciel comme tu l'es dans mon cœur!

GABRIEL.

Louise, toi et mon enfant, prierez-vous pour moi quand je serai mort?

LOUISE.

Ah! oui, et bien pieusement, je te jure.

GABRIEL.

Louise, tu as bien fait de venir. Tiens, il y a là une Madone; je ne sais plus prier : prie pour mon père et pour moi!

LOUISE.

Mais pourquoi prier?

GABRIEL.

J'ai une grande chose à accomplir, ta prière m'aidera!

LOUISE.

Quelle chose?

GABRIEL.

Tout à l'heure, tu le sauras.

LOUISE.

Et quelle prière dois-je dire?

GABRIEL.

Celle des agonisants.

LOUISE.

Pourquoi cela?

GABRIEL.

Parce que ce doit être celle qui monte le plus directement aux pieds du Seigneur!

LOUISE.

Et toi?

GABRIEL.

Je m'unirai à toi par la pensée.

(Gabriel la conduit au pied de la petite chapelle.)

LOUISE, s'agenouillant.

« Seigneur, je crie à vous du fond de l'abîme... »

(Elle continue tout bas.)

GABRIEL.

Gaspard!

GASPARD.

Après?

GABRIEL.

Combien contenait la bourse que m'a donnée mademoiselle Richard?

GASPARD.

Vingt louis.

GABRIEL.

Cette somme est à toi tout entière, moins un louis à donner à chaque camarade, si tu veux m'aider.

GASPARD.

A quoi?

GABRIEL.

Je te le dirai; viens.

GASPARD.

Mais le père Chiverny?

GABRIEL.

Nous serons, c'est-à-dire tu seras de retour dans cinq minutes.

GASPARD.

Ma foi, pour six louis, on peut bien risquer quinze jours de prison.

GABRIEL, à demi-voix.

Adieu, Louise! adieu, Diane! Mon père! mon père, quand vous aurez vu de là-haut que je me suis fait justice, peut-être me pardonnerez-vous! (Ils sortent. Gabriel envoie un baiser à Louise.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, hors GASPARD et GABRIEL; FABIEN.

FABIEN, paraissant.

Pouvons-nous retourner à Toulon?

CHIVERNY.

Quand vous voudrez, monsieur le docteur; nous retournons donc décidément par mer?

FABIEN.

Oui; mademoiselle Richard est trop faible pour risquer le trajet à pied.

CHIVERNY.

Elle va mieux pourtant?

DIANE, paraissant.

Mieux, merci!... Docteur, faites que je ne le revoie plus.

FABIEN.

Rien de plus facile. (Il fait un signe à Chiverny.) Mademoiselle désire que le forçat nommé Gabriel Lambert ne fasse point partie des rameurs qui la ramèneront à Toulon.

CHIVERNY.

Comme il lui plaira! (Il descend et appelle Gabriel.) Eh! Gabriel!... Où diable est-il passé?... — Vois donc, Rossignol. — Eh bien, Gaspard n'est pas là non plus! Ah çà! ils se sont donné le mot pour me faire enrager!

ROSSIGNOL, accourant.

Venez voir là... tout près... venez!

(Ils sortent.)

SCÈNE IX

FABIEN, DIANE, descendant; LOUISE, priant.

DIANE.

Qu'y a-t-il donc?

FABIEN.

Je ne sais.

DIANE.

Docteur!... docteur!... quelque chose me dit là... (Elle touche son cœur.) que ma plus grande douleur n'est pas encore épuisée.

SCÈNE X

LES MÊMES, CHIVERNY, poussant GASPARD.

CHIVERNY.

Avance, drôle! ton affaire est claire!

GASPARD.

Est-ce que j'ai pu l'empêcher, moi?... Je ne savais pas pourquoi il m'emmenait... En un tour de main, ç'a été fait... crac!

FABIEN.

Que s'est-il donc passé?

CHIVERNY.

Rien, monsieur le docteur : c'est un forçat qui vient de se pendre.

DIANE.

Ah!

LOUISE, se retournant.

Un forçat?

FABIEN.

Et ce forçat?

CHIVERNY.

C'est le compagnon de chaîne de ce drôle, qui l'a aidé, j'en jurerais!... c'est celui à qui vous avez donné votre bourse, c'est Gabriel Lambert!

DIANE.

Mon Dieu!

LOUISE, se redressant.

Mon Dieu!

CHIVERNY.

Mais cela te coûtera cher, si tu lui as prêté la main!

GASPARD.

Prêté la main!... moi! peut-on dire!... la corde tout au plus! Figurez-vous...

CHIVERNY.

C'est bon... tu raconteras cela devant le capitaine du port.

FABIEN.

Non, je vous prie, permettez qu'il dise comment cela s'est passé?

CHIVERNY.

Allons, parle, drôle!

GASPARD.

Est-ce que je sais comment cela s'est passé ? J'avais le dos tourné... Je l'avais bien vu accrocher une corde à la branche d'un mûrier... J'entends une espèce de soupir... je me retourne, c'était fini...

DIANE.

Ah!

LOUISE.

Oh! voilà donc pourquoi il me faisait dire la prière des agonisants !

FABIEN.

Il est mort de la mort des criminels, et il est mort en présence de la femme qu'il avait trompée et de celle qu'il avait trahie!... C'est la justice de Dieu !

(On entend une musique sourde et triste.)

DIANE.

Qu'est-ce que cela ?

CHIVERNY.

Pardieu ! c'est son corps qu'on reporte au bagne !

FABIEN.

Du courage, chère enfant !

(La barque passe au fond avec le corps de Gabriel, qui a le visage couvert d'un mouchoir.)

DIANE.

Mon Dieu ! ayez pitié de lui!

LOUISE.

Mon Dieu! pardonnez-lui comme je lui pardonne !

FIN DE GABRIEL LAMBERT

MADAME DE CHAMBLAY

DRAME EN CINQ ACTES

Salle Ventadour. — 4 juin 1868.

Porte-Saint-Martin. — 31 octobre 1868.

UN MOT

SUR LA PIÈCE ET SUR LES ARTISTES

Tout le monde connaît les particularités qui ont précédé l'apparition, au théâtre, du drame de *Madame de Chamblay*.

Le roman, publié il y a dix ou douze ans, se rattachait, on le sait, à l'un des souvenirs intimes de ma vie. J'avais eu longtemps l'intention de mettre ce sujet à la scène, et, deux ou trois ans, il s'était débattu dans mon esprit, rebelle à ma volonté.

Tout au contraire de *Mademoiselle de Belle-Isle*, pour laquelle je ne pouvais pas trouver un début original, et qui resta dans les limbes de mon cerveau jusqu'à ce que j'eusse rencontré la combinaison du sequin brisé en deux par Richelieu et madame de Prie, je ne pouvais arriver à trouver le dénoûment de *Madame de Chamblay*.

Celui du roman, tout de fantaisie, était impossible au théâtre, et je luttais depuis trois ou quatre ans devant cette impossibilité, lorsque, dans un de ces jours bénis où Dieu semble nous envoyer, pour nos créations humaines, un rayon de sa propre lumière, je vis peu à peu, comme une fleur qui pousse à vue d'œil, sortir le dénoûment du sujet même et compléter à la fois l'ouvrage et l'un des rôles les plus sympathiques de l'ouvrage, celui du préfet de l'Eure, Alfred de Senonches.

A partir de ce moment, le drame fut fait, et, comme, depuis deux ou trois ans, mon esprit le retournait sous toutes ses faces, il me suffit de très-peu de temps pour l'écrire.

Je n'ai pas besoin de dire que le drame de *Madame de*

Chamblay était destiné à la Comédie-Française; mais la mauvaise disposition du directeur pour ma personne, et de quelques-uns des artistes pour mes œuvres, me faisait hésiter à me présenter devant un comité qui avait refusé *un Mariage sous Louis XV* à l'unanimité, et qui, en 1860, n'avait pas daigné m'accorder une lecture que je demandais.

Si quelqu'un doutait de ce que j'avance ici, on n'aurait qu'à se reporter au rapport officiel de M. Édouard Thierry sur *l'Art et les Auteurs dramatiques au* XIXe *siècle*. Je n'y suis porté que pour mémoire, et Victor Hugo y est à peine nommé.

Restaient le théâtre du Vaudeville et le théâtre du Gymnase. Mais, quoique M. Harmant ait fait une assez bonne affaire avec moi, puisque *les Mohicans de Paris* lui ont donné, chose rare au mois d'août, un bénéfice de trente mille francs, M. Harmant s'était tenu assez éloigné de moi, depuis qu'il avait changé de théâtre, pour que je ne me crusse pas le droit de me rapprocher de lui.

La position était toute différente au Gymnase. M. Montigny a toujours été d'une grâce parfaite pour moi, et je savais que je n'avais qu'à lui offrir mon œuvre pour qu'il l'acceptât les yeux fermés; mais, sur son théâtre, j'allais me trouver en contact avec le seul rival à qui ma profonde tendresse me conduira toujours à céder le pas : j'allais me trouver en contact avec Alexandre.

Il est vrai que je n'aurais eu qu'à lui dire : « Tiens, voilà *Madame de Chamblay*, porte-la à Montigny, fais-la jouer aux mêmes conditions que tes pièces, suis les répétitions et apporte-moi l'argent, » ce cher enfant eût fait ce que je lui eusse demandé, trop heureux de le faire, et n'eût souhaité qu'une chose, c'est que mon succès, s'il était possible, dépassât les siens.

Je me contentai donc de faire annoncer que je venais d'achever une pièce en cinq actes, intitulée *Madame de Chamblay*.

Les journaux s'emparèrent de la nouvelle et firent, autour d'elle, toute la publicité que je pouvais désirer; mais, la seule marque de sympathie que m'ait attirée cette annonce étant une visite de ma bonne amie Pauline Granger, du Théâtre-Français, je me trouvai tout disposé, par cette lassitude préventive qui me prend quand une pièce est finie, à écouter

les propositions que vinrent me faire madame Vigne et mademoiselle Dica-Petit, de la Porte-Saint-Martin.

Le théâtre venait de fermer au milieu d'un désastre, après une de ces tristes périodes de succès qui font autant de tort aux théâtres qu'aux directeurs. Nos drames n'y étaient apparus que de temps en temps, comme des îles flottantes, avant-gardes passant sous le regard des spectateurs avec une bannière, leur annonçant telle ou telle revue, telle ou telle féerie. C'est ainsi qu'*Antony* avait été joué douze fois, en attendant *la Biche au bois*, et *Charles VII* quinze ou dix-huit fois, en attendant je ne sais quel autre chef-d'œuvre à décors et à maillots.

Je fus enchanté de me débarrasser de *Madame de Chamblay* au profit d'une bonne action.

Une fraction de la troupe de la Porte-Saint-Martin (la troupe dramatique) s'était réunie et ne demandait pas mieux que de tenter les hasards d'une société. Elle venait de louer à M. Bagier le théâtre Ventadour, et, malgré le sombre isolement de ce théâtre, qui ne s'éveille qu'au bruit du chant, malgré les trente degrés de chaleur qui pleuvaient du ciel ardent de juin, je n'hésitai pas un moment et j'indiquai la lecture pour le surlendemain.

Au moment où l'on se réunissait, la sonnette se fit entendre.

C'était mon ancien camarade Bressant, mon duc de Richelieu, le légitime héritier de Firmin, qui, ayant appris par Pauline Granger que j'avais une pièce qui pouvait être jouée à la Comédie-Française, venait me faire une visite *officieuse* que doubla le soir, sans savoir s'il était trop tard, mon jeune ami Lafontaine, cet homme que l'on a pris au milieu de ses succès et de ses créations originales, pour lui tailler une sinécure au Théâtre-Français, entre l'ancien et le nouveau répertoire.

Qu'ils reçoivent ici, avec Pauline Granger, tous mes remercîments de la peine qu'ils ont bien voulu prendre à propos de cette fleur d'automne qui venait de pousser, la soixante-sixième ou soixante-septième, dans mon jardin dramatique.

Je l'ai dit, il était trop tard.

Jamais pièce n'eut un succès de lecture pareil à celui de *Madame de Chamblay*. Sans doute, les acteurs voulaient me rendre la même politesse qu'ils recevaient de moi ; mais, en

tout cas, ils donnèrent à mon orgueil deux bonnes heures de satisfaction. La pièce fut mise en répétition le lendemain, et jouée au bout de dix jours.

Je parlais tout à l'heure du sombre isolement du théâtre. On en aura une idée lorsque l'on saura que l'administration, malgré les plus vives instances et les offres les plus séduisantes, ne put trouver que sept claqueurs pour venir le premier jour en aide à l'enthousiasme du public, et aucun les jours suivants.

La pièce fut admirablement jouée. Brindeau, que l'on applaudit encore tous les soirs, fit, dans le rôle du préfet, une de ces créations qui se répandent à la fois sur le passé et sur l'avenir d'un artiste. Il est impossible de mêler plus de tenue à plus de désinvolture, et plus d'abandon à plus de dignité. Je ne puis ni louer ni critiquer Brindeau dans ce rôle, forcé que je suis de ne rien critiquer et de louer tout.

Mademoiselle Dica-Petit fut charmante. — Le rôle de madame de Chamblay, doux, jeune, poétique et frais comme elle, trouva en elle une interprète pleine de grâce et de dignité. Plus poétique que passionnée, elle était la femme qu'il fallait pour faire accepter un personnage quelque peu excentrique. Son succès fut immense et elle en recueillit les fruits par un prompt engagement à l'Ambigu, où la façon dramatique dont elle a créé *le Sacrilège* vient d'assurer sa position.

Charly, chargé du rôle réaliste et odieux d'un mari brutal, joueur et épileptique, l'a créé et représenté comme aucun comédien de Paris n'eût pu le faire. Je suis d'autant plus heureux de lui rendre cette justice, que j'aurais bien quelques petits reproches de procédés à lui adresser depuis cette création; mais il n'en reste pas moins pour moi l'obligation d'être, en toute circonstance, agréable à ce grand artiste. Les rôles ne se donnent pas aux coups de chapeau et aux serrements de main, ils se donnent au talent.

M. Laroche venait de l'Odéon avec une réputation toute acquise; le rôle de Max n'a ni augmenté ni diminué cette réputation. A mon avis, M. Laroche est destiné à jouer non les amoureux et les jeunes premiers, mais les troisièmes rôles. Il lui a fallu, avec son peu de disposition aux choses tendres, de grands efforts de talent pour se faire applaudir dans cette nouvelle création; et, sous ce rapport, il n'a pas à se plaindre, le public lui a taillé dans le drame une assez belle part.

Laurent, trop marqué pour le rôle de Gratien, n'en a pas moins contribué au succès. Sa grosse franchise, sa bruyante gaieté, ont fait oublier qu'il y avait en lui de quoi fournir au gouvernement deux conscrits au lieu d'un, et que c'était deux remplaçants qu'eût dû lui vendre le père Dubois, si bel homme que fût *le Cuirassier*. C'est, au reste, dans ces luttes contre l'impossible qu'on reconnaît la puissance d'un talent réel. Laurent compléta le succès; tout autre que lui l'eût compromis.

Mademoiselle Descamps, chargée du rôle de Zoé, avait toute la grâce ignorante d'une débutante, jointe à toute la fraîcheur de voix et de visage d'une enfant de seize ans. Mais cette naïve maladresse des débuts plaît assez au public, ce chercheur de virginités. Il a applaudi parfois mademoiselle Decamps, avec un entraînement qui faisait, de l'encouragement, une récompense.

Il n'y a pas jusqu'au fameux Bertrand, ce cuisinier si vanté par Alfred de Senonches, qui n'ait donné un caractère à son rôle. La pièce a perdu beaucoup en le perdant, mais le cuisinier s'est fait voyageur et a traversé l'Atlantique. Il est parti, nous assure-t-on pour les montagnes Rocheuses, et, en ce moment, Houdin apprend des trappeurs la manière d'assaisonner cette fameuse bosse de bison tant vantée par ce grand romancier-poëte qui a popularisé l'Amérique en France, Fenimore Cooper.

En passant à la Porte-Saint-Martin, la pièce a nécessairement subi quelques changements dans ses interprètes. Mademoiselle Rousseil, talent fait, talent reconnu, a prêté toute la puissance d'une vigoureuse organisation destinée à jouer le drame, au personnage un peu lymphatique de madame de Chamblay; tout en lui laissant sa poésie, elle lui a communiqué sa force. Il y a beaucoup d'avenir dans mademoiselle Rousseil, qui est juste à l'âge où la femme se complète et où l'artiste s'affirme. J'ai vu jouer deux fois la pièce par mademoiselle Rousseil, et j'aurais voulu trouver, au commencement de ma carrière dramatique, une femme avec toutes les aptitudes dont le ciel l'a douée.

Schey et madame Desmonts ont été charmants tout deux; ils sont si bien appropriés l'un à l'autre dans la pièce, que je ne veux pas les séparer l'un de l'autre dans les remercîments que je leur adresse et dans les louanges que je leur donne.

Je n'aurais qu'un désir à leur manifester : c'est que le mariage factice qu'ils contractent dans *Madame de Chamblay* soit un mariage réel et qu'ils aient beaucoup d'enfants qui leur ressemblent.

ALEX. DUMAS.

PRÉFACE

ARISTIDE

TRAGÉDIE EN UNE SCÈNE

L'ARÉOPAGE, ARISTIDE, UN PAYSAN.

LE PAYSAN, présentant à Aristide une coquille d'huître et un poinçon.

Veux-tu me graver le nom d'Aristide sur cette coquille d'huître ?

ARISTIDE.

Quel tort t'a fait Aristide, pour que tu veuilles le proscrire?

LE PAYSAN.

Aucun... Seulement, je suis las de l'entendre, depuis dix ans, appeler *le Juste*.

Aristide grave son nom; le paysan jette l'écaille dans l'enclos; le chef de l'Aréopage dépouille le scrutin. Aristide est proscrit.

DISTRIBUTION

		Ventadour.	Porte-St-Martin.
LE BARON ALFRED DE SENONCHES..	MM.	BRINDEAU.	BRINDEAU.
MAX DE VILLIERS.....		LAROCHE.	C. LEMAITRE.
M. DE CHAMBLAY.....		CHARLY.	CHARLY.
GRATIEN.....		LAURENT.	SCHEY.
BERTRAND.....		HOUDIN.	JOSSE.
MAITRE LOUBON.....		AL. LOUIS.	AL. LOUIS.
MAITRE BLANCHARD.....		FLEURY.	FLEURY.
UN FACTEUR.....		LANSOY.	LANSOY.
UN SECRÉTAIRE.....		MAUGARD.	SCIPION.
PREMIER DOMESTIQUE.....		GUÉRY.	GUIMIER.
DEUXIÈME DOMESTIQUE.....		PATROT.	MARTIN.
UN GROOM		HENRI.	ADOLPHE.
MADAME DE CHAMBLAY.....	Mmes	DICA-PETIT.	ROUSSEIL.
ZOÉ		DESCAMPS.	DESMONTS.
UNE PETITE FILLE.....		MARIE.	MARIE.

Le premier et le cinquième acte, à Évreux; les trois autres, à Bernay, vers 1840.

ACTE PREMIER

A Évreux. — Cabinet du préfet, avec porte donnant sur un jardin. — Porte d'entrée au fond; deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE

MAX DE VILLIERS, UN VALET DE PIED.

Max entre et sonne. Un Valet de pied en grande tenue entr'ouvre la porte à gauche.

LE VALET DE PIED.

M. le comte a sonné?

MAX.

Oui; quelle heure est-il?

LE VALET DE PIED.

Bientôt neuf heures.

MAX.

Ah! bon Dieu! ouvrez partout.

LE VALET DE PIED.

M. le comte s'est couché tard?

MAX.

A minuit, je crois. A quelle heure a fini la soirée?

LE VALET DE PIED.

Elle n'est pas encore finie.

MAX.

Oh! les enragés! ils jouent toujours?

LE VALET DE PIED.

C'est M. le baron qui tient la banque, il a une montagne d'or devant lui.

MAX.

Est-ce que le baron donne souvent de pareilles fêtes?

LE VALET DE PIED.

Une fois par mois.

MAX.

Merci.

LE VALET DE PIED.

Que prendra M. le comte ce matin? café ou chocolat?

MAX.

Chocolat!

SCÈNE II

MAX, LE BARON DE SENONCHES.

Le Valet sort après que le Baron est entré.

LE BARON.

Tu es levé?

MAX.

Et toi, misérable joueur, tu n'es pas encore couché?

LE BARON, riant.

Misérable joueur est le mot : ruiné, mon cher!

MAX.

Tu tenais la banque!

LE BARON.

La banque a sauté!

MAX.

Tu avais une fortune devant toi.

LE BARON.

Bah! sept ou huit mille francs à peine. Mais devine un peu qui a fait sauter la banque?

MAX.

Comment veux-tu que je devine? Arrivé d'hier, je ne connais pas un seul de tes convives.

LE BARON.

Eh bien, c'est toi! tu ne diras pas que la fortune ne vient pas en dormant.

(Il lâche les coins de son mouchoir et laisse tomber sur le tapis une cascade d'or.)

MAX.

Qu'est-ce que cela et quelle plaisanterie me fais-tu?

LE BARON.

Oh! n'aime jamais, mon pauvre ami! tu es trop heureux au jeu.

MAX.

Mais je ne joue jamais.

LE BARON.

C'est justement ce que tu m'as dit hier quand je t'ai invité à prendre un intérêt dans mon jeu; alors, j'ai tant insisté, que tu as déposé cent francs dans la bobèche d'un chandelier, en me disant : « Tiens, voilà cent francs, fais-les valoir et laisse-moi tranquille. » Te souviens-tu de cela?

MAX.

Parfaitement.

LE BARON.

Eh bien, il faut te dire, mon cher Max, que j'ai été hier au soir d'un bonheur insolent, si bien que, ce matin, tout le monde était ruiné. J'ai abaissé ma banque de vingt mille francs à trois mille francs; avec ces trois mille francs, j'ai fait une nouvelle razzia : toutes les bourses étaient vides. Alors, j'ai vu tes cinq louis dans la bobèche. « Ah! pardieu! ai-je dit, il faut que Max y passe comme les autres! » Je t'ai mis au jeu et j'ai taillé pour cinq louis. Mais sais-tu ce que tu as fait, entêté que tu es? Tu as passé sept coups de suite, et, au septième, tu as fait sauter la banque!

MAX.

Tu es fou.

LE BARON.

Tu vas peut-être me dire que j'ai triché? Monsieur Max, je ne ris pas le moins du monde. Voyons, trêve de plaisanteries! voilà six à sept mille francs qui t'appartiennent aussi légitimement qu'argent gagné ait jamais appartenu à un joueur; mets-le dans ta poche, jette-le dans l'Iton, donne-le aux pauvres, c'est ton affaire.

MAX.

Mais enfin, mon cher...

LE BARON.

Pas un mot de plus, ou tu me blesserais étrangement. (Un Domestique entre, apportant un plateau avec du chocolat.) Est-ce Bertrand lui-même qui a fait ce chocolat?

LE VALET DE PIED.

Oui, monsieur le baron, lui-même.

MAX.

Qu'est-ce que Bertrand?

LE BARON.

Oh! Bertrand, mon cher, c'est mon protecteur, l'espoir de mon avenir; Bertrand, c'est mon cuisinier.

MAX.

Mon cher, permets-moi de te dire que tu me parles en énigmes; j'aurais compris cela quand tu étais diplomate; mais, maintenant que tu es préfet...

LE BARON, au Valet de pied.

Ramassez cet or et mettez-le sur la table! (A Max.) Écoute-moi.

MAX.

Je t'écoute.

LE BARON, au Valet de pied.

C'est bien, laissez-nous! (Le Valet sort. — A Max.) Que je ne t'empêche pas de prendre ton chocolat.

MAX.

Merci.

LE BARON.

Tu te rappelles quand je t'ai rencontré à Bruxelles?

MAX.

Oui, j'étais au désespoir, je venais de perdre ma mère.

LE BARON.

Je t'offris l'hospitalité, tu refusas; je te demandai où tu allais, tu me répondis : « Où je serai seul. — Va, te dis-je alors, tu es encore trop malheureux pour qu'on te soigne. » Mais j'ajoutai : « Seulement, souviens-toi de ceci : c'est qu'une grande douleur est un grand repos et que tu sortiras de ta tristesse plus fort que tu n'y es entré. » Tu me regardas avec étonnement, et tu me demandas : « Aurais-tu été malheureux? »

MAX.

Et tu me répondis : « Une femme que j'aimais m'a trompé. » Je te demandai combien de temps avait duré ta tristesse?...

LE BARON.

Et je te répondis : « Vingt-quatre heures. » Puis j'ajoutai : « Maintenant, je joue, je fume, je bois; je crois que l'on va me faire préfet; alors, il ne manquera rien à mon bonheur. »

MAX.

Et, comme tu es préfet, rien ne manque à ton bonheur?

LE BARON.

Non, depuis que j'ai Bertrand.

MAX.

Je crois que le moment est venu pour toi de me dire ce

que c'est que Bertrand; dans tous les cas, c'est un homme qui fait admirablement le chocolat.

LE BARON.

Et le dîner d'hier, tu n'en dis rien, ingrat?

MAX.

Si fait, il était excellent.

LE BARON.

Quand cette heureuse idée m'a pris d'abandonner la carrière diplomatique pour la carrière administrative, je me suis dit : « Si je reste secrétaire d'ambassade, il me faudra, malgré toute mon intelligence, dix ou douze ans pour être ministre à Bade ou chargé d'affaires à Rio-de-Janeiro, tandis qu'une fois préfet, je me fais nommer député, et, une fois député, je me fais nommer ce que je veux, et, pour cela, il ne me faut plus qu'un bon cuisinier. » Alors, j'ai obtenu de ma digne mère qu'elle me fît cadeau, non point de ma part d'héritage, Dieu m'en garde! j'aime bien mieux que mon argent soit dans ses mains que dans les miennes, mais qu'elle me fît cadeau de son cuisinier. Ah! mon cher Max, par bonheur, j'avais dix ans de diplomatie. Qu'on me charge d'obtenir de l'Angleterre qu'elle rende l'Écosse aux Stuarts; de la Russie, qu'elle rende la Courlande aux Biren; de la Prusse, qu'elle rende les frontières du Rhin à la France, j'y réussirai; mais entreprendre une seconde fois la conquête de Bertrand! jamais.

MAX.

Et c'est ce grand homme qui a daigné faire mon chocolat?

LE BARON.

Lui-même! je te présenterai à lui un jour qu'il sera de belle humeur; tâche de te rappeler, comme souvenir de tes voyages, un plat inconnu, et dotes-en son répertoire. Bertrand, comme le marquis de Cussy, fait plus de cas de l'homme qui découvre un plat que de celui qui découvre une étoile; car les étoiles, pour ce à quoi elles servent et pour ce que l'on en connaît, il y en aura toujours assez.

MAX.

C'est un grand philosophe que M. Bertrand.

LE BARON.

Oh! oui, mon ami, et je dirai de lui ce que Louis XIII dit, dans *Marion de Lorme*, de Langely :

Si je ne l'avais pas pour m'égayer un peu!...
Mais je l'ai, par bonheur!

MAX.

Et, lorsque tu auras trouvé une femme pour gouverner ton salon, comme Bertrand gouverne ta cuisine...

LE BARON.

Une femme, moi? J'ai une vingtaine de mille livres de rente que les événements, si graves qu'ils soient, ne peuvent m'enlever; je suis né garçon, j'ai vécu garçon, je mourrai probablement garçon. Une maîtresse a failli me faire brûler la cervelle en me trompant, juge un peu ce qui serait arrivé si elle eût été ma femme. Il est vrai qu'elle eût eu cette excellente raison à me donner : « Je ne pouvais pas vous quitter, » tandis que l'autre avait cette raison-là et n'a pas eu l'idée de la mettre en pratique. Les femmes sont si capricieuses! Maintenant, à ton tour de me dire ce que tu as fait depuis que je ne t'ai vu, et surtout ce que tu vas faire; car, hier, nous n'avons pas eu cinq minutes pour causer ensemble.

MAX.

Mon cher ami, permets-moi de te dire que tu dois tomber de sommeil, et que mieux vaut pour toi dormir qu'écouter les plaintes d'un rêveur.

LE BARON.

Est-ce que j'ai besoin de dormir, moi! un habitué des bals de l'Opéra et des soupers de la Maison d'or? Allons donc! J'ai dit qu'on me prépare un bain, j'y resterai pendant une heure, je me coucherai après, et me lèverai pour dîner. Qu'as-tu fait en me quittant à Bruxelles ? voyons.

MAX.

J'ai été à Blakenberg; trois mois, je restai en face de l'Océan, c'est-à-dire de l'infini. Tous les jours, j'allais, en suivant les bords de la plage, m'arrêter dans un endroit près duquel avait, quelques jours avant mon arrivée, échoué un bâtiment; cinq hommes qui le montaient avaient péri; c'était la machine humaine qui avait été la première détruite. Lorsque je visitai le navire naufragé, il avait encore un mât debout, son beaupré et la plupart de ses cordages; comme nous étions en plein hiver, la mer ne cessait point d'être mauvaise ; chaque jour, je trouvais le bâtiment désemparé de quelques-uns des agrès que je lui avais vus la veille; comme fait une troupe de loups sur un cadavre, chaque vague mordant sur la carcasse du bâtiment en enlevait un morceau. Bientôt, il fut complétement rasé; après les œuvres hautes, vint le tour des œuvres

basses ; le bordage fut brisé, puis le pont éclata, puis l'arrière fut emporté, puis l'avant disparut. Longtemps encore un fragment du beaupré resta pris par des cordages ; enfin, pendant une nuit de tempête, les cordages se rompirent et le mât fut emporté. Le dernier vestige du naufrage avait disparu sous la morsure de la vague, sous l'aile du vent?... Hélas ! mon ami, je fus alors forcé de m'avouer à moi-même qu'il en était ainsi de ma douleur ; comme ce navire échoué dont chaque marée emportait une épave, chaque jour en emportait un débris ; enfin, vint le moment où rien ne fut visible au dehors, et, de même qu'où s'était englouti le bâtiment naufragé il ne restait plus rien, là où s'était engloutie ma douleur, il ne restait plus qu'un abîme.

LE BARON.

Et alors, tu t'es souvenu de moi? Très-bien, voilà pour le passé ; maintenant, songeons au présent. Que vas-tu faire? voyons.

MAX.

Passer, t'embrasser, m'en aller.

LE BARON.

Où cela?

MAX.

Je n'en sais rien.

LE BARON.

Tu mens, Max! Tu en es à cette période de la douleur qui a besoin de distractions. Tu as pensé à moi, tu es venu à moi, merci ; oh! sois tranquille, la distraction ne sera pas folle, elle ne heurtera pas les angles obtus de ta douleur, car, je le vois bien, les angles aigus ont disparu. Vivent les douleurs honnêtes, loyales et dans la nature! elles se calment lentement, mais elles se calment ; vivent surtout les douleurs sans ressources ! on ne les oublie pas, mais on s'y habitue.

MAX.

Excellent ami !...

LE BARON.

Ici, mon cher Max, tu trouveras cette distraction qui ressemble tellement à l'ennui, qu'il faut être très-fort pour s'apercevoir qu'elle n'est que sa sœur, et, quand cette distraction-là ne te suffira plus, tu me quitteras et tu suivras celle qui sera en harmonie avec la situation de ton âme. Sois tranquille, si tu ne t'en aperçois pas, je te préviendrai ; moi, je m'en apercevrai bien, va, je suis médecin en douleur.

MAX.

Et pourquoi ne guéris-tu pas la tienne, alors, pauvre ami?

LE BARON.

Mon cher Max, Laennec, qui avait inventé les meilleurs instruments d'auscultation pour les maladies de poitrine, est mort de la poitrine.

LE VALET DE PIED, entrant.

Quand M. le baron voudra?

LE BARON.

C'est bien, j'y vais! (A Max.) A propos, il est tantôt onze heures, c'est l'heure où les visites d'audience commencent. Je vais rester une heure au bain, deux ou trois heures au lit, remplace-moi et joue au préfet si cela peut t'amuser : tout ce que tu feras sera bien fait, et, la représentation terminée, tu as deux voitures ou deux chevaux de selle à ton service. Bonjour.

(Il sort.)

SCÈNE III

MAX, seul.

En vérité, c'est étrange, la différence qui peut exister entre une douleur et une autre douleur, selon la source où elle est puisée. Ma douleur, à moi, qui avait une source sacrée et une cause irréparable, a suivi la pente ordinaire de la douleur : d'abord aiguë, saignante, trempée de larmes, elle a passé de cette période convulsive à une profonde tristesse, pleine de prostration et d'atonie, puis à la mélancolique contemplation des luttes de la nature, puis au désir du changement de lieu, puis au besoin, non avoué, de la distraction; c'est là que j'en suis; quant à Alfred, je ne sais si sa douleur est plus ou moins poignante aujourd'hui qu'autrefois, mais c'est le même rire et, par conséquent, la même souffrance que quand je l'ai rencontré à Bruxelles; je n'ai eu que le cœur brisé, lui a eu l'âme mordue, et la morsure est venimeuse, sinon mortelle.

SCÈNE IV

MAX, LE VALET DE PIED.

LE VALET DE PIED.

Une dame désire parler à M. Alfred de Senonches.

MAX, riant.

Mais je ne suis pas M. Alfred de Senonches.

LE VALET DE PIED.

M. le baron a ordonné de faire entrer chez vous tous ceux qui auraient affaire à lui.

MAX.

Informez-vous quelle est cette dame.

LE VALET DE PIED.

C'est une femme de vingt à ving-deux ans, fort jolie, qui se nomme, je crois, madame de Chamblay; son mari est un riche propriétaire des environs; quoiqu'elle n'ait pas levé son voile et ne se soit pas nommée, je crois l'avoir reconnue.

MAX.

Mais si c'est *au préfet* qu'elle veut parler...

LE VALET DE PIED.

Du moment que M. le comte le remplace...

MAX.

Faites entrer. Au reste, Alfred m'a présenté hier à son mari, et m'avait placé près de lui à table.

LE VALET DE PIED, annonçant.

Madame de Chamblay.

SCÈNE V

MAX, MADAME DE CHAMBLAY.

MADAME DE CHAMBLAY, à Max.

M. Alfred de Senonches?

MAX.

Non, madame, mais un de ses amis, qui a le bonheur ce matin de tenir sa place, et qui s'en félicitera toute sa vie si, dans ce court instant, il peut vous être bon à quelque chose.

MADAME DE CHAMBLAY.

Pardon, monsieur, mais ce que je venais demander à M. le préfet était une faveur que lui seul pouvait accorder, en sup-

posant qu'il me la pût accorder. Je reviendrai plus tard, lorsqu'il sera libre.

MAX, lui indiquant un fauteuil.

De grâce, madame... (Madame de Chamblay s'assied.) Si c'est une faveur, madame, et s'il peut vous l'accorder, pourquoi refuser de me prendre pour intermédiaire? Doutez-vous que je ne plaide chaudement la cause dont vous me chargerez?

MADAME DE CHAMBLAY.

Pardon, monsieur, mais j'ignore même à qui j'ai l'honneur de parler.

MAX.

Mon nom ne vous apprendrait rien, madame, car il vous est parfaitement inconnu. Je m'appelle le comte Maximilien de Villiers. Je n'ai cependant pas le malheur de vous être aussi étranger que vous le croyez, madame : j'ai été présenté hier à M. de Chamblay, j'étais à côté de lui à table, nous avons beaucoup causé pendant le repas, j'ai été invité par lui à l'ouverture de la chasse de votre château de Bernay, et, sans me permettre de vous faire une visite, je comptais avoir aujourd'hui même l'honneur de vous porter ma carte. (S'inclinant.) C'est un homme d'une grande distinction que M. de Chamblay, madame.

MADAME DE CHAMBLAY, avec un soupir.

D'une grande distinction, oui, monsieur, c'est vrai.

MAX.

Si je vous interrogeais, madame, sur le motif qui me procure l'honneur de votre visite, vous croiriez peut-être que je veux abréger les instants où j'ai le bonheur de jouir de votre présence; cependant, j'ai hâte, je vous l'avouerai, de connaître en quoi mon ami pouvait vous être utile.

MADAME DE CHAMBLAY.

Oh! mon Dieu, voici toute l'affaire, monsieur. Il y a un mois, le tirage à la conscription a eu lieu; le fiancé de ma sœur de lait, que j'aime beaucoup, a été désigné par le sort pour partir; c'est un jeune homme qui soutient sa mère et une jeune sœur; en outre, s'il ne fût point tombé à la conscription, il allait épouser la jeune fille qu'il aime; cette mauvaise chance fait donc tout à la fois le malheur de quatre personnes... (Max s'incline comme un homme qui attend.) Eh bien, monsieur, le conseil de révision se rassemble dimanche prochain, M. de Senonches le préside : un mot dit, un signe fait au

médecin réviseur, mon pauvre jeune homme est réformé et votre ami a fait le bonheur de quatre personnes.

MAX, souriant.

Mais le malheur de quatre autres, madame, peut-être.

MADAME DE CHAMBLAY, étonnée.

Comment cela, monsieur?

MAX.

Sans doute; combien faut-il de jeunes gens pour le canton qu'habite votre protégé?

MADAME DE CHAMBLAY.

Vingt-cinq.

MAX.

A-t-il quelque motif de réforme?

MADAME DE CHAMBLAY, balbutiant.

Je croyais vous avoir dit, monsieur, que c'était une faveur que je demandais à M. le préfet.

MAX.

Cette faveur, madame, excusez la franchise de ma réponse, est une injustice, du moment qu'elle pèsera sur une autre famille.

MADAME DE CHAMBLAY.

Voilà où je ne vous comprends plus, monsieur.

MAX.

C'est cependant bien facile à comprendre, madame : il faut vingt-cinq conscrits; supposez qu'en ne faisant aucune faveur, un soit bon sur deux, le nombre montera à 50 et le numéro 51 est sauvegardé par son chiffre même; me comprenez-vous, madame?

MADAME DE CHAMBLAY.

Parfaitement.

MAX.

Eh bien, que, par faveur, un de ces vingt-cinq jeunes gens qui doivent partir ne parte pas, c'est le cinquante et unième qui était sauvegardé par son numéro, qui part à sa place.

MADAME DE CHAMBLAY, tressaillant.

Oh! c'est vrai.

MAX.

J'avais donc raison de vous dire, madame, que le bonheur de vos quatre personnes feraient le malheur de quatre autres personnes peut-être, et que la faveur que vous ferait mon ami serait une injustice.

MADAME DE CHAMBLAY.

Pardon, pardon.

MAX.

Et, si par malheur (il faut tout prévoir) ce cinquante et unième était tué...

MADAME DE CHAMBLAY.

Oh! monsieur, de grâce, pas un mot de plus. (Elle se lève.) Et maintenant, je n'ai plus qu'une prière à vous faire.

MAX.

Laquelle, madame?

MADAME DE CHAMBLAY.

C'est de mettre la démarche que je viens de risquer si malencontreusement sur le compte de la légèreté de mon esprit et non sur celui de la défaillance de mon cœur. Je n'avais point réfléchi, voilà tout; je n'avais vu qu'une chose, sauver un pauvre garçon nécessaire à sa famille; cela ne se peut pas, n'en parlons plus : il y aura quatre malheureux de plus au monde, et, sur la quantité, il n'y paraîtra pas.

(Madame de Chamblay essuie une larme et fait un pas vers la porte.)

MAX.

Madame! (Madame de Chamblay s'arrête.) Seriez-vous assez bonne à votre tour pour m'accorder une faveur?

MADAME DE CHAMBLAY.

Moi, monsieur!

MAX.

Oui.

MADAME DE CHAMBLAY.

Laquelle?

MAX.

De vous asseoir et de m'écouter un instant. (Madame de Chamblay s'assied.) Je serais inexcusable, madame, de vous avoir parlé si brutalement, si je n'avais à vous proposer un moyen de tout concilier.

MADAME DE CHAMBLAY.

Lequel, monsieur?

MAX.

Il y a des commerçants qui vendent de la chair morte, madame, cela s'appelle des bouchers; il y en a d'autres qui vendent de la chair vivante, j'ignore le nom de ceux-là, mais

je sais qu'ils existent. On peut acheter un homme à votre protégé.

MADAME DE CHAMBLAY, avec un sourire triste.

J'y avais pensé, mais...

MAX.

Mais?...

MADAME DE CHAMBLAY.

On ne peut pas toujours se passer le luxe d'une bonne action, monsieur, un remplaçant coûte deux mille francs; si ma fortune était à moi, ou plutôt si j'en avais la disposition, je n'hésiterais pas; par malheur, ma fortune est à mon mari, administrée par mon mari, et, comme ma sœur de lait n'est absolument rien à M. de Chamblay, je doute qu'il me permette de disposer de cette somme.

MAX.

Madame, permettez-vous à un étranger de se substituer à vous et de faire à votre place la bonne action que vous ne pouvez faire?

MADAME DE CHAMBLAY.

Je ne vous comprends pas, monsieur, car je ne suppose pas que vous me proposiez d'acheter un remplaçant à mon protégé.

(Elle fait un mouvement pour se lever.)

MAX, insistant.

Pardon, madame, et veuillez m'écouter jusqu'au bout. (Madame de Chamblay se rassied.) Sur un serment ou plutôt sur une promesse faite à ma mère, je n'ai jamais joué. Cette nuit, mon ami Alfred de Senonches m'a forcé de lui confier cinq louis pour les faire valoir; avec ces cent francs, il a gagné six à sept mille francs, dont une partie à votre mari probablement. Cet argent de jeu, je n'ai consenti à le recevoir qu'en le consacrant d'avance à une ou plusieurs bonnes actions. Dieu a pris note de cet engagement, puisqu'il vous envoie ce matin, madame, afin que je fasse à l'instant même l'application de ma promesse.

MADAME DE CHAMBLAY, se levant.

Vous comprenez, monsieur, que je ne puis accepter une pareille offre.

MAX.

Aussi, madame, ce n'est point à vous que je la fais ; vous me signalez où est la douleur que je puis guérir, où sont les

larmes que je puis essuyer; j'y vais, j'essuie ces larmes, je guéris cette douleur, vous n'avez aucune reconnaissance personnelle à me vouer pour cela ; à la première quête que l'on fera pour une famille pauvre, pour une église à rebâtir, pour un emplacement de tombe à acheter, j'irai à mon tour chez vous, je vous tendrai la main, vous y laisserez tomber un louis, et vous m'aurez donné plus que je ne vous donne aujourd'hui, madame, puisque vous m'aurez donné un louis qui vous appartiendra, tandis que je vous donne deux mille francs que le hasard, un mot de vous me fera dire la Providence, a mis en dépôt entre mes mains.

MADAME DE CHAMBLAY.

Vous me donnez votre parole d'honneur, monsieur, que cet argent vient de la source que vous m'indiquez?

MAX, montrant le tas d'or sur la table.

Le voilà, madame ; je ne sais même pas au juste la somme qui se trouve là, je ne l'ai point comptée, et je ne mentirais pas, croyez-le bien, même pour avoir le droit de faire une bonne action.

(Elle lui tend la main.)

MADAME DE CHAMBLAY.

Je n'ai pas le droit de vous empêcher de sauver une famille du désespoir, je vais vous envoyer mon protégé ou plutôt sa fiancée. Le bonheur du pauvre garçon sera plus grand, venant par elle.

MAX.

Je l'attends.

MADAME DE CHAMBLAY.

Oh! vous ne l'attendrez pas longtemps : elle était venue avec moi, dans la voiture, afin de savoir plus tôt la réponse de votre ami.

MAX.

Deux fois je vous ai retenue, madame; mais, maintenant, je m'empresse de vous rendre votre liberté.

MADAME DE CHAMBLAY.

Ne m'en veuillez pas d'en profiter pour aller consoler ma pauvre affligée, qui, dans cinq minutes, sera ici, la joie dans les yeux et le rire sur les lèvres; vous allez faire le bonheur de toute une famille, monsieur; Dieu vous le rende!

(Elle sort.)

SCÈNE VI

MAX, seul. Après avoir conduit madame de Chamblay jusqu'à la porte, il reste appuyé contre la chambranle, comme ébloui.

Quel étrange chose, et que vient-il donc de se passer ? d'où vient le charme puissant qui m'enveloppe et ce bien-être qui semble un équilibre, inconnu jusqu'à présent, de toutes mes facultés ? Tous mes sens ont acquis un degré d'acuïté qui semble les rapprocher de la perfection ; je me sens heureux, sans que rien soit changé qui me promette le bonheur. Étrange nature que la nôtre !

SCÈNE VII

MAX, LE VALET DE PIED.

LE VALET DE PIED.

Une jeune paysanne qui vient de la part de madame de Chamblay demande à parler à M. le comte.

MAX.

Faites entrer.

SCÈNE VIII

MAX, ZOÉ.

MAX, à Zoé, qui s'arrête toute honteuse sur le seuil de la porte.

Entrez, mon enfant.

ZOÉ, balbutiant.

C'est vous le monsieur que...? c'est vous le monsieur qui...?

MAX.

Oui, ma belle fille, c'est moi le monsieur qui...

ZOÉ.

C'est que madame m'a dit une chose qui ne me paraît pas probable.

MAX.

Que vous a-t-elle dit ?

ZOÉ.

Elle m'a dit que vous me donniez deux mille francs pour acheter un homme à Gratien.

MAX, qui a distrait les deux mille francs du tas et qui les a comptés pendant ce temps.

C'est tellement possible, que les voici: tendez votre main. (Elle hésite.) Eh bien, vous voyez que c'est vous qui ne voulez pas.

(Elle tend la main, Max y dépose l'argent.)

ZOÉ.

Ah! mon Dieu, quelle grosse somme cela fait! si nous ne pouvions pas vous la rendre!

MAX.

Madame ne vous a-t-elle pas dit, mon enfant, que je ne vous la donnais qu'à la condition que vous ne me la rendriez pas?

ZOÉ.

Mais, monsieur, vous ne pouvez pas nous donner une pareille somme pour rien.

MAX.

Oh! je ne vous la donne pas pour rien, je vais vous la faire payer.

ZOÉ.

Seigneur Dieu! comment cela?

MAX.

En causant cinq minutes avec moi de quelqu'un qui vous aime beaucoup et que vous n'êtes point assez ingrate pour ne pas aimer de votre côté.

ZOÉ.

Je n'aime que deux personnes au monde, à part ma mère et ma petite sœur: c'est Gratien et madame de Chamblay, et encore je devrais dire madame de Chamblay et Gratien, car je crois que je l'aime encore mieux que lui.

MAX.

Eh bien, c'est de l'une de ces deux personnes que nous allons causer.

ZOÉ.

De laquelle?

MAX.

De madame de Chamblay.

ZOÉ.

Oh! bien volontiers, monsieur; je l'aime tant, que c'est un bonheur pour moi de parler d'elle.

MAX.

Asseyez-vous, alors.

ZOÉ, s'asseyant.

Oh ! monsieur !

MAX.

Allez, allez.

ZOÉ.

Imaginez-vous que je ne l'ai jamais quittée, qu'elle a toujours été si bonne pour moi, que je ne sais pas si, en priant pour elle toute ma vie, je m'acquitterai jamais ! Vous regardez mon costume et vous le trouvez joli, n'est-ce pas ? c'est elle qui veut que je sois élégante, elle dit que cela la réjouit et qu'elle joue à la poupée avec moi comme lorsqu'elle était enfant; tout cela, vous le comprenez bien, monsieur, ce sont des prétextes qu'elle prend pour me faire brave, et elle a eu bien souvent des querelles avec monsieur, à cause de l'argent qu'elle dépensait pour ma toilette; mais, sous ce rapport, elle a toujours pensé à moi avant de penser à elle.

MAX.

Mais madame de Chamblay m'avait dit que vous étiez sa sœur de lait, je crois.

ZOÉ.

Oui, monsieur, je suis sa sœur de lait, en effet.

MAX.

Alors, elle doit être plus jeune que vous.

ZOÉ.

De six mois.

MAX.

Cependant, à la première vue, elle m'a paru plus âgée

ZOÉ.

Ah ! dame, monsieur, le chagrin, ça vieillit.

MAX, vivement.

Le chagrin ! madame de Chamblay a du chagrin ?

ZOÉ.

Oh ! quand je dis du chagrin, vous comprenez bien, monsieur, c'est des tracas que je devrais dire; vous savez, ce n'est point une raison parce que l'on est riche pour que l'on soit heureux; souvent l'argent, quoiqu'il soit bon parfois... (Elle regarde en riant l'or qu'elle tient dans sa main.), il y a d'autres moments où c'est la cause de bien des tristesses. Enfin, il y a un proverbe, n'est-ce pas ? qui dit : *La richesse ne fait pas le bonheur.*

MAX.

Hélas! oui, ma pauvre enfant, et je suis bien triste, croyez-moi, que ce proverbe s'applique madame de Chamblay.

ZOÉ.

Ah dame, monsieur, le Seigneur éprouve les bons.

MAX.

Y a-t-il longtemps que madame de Chamblay est mariée ?

ZOÉ.

Trois ans.

MAX.

Mariage d'inclination, sans doute ?

ZOÉ.

Hélas ! non...

(Elle se lève.)

MAX.

Mon enfant, j'ai voulu causer avec vous de madame de Chamblay, parce qu'elle m'a paru une personne charmante, mais je n'ai jamais eu l'intention de vous demander les secrets de votre bienfaitrice.

ZOÉ.

Et Dieu me garde, monsieur, de dire sur elle quelque chose qui ne soit pas à dire surtout! quant à ses secrets, que je ne connais pas plus que le reste de la maison, madame ne se plaignait jamais, ah! il serait bien heureux qu'elle rencontrât quelqu'un à qui les confier, un ami, un bon cœur; cela la soulagerait, et je crois qu'elle a grand besoin d'être soulagée.

MAX.

Eh bien, soyez persuadée d'une chose, mon enfant, c'est que cet ami dont madame de Chamblay, selon vous, a si grand besoin, je serais heureux de l'être ; c'est que le cœur où elle aurait du bonheur à verser ses secrets, je serais heureux de le lui ouvrir. Je ne sais si l'occasion s'en présentera jamais, et, se présentant, si ce sera demain ou dans dix ans ; mais, le jour où elle cherchera cet ami, où elle demandera ce cœur, nommez-moi à elle. Dieu fera le reste, je l'espère.

ZOÉ ; elle regarde Max avec étonnement

Eh bien, oui, monsieur, je vous nommerai à elle, car je suis sûre, à la façon dont vous le dites, que vous ferez pour elle, tout ce que ferait un frère.

MAX, lui posant la main sur l'épaule.

Garde cette croyance dans ton cœur, chère enfant, et, à l'heure du besoin, ne l'oublie pas.

ZOÉ.

Soyez tranquille ! Et maintenant, monsieur le comte, vous permettrez que je vous quitte, n'est-ce pas ? il faut que j'écrive à mon pauvre Gratien et qu'il connaisse tout son bonheur.

MAX.

Il n'est donc pas à Évreux, Gratien ?

ZOÉ.

Non, il est à Bernay, garçon menuisier chez le père Guillaume. Jésus Dieu! sera-t-il content ! (Regardant Max.) Ah ! monsieur, quel malheur pour nous tous que ce ne soit pas vous qui...

MAX.

Eh bien, après?

ZOÉ.

Oh! rien, rien.

(Elle se sauve.)

SCÈNE IX

MAX, LE VALET DE PIED.

MAX, sonnant.

« A Bernay, garçon menuisier chez le père Guillaume. »

LE VALET DE PIED.

Monsieur a sonné ?

MAX.

Combien de lieues d'ici à Bernay ?

LE VALET DE PIED.

Six lieues, monsieur le comte.

MAX.

Faites-moi seller un cheval et prévenez le baron que je ne rentrerai pas dîner.

LE VALET DE PIED.

Georges accompagnera-t-il M. le comte ?

MAX.

Non, je sortirai seul.

ACTE DEUXIÈME

Le salon de madame de Chamblay.

SCÈNE PREMIÈRE

ZOÉ, MADAME DE CHAMBLAY.

ZOÉ, traversant le théâtre et courant à la porte du boudoir.

Madame! madame!

MADAME DE CHAMBLAY.

Ah! c'est vous enfin, c'est bien heureux! Et qu'avez-vous fait depuis trois heures que je vous ai laissée à la porte de la préfecture?

ZOÉ.

Oh! beaucoup de bonnes choses; d'abord, quel homme charmant que M. Max et comme il vous aime, madame!

MADAME DE CHAMBLAY.

Plait-il, mademoiselle?

ZOÉ.

Oh! pardon, pardon! mais est-ce que tout le monde ne vous aime pas! est-ce qu'il ne suffit pas de vous voir pou vous aimer!

MADAME DE CHAMBLAY.

Assez. Qu'avez-vous fait?

ZOÉ.

J'ai d'abord reçu les deux mille francs qu'il m'a donnés.

MADAME DE CHAMBLAY.

Étrange cadeau!

ZOÉ.

La première chose que j'ai faite, vous comprenez bien, madame, lorsque j'ai eu la somme, a été de l'envoyer à Gratien en lui annonçant la bonne nouvelle; puis j'ai pensé qu'il y avait de par le monde une pauvre vieille femme qui devait être fièrement inquiète de son côté.

MADAME DE CHAMBLAY.

Ma pauvre Joséphine! j'y avais pensé de mon côté. Et tu lui as écrit?

ZOÉ.

Eh! vous savez bien qu'elle ne sait pas lire, la pauvre vieille. J'ai fait mieux que cela.

MADAME DE CHAMBLAY.

Je comprends, tu y as été?

ZOÉ.

J'ai sauté dans une petite voiture, et, comme Juvigny est à trois lieues et que le chemin est beau, au bout d'une heure j'entrais chez elle en riant : « Mère, c'est Zoé. — Et madame, a-t-elle dit tout de suite, où est-elle? — Ah dame, ai-je répondu, comme elle n'a pas si bon maître que j'ai bonne maîtresse, elle n'a pas pu venir. »

MADAME DE CHAMBLAY.

Taisez-vous, Zoé!

ZOÉ.

Hélas! madame, je voudrais bien me taire, mais il y a cependant une chose qu'il faut que je vous dise.

MADAME DE CHAMBLAY.

Laquelle?

ZOÉ.

La mère Joséphine était inquiète.

MADAME DE CHAMBLAY.

De quoi?

ZOÉ.

Voilà trois ou quatre personnes qui viennent visiter Juvigny avec une autorisation de M. Desbrosses, le notaire de monsieur, comme si la terre et le château étaient à vendre.

MADAME DE CHAMBLAY.

Que me dis-tu là!

ZOÉ.

Je vous répète ce qu'a dit la mère; elle en avait les larmes aux yeux, pauvre femme!

MADAME DE CHAMBLAY.

Oh! cela ne se peut pas! la seule terre qui reste de ma dot..., il n'en aurait pas le courage.

ZOÉ.

N'est-ce pas la troisième qu'il vend ainsi?

MADAME DE CHAMBLAY.

Oui, je sais bien que je suis ruinée; mais je croyais qu'il n'oserait pas toucher à cette pauvre petite terre de Juvigny où je suis née, où j'ai été élevée, et qui n'était qu'un débris

de notre fortune. En vérité, il y a des choses sacrées, et qu'un malfaiteur lui-même respecterait. Juvigny était une de ces choses-là ! — Et tu dis que ta mère...?

ZOÉ.

Silence !...

SCÈNE II

LES MÊMES, UN VALET DE CHAMBRE, puis M. DE CHAMBLAY.

LE VALET DE CHAMBRE.

M. de Chamblay fait demander si madame veut lui accorder quelques minutes d'entretien.

MADAME DE CHAMBLAY.

M. de Chamblay sait qu'il peut se présenter chez moi à toute heure, et qu'il y sera toujours le bienvenu. (Le Valet sort. — A Zoé.) Ne me quitte pas que je ne te le dise.

SCÈNE III

LES MÊMES, M. DE CHAMBLAY.

M. DE CHAMBLAY, à sa femme qui se lève.

Ne vous dérangez point, madame, je vous prie. (Lui prenant la main et la baisant.) Seulement, éloignez votre femme de chambre, j'ai à vous parler d'affaires.

MADAME DE CHAMBLAY.

Zoé, monsieur désire que vous nous laissiez seuls.

ZOÉ.

Je croyais que madame avait dit...

MADAME DE CHAMBLAY.

Laisse-nous, mon enfant.

(Zoé sort.)

SCÈNE IV

M. DE CHAMBLAY, MADAME DE CHAMBLAY.

MADAME DE CHAMBLAY.

En vérité, monsieur, votre visite est accompagnée d'une telle solennité, que j'en suis presque effrayée.

M. DE CHAMBLAY.

Effrayée, et pourquoi?

MADAME DE CHAMBLAY.

Mais parce que vous n'avez point l'habitude de me faire demander la permission d'entrer chez moi ; vous y venez, monsieur, et je vous reçois du mieux que je puis.

M. DE CHAMBLAY.

Je craignais de ne pas vous trouver seule.

MADAME DE CHAMBLAY.

C'eût été un bien grand hasard; vous savez que je vis le plus retirée que je puis.

M. DE CHAMBLAY.

Je voulais vous prier de me rendre un service, madame.

MADAME DE CHAMBLAY.

Parlez !

M. DE CHAMBLAY.

Hier, à la soirée du préfet, à laquelle je regrette que vous n'ayez pu assister et qui a été splendide, j'ai joué malheureusement.

MADAME DE CHAMBLAY.

Comme toujours !

M. DE CHAMBLAY.

Oui, c'est vrai, madame; mais, la somme n'étant pas très-forte, j'ai pu avec mes propres ressources, à peu de chose près, atteindre le chiffre; cependant, comme il me manque cinq cents francs et que je ne voudrais point pour une pareille bagatelle déranger un ami, je vous viens demander si vous n'auriez pas, sur vos économies, vingt-cinq louis à me prêter.

MADAME DE CHAMBLAY.

Mes économies sont faibles, monsieur, car il y a longtemps, vous le savez, que vous ne me donnez plus les dix mille francs que mon contrat de mariage m'assurait tous les mois; cependant, si je n'ai pas entière la somme qu'il vous faut, je dois en approcher. (Elle se lève et va prendre son porte-monnaie sur la cheminée.) Voyez ce qu'il y a dans mon porte-monnaie, monsieur.

M. DE CHAMBLAY.

Dix louis.

MADAME DE CHAMBLAY.

Ayez la bonté de les prendre. Je dois avoir un billet de deux cents francs dans ce secrétaire. Attendez... Le voici.

M. DE CHAMBLAY.

Merci, madame.

MADAME DE CHAMBLAY.

C'est tout ce que j'ai.

M. DE CHAMBLAY.

Dans votre nécessaire?

MADAME DE CHAMBLAY.

Oui, peut-être, vous avez raison, un louis ou deux, voyez vous-même.

M. DE CHAMBLAY.

Trois louis; il me manque encore deux louis.

MADAME DE CHAMBLAY.

Il m'est impossible de vous les donner, monsieur.

M. DE CHAMBLAY.

Vous êtes sûre?

MADAME DE CHAMBLAY.

Oh! je vous en donne ma parole; ainsi regardez-moi donc comme complétement dépouillée, et, s'il vous reste quelque argent...

M. DE CHAMBLAY.

Soyez tranquille, madame, la veine ne me sera pas toujours contraire, et, la première fois que le sort me favorisera... En attendant, je vous remercie.

(Il fait quelques pas vers la porte.)

MADAME DE CHAMBLAY.

Monsieur!...

M. DE CHAMBLAY.

Vous m'appelez?

MADAME DE CHAMBLAY.

Je voudrais vous faire une question.

M. DE CHAMBLAY.

Faites.

MADAME DE CHAMBLAY.

Je n'ose.

M. DE CHAMBLAY.

Bon, quelle sottise!

MADAME DE CHAMBLAY.

Est-il vrai que vous ayez l'intention de vous défaire de la petite terre de Juvigny?

M. DE CHAMBLAY.

Peut-être y serai-je forcé, madame, mais rien n'est encore

arrêté dans mon esprit à ce sujet; d'ailleurs, si cette nécessité se présente, vous en serez avertie, puisque cette terre vient de vous et que je ne puis rien faire sans votre signature.

LE VALET DE PIED, annonçant.

M. le baron Alfred de Senonches.

MADAME DE CHAMBLAY.

Le préfet!

M. DE CHAMBLAY, au Valet.

Un instant! (A sa femme.) A propos, j'avais oublié de vous dire que, sur mes invitations réitérées, M. de Senonches vient faire l'ouverture de la chasse à Bernay; en esclave des convenances, invité d'hier, il vient me faire une visite aujourd'hui; c'est un homme charmant, que M. de Senonches, très-riche, très-puissant, et qui peut m'être d'une grande utilité. Je vous invite donc, et au besoin je vous prie, de lui faire votre meilleur visage; votre exquise délicatesse vous dira jusqu'où votre amabilité peut aller; au reste, vous savez que je ne suis pas jaloux.—Faites entrer M. le préfet, en mon absence; vous entendez, en mon absence; madame de Chamblay veut bien le recevoir.

MADAME DE CHAMBLAY.

Monsieur!...

M. DE CHAMBLAY, au Valet.

Faites ce que je dis.

(Il sort.)

MADAME DE CHAMBLAY.

O mon Dieu! j'espère ne pas avoir compris!...

SCÈNE V

MADAME DE CHAMBLAY, LE BARON.

LE VALET, annonçant.

M. le baron Alfred de Senonches.

(Il sort.)

LE BARON, entrant.

Madame...

MADAME DE CHAMBLAY.

Monsieur...

(Elle lui montre une chaise.)

LE BARON.

J'apprends que M. de Chamblay est absent, je ne demandais point son absence, et, cependant, je m'en félicite; elle me permet, madame, de vous demander plus librement quel était le motif de votre visite, car j'ai appris par mes gens que vous m'aviez fait l'honneur de venir chez moi et que vous y aviez été reçue par le comte Max, mon ami.

MADAME DE CHAMBLAY.

C'est vrai, monsieur; mais j'eusse cru que votre ami se fût empressé de vous raconter lui-même quel service je venais vous demander et la délicatesse avec laquelle il s'était empressé de me le rendre.

LE BARON.

Il faudrait pour cela que je l'eusse vu, madame; mais, en vous quittant, il a fait seller un cheval, a demandé combien il y avait de lieues d'Évreux à Bernay, et est parti en me prévenant de ne point l'attendre pour dîner. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que je vienne vous demander si ce que vous désiriez a été fait, et s'il ne me reste pas, à moi, quelque chose à faire.

MADAME DE CHAMBLAY.

Rien, monsieur, et votre ami a été bien au delà de mes souhaits. Il me reste maintenant à savoir s'il m'a dit la vérité en me parlant d'une somme de six à sept mille francs que vous aviez gagnée pour lui, au jeu, pendant qu'il dormait.

LE BARON.

Rien n'est plus vrai, madame.

MADAME DE CHAMBLAY.

Mais, excusez ma question peut-être un peu indiscrète, comment votre ami dormait-il, tandis que l'hôtel de la préfecture était en fête?

LE BARON.

Ah! madame, parce que mon ami n'est ni de ce monde, ni de ce siècle; mon ami est un des sept sages de la Grèce, tout simplement; est-ce que ces choses-là ne se voient pas sur le visage?

MADAME DE CHAMBLAY.

Mais, alors, il doit très-mal s'accorder de la vie toute de fêtes que vous menez?

LE BARON.

Aussi a-t-il été se coucher comme un pensionnaire, à minuit sonnant.

MADAME DE CHAMBLAY.

Au reste, M. de Chamblay, qui est difficile en pareille matière, m'a raconté, monsieur, avec quelle courtoisie et quelle somptuosité vous recevez vos convives.

LE BARON.

Je vais vous avouer tout simplement la chose, madame : je veux les corrompre.

MADAME DE CHAMBLAY.

Les corrompre ! et comment cela ?

LE BARON.

Je viens d'avoir trente ans et je compte me présenter aux prochaines élections.

MADAME DE CHAMBLAY.

Vous êtes ambitieux, monsieur ; c'est votre droit, et, avec le mérite que vous avez, je dirai presque que c'est votre devoir.

LE BARON.

Hélas ! madame, j'ai d'abord eu l'orgueil de vouloir être *quelqu'un*, préférant une grande personnalité à une haute position ; une douleur, qui eût fait de moi un homme de génie, si j'eusse été destiné à le devenir, a été la pierre de touche qui m'a prouvé que je devais me contenter d'être *quelque chose*. J'ai trois tantes, dont je suis l'héritier unique, mais non absolu ; ce sont mes trois Parques, elles me filent des jours d'or et de soie ; seulement, il y en a une qui se tient toujours prête à couper le fil si je ne suis pas une carrière. Or, vous vous figurez bien que ce n'est pas avec mes vingt mille livres de rente et mes quinze ou dix-huit mille francs d'appointements que j'ai six chevaux dans mon écurie, quatre voitures sous mes remises, un cocher, un valet de chambre, un piqueur, un cuisinier, trois ou quatre autres domestiques dont je ne sais pas même les noms, et que je donne des fêtes qui méritent les suffrages d'un homme de l'élégance de M. de Chamblay ; non, ce sont mes trois tantes qui se chargent de cela, toujours à la condition que je serai *quelque chose*. Elles se sont cotisées, elles ont mis une espèce d'intendant près de moi, et, en attendant qu'elles me laissent les deux cent mille francs de rente qu'elles possèdent à elles trois, elles

consacrent six mille francs par mois à l'entretien de ma maison, de sorte que mes vingt mille livres de rente et mes quinze mille francs d'appointements me restent intacts comme argent de poche... Elles ont du bon, en somme, les vieilles dames !... Ah ! vous comprenez que je leur fais payer à part mes dîners officiels; mais j'ai, dans ce cas, pour elles, une attention qui les touche infiniment : comme nous sommes voisins, je leur envoie la carte, un dessin de la table que je fais moi-même avec l'ordre du service et le nom des convives aristocratiques auxquels j'ai l'honneur de faire manger leur argent; moyennant cette attention, je pourrais donner un grand dîner par semaine, mais je n'ai garde !

MADAME DE CHAMBLAY.

Je comprends, cela vous ennuie.

LE BARON.

Non pas précisément, madame; manger n'est pas plus ennuyeux qu'autre chose, quand on mange bien; mais je m'userais comme homme politique et je n'aurais plus de moyen d'action dans les grandes circonstances. Il faut se ménager. Êtes-vous gourmande, vous, madame ?

MADAME DE CHAMBLAY.

Moi ? Oh ! grand Dieu, non, monsieur.

LE BARON.

Tant pis, madame ! c'est une ressource qui vous manquera si jamais vous avez, ce qui n'est pas probable, des chagrins de cœur.

MADAME DE CHAMBLAY, souriant.

Mais, d'après ce que vous me dites, monsieur, vous devez être l'homme le plus heureux de la terre.

LE BARON.

A ce point que vous ne pouvez pas vous douter de mon bonheur, madame.

MADAME DE CHAMBLAY.

Mais ce bonheur ne saurait être complet, s'il n'est point partagé.

LE BARON.

Comment entendez-vous cela ?

MADAME DE CHAMBLAY.

Je dis que vous allez être le point de mire de toutes les mères, grand'mères et aïeules, ayant une fille, une petite-fille ou une arrière-petite-fille à marier.

LE BARON.

Ah ! de ce côté, madame, je suis invulnérable.

MADAME DE CHAMBLAY.

Mais vos tantes ?

LE BARON.

Je leur ai fait entendre que je ne devais aimer personne, pour qu'elles restassent mon seul amour.

GRATIEN, dans l'antichambre.

Ah ! tant pis ! madame me pardonnera, je suis trop heureux, trop joyeux, trop amoureux !

SCÈNE VI

LES MÊMES, GRATIEN, se précipitant en scène.

Ah ! madame, chère madame, bonne maîtresse !

(Il se jette à ses genoux et lui baise la main.)

MADAME DE CHAMBLAY.

Excusez cet homme, comme je l'excuse, monsieur, car vous êtes pour quelque chose dans sa folie.

LE BARON.

Moi ?

MADAME DE CHAMBLAY.

Oui, puisque c'est vous qui avez, en jouant pour votre ami, le comte Max, gagné l'argent avec lequel il se sauve de la conscription. Cela fait du bien au cœur, monsieur le baron, de voir des gens heureux.

LE BARON.

Je me félicite du changement qui s'est fait en vous pendant ma visite : je vous ai trouvée avec des larmes de tristesse dans les yeux, et je vous laisse versant des larmes de joie.

(Il salue et sort. Pendant que madame de Chamblay fait deux pas pour le reconduire, Zoé paraît.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, ZOÉ.

ZOÉ.

Ah ! c'est la voix de Gratien ! madame, vous permettez ?

MADAME DE CHAMBLAY.

Oui, pauvres enfants, soyez heureux. Le bonheur des au-

tres est le plus doux rêve de ceux qui ne peuvent plus espérer le bonheur pour eux.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII

GRATIEN, ZOÉ.

GRATIEN.

Eh bien, en voilà un événement, ma petite Zoé!

ZOÉ.

Ne m'en parle pas, je n'en suis pas encore revenue.

GRATIEN.

Et ce comte, ce vicomte, ce M. Max, il a donné comme cela deux mille francs sans... rien demander?

ZOÉ.

Sans rien demander.

GRATIEN.

Mais d'où vient-il? d'où sort-il? où en fait-on des citoyens comme celui-là.

ZOÉ.

Mais il me semble que je t'avais dit dans ma lettre que ce n'était pas à moi qu'il les avait donnés, en réalité; que c'était à madame.

GRATIEN.

C'est à madame, c'est à madame... Et pourquoi les a-t-il donnés à madame?

ZOÉ.

Est-ce que tu ne lui donnerais pas deux mille francs, toi, si tu les avais?

GRATIEN.

Moi? Mais je lui donnerais ma vie. Eh bien, non, pas maintenant!... mais je la lui aurais bien donnée hier, quand je croyais être soldat.

LE VALET.

M. le comte Max de Villiers fait demander si madame est visible.

ZOÉ.

Oui, oui, je vais prévenir madame. — Reste ici, toi, et remercie-le bien en nous attendant.

LE VALET.

M. le comte Max de Villiers.

ZOÉ.

Venez, monsieur le comte, venez. Tenez, voilà Gratien qui accourt tout exprès de Bernay pour vous remercier.

(Elle sort.)

SCÈNE IX

MAX, GRATIEN.

MAX.

Eh bien, c'est donc vous, monsieur le conscrit!

GRATIEN.

Oh! conscrit, c'était bon ce matin; ce soir, grâce à vous, je ne le suis plus.

MAX.

Comment, vous ne l'êtes plus? vous avez déjà trouvé un remplaçant?

GRATIEN.

Oui-da! est-ce qu'avec de l'argent on ne trouve pas tout ce qu'on veut! Il y avait Jean-Pierre, le fils au père Dubois, qui a pris le numéro 120; il n'y a pas de danger que ça monte jusqu'à lui. Son père lui a inculqué dans l'esprit qu'il voulait être soldat, il l'a cru; de sorte que nous avons traité pour dix-sept cents francs, c'est trois cents francs que Zoé a à vous remettre. .

MAX.

Comment, son père lui a inculqué dans l'esprit qu'il voulait être soldat? qu'entendez-vous par ces paroles?

GRATIEN.

J'entends qu'il lui a fait accroire qu'il avait le goût militaire.

MAX.

Et dans quelque but?

GRATIEN.

Oh! c'est un malin, le père Dubois!

MAX.

C'est un malin?...

GRATIEN.

Oui, un finaud.

MAX.

Comment cela?

GRATIEN.

Un madré, quoi!

MAX.

J'entends bien; mais pourquoi est-ce un madré, un finaud, un malin?

GRATIEN.

Il ne connaît que la terre, lui.

MAX.

Je ne vous comprends pas davantage, mon ami.

GRATIEN.

Je me comprends, moi.

MAX.

Peut-être n'est-ce point assez, puisque nous causons ensemble.

GRATIEN.

C'est vrai, mais le père Dubois!... qu'est-ce que cela vous fait, à vous qui êtes de la ville, un pauvre paysan de la campagne?

MAX.

Cela me fait beaucoup, j'aime à m'instruire.

GRATIEN.

Ah! vous vous gaussez, comme si je pouvais apprendre quelque chose à un homme comme vous!

MAX.

Vous pouvez m'apprendre ce qu'est le père Dubois.

GRATIEN.

Oh! je vous l'ai dit, et je ne m'en dédis pas.

MAX.

Diable de Normand, va!... Vous m'avez dit que c'était un malin, un finaud, un madré qui ne connaissait que la terre.

GRATIEN.

C'est la vérité pure.

MAX.

Fort bien; mais la vérité pure est dans son puits, faites-l'en sortir.

GRATIEN.

Oh! ce n'est pas pour dire du mal de lui, mais c'est son caractère, à cet homme; c'est le troisième qu'il a sous les drapeaux, ou, pour mieux dire, qu'il avait: les deux premiers ont été tués en Afrique.

MAX.

Ah çà! mais ce n'est point le père Dubois, ce gaillard-là, c'est le père Horace.

GRATIEN.

Eh non! c'est le père Dubois.

MAX.

Je veux dire qu'il est patriote.

GRATIEN.

Lui, patriote? Ah bien, cui! il s'inquiète bien de cela! il s'inquiète de la terre.

MAX.

Oui, de la terre de la patrie.

GRATIEN.

Mais non, de sa terre à lui! il s'arrondit, cet homme, ça lui fait ses douze arpents.

MAX.

Ah! oui, je comprends.

GRATIEN.

Voyez-vous, sa terre, c'est sa vie; sa femme, ses enfants, sa famille. qu'est-ce que cela lui fait? rien de rien, quoi! sa terre avant tout. Le matin, dès cinq heures, il est dans sa terre, jetant dans le champ de son voisin chaque pierre qu'il trouve dans le sien... Selon la saison, il ensemence, il laboure, il moissonne... Il déjeune sur sa terre, il dîne sur sa terre; un jour, il y couchera. Le dimanche, il se fait beau, il va à la messe ; pour qui croyez-vous qu'il prie le bon Dieu?... pour l'âme de son père et de sa mère, pour les morts, pour les vivants?... Bon! il prie pour sa terre, pour qu'il n'y ait pas d'orages, pour qu'il n'y ait pas de grêle, que ses pommiers ne soient pas gelés, que les blés ne soient pas versés ; puis, la messe dite, quand chacun se repose ou s'amuse, il prend le chemin de sa terre.

MAX.

Comment! il travaille le dimanche?

GRATIEN.

Non, il ne travaille pas, il s'amuse, il esherbe, il guette les mulots, il extermine les taupes; c'est sa jouissance, à cet homme, il n'a que celle-là, mais il paraît qu'elle lui suffit. Il a vendu ses deux garçons et il a acheté de la terre avec le prix de la vente ; il leur a dit: « Ne vous inquiétez donc pas! après moi, vous aurez ma terre... Ils l'ont, leur terre, et avant lui, là-bas, en Afrique.

MAX.

Les malheureux! vous dites qu'ils ont été tués?

GRATIEN.

Ça ne fait rien, la terre est restée, elle. Il y a trois ans qu'il soigne Jean-Pierre, qu'il le regarde grandir et qu'il dit à tout le monde : « Voyez le beau cuirassier que cela fera pour le gouvernement. » C'est au point qu'on n'appelle, à Bernay, Jean-Pierre que *le Cuirassier*. Un mois avant le tirage, il mettait tous les jours un cierge à Notre-Dame de la Culture pour qu'elle glissât un numéro dans la main de son fils, non pas afin qu'il ne partît point, mais afin qu'il pût se vendre comme ses deux frères s'étaient vendus, et il a eu une chance, le vieux gueux ! Le premier avait pris le numéro 99, le second le 107 : le troisième a pris le 120 ; s'il en avait un quatrième, il prendrait le 150.

MAX.

Et alors, vous avez traité, c'est fini, signé ?

GRATIEN.

Parafé par-devant notaire, pour dix-sept cents francs une fois donnés; c'est trois cents francs que Zoé vous redoit.

MAX.

Et vous, mon ami, êtes-vous aussi un adorateur de la terre, comme le père Dubois ?

GRATIEN.

Non, je suis comme les oiseaux du bon Dieu, je vis de ce qui pousse sur la terre des autres.

MAX.

Et, comme les oiseaux, vous vivez en chantant.

GRATIEN.

Le plus que je peux; mais, depuis quinze jours, je dois le dire, je ne chantais plus, je déchantais.

MAX.

Cependant, vous exercez une industrie quelconque ?

GRATIEN.

Je cultive la varlope et fais fleurir le rabot; je suis garçon menuisier chez le père Guillaume, et j'attends, en gagnant cinquante sous par jour, qu'un oncle, que je n'ai pas, meure en Amérique ou dans les Indes en me laissant mille écus pour m'établir à mon compte.

MAX.

De sorte qu'avec mille écus, vous vous établiriez ?

GRATIEN.

Ah ! oui, grandement, et il y aurait encore du reste pour

un lit de noce, et solide !... mais, n'ayant pas d'oncle...

MAX.

Vous n'avez pas d'oncle, c'est vrai, mais vous avez madame de Chamblay, qui aime beaucoup votre femme et qui est riche.

GRATIEN.

Oui; seulement, elle ne tient pas les cordons de la bourse, pauvre chère créature ! sans cela, ce n'est pas vous qui auriez acheté Jean-Pierre, c'est elle. Je ne vous en suis pas moins reconnaissant pour cela, croyez-le bien, attendu que dix-sept cents francs, ça ne se trouve pas dans un tas de copeaux ! car, au fait, il n'a coûté que dix-sept cents francs, ce qui fait que Zoé aura trois cents francs... Ah ! voilà madame.

SCÈNE X

LES MÊMES, MADAME DE CHAMBLAY.

MADAME DE CHAMBLAY.

Pardon, monsieur, de vous avoir fait attendre, mais je voulais donner à ce brave garçon le soin de vous exprimer sa gratitude et à vous le temps de reconnaître que votre bienfait était bien placé.

GRATIEN.

Oh ! pour un bienfait bien placé, c'est un bienfait bien placé !

(Gratien salue et se retire.)

MADAME DE CHAMBLAY.

Eh bien, monsieur, mon pauvre Gratien ?

MAX.

Ah ! madame, je le connaissais avant de l'avoir vu.

MADAME DE CHAMBLAY.

Comment cela ?

MAX.

J'arrive de Bernay.

MADAME DE CHAMBLAY.

Je savais que vous y étiez allé.

MAX.

Oh ! mon Dieu, et comment cela ?

MADAME DE CHAMBLAY.

Par votre ami, M. de Senonches, qui est venu faire une visite à mon mari.

MAX.

Mon Dieu, madame, peut-être, comme le baron, eussé-je demandé M. de Chamblay, n'ayant reçu de vous aucune autorisation de me présenter ici ; mais c'était vous surtout que je désirais voir.

MADAME DE CHAMBLAY.

Moi, monsieur ?

MAX, souriant.

Aimez-vous mieux que j'emploie une autre locution? c'était à vous que j'avais affaire.

MAMAME DE CHAMBLAY.

Dites !...

MAX.

Quand vous avez bien voulu permettre que je fusse pour quelque chose dans le salut de vos protégés, j'ai eu l'honneur de vous dire qu'à la première occasion qui se présenterait de faire une bonne action, je penserais à vous.

MADAME DE CHAMBLAY.

Mon Dieu !...

MAX.

Cette occasion est venue. Vous connaissez, près de Bernay, confinant à vos terres, le petit village du Hameau; un incendie a réduit en cendres les six ou sept maisons qui le composaient; j'ai rencontré le curé de Notre-Dame de la Culture qui faisait une quête pour les malheureux incendiés, je lui ai remis mon aumône, et, tout heureux d'avoir cette occasion de vous voir, je viens vous demander la vôtre.

MADAME DE CHAMBLAY tire une bague de son doigt et la donne à Max.

Tenez, monsieur, voici mon aumône... Vous me refusez ?

MAX.

Non, madame, mais je ne vous comprends pas; cette bague vaut mille francs. (Voyant que madame de Chamblay continue de lui tendre la bague.) Ce que je venais vous demander, c'était une simple aumône, comme on la met dans la bourse d'une quêteuse, un louis par exemple.

MADAME DE CHAMBLAY.

Monsieur de Villiers, à un homme comme vous on peut tout dire, à un cœur comme le votre on peut tout confier.

MAX.

Dites, madame.

MADAME DE CHAMBLAY.

Eh bien, il y a des moments où il est plus facile à une femme qui ne dispose pas de sa fortune, de donner une bague de mille francs que de donner un louis.

(Elle sort en appuyant son mouchoir sur ses yeux.)

SCÈNE XI

MAX, seul.

Ah! mon Dieu, est-il possible qu'une femme qui a apporté deux millions de dot à son mari, n'ait pas, au bout de trois ans de mariage, un louis à donner à des incendiés?... Et elle ne se plaint pas, elle ne le maudit pas, elle se contente de pleurer... Mais c'est donc un ange que cette femme!

SCÈNE XII

MAX, ZOÉ.

ZOÉ.

Ah! monsieur le comte! monsieur le comte!

MAX.

Qu'y a-t-il?

ZOÉ.

La terre de Juvigny dont elle porte le nom... le château où elle est née, où sa mère est morte... terre et château, il a tout mis en vente sans l'en prévenir.

MAX.

Ni l'un ni l'autre ne sont encore vendus, n'est-ce pas?

ZOÉ.

Non; mais, d'un moment à l'autre, aujourd'hui, demain, ils peuvent l'être.

MAX.

Et quel est le notaire chargé de la vente?

ZOÉ.

M. Desbrosses, à Alençon.

MAX, à part.

Oh! j'aurai bien du malheur si je ne lui rends pas la clef de Juvigny en échange de cette bague... (Il baise la bague.) Merci, Zoé, merci, mon enfant!...

(Il sort.)

ACTE TROISIÈME

Un jardin, maison au fond.

SCÈNE PREMIÈRE

MAX et MAITRE BLANCHARD, sous une tonnelle.

BLANCHARD.

Vous avez visité la maison?

MAX.

Oui.

BLANCHARD.

Vos ordres ont été ponctuellement exécutés?

MAX.

Ponctuellement; merci.

BLANCHARD.

Voici l'acte.

MAX.

Et voici les trois cents francs. (Il lit bas.) Zoé et Gratien, c'est cela. La maison devient ainsi un bien de communauté, n'est-ce pas?

BLANCHARD.

De communauté. Le père Dubois réclame trois cents francs d'épingles pour sa nièce, il dit que vous les lui avez promis.

MAX.

Oui, mais c'est à vous que je les confie pour sa nièce et non pour lui. Placez-les, faites-les valoir, et, le jour de son mariage ou de sa majorité, remettez le tout à la jeune fille, capital et intérêts.

BLANCHARD.

C'est le père Dubois qui va être bien attrapé!

MAX.

Oui, il comptait tout garder pour lui, n'est-ce pas?

BLANCHARD.

Parbleu!... — Pardon, monsieur le comte, mais voici quelqu'un qui désire, je crois, vous parler.

MAX, apercevant le baron.

Alfred!...

SCÈNE I

LES MÊMES, LE BARON.

LE BARON.

Achève ce que tu as à faire, j'ai le temps.

MAX.

Non, j'ai fini. — Merci, monsieur Blanchard.

BLANCHARD.

Monsieur le comte...

(Il sort.)

SCÈNE III

LE BARON, MAX.

MAX.

Par quel hasard, ici?

LE BARON.

Je fais une tournée départementale. Je me suis dit : « Puisque Max est à Bernay, je vais lui souhaiter le bonjour en passant. »

MAX.

Comment savais-tu que j'étais ici?

LE BARON.

Je t'ai fait espionner.

MAX.

Comment, tu m'as fait espionner?

LE BARON.

Oui, je m'essaye.

MAX.

Je ne comprends pas.

LE BARON.

Non, mais tu vas comprendre. (Il s'assied.) Tu vois un homme qui cultive, dans ce moment-ci, le champ planté d'arbres à pommes d'or qu'on appelle l'élection. Un des députés du département de l'Eure est mort, je me mets sur les rangs pour le remplacer; j'ai déjà fait ma circulaire, je promets à mes mandataires des chemins de fer, des ponts, des canaux; je

vais faire d'Évreux une Venise, et de Louviers un Manchester; une fois nommé, tu comprends bien que je rentrerai dans les bornes d'un budget de huit cent millions. Avec mes talents administratifs et mon éloquence tribunitienne, je ne serai pas longtemps simple député, je serai de toutes les commissions, on me nommera du conseil d'État; puis, au premier changement de ministre, j'attraperai un portefeuille. Le portefeuille qui convient à un grand administrateur comme moi, c'est celui de l'intérieur; le ministre de l'intérieur est le véritable préfet de police, l'autre n'est que son lieutenant. Voici ce que je me suis dit : « J'ai avis que M. le comte Max de Villiers conspire contre le gouvernement. »

MAX.

Moi, je conspire contre le gouvernement?

LE BARON.

Laisse-moi donc continuer!... Je ne dis pas que tu conspires, je dis que j'ai reçu avis que tu conspirais : eh bien, c'est mon devoir de te convaincre de conspiration ou de t'innocenter. Je lâche donc contre toi mes limiers; il faut que je sache ce que tu fais, jour par jour, heure par heure, minute par minute; veux-tu voir, dans mon dossier, le rapport qui m'a été envoyé sur tes faits et gestes depuis que tu as quitté la préfecture, le 29 juillet?

MAX.

Ma foi, oui, cela m'intéressera.

LE BARON, consultant son carnet.

Attends!... « Parti pour Alençon le 29 juillet; le même jour, fait visite à un notaire nommé Desbrosses, fort connu pour ses opinions avancées... » Tu vois que les premiers indices sont contre toi.

MAX.

Mais, mon cher Alfred, je n'allais pas chez M. Desbrosses pour y parler politique; j'y allais...

LE BARON.

Oh! si tu me dis pourquoi tu y allais, je n'aurai plus le mérite de l'avoir deviné.

MAX.

Continue, alors.

LE BARON.

« Comme la conversation a eu lieu en tête-à-tête, on ne sait pas si le comte Max de Villiers a parlé politique; mais

le résultat visible de l'entretien a été l'achat du château de Juvigny, où est née madame de Chamblay et que son mari a vendu en vertu d'une procuration générale qui expirait le lendemain. Le soir même, M. le comte Max de Villiers est parti pour Paris et en est revenu avec cent vingt mille francs, prix de la terre et du château achetés par lui. » Est-ce exact?

MAX.

Ma foi, oui, je vous en fais mon compliment, monsieur le futur ministre de l'intérieur.

LE BARON.

Ah!... « Pris une voiture à Alençon; s'est fait conduire à Juvigny, y est arrivé vers trois heures de l'après-midi, a visité le château, accompagné d'une vieille femme nommée Joséphine, nourrice de madame de Chamblay, est resté deux heures dans la chambre bleue, dite de la Vierge, où est née et où a été élevée madame de Chamblay; a couché dans la chambre verte, est reparti le lendemain après avoir fait une nouvelle station dans la chambre bleue. » As-tu fait une station dans la chambre bleue?

MAX.

Mon cher, continue, tu es dans mon esprit à la hauteur de M. Lenoir.

LE BARON.

« De retour à Évreux après six jours d'absence, a fait, le jour même de son arrivée, estimer une bague chez M. Bochard, joaillier dans la Grande-Rue, mais, au lieu de la vendre, a acheté une chaîne de Venise et a pendu la bague à son cou. »

MAX, rougissant.

Alfred!...

LE BARON.

Je ne te demande pas si c'est vrai ou non, je te lis mon rapport. Hum!... « Reparti pour Bernay, loge au *Lion d'or*, achète chez M. Blanchard la petite maison, n° 12, rue de l'Église, appartenant au père Dubois! » C'est celle-ci... Attends donc, je ne suis pas au bout... « Parti pour Lisieux, y a acheté des instruments de menuiserie et des meubles. » Suit le détail des instruments et des meubles que tu as achetés; veux-tu le vérifier?

MAX.

Non, inutile! tu montes pour moi à la hauteur de M. de Sartines.

LE BARON.

Attends donc, attends donc! « Est revenu à Bernay, a fait mettre à leur place, dans la maison achetée, les meubles et les instruments, a commandé un repas de noce à l'hôtel du *Lion d'or*, à la condition que le repas serait servi dans la maison de la rue de l'Église. »

MAX.

Je dois dire qu'aucun détail ne t'a échappé : voici les marmitons qui apportent le dîner.

LE BARON.

Qu'en dis-tu ?

MAX.

J'ai fort entendu vanter la police de M. Fouché, mais je crois qu'elle était bien au-dessous de la tienne.

LE BARON.

Alors, tu attesteras que je ferais un bon ministre de l'intérieur ?

MAX.

En ce qui concerne la police, oui; mais, dis-moi, que signifie cette plaisanterie ?

LE BARON.

Ce n'est point une plaisanterie le moins du monde. Quand je t'ai rencontré sur le boulevard du Jardin botanique, à Bruxelles, je t'ai dit: « Dans trois mois, je serai préfet; » aujourd'hui, je te dis sous cette tonnelle: « Dans trois mois, je serai député; dans un an, ministre. »

MAX, le regardant fixement.

Et tu n'as rien à ajouter ?

LE BARON.

Si fait, j'ai à ajouter ceci : Mon cher Max, tu aimes madame de Chamblay et cet amour m'inquiète.

MAX.

Alfred!...

LE BARON.

Ami, je suis encore le seul qui le sache, et ton secret est là (Il pose la main sur sa poitrine.) plus en sûreté, crois-moi, dans mon cœur que dans le tien; mais ce que je sais, Max, un autre peut le savoir de même; il suffit d'écrire à M. le préfet

de police de vouloir bien te faire suivre par un de ses agents; M. de Chamblay est un esprit taciturne; je suis comme César, je me défie des faces pâles et maigres. Eh bien, suppose que M. de Chamblay conçoive quelque soupçon, suppose qu'il écrive au préfet de police, et que le préfet de police lui envoie un homme aussi habile que celui qu'il m'a envoyé, suppose encore une chose que je ne suppose pas, mais dont je suis sûr, c'est que tu sois aimé comme tu aimes: on surprend M. Max de Villiers aux genoux de madame de Chamblay...

MAX.

Et on leur brûle la cervelle à tous deux?

LE BARON.

Non.

MAX.

On provoque M. Max de Villiers, et l'on se bat en duel avec lui?

LE BARON.

Non.

MAX.

Mais que fait-on, alors?

LE BARON.

On met madame de Chamblay dans un couvent, on la force de renouveler une procuration générale qui vient d'expirer, et en vertu de laquelle on a vendu cette terre de Juvigny qui devait être sacrée au comte comme ayant été le berceau de sa femme, et on la dépouille du peu qui lui reste; et le monde, sans donner raison à M. de Chamblay, n'ose pas lui donner tout à fait tort.

MAX, fronçant le sourcil.

Et la philosophie de tout cela est-elle que je dois renoncer à madame de Chamblay?

LE BARON.

Ce serait le plus sage, mais c'est tout bonnement impossible. Au point où tu en es, mon pauvre ami, tu renoncerais plutôt à la vie que de renoncer à ton amour. Non, la philosophie de tout cela, puisque tu la demandes, c'est que tu avais besoin d'être prévenu, convaincu même pour prendre à l'avenir les précautions nécessaires; te voilà prévenu, te voilà convaincu, n'est-ce pas? Tu as déjà le courage du lion, ajoutes-y la prudence du serpent. Quand tu iras, je ne puis pas te dire où, mais où tu meurs d'envie d'aller, regarde devant toi, der-

rière toi, autour de toi; quand tu y seras arrivé, sonde les planchers, ouvre les armoires; si c'est au rez-de-chaussée, réserve-toi une porte par laquelle tu puisses sortir; si c'est au premier étage, une fenêtre par laquelle tu puisses sauter sur les plates-bandes comme Chérubin; si c'est au second, un escalier dérobé par lequel tu puisses t'évader comme don Carlos; si c'est au troisième... ma foi, tans pis! arme-toi, défends-toi et tue le diable avant que le diable te tue: ce n'est peut-être pas précisément le conseil d'un préfet que je te donne là, mais c'est celui d'un ami.

MAX.

Et je l'accepte comme tel.

LE BARON.

Seulement, le suivras-tu?

MAX.

Je ferai de mon mieux.

LE BARON.

On ne peut pas demander davantage à un homme. Et maintenant que te voilà propriétaire dans le département, je te demande ton influence pour me faire nommer député. Tiens, voilà la cloche qui sonne, va à tes affaires et laisse-moi aux miennes.

SCÈNE IV

LES MÊMES, GRATIEN.

GRATIEN.

Monsieur Max! monsieur Max! eh bien, mais où êtes vous donc?

MAX.

Me voilà.

GRATIEN.

Mais je vous cherche de tous côtés; on est à l'église et je viens vous prier, attendu que vous êtes le seul monsieur, de vouloir bien donner le bras à madame la comtesse.

MAX.

Le bras à la comtesse! mais le comte n'y sera donc pas?

GRATIEN.

Oh! M. le comte est trop fier pour venir à la noce de pauvres gens comme nous.

MAX.

Et la comtesse n'est pas trop fière?

GRATIEN.

Elle, c'est une sainte! Venez-vous?

MAX.

Tu es pressé de voir comme la couronne d'oranger va à Zoé?

GRATIEN.

Oh! je suis tranquille là-dessus, elle ne la blessera pas. (S'arrêtant et montrant Alfred.) A propos, dites donc, si votre ami...

MAX.

Quoi?

GRATIEN.

N'est pas plus fier que vous et qu'il veuille bien en être?

MAX.

Mon ami en serait avec le plus grand plaisir, mais il a sa journée prise.

GRATIEN.

Tant pis, tant pis! il eût passé sa journée avec des gens qui n'engendreront pas la mélancolie. (A Max en s'en allant.) Mais, dites donc, est-ce que ce n'est pas M. le préfet?

MAX.

Mais oui.

GRATIEN.

Bon! et moi qui l'invitais à la noce d'un pauvre paysan; en en voilà une bêtise! (Il sort avec Max.) Un préfet!

SCÈNE V

LE BARON, seul.

Heureux Max! le voilà dans toute la fièvre de son premier amour, à la période d'azur de l'espérance; son cœur s'est révolté à l'idée qu'un autre homme que lui possédât Juvigny, qu'une autre femme qu'elle profanât le sanctuaire de sa jeunesse et de son innocence, et il a tout pris, tout acheté au prix qu'on lui en a demandé... Mais qu'est-ce que je vois là? M. de Chamblay! serait-il de la noce? Diable! sa présence pourrait bien rembrunir les horizons.

SCÈNE VI

LE BARON, M. DE CHAMBLAY.

M. DE CHAMBLAY.

Je le savais bien, que ce ne pouvait être que vous : je passe et je vois à la porte un cheval de quatre mille francs attelé à un tilbury de Bender; les tilburys de Bender et les chevaux de quatre mille francs sont rares dans le département! je me suis dit: « Voyons à qui appartient ce merveilleux attelage; » c'était à vous, je ne m'étonne plus! nous avons, en vérité, un préfet modèle, il a les plus beaux chevaux de la France et il donne les meilleurs dîners du département. Et que diable venez vous faire à Bernay, malheureux voyageur égaré?

LE BARON.

Une visite à un grand propriétaire, auquel je viens demander sa voix.

M. DE CHAMBLAY.

Vous mettez-vous sur les rangs pour la députation?

LE BARON.

Justement. Un de nos députés est mort, et je désire le remplacer.

M. DE CHAMBLAY.

Je crois que cela sera chose facile.

LE BARON.

En ce cas, voilà ma visite faite.

M. DE CHAMBLAY.

Comment! c'était ma voix que vous désiriez?

LE BARON.

C'était chez vous que j'allais; mais il paraît que je me suis trompé; au bout du village, j'ai tourné à droite au lieu de tourner à gauche; je me suis arrêté ici pour demander mon chemin, et l'on m'a obligeamment répondu qu'en traversant ce jardin, je me trouverais à la porte de votre parc.

M. DE CHAMBLAY.

Très-bien! mais je ne vous tiens pas quitte de votre visite ; je veux que vous sachiez le chemin de Bernay, afin que vous vous en souveniez le jour de l'ouverture... Votre tilbury fera le tour et viendra nous rejoindre.

LE BARON, appelant.

Tom!

(Un Groom paraît; le Baron lui fait un signe.)

M. DE CHAMBLAY.

A propos, j'apprends à l'instant même que c'est M. de Villiers, votre ami, qui a acheté la terre de Juvigny.

LE BARON.

C'est encore une de mes manœuvres électorales: imaginez donc que j'ai lui ai persuadé qu'il devait devenir propriétaire dans le département de l'Eure; mon ami est très-riche, il avait une centaine de mille francs dont il ne savait que faire, il les a mis à Juvigny comme il les eût mis à Bernay, si Bernay était à vendre.

M. DE CHAMBLAY.

Est-ce qu'il serait disposé à acheter une terre de cette valeur?

LE BARON.

Je ne dis pas non.

M. DE CHAMBLAY.

Eh bien, nous reparlerons de cela.

LE BARON.

Très-volontiers; de mon côté, j'y pousserai de tout mon pouvoir; vous comprenez que mon intérêt est que mon ami ait dans le département la plus grande influence possible.

(Il sortent par le côté; on entend le bruit des cloches et les cris des enfants; ceux-ci entrent à reculons du côté de l'église en faisant voltiger leurs mouchoirs et en secouant des branches de fleurs.)

SCÈNE VII

GRATIEN, ZOÉ, MADAME DE CHAMBLAY, MAX, INVITÉS, UN FACTEUR.

LE FACTEUR, arrêtant Gratien.

Pardon, monsieur le marié.

GRATIEN.

Bon! qu'y a-t-il?

LE FACTEUR.

Une lettre.

ZOÉ.

Oh! c'est de quelque pauvre délaissée.

LE FACTEUR.

Pardon, excuse, madame Gratien, mais ça ne peut pas être cela: la lettre arrive d'Amérique par la voie du Havre.

GRATIEN.

D'Amérique par la voie du Havre? Je n'ai jamais été au Havre, pas même en Amérique! Y a-t-il quelque chose à payer?

LE FACTEUR.

Non, la lettre est chargée.

ZOÉ.

Mais décachette-la donc!...

GRATIEN.

Ma foi, je n'ose; elle est chargée, décachette-la toi-même.

ZOÉ prend la lettre et lit.

« Votre oncle Dominique est mort à Lima, capitale du Pérou; il vous a laissé une petite maison à Bernay, rue de l'Église, n° 12; le dernier désir qu'il a exprimé est que le dîner de noce se fît dans la maison.

» *Signé* L'EXÉCUTEUR TESTAMENTAIRE. »

GRATIEN.

Ah! par exemple, en voilà une farce!

ZOÉ.

Que dites-vous de cela, madame la comtesse?

GRATIEN.

Oui, qu'en dites-vous? je trouve, quant à moi, que ce n'est point une plaisanterie à faire à un mari le jour de ses noces, cela lui fait venir l'eau à la bouche.

MAX.

Mais ne m'avez-vous point parlé d'un oncle que vous aviez en Amérique?

GRATIEN.

C'est-à-dire que je n'avais pas; jamais je n'ai eu qu'un oncle, le voilà, et, Dieu merci, il s'est bien gardé de me jamais rien donner. Ah! si, des taloches, quand j'étais gamin; n'est-ce pas, mon oncle?

LA COMTESSE.

N'importe, puisque nous sommes en face du numéro 12, entrons-y.

GRATIEN.

Mais cette maison-là, c'est la maison au père Dubois.

LA COMTESSE.

Il a bien vendu ses trois fils, il peut bien vendre sa maison; n'est-ce pas votre avis, monsieur Max?

MAX.

Comment serais-je d'un autre avis que le vôtre?

ZOÉ.

Fais donc ce qu'on te dit, grosse bête! peut-être bien que l'on voudrait et que l'on pourrait se moquer de nous; mais qui pourrait et qui voudrait choquer madame la comtesse? Allons, moi, je me risque; viens!

(Ils entrent, toute la noce les suit.)

SCÈNE VIII

MAX, MADAME DE CHAMBLAY, puis GRATIEN et MAX.

MADAME DE CHAMBLAY.

Je ne vous presse pas de les suivre, je présume que vous connaissez ce qu'ils vont voir.

MAX.

Laissez-moi vous mettre de moitié dans le peu que j'ai pu faire, madame, et, si ce peu mérite une récompense, cette récompense sera doublée et dépassera de beaucoup le mérite de l'action.

MADAME DE CHAMBLAY.

Oui, mais à la condition que vous me raconterez tout cela.

MAX.

Oh! ce sera bien court... J'ai eu l'honneur de vous dire, madame, la première fois que j'ai eu le bonheur de vous voir, que, sans jouer jamais, j'avais gagné au jeu une somme assez forte.

MADAME DE CHAMBLAY.

Oui, six ou sept mille francs,

MAX.

Eh bien, j'eus l'idée d'attribuer cette somme d'abord au rachat de Gratien, ensuite à son établissement; j'ai donné deux mille francs à Zoé, j'en ai employé trois mille à l'achat de cette maison; enfin, avec les deux mille trois cents francs restants, j'ai acheté les outils et les meubles; vous voyez qu'il n'en coûte pas cher pour faire deux heureux!

MADAME DE CHAMBLAY.

Plus heureux que les heureux celui qui peut en faire !

(Elle tombe dans une rêverie profonde et porte son mouchoir à ses yeux.)

MAX, après l'avoir regardée.

J'ai bien envie de hasarder une chose, madame.

MADAME DE CHAMBLAY.

Laquelle ?

MAX.

C'est de vous dire que je sais quel souvenir vous fait pleurer.

MADAME DE CHAMBLAY.

Vous?... (Secouant la tête.) C'est impossible.

MAX.

Vous pensez au château de Juvigny.

MADAME DE CHAMBLAY.

Moi ?

MAX.

Vous pensez à cette petite chambre tapissée de mousseline blanche, et tendue en satin bleu de ciel.

MADAME DE CHAMBLAY.

Mon Dieu !...

MAX.

Vous faites en pensée votre prière à cette petite Vierge de marbre, dépositaire de votre couronne et de votre bouquet d'oranger.

MADAME DE CHAMBLAY.

Qu'elle a gardés fidèlement.

MAX.

J'avais donc raison quand je disais que je savais à quoi vous pensiez?

MADAME DE CHAMBLAY.

J'ignore en vertu de quel don du ciel vous lisez dans les cœurs, mais ce que je ne mets pas en doute, c'est que ce don vous a été fait pour la consolation des affligés.

MAX.

Mais, si les affligés veulent que je les console, encore faut-il qu'ils me disent la cause de leur affliction.

MADAME DE CHAMBLAY.

Puisque vous la connaissez, qu'ont-ils besoin de vous la dire ?

MAX.

Ne sentez-vous pas, madame, que la première consolation

d'une douleur est de la verser dans un cœur ami. Parlez-moi de Juvigny, des jours bénis que vous y avez passés, pleurez en m'en parlant, et vous verrez que vos larmes emporteront la première amertume de votre chagrin.

MADAME DE CHAMBLAY.

Oui, ce fut une grande douleur pour moi lorsque j'appris que Juvigny était vendu, et j'en voulus à M. de Chamblay, non point d'avoir vendu la terre, non point même d'avoir vendu le château, mais de ne point m'avoir prévenue, afin que j'enlevasse, de cette petite chambre que vous connaissez je ne sais comment, tous les objets de mon enfance et de ma jeunesse, dont chacun était un souvenir pour mon cœur. Oh! si seulement j'avais pu rentrer dans cette chambre une dernière fois, prendre congé pour toujours de ces objets chéris, je n'eusse pas été consolée; mais ma douleur eût été moins grande. Dieu ne m'a point donné cette dernière consolation... Parlons d'autre chose, monsieur.

MAX.

Un dernier mot, madame : ce que vous n'avez point obtenu de votre mari, ne pouvez-vous donc l'obtenir de l'acquéreur du domaine? Il n'a, pour tenir aux objets que vous regrettez, aucun des motifs qui les rapprochaient de votre cœur; il vous permettra de les revoir, de les emporter même. Il faudrait des circonstances particulières et presque impossibles pour que cet acquéreur attachât à ces objets une importance égale à celle que vous y attachez vous-même; une démarche de votre part, un mot, une lettre...

MADAME DE CHAMBLAY.

Je ne le connais aucunement; il habite Paris, m'a-t-on dit, je ne sais pas même son nom.

LA VOIX D'UNE ENFANT.

Maman comtesse! maman comtesse! où est maman comtesse?

SCÈNE IX

LES MÊMES, UNE PETITE FILLE, entrant.

MADAME DE CHAMBLAY.

Par ici, petite, par ici!

LA PETITE FILLE.

Oh! merci, maman comtesse! tu veux donc bien que je sois de la noce de Zoé?

MADAME DE CHAMBLAY.

Oui, parce que tu as été sage. Embrasse-moi. (Elle l'embrasse; puis, se relevant et voyant Max pâle qui s'est éloigné d'elle.) Qu'avez-vous?

MAX, balbutiant.

On m'avait dit que vous n'aviez point d'enfant, madame.

MADAME DE CHAMBLAY.

Eh bien?

MAX.

Eh bien, cette enfant, vous appelle sa mère.

MADAME DE CHAMBLAY.

Sans qu'elle soit ma fille, monsieur; vous voyez qu'elle a cinq ans, et je ne suis mariée que depuis trois.

MAX.

Ah! j'ai cru que j'allais mourir!

MADAME DE CHAMBLAY.

C'est la jeune sœur de Zoé dont je vous ai parlé.

MAX, se jetant aux pieds de madame de Chamblay.

Merci! merci!

MADAME DE CHAMBLAY.

Monsieur!

MAX.

Vous avez raison, madame, je suis fou!

(Il serre la petite fille contre son cœur et l'embrasse.)

L'ENFANT.

Mais pourquoi m'embrasse-t-il comme cela, ce monsieur, je ne le connais pas.

MAX.

Parce que je t'aime, mon enfant! parce que j'aime ta sœur! parce que j'aime la création tout entière! Je suis heureux! (Après ce moment d'expansion, il retombe assis, la tête dans ses mains.— Madame de Chamblay conduit la petite fille à la femme de chambre.)

L'ENFANT.

Maman comtesse, M. le comte est à la maison avec M. le préfet, il veut te voir.

MADAME DE CHAMBLAY.

Dis à M. le comte que je rentre dans un instant. (Elle revient

à Max.) Vous étiez heureux tout à l'heure; pourquoi donc êtes-vous triste maintenant ?

MAX.

Je ne suis pas triste, je suis rêveur, voilà tout.

MADAME DE CHAMBLAY.

Voulez-vous me dire pourquoi ?

MAX.

Oh ! bien volontiers.

MADAME DE CHAMBLAY.

Je vous écoute.

MAX.

Il y a un an à peu près que j'éprouvai une des plus grandes douleurs que l'on puisse ressentir; je vis mourir ma mère.

MADAME DE CHAMBLAY.

Dieu m'a épargné cette douleur : ma mère est morte le jour de ma naissance.

MAX.

Tout ce que j'avais de larmes dans les yeux, je les ai versées; je me suis nourri de mon amertume jusqu'à ce que ma main lassée en écartât la coupe de mes lèvres, ce fut la première fatigue qu'éprouva ma douleur. Je m'éloignai des objets qui me rappelaient la pauvre morte. Je revins chercher les calmes horizons où le vent murmure dans le feuillage des trembles, où les ruisseaux coulent à l'ombre des saules pleureurs; j'y trouvai, non pas l'absence de la tristesse, mais le sommeil de la douleur... C'est alors que je vous vis. A votre aspect, ma poitrine retrouva les doux soupirs, ma lèvre, les sourires désappris. Il est vrai que je croyais alors que je ne sourirais jamais plus qu'en soupirant; mais, cette fois encore, je me trompais, et, tout à l'heure, je surpris un sourire sur ma bouche, tandis que le soupir qui ne pouvait monter jusqu'à elle retombait au fond de mon cœur. Enfin, en ce moment, tenez, en ce moment, j'ai tout oublié, et un bonheur inconnu, nouveau, inespéré, a séché jusqu'à la fraicheur de ma dernière larme. Voilà à quoi je réfléchissais, madame, quand, après m'avoir vu heureux, vous avez cru me voir triste ; ce qui vous semblait de l'abattement n'était que de la rêverie et de l'étonnement.

MADAME DE CHAMBLAY.

Heureux celui qui n'a reçu du ciel que des douleurs qui peuvent être consolées !

MAX.

Il y en a donc d'inconsolables ?

MADAME DE CHAMBLAY.

Il y en a d'inguérissables, du moins.

MAX.

J'avais cru que la perte d'une mère était de celles-là ?

MADAME DE CHAMBLAY.

Mais, si l'esprit de ceux qui nous ont aimés leur survit, cet esprit, vous n'en doutez pas, a conservé pour nous tout l'amour qu'éprouvait le cœur.

MAX.

Oui, en se purifiant encore à la flamme céleste.

MADAME DE CHAMBLAY.

Votre mère vous aimait ?

MAX.

L'amour d'une mère est la seule chose que l'on puisse comparer à la puissance de Dieu.

MADAME DE CHAMBLAY.

Eh bien, comment voulez-vous que cet amour exige une douleur éternelle ? Il aimerait mal, celui qui, partant pour toujours, imposerait à celui qui reste un regret qui n'aurait pas d'allégement. Non, c'est votre mère qui, invisible, mais toujours présente, marchant à côté de vous comme ces divinités que les poëtes antiques cachent dans les nuages ; c'est votre mère qui vous a éloigné de la chambre mortuaire, et qui, de son souffle impalpable, chassait les nuages de votre front. Elle avait son but, cette ombre adorée qui vous guérissait ainsi peu à peu : c'était de vous ramener des portes de son tombeau aux lumineuses splendeurs de la vie ; vous y êtes ou vous croyez y être : eh bien, pensez-vous qu'elle regrette votre tristesse, qu'elle réclame vos soupirs, qu'elle aspire à vos larmes ? Non, elle est là près de vous, elle sourit à votre bonheur, elle murmure tout bas : « Sois heureux, mon fils, sois heureux !... » Et, maintenant, il faut que je vous quitte : cette enfant m'a dit que j'étais demandée au château.

MAX.

Quand vous reverrai-je ?

MADAME DE CHAMBLAY.

Sais-je si je pourrai revenir !

MAX.

Alors, au moment de vous quitter, madame, j'ai une restitution à vous faire.

MADAME DE CHAMBLAY.

Laquelle?

MAX, tirant la bague de sa poitrine.

Cette bague.

MADAME DE CHAMBLAY.

Cette bague n'est plus à moi, je vous l'ai donnée.

MAX.

Pas à moi, madame, aux incendiés du Hameau.

MADAME DE CHAMBLAY.

N'en ont-ils pas reçu le prix?

MAX.

Si fait, madame.

MADAME DE CHAMBLAY.

Alors, vous avez accompli mes intentions; quant à la possession actuelle de cette bague, un autre l'eût achetée, vous avez pris les devants; j'aime mieux qu'elle soit entre les mains d'un ami qu'entre celles d'un étranger.

MAX.

Mais, vous le voyez, madame, elle n'était pas entre les main d'un ami, elle était sur son cœur.

MADAME DE CHAMBLAY.

Eh bien, qu'elle reste où elle était...

(Elle fait vivement deux pas pour s'éloigner.)

MAX.

Madame!... (Madame de Chamblay s'arrête.) Pardon, permettez un échange... oh! attendez!

MADAME DE CHAMBLAY.

J'attends.

MAX.

Prenez cette clef.

MADAME DE CHAMBLAY.

Qu'est-ce que cette clef?

MAX.

Celle de cette petite chambre que vous eussiez voulu revoir une dernière fois, avant que le comte de Chamblay eût vendu Juvigny.

MADAME DE CHAMBLAY.

Je ne comprends pas.

MAX.

Ce que j'ai fait pour la bague, madame, je l'ai fait pour Juvigny. J'ai voulu que ce qui avait été à vous fût à moi.

MADAME DE CHAMBLAY.

Oh!... (Elle se jette à son cou.) Max, merci!... merci!...

(Elle se sauve.)

ACTE QUATRIÈME

Les deux balcons de deux fenêtres qui laissent voir l'intérieur de deux chambres. — La chambre à droite du spectateur est celle de Max; la chambre à gauche est celle de madame de Chamblay.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DE CHAMBLAY, ZOÉ.

ZOÉ.

Dois-je aider madame à se défaire?

MADAME DE CHAMBLAY, assise devant son piano.

Otez-moi mes fleurs seulement, elles me fatiguent.

(Pendant que Zoé lui ôte les fleurs, elle fait entendre quelques accords, puis chante.)

Oh! certes, c'est un sort funeste, épouvantable,
Qu'avant que du sépulcre il ait touché le seuil.
Un cœur, sous les semblants d'une mort véritable,
Soit, tout vivant encor, cloué dans un cercueil!
Mais il est un destin bien plus cruel au monde,
Il est un plus fatal et plus terrible sort,
Il est une douleur bien autrement profonde,
C'est d'être, encor vivant, le cercueil d'un cœur mort.

(Elle tombe dans une profonde rêverie. Zoé lui baise la main et va pour sortir; mais, après avoir ouvert la porte, elle revient en scène.)

ZOÉ.

Voici M. Max qui rentre chez lui ; madame n'a rien à lui faire dire?

MADAME DE CHAMBLAY.

Non; surveille seulement M. de Chamblay, et... tu sais...

ZOÉ.

Oui, madame.

(Elle sort.)

SCÈNE II

MADAME DE CHAMBLAY, pensive au piano; MAX, précédé d'UN DOMESTIQUE qui porte un flambeau à trois branches, entre dans sa chambre.

LE DOMESTIQUE.

M. le comte n'a besoin de rien?

MAX.

Non, mon ami.

LE DOMESTIQUE.

Si M. le comte désirait quelque chose il n'aurait qu'à sonner.

MAX.

Merci.

(Le Domestique sort.)

SCÈNE III

MAX, MADAME DE CHAMBLAY.

MAX, au balcon.

Edmée!

MADAME DE CHAMBLAY, au balcon.

Me voici, mon ami.

MAX.

Oh ! chère Edmée, combien j'avais hâte de me retrouver avec vous, et que de choses j'ai à vous dire!

MADAME DE CHAMBLAY.

J'ai bien peur qu'en les récapitulant, ces choses ne se bornent à trois mots.

MAX.

C'est vrai, Edmée; mais dans ces trois mots sont enfermés tout le bonheur et toutes les espérances de ma vie: *Je vous aime!* C'est vous dire qu'avant de vous voir, je n'avais pas vécu; c'est vous dire que tous les instants que je passe loin de vous, je ne les vis pas; c'est vous dire enfin que, de ce monde ouvert à tant d'ambitions, je n'ambitionne qu'une chose, votre amour!

MADAME DE CHAMBLAY.

Eh bien, Max, cet amour, vous l'avez, je n'ai pas même essayé de vous le cacher; le sentiment que vous m'avez fait éprouver, mon ami, a été tellement nouveau pour moi, que je vous l'ai avoué encore plus peut-être dans mon étonnement que dans mon abandon. Loin de moi, vous ne vivez pas, dites-vous? Moi aussi, je ne vis loin de vous que par votre pensée; moi aussi, je n'ai qu'un désir en votre absence, c'est de vous voir. Cette ouverture de chasse à laquelle M. de Chamblay vous avait invité, je l'ai attendue avec une impatience égale à la vôtre. Hier, à cinq heures du soir, n'étais-je pas sur la route par laquelle vous êtes arrivé? Hier, à onze heures du soir, me doutant bien que vous viendriez, ne fût-ce qu'un instant, je vous attendais!

MAX.

Edmée! Edmée!

MADAME DE CHAMBLAY.

Je me suis dit ce matin: « Ils vont partir pour la chasse; s'il ne me voit pas avant son départ, il aura une journée mauvaise, et moi, j'aurai une journée triste, faisons-nous à tous deux une bonne journée! » et je me suis levée avant l'aube et j'ai attendu votre passage. Ce n'est pas de la dignité d'une femme, comme on dit dans le monde, je le sais bien; mais pourquoi, quand elle aime, une femme serait-elle digne, c'est-à-dire fausse, avec l'homme qu'elle aime? Non, je ne suis pas ainsi, je vous jure; je vous ai attendu, je vous ai donné non-seulement ma main, que vous étiez forcé de me rendre, mais quelque chose que vous pouviez garder et emporter avec vous.

MAX, tirant un mouchoir de sa poitrine et le baisant.

Oh! oui, oui, ce mouchoir bien-aimé, ce mouchoir marqué,

non pas de votre nom de femme, mais de votre nom de jeune fille, Edmée de Juvigny.

MADAME DE CHAMBLAY.

Ah ! vous vous en êtes aperçu ! à la bonne heure ! il m'a toujours semblé, ami, que la véritable tendresse, que l'amour élevé au-dessus de la passion vulgaire à laquelle on donne ce nom, non-seulement vivait, mais encore s'augmentait de toutes les petites délicatesses. Rien ne vous échappe, Max ; tant mieux ! vous m'aimez sincèrement.

MAX.

Oh ! oui, je vous aime, Edmée.

MADAME DE CHAMBLAY.

Et moi aussi, je vous aime !

MAX.

O Edmée, Edmée, que me dites-vous là ? que me laissez-vous entrevoir ! Je voudrais pouvoir tomber à vos pieds pour vous dire non-seulement combien je vous aime, mais encore combien je vous admire.

MADAME DE CHAMBLAY.

Mon ami, je n'ai jamais fait volontairement de mal à personne ; pourquoi Dieu vous eût-il amené sur mon chemin si cette rencontre devait me faire commettre une faute ou causer mon malheur ? Non, j'ai toute croyance dans le pouvoir infini de Dieu, mais j'ai toute foi dans son immense et éternelle bonté. Depuis quatre ans, je suis malheureuse, malheureuse par la méchanceté des hommes ; c'est au tour de la justice de Dieu d'intervenir... Oui, mon ami, croyons d'abord, parce qu'il est plus facile de croire que de douter, et ensuite parce que la foi est la sœur de l'espérance et de la charité. Or, je vous le jure du fond de mon cœur, Max, je crois !

(Elle écoute.

MAX.

Qu'avez-vous, Edmée ?

MADAME DE CHAMBLAY.

Silence ! Quelqu'un passe dans le couloir et entre chez vous ; c'est probablement votre ami, M. de Senonches.

MAX, regardant et voyant M. Loubon.

Non, c'est M. Loubon, le notaire de votre mari.

SCÈNE IV

MADAME DE CHAMBLAY, chez elle ; MAX et LOUBON, chez Max.

MADAME DE CHAMBLAY.

Le notaire de M. de Chamblay, je comprends.

LOUBON.

Pardon, monsieur Max, de vous déranger à une pareille heure, mais je pars demain matin, et j'ai pensé qu'il était urgent que je vous parlasse; d'ailleurs, c'est M. de Senonches — vous savez que je suis le notaire de ses tantes — qui m'a dit de venir près de vous.

MAX.

Asseyez-vous, monsieur.

LOUBON.

Non, merci; en deux mots, j'aurai fini. J'aborde tout net la question. M. de Chamblay veut vendre sa terre de Bernay.

MAX.

C'est-à-dire la terre de la comtesse.

LOUBON.

La vendre ou emprunter dessus; il veut la vendre six cent mille francs, mais il la donnerait pour cinq cent mille, tant il paraît pressé d'argent.

MAX.

Eh bien ?

LOUBON.

Eh bien, je viens vous dire que vous devriez acheter cela, vous.

MAX.

La terre de Bernay ?

LOUBON.

Oui.

MAX.

Vous n'y pensez pas ! ma fortune est d'un million cinq cent mille francs à peine et en terres; je ne suis pas assez riche, cher monsieur Loubon.

LOUBON.

On est toujours riche quand on est rangé comme vous

l'êtes ; puis j'ai, dans ce moment-ci, un parti de deux millions comptant avec autant d'espérances à vous offrir.

MAX.

Cher monsieur Loubon, je vous jure que je n'ai jamais moins pensé à me marier qu'en ce moment.

LOUBON.

Achetez sans vous marier ; la terre vaut huit cent cent mille francs, haut la main.

MAX.

Mais où diable voulez-vous que je prenne six cent mille francs ?

LOUBON.

Je vous les trouverai.

MAX.

Qui diable vous a donné cette idée-là ?

LOUBON.

M. de Chamblay lui-même. Vous lui êtes apparu comme la Providence en personne ; il m'a dit : « Puisque M. de Villiers a ma terre de Juvigny, autant vaut qu'il ait aussi ma terre de Bernay ; s'il n'a pas toute la somme, son ami Alfred lui prêtera le complément ; d'ailleurs, je ne demande que moitié comptant. »

MAX.

Mais vous ignorez peut-être que la procuration de madame de Chamblay est expirée et qu'elle se refuse à la renouveler.

LOUBON.

M. de Chamblay m'a fait faire un acte de vente en blanc, et il doit me l'apporter revêtu de la signature de sa femme. Achetez Bernay, puisque vous avez acheté Juvigny.

MAX.

Il n'y a qu'une petite différence entre les deux affaires, cher monsieur Loubon : c'est que je savais être particulièrement agréable à madame de Chamblay en achetant Juvigny, et que je lui serais très-désagréable en achetant Bernay.

LOUBON.

Vous refusez ?

MAX.

Positivement.

LOUBON.

Alors, n'en parlons plus. (Il salue Max, se retire et s'aperçoit seu-

lement alors que, depuis quelques instants, le baron de Senonches est entré et a entendu la conversation.) Je vous passe la main, monsieur de Senonches.

LE BARON.

Je la prends.

(Lourdon sort.)

SCÈNE V

MAX, LE BARON.

LE BARON.

Est-ce que tu as trouvé les terres de Bernay mal tenues pendant ton excursion dans la plaine ?

MAX.

Non, ma foi.

LE BARON.

Est-ce que tu as trouvé la chasse peu giboyeuse, par hasard ?

MAX.

J'ai tué trente pièces.

LE BARON.

Est-ce qu'il y a des réparations à faire au château ?

MAX.

Il me semble aussi solide que s'il était bâti d'hier.

LE BARON.

Alors, achète Bernay, mon cher; tu ne te trouves pas assez riche? tu sais que, si tu as besoin de trois ou quatre cent mille francs, je les ai à ton service : cent mille francs de mes propres, comme on dit en termes de notariat, et cent mille francs par mes tantes, cela ne dépasse pas mes moyens; tu es déjà propriétaire de Juvigny, tu seras propriétaire de Bernay; de sorte que, le jour où M. de Chamblay aura perdu son dernier lopin de terre, et se brûlera la cervelle, tu pourras épouser sa veuve; son second mari lui rendra ce que lui aura enlevé le premier.

MAX, posant sa main sur l'épaule du baron.

Mon ami, ne me parle jamais légèrement de madame de Chamblay, je t'en prie.

LE BARON.

Dieu me garde de parler légèrement d'une pareille femme, cher Max ! elle est, pour la bonté du cœur et la beauté de l'âme ce que j'ai connu de mieux jusqu'aujourd'hui. Si toutes les femmes étaient comme madame de Chamblay, il n'y aurait plus de célibataires, ce qui serait un grand bonheur pour la France, dont toutes les statistiques constatent la dépopulation. Mais revenons à M. de Chamblay : tu ne veux donc pas acheter sa terre ?

MAX.

Mais non.

LE BARON.

Ne lui en dis rien avant ton départ du château.

MAX.

Pourquoi cela ?

LE BARON.

Parce qu'il est déjà de très-mauvaise humeur, ayant, à l'heure qu'il est, perdu une trentaine de mille francs, dont vingt mille rien qu'avec moi, et qu'il sera de bien plus méchante humeur demain matin, où, du train dont il y va, il en aura perdu cent mille. M. de Chamblay ne s'aperçoit pas que tu aimes sa femme, parce qu'il compte te vendre sa terre ; mais, quand tu auras refusé d'acheter sa terre, peut-être s'apercevra-t-il alors que tu aimes sa femme.

MAX.

Où veux-tu en venir ?

LE BARON.

A te dire ceci, qui est, je crois, un bon conseil : si l'on chasse encore demain, ne te place pas trop près de M. de Chamblay ; il sera, je te l'ai dit, d'exécrable humeur. Les gens d'exécrable humeur sont distraits ; ne te mets pas trop près de M. de Chamblay, un coup de fusil est bientôt parti, et qui sait où va le plomb ?

MAX.

Alfred !...

LE BARON.

Je ne te dis pas qu'il le ferait exprès, Dieu m'en garde ! mais les gens distraits, c'est une peste en chasse, vois-tu ! c'est pis que les myopes ; les myopes voient encore à une certaine distance, les distraits ne voient à aucune. Adieu.

MAX.

Au revoir.

LE BARON, revenant.

Ah ! cependant, s'il tire sur toi, qu'il te manque ou qu'il te touche, ne riposte pas : la loi ne permet pas d'épouser les veuves qu'on a faites soi-même, et, puisque tu aimes madame de Chamblay, je ne sais pas comment le ciel s'y prendra... mais il faut que tu l'épouses, n'est-ce pas ? eh bien, le jour où tu l'épouseras...

MAX.

Eh bien, ce jour-là ?

LE BARON.

Eh bien, ce jour-là, tu auras, je crois, une agréable surprise.

MAX.

Comment ?

LE BARON.

Ne te place pas trop près de M. de Chamblay !

(Il sort.)

SCÈNE VI

MADAME DE CHAMBLAY, MAX.

MAX, courant au balcon.

Sommes-nous seuls enfin ?

MADAME DE CHAMBLAY.

Oui, bien seuls !

MAX.

Je ne voulais pas vous demander précisément si nous étions seuls, je voulais vous demander si vous ne craigniez pas d'être troublée.

MADAME DE CHAMBLAY.

Seule, Zoé a la permission d'entrer chez moi sans frapper ou se faire annoncer, et encore n'est-ce que dans le cas où quelque danger me menacerait. Que faisait M. de Chamblay au moment où vous avez quitté le salon ?

MAX.

Je ne sais si je dois vous dire cela, chère amie ; mais, si détachée que vous soyez des biens de la terre, le contre-coup de cette fatale passion du comte vous frappe toujours ; le comte continuait à perdre. Alfred vient de lui gagner vingt mille francs.

MADAME DE CHAMBLAY.

Le malheureux!...

MAX.

Pendant toute la soirée, le comte m'a paru attendre de vous une chose à laquelle vous ne vouliez pas répondre.

MADAME DE CHAMBLAY.

Vous avez remarqué cela, Max ?

MAX.

Oui, et, je l'avoue, ses regards, ses signes d'impatience ne m'ont pas laissé sans inquiétude. Que vous demandait-il ou plutôt qu'exigeait-il de vous ?

MADAME DE CHAMBLAY.

Il veut que je consente à la vente de la terre de Bernay, mon dernier bien personnel.

MAX.

Oui, je sais cela : M. Loubon et Alfred m'en ont parlé.

MADAME DE CHAMBLAY.

Voilà l'objet de sa préoccupation. En trois ans, il a dévoré deux millions ; eh bien, je vous avoue que j'hésite à me dépouiller de ce dernier héritage paternel et à revêtir la robe de mendiante ; Bernay vendu, nous n'avons plus rien, et, porteur de ma procuration, il a déjà emprunté dessus une centaine de mille francs ; il a rapporté de Paris un acte de vente en blanc, et, hier et avant-hier, nous avons déjà eu de graves altercations à ce sujet ; avec l'homme que j'aime, avec vous, Max, je supporterais la médiocrité et même la misère ; mais, avec l'homme que je n'aime pas, la misère est une double infortune, et je n'aime pas M. de Chamblay ; demain, s'il continue à perdre, nous aurons quelque nouvelle contestation, et ces contestations, je le sens,—non que je craigne de céder, je sais la mesure de ma volonté, — mais physiquement elles me brisent... (Elle écoute.) Attendez...

MAX.

Quoi ?

MADAME DE CHAMBLAY.

C'est le pas de Zoé.

SCÈNE VII

LES MÊMES, ZOÉ.

ZOÉ, entrant vivement et refermant la porte derrière elle.

Madame! madame!...

MADAME DE CHAMBLAY.

Eh bien?

ZOÉ.

M. Alfred, en voulant donner la revanche à M. le comte, vient de faire sauter la banque; on dit au salon que c'est un coup de plus de trente mille francs, sans compter ce qui était engagé sur parole.

MADAME DE CHAMBLAY.

Après?

ZOÉ.

M. le comte, qui avait déjà, en jouant, bu beaucoup de punch, s'est levé, a passé à l'office et a bu coup sur coup cinq ou six verres de champagne; puis il est monté à sa chambre, et j'ai bien peur que, de chez lui...

MADAME DE CHAMBLAY.

Silence! il vient.

ZOÉ.

Le voilà.

MAX.

Edmée, si vous aviez besoin de moi...

(M. de Chamblay frappe à la porte.)

MADAME DE CHAMBLAY.

Rentrez chez vous, éteignez vos lumières, et, sur votre honneur, ne venez pas que je ne vous appelle. Sur votre honneur, Max?

MAX.

Sur mon honneur!

(Il éteint les lumières. M. de Chamblay frappe de nouveau.)

ZOÉ.

Et moi, madame?

MADAME DE CHAMBLAY.

Dans ma chambre.

(On frappe encore.)

M. DE CHAMBLAY, en dehors.

Êtes-vous couchée, madame?

MADAME DE CHAMBLAY.

Non, monsieur, me voici.

MAX, à travers la porte.

Vous reverrai-je ?

MADAME DE CHAMBLAY, à Max.

Oui.

(Elle va ouvrir.)

SCÈNE VII

M. DE CHAMBLAY, MADAME DE CHAMBLAY.

M. DE CHAMBLAY.

Je suis aise que vous ne soyez pas encore au lit, madame ; j'ai à vous parler d'affaires.

MADAME DE CHAMBLAY.

Ne pourriez-vous remettre cet entretien à demain, monsieur ?

M. DE CHAMBLAY.

Impossible, madame : il faut que demain je sois à Rouen à temps pour partir par le convoi de midi.

MADAME DE CHAMBLAY.

Mais vos hôtes, monsieur, vos convives ?

M. DE CHAMBLAY.

Vous leur ferez les honneurs de la maison et ils ne se plaindront pas du changement de maître.

MADAME DE CHAMBLAY.

Vous savez, monsieur, que, si l'objet de notre entretien doit être le même que celui des deux derniers que nous avons eus ensemble, il est inutile.

M. DE CHAMBLAY.

C'est ce que nous allons voir. J'ai décidé, madame, parce que la chose est absolument nécessaire, de vendre la terre, le château et les fermes de Bernay, voici l'acte de vente en blanc; je sais que la même personne qui a acheté Juvigny achèterait volontiers, si vous lui en disiez un mot, Bernay et ses dépendances. Vous avez beaucoup d'influence sur cette personne, madame ! je ne vous en fais pas un reproche, au contraire, je m'en félicite, et je suis convaincu qu'au premier mot de vous, elle en donnera bien six cent mille francs. Elle a bien donné de la terre de Juvigny vingt mille francs de plus que cette

terre ne valait, elle donnera bien de la terre de Bernay deux cent mille francs de moins qu'elle ne vaut.

MADAME DE CHAMBLAY.

Vous êtes dans l'erreur, monsieur le comte, je n'ai aucune influence sur la personne que vous voulez dire, et j'en aurais que je ne l'emploierais pas, attendu que la terre de Bernay ne sera pas vendue.

M. DE CHAMBLAY.

Et qui empêchera qu'elle ne soit vendue?

MADAME DE CHAMBLAY.

Moi.

M. DE CHAMBLAY.

Comment cela?

MADAME DE CHAMBLAY.

En ne donnant pas ma signature.

M. DE CHAMBLAY.

Vous ne donnerez pas votre signature, quand je vous dis qu'il est nécessaire que vous me la donniez? (Éclatant.) Oh! oh! vous ne me connaissez pas encore, madame! et, en effet, c'est la première fois que vous osez me résister en face. (Il prend la plume et dépose l'acte sur la table.) Voulez-vous me faire la grâce de signer, madame?

MADAME DE CHAMBLAY.

Non, monsieur.

M. DE CHAMBLAY.

Je vous en prie.

MADAME DE CHAMBLAY.

Inutile.

M. DE CHAMBLAY, la soulevant par-dessous les bras.

Je le veux!

MADAME DE CHAMBLAY.

Ah! monsieur, après les douleurs morales que vous m'avez fait éprouver, vous devriez comprendre que les douleurs physiques ne peuvent rien sur moi.

M. DE CHAMBLAY.

Vous signerez, cependant, madame.

MADAME DE CHAMBLAY.

Que pouvez-vous me faire, monsieur? je ne crains pas la douleur, je vous l'ai dit. Me tuer? je ne crains pas la mort, et, si le suicide n'était pas un crime, il y a longtemps que le

fer ou le poison, en me débarrassant de la vie, vous eût débarrassé de moi.

M. DE CHAMBLAY.

Eh bien, nous allons voir, madame, si vous êtes aussi ferme que vous le dites contre la douleur. Décidez-vous à signer! il est temps de vous décider à signer; je vous dis qu'il est temps!

MADAME DE CHAMBLAY.

Et moi, je vous dis que, si vous ne sortez pas de chez moi, à l'instant même, monsieur, si vous continuez à me menacer, je vous dis que je serai obligée d'appeler un protecteur et de rendre un étranger témoin de l'état où vous êtes et des excès indignes auxquels vous vous portez.

M. DE CHAMBLAY.

Eh bien, que notre destinée s'accomplisse jusqu'au bout! (*Le tirant à lui.*) Signez, madame!

MADAME DE CHAMBLAY, *se dégageant par un violent effort et ouvrant la porte de communication.*

A moi, monsieur de Villiers!

SCÈNE IX

LES MÊMES, MAX, *entrant par la porte que vient d'ouvrir madame de Chamblay.*

MAX.

Monsieur le comte, vous êtes un misérable! monsieur le comte, vous êtes un lâche! monsieur le comte, vous êtes un gentilhomme indigne du titre que vous portez! entendez-vous? c'est moi qui vous le dis, moi, Max de Villiers, et je vous le dis non-seulement en mon nom, mais au nom de toute la noblesse de France. (*M. de Chamblay tire un pistolet de sa poche.*) Tirez, et vous ne serez plus justiciable de l'épée d'un honnête homme, mais de la hache du bourreau.

M. DE CHAMBLAY.

Un amant à une heure du matin dans la chambre de ma femme, il y a flagrant délit et je suis dans mon droit.

(*Il tire; quoique touché à l'épaule, Max reste debout.*)

MADAME DE CHAMBLAY pousse un cri, se précipite sur la plume et signe.

Tenez, monsieur, voilà ce que vous voulez. Sortez maintenant.

(M. de Chamblay jette un coup d'œil sur l'acte et sort vivement.)

SCÈNE X

LES MÊMES, hors M. DE CHAMBLAY.

MADAME DE CHAMBLAY, jetant ses bras au cou de Max.

Et maintenant que je n'ai plus rien à moi, que moi, — à toi, mon bien-aimé, à la vie, à la mort !

ACTE CINQUIÈME

Un grand cabinet donnant de plain-pied sur un parc magnifique.

SCÈNE PREMIÈRE

LE BARON, à un bureau élégant; BERTRAND, en grand costume de chef de cuisine.

LE BARON.

Ah çà ! mon cher monsieur Bertrand, il s'agit ici de soutenir dignement l'honneur du drapeau; nous avons demain un dîner de vingt couverts, les plus fines fourchettes du département; je vous ai donné huit jours pour faire vos provisions et penser à votre menu; voyons le résultat de vos méditations.

BERTRAND.

Monsieur le baron avait dit : « Une table de vingt couverts; » j'ai pensé que, pour une table de vingt couverts, il fallait au moins deux potages.

LE BARON.

Vous avez pensé juste, monsieur Bertrand; voyons vos deux potages !

BERTRAND.

L'un à la reine, aux avelines; l'autre une bisque rossolis aux pouparts.

LE BARON.

Très-bien!...

BERTRAND.

Puis quatre grosses pièces.

LE BARON.

Quatre grosses pièces, soit!

BERTRAND.

Je proposerai à M. le baron, un turbot à la purée d'huîtres vertes, une dinde aux truffes de Barbezieux...

LE BARON.

Une dinde aux truffes? Mais c'est un rôti, cela, il me semble!

BERTRAND.

M. le baron fait erreur: cela ne se sert comme rôti que dans la petite bourgeoisie.

LE BARON.

C'est possible, mais il me semblait que j'avais, dans ma jeunesse, mangé des dindes aux truffes, en manière de rôti.

BERTRAND.

C'était les jours où M. le baron s'encanaillait; la dinde aux truffes est une grosse pièce, et ce serait commettre un crime de lèse-gastronomie que de lui laisser occuper la place du rôti.

LE BARON.

Très-bien, je retire ma proposition.

BERTRAND.

Retirez, monsieur le baron, retirez! La troisième grosse pièce sera, sauf votre avis, une carpe du Rhin à la Chambord, et des reins de sanglier à la Saint-Hubert.

LE BARON.

Bravo, monsieur Bertrand! Voyons maintenant vos quatre entrées.

BERTRAND.

M. le baron sait qu'en province, on ne se procure pas tout ce qu'on veut.

LE BARON.

Pas d'excuses, monsieur Bertrand! avec un homme comme vous, je ne les admets pas. Vos quatre entrées?

BERTRAND.

Paté chaud de pluviers dorés, six ailes de poulardes glacées aux concombres, dix ailes de canetons au jus de bigarrade, matelote de lottes à la bourguignonne.

UN VALET, annonçant.

M. le comte Max de Villiers.

BERTRAND, impatienté.

En vérité, M. le baron ne peut pas s'occuper un instant avec tranquillité d'affaires sérieuses.

LE BARON.

Oui, c'est terrible, monsieur Bertrand! heureusement que vous vous en occupez pour moi; sans quoi, je ne sais pas comment irait ma préfecture; mais laissez-moi votre menu, je l'étudierai à loisir.

BERTRAND.

J'attendrai à l'office les ordres de M. le baron.

LE BARON, au Valet.

Faites entrer M. de Villiers.

SCÈNE II

LES MÊMES, MAX.

LE BARON, désignant Bertrand, qui va sortir.

Mon cher Max, je t'ai dit qu'un jour ou l'autre, je te présenterais M. Bertrand... Il est en train, à l'heure qu'il est, de se préparer un triomphe pour demain. Hélas! mon cher ami, quoique tu sois invité des premiers, ta voix lui manquera et il ne s'en consolera jamais; son dîner de demain devait être son chef-d'œuvre... — Allez, Bertrand, et soyez digne de vous-même, c'est tout ce que je vous demande.

(Bertrand sort.)

MAX.

Et pourquoi n'assisterai-je pas, demain, au triomphe de M. Bertrand?

LE BARON.

Par la raison infiniment simple, cher ami, que demain, selon toute probabilité, à l'heure ou nous dînerons, tu courras la poste sur la route de Calais.

MAX.

Ta police toujours?

LE BARON.

Ma police toujours!... Ose dire que non.

MAX.

Eh bien, soit, je te l'accorde comme fait accompli.

(Il lui tend la main droite.)

LE BARON.

L'autre! je craindrais de te faire mal en serrant celle-ci.

MAX.

Décidément, mon cher, tu es sorcier.

LE BARON.

Tu vois que ce qu'il y a de mieux à faire désormais, c'est de tout me dire; car, outre l'appui matériel que je puis te prêter, je te donnerai aussi quelques bons conseils. Ma frivolité apparente est comme ces fleurs qui poussent sur les grèves. Laisse-moi commencer par l'appui matériel.

MAX.

Je t'écoute.

LE BARON.

Eh bien, d'abord, au lieu d'acheter une vieille chaise de poste qui t'a coûté quinze cents francs et qui se brisera au premier cahot, tu aurais dû me demander la mienne, qui est toute neuve et excellente; aussi tu ne seras pas étonné que j'aie fait dire à la poste d'amener ici les chevaux et d'atteler dans la cour.

MAX.

Mais, mon ami, dans les circonstances où mon départ doit avoir lieu, n'y a-t-il pas quelque chose de compromettant pour toi qu'il date de la préfecture?

LE BARON.

Le beau mérite, si l'on ne rendait à ses amis que des services qui ne compromettent point celui qui les rend!

MAX.

Tu es admirable, ma parole d'honneur! Et si l'on te destitue?

LE BARON.

Tant pis pour le gouvernement, il ne trouvera pas beaucoup de préfets comme moi, va.

MAX.

Et après?

LE BARON.

Après quoi?

MAX.

Qu'ai-je fait encore ?

LE BARON.

Une imprudence énorme: tu as été chez tous les banquiers de Bernay et d'Évreux demandant de l'or. Tiens, voici douze rouleaux contenant mille francs chacun.

MAX.

Alors, je vais te les rendre en billets de banque?

LE BARON.

Garde-les, tes billets de banque, pour le cas où tu serais obligé d'aller jusqu'en Amérique.

MAX.

Oh ! le cas ne se présentera point.

LE BARON.

Qui sait? si l'idée lui prenait de vous poursuivre!

MAX.

Il n'y a pas de crainte : sa femme n'a plus de signature à lui donner ; je n'en ai pas moins besoin d'un passe-port, et j'ai compté sur toi pour cela.

LE BARON.

Je t'en ai préparé un en blanc, tu vas le remplir de ta main.

MAX.

Pourquoi de ma main?

LE BARON.

Pour que tu puisses ajouter de la même écriture, au moment de t'embarquer : *Voyageant avec sa femme.*

MAX.

Tu sais donc que l'adorable créature consent à s'exiler ?

LE BARON.

Et c'est ici, mon cher Max, que l'ami va cesser de parler pour faire place au moraliste. L'adorable créature consent à te suivre, dis-tu ?... Mais as-tu réfléchi à la terrible responsabilité dont se charge un honnête homme qui enlève une femme mariée, même à un coquin ? A partir de ce jour-là, tous ses torts disparaissent, et c'est lui qui devient la victime. Partout où vous le rencontrerez, toi ou elle, ce sera à vous de rougir. C'est un lien de toute la vie, songes-y, que l'amant imprudent s'impose, un lien indissoluble et plus sacré que celui du mariage ; il s'engage non-seulement à aimer jusqu'à la mort la femme qui pour lui a manqué à tous ses devoirs, mais encore à la respecter au-dessus de toutes les autres. Je

sais bien qu'après la scène de l'autre nuit, après cette violence exercée sur elle, après ce coup de pistolet tiré sur toi, il était impossible que mademoiselle de Juvigny demeurât sous le même toit qu'un mari joueur, ivrogne et meurtrier... Mais, mon ami, nous avons des lois, trop restreintes peut-être, mais qui cependant ont prévu le cas où il devient impossible à une honnête femme de vivre avec un malhonnête homme ; ces lois autorisent la séparation de corps et de biens : il est trop tard pour la séparation de biens, je le sais, madame de Chamblay est ruinée, et ruinée par le fait de son mari ; mais il est temps pour la séparation de corps. A ta place, mon ami, — il est vrai que je ne suis pas amoureux, moi,— j'eusse attendu quelque temps encore avant de prendre un parti décisif. M. de Chamblay est un homme fatal, il est né sous quelque mauvaise planète, sous Saturne probablement ; il est de ceux qui portent malheur aux autres et à eux-mêmes ; une fois ruiné, et ce ne sera pas long, M. de Chamblay ne survivra pas à sa ruine ; l'adorable créature sera libre, et rien ne t'empêchera plus de l'adorer.

MAX.

Et si, avant cela, dans un moment de colère, il la tue !... Cet homme est capable de tout ; le pistolet qu'il a dirigé sur moi, il pouvait le diriger sur elle ; la balle qui m'a effleuré l'épaule pouvait lui traverser la poitrine !... s'il me cherche une querelle et que je sois obligé de me battre avec lui, je suis forcé de le ménager : si je le ménage, il me tue ; ou je ne le ménage pas, et c'est moi qui le tue, deux circonstances qui me séparent également et à jamais d'Edmée. Mon ami, ne laissons point le soin de notre bonheur au plus aveugle et au plus inflexible de tous les dieux, le destin... Si j'étais sûr que la Providence ne prît quelquefois le nom de hasard, je me fierais à cette sainte fille de notre religion et je lui dirais : « Voilà deux cœurs purs et selon l'esprit du Seigneur, qui se reposent en toi, veille sur eux ! » Mais, quand je tiens le bonheur entre mes bras, ne viens pas me demander de le lâcher pour son ombre. J'ai la réalité, bien fou je serais de l'échanger contre l'espérance... Quant à être sûr d'aimer Edmée toujours, c'est l'affaire de mon cœur, et je connais mon cœur !... Quant à être certain de la mettre dans mes respects au-dessus des autres femmes, c'est l'affaire de ma conscience, et je suis sûr de ma conscience... J'accepte ta chaise de poste, j'accepte

ton argent, j'accepte ton passe-port ; mais, quant à tes conseils, je les repousse, sans toutefois les désapprouver. Tu aurais raison si tu t'adressais à deux âmes vulgaires... Merci encore une fois, mon ami. A quiconque te parlera de moi, parle de moi comme d'un homme qui n'a jamais fait défaut à une dette, pas plus à une dette d'argent qu'à une dette de cœur. Maintenant, Edmée, en costume de voyageuse, est dans l'hôtel en face; je vais l'aller chercher et je l'amène ici, puisque tu permets que ce soit d'ici que nous partions.

LE BARON.

Laisse-moi lui faire dire de venir te rejoindre, il reste encore assez de jour pour que l'on vous voie ensemble, ce qui est à la fois inutile et dangereux. Vous vous tiendrez dans une des chambres retirées de mon hôtel; l'aubergiste ne pourra pas dire qu'elle est sortie de chez lui avec toi, vous partirez à l'heure que vous voudrez, les chevaux de poste sont commandés pour huit heures. (Il sonne, un Domestique entre.) Georges, allez dire à la dame qui est à l'hôtel en face...

MAX.

Au premier, chambre numéro 3.

LE BARON.

De venir rejoindre ici la personne qui l'attend. *La personne qui l'attend, vous comprenez.* Ne prononcez pas le nom du comte. (Le Domestique sort.) Maintenant, mon cher, guette à la fenêtre la sortie et l'arrivée de ta dame, et laisse-moi suivre une affaire de la plus haute importance, le menu de mon dîner de demain... (Pendant que Max va à la fenêtre, le Baron reprend son menu; le Domestique apporte une lampe.) Voyons, où en étions-nous?... « Quatre plats de rôt. » C'est cela! « Deux poules faisanes, l'une piquée, l'autre bardée; buisson composé d'un brochet fourré de dix petits homards et de quarante écrevisses au vin de Sillery. » Ce Bertrand est véritablement un homme supérieur !... « Deux engoulevents, quatre râles, quatre rame-reaux, deux tourtereaux, dix cailles rôties, terrine de foies de canard, de Toulouse... »

MAX, s'écriant.

La voilà, cher ami, la voilà !...

LE BARON.

Eh bien, va la recevoir.

(Max s'élance, ouvre la porte, madame de Chamblay paraît.)

SCÈNE III

LE BARON, MAX, MADAME DE CHAMBLAY.

LE BARON, s'inclinant.

Soyez la bienvenue chez moi, madame, et puissiez-vous, en y venant, avoir fait votre premier pas vers le bonheur !

MADAME DE CHAMBLAY.

J'y viens rejoindre un homme que j'aime de toute mon âme, monsieur, et remercier un frère que j'estime de tout mon cœur.

MAX.

Oh ! oui, remerciez-le, Edmée, car il a toutes les délicatesses que vous pourriez demander à un cœur de femme, et toute la force que l'on demande à l'âme d'un ami. (Madame de Chamblay tend la main au baron.) Imaginez-vous, Edmée, que le baron nous donne sa voiture, un passe-port en blanc, avec lequel vous pouvez passer pour ma femme, et permet, pour que notre départ reste ignoré, que nous partions de chez lui.

LE BARON.

Dans la situation où vous êtes, on ne saurait prendre trop de précautions.

LE VALET, annonçant.

M. le comte de Chamblay.

MADAME DE CHAMBLAY.

Mon mari !...

MAX.

Que vient-il faire ici ?

LE BARON.

Ce ne peut être qu'un hasard qui l'amène. Entrez dans ce cabinet et ne sortez point que je ne vous en ouvre la porte. (Ils entrent dans le cabinet, dont le Baron pousse la porte sur eux. Au Valet.) Faites entrer.

SCÈNE IV

LE BARON, M. DE CHAMBLAY.

M. DE CHAMBLAY.

Je viens vous faire mes excuses, monsieur, d'avoir été trois jours à acquitter une dette qui ordinairemant se paye dans

les vingt-quatre heures; mais, tant avec vous qu'avec les autres joueurs, j'avais perdu près de quatre-vingt mille francs, et vous comprenez que l'on n'a pas toujours quatre-vingt mille francs chez soi, à la campagne; j'ai donc été obligé de faire un voyage à Paris, et, malgré toute la promptitude possible, je n'ai pu en partir que ce matin par le convoi de neuf heures; j'ai pris la poste à Rouen, et me voilà, monsieur J'espère qu'en faisant la part de la difficulté, vous voudrez bien avoir pour moi quelque indulgence.

LE BARON.

Veuillez me permettre, monsieur le comte, de vous dire que j'ignore complétement à quelle dette vous faites allusion.

M. DE CHAMBLAY.

Mais je fais allusion, monsieur le baron, aux quarante mille francs que j'ai perdus contre vous, et, comme vous étiez mon plus fort créancier, c'est à vous que suis venu d'abord. Ce portefeuille contient quarante mille francs en billets de banque; vous convient-il de les compter?

LE BARON.

Je vous le répète, monsieur, vous me rendrez un très-grand service à moi, et peut-être en rendrez-vous un plus grand à vous-même, en oubliant ce qui s'est passé à Bernay; je vous le réitère, monsieur, je ne vous ai rien gagné, vous ne me devez rien, je ne recevrai rien de vous.

M. DE CHAMBLAY.

Je ne comprends pas, monsieur le baron, je ne comprends pas.

LE BARON.

Tenez-vous absolument à comprendre?

M. DE CHAMBLAY.

J'avoue que cela me ferait plaisir.

LE BARON.

Eh bien, monsieur le comte, vous nous avez donné un excellent dîner arrosé des vins les plus rares, et j'ajouterai des plus capiteux. Nous nous sommes mis à jouer en sortant de table, et je doute qu'aucun de nous s'y soit mis avec une tête bien saine.

M. DE CHAMBLAY.

Excepté moi, monsieur.

LE BARON.

Obligé de faire raison aux nombreux toasts qui ont été portés et que vous avez portés vous-même, il est au moins probable qu'une susceptibilité outrée vous pousse seule à affirmer votre sang-froid au milieu de l'excitation générale. Quant à moi, monsieur, la crainte seule de vous donner un démenti me ramènerait à votre opinion.

M. DE CHAMBLAY.

C'est-à-dire que, le plus galamment du monde, monsieur le baron, et dans un but que je ne comprends pas, vous essayez de me persuader que j'étais ivre ! Eh bien, non, monsieur, j'affirme que je ne l'étais pas.

LE BARON.

Mais il me semble, monsieur, que le démenti que je craignais de vous donner...

M. DE CHAMBLAY.

Pardon, monsieur, je ne vous démens pas, je me justifie. Mais avouez, monsieur le baron, que vous avez quelque autre raison sur laquelle vous appuyez le singulier refus que vous faites de recevoir une somme que je vous dois.

LE BARON.

J'espérais que vous vous contenteriez de la première.

M. DE CHAMBLAY.

Malheureusement, monsieur, vous comprenez que c'est impossible.

LE BARON.

Impossible, monsieur ? réfléchissez avant de répéter ce mot.

M. DE CHAMBLAY.

Impossible !

LE BARON.

Alors, puisque vous m'y forcez, je vais vous expliquer cela. Tant que j'ai cru gagner un argent qui était le vôtre, j'ai regardé notre jeu comme sérieux, et, vous m'eussiez payé le même soir, que j'eusse probablement, sans observation aucune, accepté la somme: mais, pendant les trois jours qui viennent de s'écouler, j'ai appris des choses qui me forcent à vous dire : Remettez ce portefeuille dans votre poche, monsieur ; je regarderais comme une indélicatesse de recevoir votre argent.

M. DE CHAMBLAY.

Et qu'avez-vous appris, s'il vous plaît, monsieur, qui vous rende si susceptible ?

LE BARON.

J'ai appris que l'argent avec lequel vous voulez me payer n'est pas le vôtre.

M. DE CHAMBLAY.

N'est pas le mien !... Mais à qui est-il donc ?

LE BARON.

C'est la dot de mademoiselle de Juvigny, que sa mauvaise étoile a faite madame de Chamblay.

M. DE CHAMBLAY.

Monsieur le baron, vous recevrez cependant cet argent que je soutiens vous devoir, moi; vous le recevrez, c'est moi qui vous le dis.

LE BARON.

Eh bien, monsieur le comte, puisque votre mauvaise fortune l'emporte sur ma volonté, je vais en appeler à vous-même. Si par hasard vous aviez joué avec un bandit et un meurtrier, que ce bandit eût perdu avec vous une somme de quarante mille francs qu'il n'avait point, et que vous apprissiez que, pour la payer, il a été forcé de faire violence à une femme et de mettre le pistolet sur la gorge d'un homme, recevriez-vous l'argent qu'il vous apporterait et que vous sauriez venir de pareille source ?

M. DE CHAMBLAY.

Monsieur !...

LE BARON.

Non, n'est-ce pas ? Vous voyez bien que je ne puis recevoir le vôtre.

M. DE CHAMBLAY.

Monsieur le baron, vous venez de me faire, de parti pris, une de ces injures qui ne se lavent que dans le sang.

LE BARON.

Je pourrais vous dire, monsieur, qu'il y a du sang qui ne lave pas, mais qui tache; cependant, du moment que vous placez la question sur ce terrain-là, je vous y suivrai !... Monsieur le comte, je suis tout à votre disposition. J'ai fait ce que j'ai pu pour ne pas vous donner d'explications, vous

les avez exigées; au lieu de baisser la tête sous le poids de la honte, vous me provoquez, j'accepte; la main de Dieu est dans tout ceci... Je vous tuerai, monsieur, je vous tuerai!

M. DE CHAMBLAY.

Des menaces!

LE BARON.

Non! c'est le cri de ma conscience... Votre femme, une sainte créature, a été ruinée, violenté par vous, cela mérite justice! Mon ami, une âme loyale, un cœur droit, a failli être assassiné par vous, cela mérite vengeance! Oh! cette vengeance, il n'en eût pas laissé le soin à un autre, croyez-le bien! mais il aime madame de Chamblay!... mademoiselle de Juvigny, veux-je dire, il est aimé d'elle! Vous voyez bien qu'il faut que ce soit un autre qui vous tue. Eh bien, cet autre... Monsieur le comte, je suis à votre disposition.

M. DE CHAMBLAY.

J'aurai l'honneur de vous envoyer demain mes témoins,

LE BARON.

Oh! demain, je serai bien occupé; j'ai tout le conseil général à recevoir, pas pour mon plaisir, je vous jure.

M. DE CHAMBLAY.

Alors, monsieur, vous me priez de retarder la réparation d'une offense préméditée, profonde, sans excuse?...

LE BARON.

Non pas, vous comprenez mal; au contraire, je vous prie de l'avancer.

M. DE CHAMBLAY.

Expliquez-vous.

LE BARON.

Quand, autrefois, nos grands-pères portaient l'épée au côté et que survenait entre eux un motif de querelle, si cette querelle était sérieuse, si même elle ne l'était pas, ils tiraient l'épée à l'instant même; si c'était le jour, à la lumière du soleil, si c'était la nuit à la lumière de la lune. Quoique nous soyons fort dégénérés de nos aïeux, vous plairait-il de faire comme eux, monsieur le comte?

M. DE CHAMBLAY.

Par malheur, on ne porte plus d'épée.

LE BARON.

J'en ai là deux paires, monsieur, montées par Devisme, l'une en tierce, l'autre en quarte; vous choisirez celles qui vous conviendront le mieux; il fait un clair de lune magnifique, mon jardin semble fait exprès pour vider ces sortes de différends; s'il vous convient d'accepter mes épées, mon jardin et mon clair de lune, je mets tout cela à votre disposition.

M. DE CHAMBLAY.

Soit, si vous avez aussi des témoins à m'offrir.

LE BARON.

Non, mais entrez au café, à quatre pas d'ici, vous y trouverez dix officiers qui seront heureux de nous aider à vider notre petite querelle.

M. DE CHAMBLAY.

Je vous ai écouté jusqu'au bout, monsieur, c'est vous dire que, dans dix minutes, l'un de nous deux sera mort ! Attendez-nous.

(Il sort.)

SCÈNE V

LE BARON, seul, reprenant son menu; puis UN SECRÉTAIRE et UN DOMESTIQUE.

« Huit entremets; grosses pointes d'asperges à la Pompadour et au beurre de Rennes; croûte aux champignons, émincé à lames de truffes noires à la Béchamel; charlotte de poires à la vanille. »

UN SECRÉTAIRE.

Monsieur le baron, voilà les chevaux de la poste qui arrivent, selon vos ordres, j'ai dit au postillon d'atteler.

LE BARON.

Vous avez bien fait. Allez à ma salle d'armes, détachez les deux paires d'épées qui sont accrochées à la muraille à gauche, et apportez-les ici.

UN DOMESTIQUE.

M. le comte de Chamblay, MM. de Lauzières et Billencourt sont au jardin et attendent M. le baron.

(Le Secrétaire rentre avec les épées.)

LE BARON.

C'est bien, je suis à eux; portez ces épées aux témoins de M. de Chamblay. (Allant au cabinet où il a enfermé Max et madame de Chamblay, et l'ouvrant.) Je crois que vous pouvez sortir maintenant; je vais faire un tour au jardin, ne partez pas sans me dire adieu?

(Il descend le perron en courant.)

SCÈNE VI

MAX, MADAME DE CHAMBLAY, LE SECRÉTAIRE.

MAX.

Est-ce que les chevaux de la poste sont arrivés, mon ami? il me semble entendre leurs grelots.

LE SECRÉTAIRE.

Oui, monsieur le comte.

MADAME DE CHAMBLAY.

Et on les a mis à la voiture?

LE SECRÉTAIRE.

Devant moi.

MAX, au Secrétaire.

Croyez-vous que le baron tarde à revenir?

LE SECRÉTAIRE.

Dame, monsieur le comte, c'est selon comme cela tournera.

MADAME DE CHAMBLAY.

Que voulez-vous dire?

LE SECRÉTAIRE.

Je veux dire que M. le baron vient de sortir avec M. le comte de Chamblay et deux officiers qui portaient chacun une paire d'épées.

MAX et MADAME DE CHAMBLAY.

Des épées!...

MAX.

Et où sont-ils allés?

LE SECRÉTAIRE.

Dans le jardin.

MADAME DE CHAMBLAY.

Mon Dieu !

LE SECRÉTAIRE, bas, à Max.

Écoutez, on entend le froissement du fer ?

MAX.

Oh ! je cours...

LE SECRÉTAIRE, l'arrêtant.

Restez !... on n'entend plus rien...

(Silence d'un instant. Puis tous ensemble.)

MAX.

Alfred !

MADAME DE CHAMBLAY.

Le baron !

LE SECRÉTAIRE.

M. le préfet !

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE BARON, avec le plus grand calme.

LE BARON, au Secrétaire.

Faites dételer.

(Le Secrétaire sort.)

MAX.

Que dis-tu ?

LE BARON.

J'ordonne de dételer, tu entends bien.

MADAME DE CHAMBLAY, tremblante.

Mais pourquoi cela, monsieur ?

LE BARON.

Parce que votre départ est devenu inutile.

MAX.

Explique-toi, au nom du ciel !

LE BARON.

Oh ! mon Dieu, c'est bien simple. Nous nous promenions côte à côte, M. de Chamblay et moi, comme deux bons amis, en causant de nos affaires, quand tout à coup — je suis désestpéré, madame, de vous dire la chose si brutalement — quand out à coup, M. le comte a fait un faux pas et est tombé à la

renverse en poussant un cri. Nous avons voulu le relever : il était mort !...

MADAME DE CHAMBLAY.

Oh !... terrible ! terrible !...

MAX, bas.

Tu lui as donné un coup d'épée ?

LE BARON, de même.

Que veux-tu, mon ami! j'ai mis en pratique la maxime que je t'avais citée l'autre jour : « Mieux vaut tuer le diable, que le diable ne nous tue... »

FIN DE MADAME DE CHAMBLAY.

LES BLANCS

ET

LES BLEUS

DRAME EN CINQ ACTES, EN ONZE TABLEAUX

Châtelet. — 10 mars 1869.

DISTRIBUTION

SAINT-JUST	MM.	TAILLADE.
PICHEGRU		LARAY.
EULOGE SCHNEIDER		GOUCET.
LE GÉNÉRAL EISEMBERG		EDMOND GALAND.
HOCHE		DALBERT.
UN VIEILLARD		DONATO.
FARAUD		TOUZÉ.
FALOU		COURTÈS.
SPARTACUS		WILLIAMS.
TÉTREL		PATONNELLE.
YOUNG		BOILEAU.
FENOUILLOT		BOUCHET.
RAOUL		DELACOUR.
STÉPHEN		HODIN.
MONNET		ABEL BAUN.
AUGEREAU		DELORME.
COCLÈS		THÉOL.
ABATUCCI		HUVIER.
DOMERC		LAFERTÉ.
LE GÉNÉRAL PERRIN		NOEL.
PROSPER LENORMAND		HUCHEBARD.
JACQUEMIN		PROST.
EILDEMANN		FABRE.
MAITRE NICOLAS		BARBIER.
TITUS. — UN CRIEUR PUBLIC		MARTIN.
UN JEUNE HOMME		STANISLAS.
UN AIDE DE CAMP		AUGUSTE.
UN SOLDAT		BAYARD.
CLOTILDE BRUMPT	Mmes	FLEURY.
MADAME TEUTCH		DELVALLÉE.
CHARLES NODIER		G. GAUTHIER.

GERTRUDE	LAGRANGE.
UNE MÈRE	DAUBRUN.
LA DÉESSE RAISON	MARIE LEROUX.
UN JEUNE COLLÉGIEN	ABRAHAM.
UNE FEMME DU PEUPLE	BELLAMY.
ÉTIENNETTE	JENNY BARON.

OFFICIERS, SOLDATS, HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE, etc.

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

L'auberge de la *Lanterne, à Strasbourg.*

Magnifique cuisine de province avec une grande cheminée, une immense table sur laquelle mangent les maîtres et les domestiques. Des cabinets à gauche et à droite; grand escalier au fond, montant aux chambres du premier étage; grande porte donnant sur la rue par un pan coupé.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME TEUTCH, COCLÈS.

MADAME TEUTCH, appelant pendant que huit heures sonnent au coucou.

Hé, l'Endormi ! hé, l'Endormi !

COCLÈS, sortant de dessous le manteau de la cheminée.

D'abord, je ne m'appelle plus l'Endormi ; c'était bon sous le tyran, où on n'était pas libre de se choisir un nom. Je m'appelle Coclès.

MADAME TEUTCH.

Eh bien, Coclès, prends ta lanterne et va-t'en voir à l'hôtel de la *Poste* si la diligence de Besançon est arrivée. L'accusateur public, le citoyen Euloge Schneider, a fait retenir ici une chambre pour le fils d'un de ses amis qui arrive ce soir. Tu demanderas le citoyen Charles, un petit jeune homme de quatorze à quinze ans, et tu l'amèneras ici.

COCLÈS.

Il n'aurait donc pas pu y venir tout seul, ici ?

MADAME TEUTCH.

Il paraît que non, puisque je te l'envoie chercher.

COCLÈS.

Ah !... Voyez donc le temps : il pleut à ne pas mettre un aristocrate à la porte.

MADAME TEUTCH.

Tu n'es pas encore parti ?

COCLÈS.

Non ! sans compter que, s'il ne me plaisait pas de partir, je ne partirais pas.

MADAME TEUTCH.

Tu ne partirais pas ?

COCLÈS.

Je connais *les Droits de l'homme !*

MADAME TEUTCH.

Eh bien, moi, je vais t'apprendre ceux de la femme.

(Elle lui donne un soufflet.)

COCLÈS.

Citoyenne Teucht !...

SCÈNE II

LES MÊMES, AUGEREAU.

AUGEREAU, entrant.

De la rébellion contre ta maîtresse, citoyen l'Endormi ?

COCLÈS.

De la rébellion ! peut-on m'accuser de cela ?

AUGEREAU.

Comment, misérable ! tu oses lever la main sur la respectable citoyenne Teutch ?

COCLÈS.

Mais non, au contraire, puisque c'est elle qui l'a baissée sur moi.

AUGEREAU.

J'ai bien entendu le soufflet.

COCLÈS.

Et moi, je l'ai bien senti.

AUGEREAU.

Allons, pas de réplique ! va chercher le citoyen Charles et prends bien garde qu'il ne se mouille les pieds en route. C'est un fils de famille.

COCLÈS.

Et s'il fait exprès de marcher dans le ruisseau ?...

AUGEREAU, avec un geste moitié menaçant, moitié comique.

Jarnidieu !...

COCLÈS, sortant en courant.

Faites donc des révolutions, voilà à quoi ça sert !

SCÈNE III

MADAME TEUTCH, AUGEREAU.

MADAME TEUTCH.

Toujours là au moment où on a besoin de lui, comme dans les contes de fées. (Elle veut lui passer le bras autour du cou.) Oh ! amour d'homme !

AUGEREAU.

Citoyenne Teutch, respect à l'uniforme ! ne compromettez pas le 72e de ligne, où j'ai l'honneur d'être sergent-major. Ces démonstrations exagérées sont bonnes pour le tête-à-tête, porte close et rideaux fermés.

MADAME TEUTCH.

Bah ! est-ce que nous ne sommes pas seuls, mon beau sergent ?

AUGEREAU.

Et les gens qui passent, donc ! Ah ! ton auberge est bien nommée : l'auberge de la *Lanterne*, citoyenne Teutch ! on y voit aussi bien du dehors au dedans que du dedans au dehors.

MADAME TEUTCH.

Mais, voyons, qu'est-ce que ça pourrait vous faire quand on tiendrait quelques petits propos sur notre inclination respective ? il me semble, au bout du compte, que c'est sur moi qu'ils retomberaient.

AUGEREAU.

Allons donc, citoyenne Teutch ! Les gens qui ne rendraient pas justice à vos mérites physiques diraient que je me fais entretenir par l'auberge de la *Lanterne*, ce qui, nuisant à ma considération, pourrait nuire à mon avancement.

MADAME TEUTCH.

Qui pourrait dire cela ?

AUGEREAU.

Les mauvaises langues.

MADAME TEUTCH.

Il est vrai que, depuis un an que tu bois, manges et dors dans mon hôtel, tu ne m'as jamais demandé ton compte.

AUGEREAU.

Citoyenne Teutch, la République est pauvre, ce qui fait qu'elle oublie mensuellement de nous payer notre solde, Quand elle nous payera notre solde, je te payerai ton compte.

MADAME TEUTCH.

Et j'attendrai tant qu'il te plaira, mon petit Pierre.

AUGEREAU.

Citoyenne Teutch!

MADAME TEUTCH.

Eh bien, qu'y a-t-il encore?

AUGEREAU.

Il y a que votre passion vous aveugle tellement, que vous ne voyez pas la patrouille qui passe et que vous oubliez de me donner à souper.

MADAME TEUTCH.

Tiens, méchant garçon, il est là, ton souper!... (Elle le fait entrer dans un cabinet à gauche. Augereau l'enveloppe dans le rideau et l'embrasse au front.) Enfin!

AUGEREAU, frisant sa moustache.

J'aime le mystère, moi! (Il entre en chantant.)

Vive le vin, vive l'amour!

SCÈNE IV

MADAME TEUTCH, UN PORTE-BALLE, descendant l'escalier.

LE PORTE-BALLE, à demi voix.

Madame Teutch! madame Teutch!

MADAME TEUTCH.

Que me voulez-vous, mon brave homme?

LE PORTE-BALLE.

Je veux vous payer.

MADAME TEUTCH.

Vous ne me devez rien.

LE PORTE-BALLE.

Madame Teutch, vous ne sauriez croire le plaisir que vous me faites en ne me reconnaissant pas.

MADAME TEUTCH.

Quel plaisir cela peut-il vous faire, mon bon ami?

LE PORTE-BALLE.

Cela prouve que je suis bien déguisé. Le voyageur du numéro 7.

MADAME TEUTCH.

Le général Perrin!

LE PORTE-BALLE.

Une bonne âme vient de me prévenir que je devais être arrêté cette nuit, et vous voyez... je prends mes précautions. Combien vous dois-je?

MADAME TEUTCH.

Pour un jour et une nuit que vous êtes resté chez moi? Une vieille connaissance comme vous, en vérité, cela n'en vaut pas la peine.

LE PORTE-BALLE.

Voilà un assignat de cent francs; payez-vous, bonne madame Teutch; et donnez le reste à vos domestiques.

MADAME TEUTCH.

Ainsi, vous partez, vous quittez la France?

LE PORTE-BALLE.

Peste! je n'ai pas envie de me laisser couper le cou, comme Custine et Houchard. — Adieu, madame Teutch, ne m'oubliez pas dans vos prières.

MADAME TEUTCH.

Non, mon brave monsieur Perrin, non...

LE PORTE-BALLE, reparaissant.

A propos, cachez mon sabre et mon chapeau, qui pourraient vous compromettre.

MADAME TEUTCH.

Soyez tranquille. (Il disparaît par la porte latérale.)

SCÈNE V

MADAME TEUTCH, COCLÈS et CHARLES NODIER, entrant par la porte du fond.

COCLÈS.

Citoyenne Teutch! citoyenne Teutch!

CHARLES, courant au feu.

Oh! le bon feu!

COCLÈS.

Tenez, le voilà, votre voyageur !

MADAME TEUTCH.

Où est-il ?

COCLÈS.

Dans la cheminée.

MADAME TEUTCH, courant à Charles.

Oh ! le pauvre petit ! pourquoi grelotte-t-il ainsi et pourquoi est-il si pâle ?

COCLÈS.

Dame ! citoyenne, je crois qu'il grelotte parce qu'il a froid, et qu'il est pâle parce que, comme il ne fait ni ciel ni terre, il s'est, en traversant la place du Marché, emberlificoté les jambes dans la guillotine ; et ça lui a fait un effet !... Dame ! un enfant...

MADAME TEUTCH.

Et il ne vous est rien arrivé autre chose ?

COCLÈS.

Oh ! si fait, nous avons rencontré le citoyen Tétrel..., vous savez, le directeur de la poste aux chevaux, et sa patrouille ; ils nous ont crié : « Qui vive ? » Ma foi, il pleuvait si fort, que nous avons, au lieu de répondre, enfilé la ruelle du Lycée, et nous voilà.

MADAME TEUTCH.

C'est bien ; je n'ai plus besoin de toi, imbécile !

COCLÈS.

C'est mon pourboire, n'est ce pas ?... Merci, bourgeoise !

CHARLES.

Non, mon ami, ton pourboire, le voici.

COCLÈS.

Peste ! de la monnaie blanche... Depuis un an que je n'en ai pas vu, ça me fait plaisir d'en revoir.

AUGEREAU, du cabinet.

Holà ! la maison !...

COCLÈS.

Dites donc, patronne...

MADAME TEUTCH.

Eh bien ?

COCLÈS.

C'est vous, la maison, n'est-ce pas ?

MADAME TEUTCH.

Oui.

COCLÈS.

Eh bien, voilà le citoyen Augereau qui vous appelle.

MADAME TEUTCH.

Va à tes chevaux et laisse-nous tranquille !

COCLÈS, en s'en allant.

Ne t'inquiète pas, citoyen Augereau, tu vas être servi.

SCÈNE VI

CHARLES, MADAME TEUTCH, AUGEREAU, sur le seuil du cabinet.

MADAME TEUTCH, à Augereau.

Que veux-tu, citoyen ?

AUGEREAU.

Je vois bien ma chope de bière, mais je ne vois pas ma bouteille de vin.

MADAME TEUTCH.

Toute la cave, mon beau sergent !... toute la cave !

AUGEREAU.

Doucement, mes amours ! toute la cave, ce serait trop pour une fois ; bouteille à bouteille, je ne dis pas.

MADAME TEUTCH, appelant.

Catherine !.:. Catherine !...

CATHERINE, se montrant sur l'escalier.

Me voilà, citoyenne.

MADAME TEUTCH.

Une bouteille de bordeaux à M. Augereau.

AUGEREAU.

Merci...

MADAME TEUTCH.

Attendez donc que je vous dise !...

AUGEREAU.

Quoi ?

MADAME TEUTCH.

Le général Perrin, qui occupait le numéro 7, vous savez ?

AUGEREAU.

Oui.

MADAME TEUTCH.

Eh bien, il vient de se sauver déguisé en porteballe.

AUGEREAU.

Cela ne m'étonne pas : il était accusé, du temps qu'il était en garnison à Mayence, d'avoir voulu vendre Mayence à l'ennemi.

MADAME TEUTCH.

Cela ne me regarde pas; il avait l'habitude de loger chez moi, toutes les fois qu'il passait à Strasbourg. Il y a logé hier comme d'habitude, il a inscrit son nom sur le registre des voyageurs, il est resté vingt-quatre heures, il a payé, il est parti, Dieu le conduise ! (Prenant la bouteille des mains de Catherine.) Tenez, voici votre bouteille de bordeaux, ne dites plus rien.

(Catherine entre dans le cabinet avec Augereau.)

SCÈNE VII

MADAME TEUTCH, CHARLES, GERTRUDE.

GERTRUDE.

Eh bien, est-il arrivé, notre jeune homme ?

MADAME TEUTCH.

Oui; tenez,... le voilà qui se chauffe. (Elle entre aussi dans le cabinet.)

GERTRUDE.

Il est gentil tout de même... (A Charles.) Citoyen Charles, je viens, de la part du citoyen Euloge Schneider, m'informer si vous êtes arrivé et si vous avez fait un bon voyage.

CHARLES.

Dis au citoyen Schneider que je suis bien reconnaissant de la peine qu'il se donne; que le voyage a été excellent, et qu'avec sa permission, j'irai demain lui faire visite.

GERTRUDE.

Ce serait un hasard si vous le trouviez; aussi vous attendra-t-il demain à dîner.

CHARLES.

A quelle heure, s'il te plaît ?

GERTRUDE.

A deux heures. Ne vous faites pas attendre... Je vous préviens que le citoyen Schneider ne rentre pas toujours de bonne humeur. — Adieu, citoyenne Teutch...

(Elle sort.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, hors GERTRUDE.

MADAME TEUTCH, sortant du cabinet.

Galant comme un berger! (Revenant à Charles.) Mon petit ami, voulez-vous me permettre de vous donner un conseil ?

CHARLES.

Volontiers, citoyenne.

MADAME TEUTCH.

Ce serait d'abord de faire un bon petit souper.

CHARLES.

Oh! quant à cela, non, merci... Nous avons dîné à Erstein, je n'ai pas la moindre faim; j'aimerais mieux me coucher, je sens que je ne me réchaufferai complétement que dans mon lit.

MADAME TEUTCH.

Eh bien, on va vous le bassiner, votre lit; puis, quand vous serez dedans, on vous donnera une bonne tasse de lait ou de bouillon.

CHARLES.

Du lait, si vous voulez bien.

MADAME TEUTCH.

Du lait, soit!... En effet, pauvre petit, c'est à peine au monde et ça court les grands chemins... tout seul, comme un homme... Ah! nous vivons dans un triste temps! (Allant à la planche où sont suspendues les clefs.) Voyons cela, voyons cela... Le numéro 5... Non, la chambre est trop grande et la porte ferme mal, il aurait froid, le mignon... Le numéro 9... Non, c'est une chambre à deux lits. Ah!... le numéro 7, que vient de quitter le général Perrin.

CHARLES.

Le général Perrin?

MADAME TEUTCH.

Oui.

CHARLES.

De Besançon?

MADAME TEUTCH.

Je crois qu'oui.

CHARLES.

Je le connais, c'est un ami de mon père. Et vous dites qu'il est parti?

MADAME TEUTCH.

Ma foi, il sortait par cette porte-là, tandis que vous entriez par celle-ci.

CHARLES.

J'en suis fâché, j'aurais voulu le voir.

MADAME TEUTCH.

Il est trop tard, mon petit ami... (A elle-même.) C'est ça qui lui convient: un grand cabinet avec une bonne couchette garnie de rideaux pour le garantir des courants d'air; une jolie cheminée qui ne fume que quand il pleut, avec un Enfant Jésus dessus : ça lui portera bonheur... (Elle embrasse Charles.) Catherine!... Catherine!...

CATHERINE, dans le cabinet d'Augereau.

Citoyenne?

MADAME TEUTCH.

Viendras-tu, quand on t'appelle?

CATHERINE, paraissant.

C'est le citoyen Augereau qui m'embrasse.

MADAME TEUTCH.

Citoyen Augereau !...

AUGEREAU.

Calomnie, citoyenne Teutch ! calomnie!..

CATHERINE, se frottant le visage.

Qu'y a-t-il, notre maitresse?

MADAME TEUTCH.

Il y a, citoyenne, que, la première fois que tu te laisseras embrasser par les voyageurs, tu auras affaire à moi.

CATHERINE, qui a vu madame Teutch embrasser Charles.

Et le citoyen Charles, ce n'est donc pas un voyageur ?

MADAME TEUTCH.

C'est un enfant, citoyenne, un enfant qui m'est recommandé... Voyons, va préparer le 7 pour ce chérubin-là, et choisis-lui des draps bien fins et bien secs, pendant que je vais lui faire un lait de poule.

CATHERINE.

Le 7, est-ce qu'il n'est pas occupé?...

(Catherine allume une bougie et sort.)

MADAME TEUTCH.

Justement celui qui l'occupait vient de partir... (A Charles.) Savez-vous pourquoi je vous donne le 7, mon enfant?

CHARLES.

Oui, citoyenne, j'ai entendu ce que tu disais dans ton monologue.

MADAME TEUTCH.

Monologue! Jésus Dieu! qu'est-ce que c'est que ça?... Est-ce encore un mot révolutionnaire?

CHARLES.

Non, citoyenne, c'est un mot français composé de deux mots grecs, *monos*, qui veut dire *seul*, et *logos, discours*.

MADAME TEUTCH.

Vous savez le grec, à votre âge, citoyen?

CHARLES.

Oh! très-peu, citoyenne, et c'est pour l'apprendre beaucoup mieux que je viens à Strasbourg.

MADAME TEUTCH.

Vous venez à Strasbourg pour apprendre le grec! et avec qui, mon Dieu?

CHARLES.

Avec le citoyen Euloge Schneider, qui vous avait prévenue de mon arrivée et qui vient de m'envoyer inviter à dîner.

MADAME TEUTCH.

Ah! mon pauvre enfant, si vous ne comptez que sur lui pour apprendre le grec...

CHARLES.

Pourquoi ne me l'apprendrait-il pas, puisqu'il était professeur à Bonn? C'est qu'il ne le voudrait pas; il sait le grec comme Démosthènes.

MADAME TEUTCH.

Parce qu'il n'aura pas le temps.

CHARLES.

Et que fait-il donc?

MADAME TEUTCH.

Vous me le demandez?

CHARLES.

Certainement, que je le demande.

MADAME TEUTCH, à voix basse.

Eh bien, il coupe des têtes!

CHARLES.

Il coupe... des têtes?...

MADAME TEUTCH.

Ne savez-vous pas qu'il est accusateur public? Ah! mon

pauvre enfant, votre père vous a choisi là un drôle de professeur de grec.

CHARLES.

Mon père ne savait pas cela quand il m'a envoyé ici. Par bonheur, je ne suis pas recommandé qu'à lui seul... (Il fait un pas vers l'escalier.)

MADAME TEUTCH.

Eh bien, où allez-vous donc?

CHARLES.

Je vais à ma chambre.

MADAME TEUTCH.

Vous ne la trouverez pas.

CHARLES.

Bon! c'est le numéro 7, dont le lit a des rideaux et dont la cheminée ne fume que les jours où il pleut. Dites donc, citoyenne, il doit joliment y fumer aujourd'hui! Bonsoir et bonne nuit, madame Teutch.

(Il sort.)

MADAME TEUTCH, le suivant des yeux.

Mais quel amour d'enfant !...

SCÈNE IX

MADAME TEUTCH, AUGEREAU, TÉTREL, HUIT HOMMES DE PATROUILLE, DOMESTIQUES.

TÉTREL.

Deux sentinelles à cette porte, une à celle-ci... Que personne ne sorte!

MADAME TEUTCH.

Ah! c'est vous, citoyen Tétrel... Qu'avez-vous donc?

TÉTREL.

J'ai que je cherche deux grosses épaulettes accusées de trahison.

AUGEREAU, sortant de son cabinet.

Deux grosses épaulettes, ce n'est pas encore moi.

TÉTREL.

Non, citoyen Augereau; c'est quelqu'un qui a fait son chemin plus vite que toi, quoi qu'il n'ait peut être pas ton mérite. — Allons, citoyenne Teutch, ton registre.

MADAME TEUTCH.

Le voilà.

TÉTREL, lisant.

« Le citoyen... le citoyen... le citoyen général Perrin, numéro 7. » Celui que nous cherchons est ici.

AUGEREAU.

Buisson creux!...

TÉTREL.

Que veux-tu dire?

AUGEREAU.

Que vous arrivez trop tard... Délogé depuis une heure.

TÉTREL.

Allons donc!...

AUGEREAU.

Quand je vous le dis:.. Douteriez-vous, par hasard, de la parole d'honneur du sergent-major Augereau ?

TÉTREL.

Non ; mais, en attendant, quatre hommes vont monter au numéro 7, visiter les chambres, fouiller les armoires, sonder les matelas.

MADAME TEUTCH.

Ah! citoyens, citoyens, je vous en prie... Je viens à l'instant même de donner la chambre à un petit jeune homme bien doux, bien gentil, qui n'a rien à faire avec le général Perrin.

TÉTREL, à ses Hommes.

Au numéro 7! et faites-moi descendre le jeune homme bien doux, bien gentil, que je l'examine.

MADAME TEUTCH.

Ah! mon Dieu, mon Dieu, ils vont lui faire une frayeur à lui tourner le sang.

TÉTREL.

Il est donc bien nerveux, ton protégé, citoyenne Teutch ? (Allant à l'escalier.) Ah çà! faudra-t-il que je monte moi-même ?...

LES HOMMES DE LA PATROUILLE.

Nous voilà... nous voilà...

(Ils font descendre Charles avec le chapeau du général Perrin sur la tête et son sabre au côté.)

UN HOMME DE LA PATROUILLE, poussant Charles.

Avance à l'ordre, général Perrin.

SCÈNE X

LES MÊMES, CHARLES.

TÉTREL.

Que signifie cette plaisanterie ?

UN HOMME DE LA PATROUILLE.

Nous avons trouvé ce citoyen-là monté sur une table, avec ce chapeau sur la tête et ce sabre au côté.

MADAME TEUTCH, à part.

Le chapeau et le sabre du général Perrin !

CHARLES.

La glace était trop haute. J'ai voulu voir comment je serais en militaire : j'ai mis ce sabre à mon côté, ce chapeau sur ma tête, et je suis monté sur une table.

TÉTREL.

Désarmez-le.

AUGEREAU.

Oh ! ce ne sera pas difficile.

TÉTREL.

Connais-tu le général Perrin, jeune louveteau ?

CHARLES.

D'abord, je ne suis pas un louveteau. Je suis le fils d'un homme qui vaut certainement mieux que vous.

TÉTREL, levant le poing.

Hein !

AUGEREAU.

Pas de gestes, citoyen Tétrel. (Tétrel regarde Augereau de travers.) C'est comme ça, que veux-tu ! Quand on a un si beau sabre au côté, on le tire contre des gens qui ont des sabres... et l'on n'assomme pas les enfants à coups de poing.

TÉTREL.

Connais-tu le général ?

CHARLES.

Oui, je le connais : il est de Besançon, c'est un ami de mon père.

TÉTREL.

C'est bien ; voilà tout ce que l'on voulait savoir, beau jouvenceau. Conduisez le citoyen Charles à la prison des Célestins. Demain, il sera fait plus ample informé.

MADAME TEUTCH.

Oh! mon pauvre petit Charles en prison! — Citoyen Tétrel, permets au moins que je lui fasse porter un lit.

TÉTREL.

Allons donc! et les autres coucheraient sur la paille!... où serait l'égalité?

CHARLES.

Rassure-toi, citoyenne Teutch, une nuit est bientôt passée.

MADAME TEUTCH.

Mais demain... demain...

CHARLES.

Demain, je serai mis en liberté. Il y a un décret de la Convention qui défend de poursuivre les enfants pour crime politique avant seize ans; et, comme je n'en ai que quatorze, que je n'ai ni tué ni volé, je suis tranquille. Adieu, citoyenne Teutch... — Merci, citoyen Augereau.

(Il sort.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, hors CHARLES.

TÉTREL.

Citoyenne Teutch, as-tu d'autres voyageurs dans ton hôtel?

MADAME TEUTCH, tremblant.

Oui, citoyen Tétrel, encore un.

TÉTREL, haut.

Le citoyen Augereau peut-être?

AUGEREAU.

Non, je ne voyage pas, moi, je permane...

TÉTREL.

Qui, alors?

MADAME TEUTCH.

Il ne m'a pas dit son nom.

TÉTREL.

Il ne t'a pas dit son nom! L'ordonnance veut que tous les voyageurs soient inscrits sur les registres dans les vingt-quatre heures qui suivent leur arrivée.

AUGEREAU.

C'est vrai... Mais, comme il n'y a que quatre heures que celui-là est arrivé, il lui en reste vingt pour faire sa déclaration?

TÉTREL.

Il y a du mystère là-dessous, je veux savoir ce soir comment il se nomme.

MADAME TEUTCH.

Je ne sais pas s'il est chez lui... Envoie-le chercher toi-même, citoyen Tétrel... Je te préviens qu'il n'a pas l'air tendre du tout. Ça fait froid dans le dos quand il parle.

TÉTREL.

Le numéro de sa chambre.

MADAME TEUTCH.

Numéro 11.

TÉTREL.

Que deux de vous aillent dire au voyageur du numéro 11...

SCÈNE XII

LES MÊMES, LE VOYAGEUR.

LE VOYAGEUR, entrant par la droite et montant lentement l'escalier.

Qui me demande ici ?

TÉTREL.

Moi !

LE VOYAGEUR.

Que désires-tu ?

TÉTREL.

Savoir qui tu es.

LE VOYAGEUR.

De quel droit ?

TÉTREL.

Du droit de ma volonté.

LE VOYAGEUR.

Qui es-tu toi-même ?

TÉTREL.

Tétrel, le président de la Propagande.

LE VOYAGEUR.

Je n'ai pas affaire à vous ; tâchez de ne pas avoir affaire à moi.

TÉTREL.

Allons, pas tant de difficulté. Ton nom ?

LE VOYAGEUR.

Tu veux le savoir ? (Il s'approche de Tétrel et lui dit son nom tout bas. — Tétrel fait un mouvement.) Et maintenant, sur ta tête, que

ce nom ne sorte pas de ta bouche jusqu'à demain avant midi. (Tétrel fait vivement le salut militaire.)

TÉTREL.

Portez armes!... présentez armes!... Portez armes!... (Les Soldats obéissent, le Voyageur remonte l'escalier.) Par file à gauche, marche!... (Il se remet à la tête de sa patrouille et sort vivement, sans dire un mot.)

AUGEREAU.

Il parait qu'il a son paquet, le citoyen président de la Propagande; il n'y a pas de mal à cela.

(Le Voyageur, qui s'est arrêté sur l'escalier jusqu'à ce que Tétrel et ses Hommes soient sortis, rentre dans sa chambre.)

SCÈNE XIII

MADAME TEUTCH, AUGEREAU.

MADAME TEUTCH.

Eh bien?...

AUGEREAU.

Eh bien?...

MADAME TEUTCH.

Qui cela peut-il être?

AUGEREAU.

Le diable m'emporte si je m'en doute, par exemple.

MADAME TEUTCH.

A moins que ce ne soit le général Pichegru, qui ne devait arriver que demain.

AUGEREAU.

Allons donc! le général Pichegru a le double de l'âge de celui-ci.

MADAME TEUTCH.

En tout cas, il parait que c'est un personnage important et je vais le recommander à mes gens afin qu'il ne manque de rien.

AUGEREAU.

Pardon, pardon, citoyenne Teutch! auparavant, mon café et mon petit verre d'eau-de-vie... Vous savez que, quand je n'ai pas pris mon gloria, je ne suis pas un homme.

MADAME TEUTCH.

Catherine!...

CATHERINE.

Voilà, citoyenne! voilà!...

MADAME TEUTCH.

Le café et le petit verre du citoyen Augereau. (On les lui donne. Elle les porte dans le cabinet.) Voici, citoyen Augereau.

CATHERINE, un instant seule.

En voilà un qui est gâté!

(On entend le galop d'un cheval de poste avec des grelots. Un Postillon aux couleurs de la République saute à bas du cheval, à la porte.)

SCÈNE XIV

CATHERINE, UN POSTILLON.

LE POSTILLON.

Hé! l'Endormi! va tenir mon cheval. Allons donc! tu bâilleras demain.

COCLÈS, à part.

En voilà un qui ne se gêne pas. C'est à faire pleurer les sans-culottes. (Haut.) C'est bon, on va le tenir, votre cheval, *monsieur* l'aristocrate.

LE POSTILLON, appelant.

Hé! la maison! Un verre de vin de Moselle. (Frappant avec son fouet sur la table.) Est-ce que tout le monde est mort ici?...

SCÈNE XV

LES MÊMES, MADAME TEUTCH, sortant du cabinet d'Augereau.

MADAME TEUTCH.

Si le feu est à la maison, dites-le tout de suite. C'est donc toi, beau postillon, qui fais tout ce tapage-là.

LE POSTILLON, regardant autour de lui et levant son chapeau.

Silence!

MADAME TEUTCH.

Jésus Dieu! c'est vous, monsieur Raoul?

RAOUL.

Oui, c'est moi. M'êtes-vous toujours dévouée, madame Teutch?

MADAME TEUTCH.

Pour que je cessasse de l'être, il me faudrait oublier que je dois tout à votre famille, monsieur Raoul. Mais comment avez-vous pu venir de ce côté du Rhin, vous qui êtes émigré, qui vous battez contre la République?...

RAOUL.

La mère de Clotilde Brumpt se meurt. Le comte doit passer le Rhin cette nuit de son côté pour lui faire ses adieux; ma présence peut être nécessaire, ne fût-ce que pour le défendre. J'ai reçu une lettre de Clotilde et je suis venu.

MADAME TEUTCH.

Et à quoi puis-je vous être bonne, monsieur Raoul?

RAOUL.

Je ne puis aller prendre un cheval à la poste aux chevaux, qui est tenue par ce misérable Tétrel... S'il me reconnaissait, je serais perdu. Je ne puis faire les six lieues qui me restent à faire, avec le cheval que j'ai, qui est déjà fourbu; j'ai pensé que vous auriez un cheval frais à me donner, et que je ne pouvais pas m'adresser à une créature plus discrète et plus dévouée que vous... Me suis-je trompé?

MADAME TEUTCH.

Non, vous ne vous êtes pas trompé; si je n'en avais pas, j'en volerais un pour vous. Oui, j'en ai un, mon bon monsieur Raoul. Ça aura peut-être le trot un peu dur, mais ça ne vous laissera pas en route... — L'Endormi! mets la selle au Cuirassier, fais-lui manger double mesure d'avoine.

L'ENDORMI, à part.

Le Cuirassier?... Je vais lui donner le Dragon... C'est le carcan des postillons. (A la cantonade.) Hola! Caracalla qui caracole! (Il sort.)

RAOUL.

Merci, madame Teutch; je vais avec lui pour le presser. D'ailleurs, dans l'écurie, je suis mieux caché et j'ai moins de chance d'être reconnu qu'ici.

MADAME TEUTCH.

Dieu vous garde, monsieur Raoul! et mettez bien mes respects aux pieds de toute la sainte famille.

RAOUL.

Encore une fois, merci, chère madame Teutch!... Mais qu'est-ce que cela?

MADAME TEUTCH.

En effet!

RAOUL.

Écoutez-donc! on dirait une fusillade du côté du pont de Kehl. (On entend crier dans la rue : « Alarme, alarme! ») Ah! par ma foi, voilà qui est bien heureux, cela va m'aider à sortir de Strasbourg. — Adieu, madame Teutch, adieu!

CRIS DANS LA RUE.

Aux remparts ! aux remparts ! L'ennemi!

(Quelques-uns de ceux qui courent ont des torches, des fusils. On voit passer des estafettes au galop.

AUGEREAU, sortant de son cabinet.

L'ennemi! où est-il?

MADAME TEUTCH.

Au pont de Kehl... Seigneur mon Dieu! si nous allions être pris d'assaut! Ne me quittez pas, monsieur Augereau !

AUGEREAU.

Mon fusil... mille baïonnettes !

MADAME TEUTCH.

Mon Dieu ! qu'est-ce que ça peut être ?

AUGEREAU, chargeant son fusil.

C'est ce soudard d'Eisemberg qui avait les avants-postes de Kehl, et qui se sera laïssé surprendre.

(Les tambours battent la générale. Cris « Aux remparts ! » Augereau disparaît avec les gens qui passent et qui crient. Scène de tumulte dans la rue. On entend le galop de plusieurs chevaux.)

LA VOIX D'EISEMBERG.

Gare, gare ! *Der Teufel !*

SCÈNE XVI

MADAME TEUTCH, EISEMBERG, FUYARDS, LES DOMESTIQUES, puis LE VOYAGEUR.

Un Cavalier s'arrête à la porte de l'hôtel. Il saute à bas de son cheval; il est sans chapeau, enveloppé d'un manteau qui, en s'ouvrant, laisse voir qu'il n'a que son pantalon et sa chemise. Il jette la bride aux mains de Coclès et entre, son sabre entre ses dents. Sur le seuil, il prend son sabre et le remet au fourreau.

EISEMBERG, entrant.

Vents et tonnerre, en voilà une poursuite !

(Il va à la cheminée, s'assied à califourchon sur une chaise et se réchauffe.)

MADAME TEUTCH, s'approchant.

Ah ! Dieu du ciel ! comment ! c'est toi, citoyen général ?

EISEMBERG, brutalement.

Oui, c'est moi !... Après ?

MADAME TEUTCH.

Que s'est-il passé ?

EISEMBERG.

Il s'est passé que je me suis laissé surprendre à Kehl, comme un imbécile, et que, si la porte ne s'était pas refermée à temps, l'ennemi entrait avec nous dans la ville.

(Deux autres Cavaliers arrivent : l'un est en hussard et n'a que sa pelisse et son pantalon, il est blessé au bras; l'autre, en dragon, sans casque, avec son uniforme à demi boutonné.)

TOUS DEUX, ensemble.

Le général est-il ici ?

EISEMBERG.

Ah ! c'est toi, Briffaut; il paraît que tu as attrapé une égratignure ?

BRIFFAUT.

Ce n'est rien.

EISEMBERG.

Et toi, Fleury ?

FLEURY.

Un coup de sabre au front... Qui était de grand'garde, mon général ?

EISEMBERG.

Le capitaine Rossignol.

FLEURY.

Eh bien, à votre place, je le ferais fusiller carrément, il ne l'aurait pas volé.

EISEMBERG.

Ce n'est pas la peine : les Prussiens s'en sont chargés. (Pendant ce temps-là, sept ou huit autres Cavaliers sont arrivés de la même manière et sont allés se ranger devant le feu, autour de leur général.) Les autres savent que c'est ici le point de ralliement, n'est-ce pas ?

BRIFFAUT.

Oui, général.

EISEMBERG.

Holà ! citoyenne Teutch, à souper pour dix-huit ou vingt personnes.

MADAME TEUTCH.

Mais, Seigneur Dieu ! je n'aurai jamais assez à manger pour tant de monde.

EISEMBERG.

Bah ! nous ne serons pas difficiles, nous savons bien que nous n'étions pas attendus.

(On entend le canon dans le lointain.)

BRIFFAUT.

Entendez-vous les autres, général ?

EISEMBERG.

Oui, ils se cognent, tandis que nous nous chauffons.

MADAME TEUTCH, appelant.

Catherine ! Gretchen ! Coclès !...

FLEURY.

Attendez, madame Teutch, nous allons vous donner un coup de main... (Tous se mettent à la besogne, ouvrent les armoires, tirent des serviettes, des assiettes, des verres, et placent le tout sur la table.

EISEMBERG, prenant le bout de la table.

Sacrebleu ! citoyenne, il fait meilleur ici qu'à Kehl.

FLEURY.

A-t-on jamais vu de pareils brigands?... Réveiller de braves gens au milieu de leur premier sommeil !

BRIFFAUT.

Ma foi, moi qui ne dormais pas, ils m'ont dérangé bien désagréablement.

EISEMBERG.

Le général en chef m'avait dit : « Faites-vous tuer à la tête du pont de Kehl, plutôt que de le laisser passer aux Prussiens. »

BRIFFAUT.

Eh bien ?

EISEMBERG, riant.

J'y ai pensé trop tard, quand j'ai été de l'autre côté du pont.

FLEURY, riant.

Nous sommes prêts à attester, général, que c'est votre cheval qui vous a emporté. (Depuis le commencement du souper, le Voyageur du n° 7 a paru sur l'escalier, d'où il écoute tout ce qui se dit.)

EISEMBERG.

Le fait est que je lui dois une belle chandelle, à mon cheval ; sans lui, je boirais de l'eau et je mangerais un morceau de pain sec dans quelque mauvais corps de garde prussien, au lieu de manger les oies grasses et de boire le vin de la citoyenne Teutch ; mais, comme nous n'en sommes pas moins bons citoyens pour avoir pris une panique, citoyens, buvons à la Ré...

LE VOYAGEUR, du haut de l'escalier.

Assez de blasphèmes!

EISEMBERG, se retournant vers lui.

Hein ?...

LE VOYAGEUR.

J'avais entendu dire qu'il existait des hommes assez misérables pour fuir devant l'ennemi ; mais je ne savais pas qu'il y en eût d'assez éhontés pour railler leur propre fuite.

EISEMBERG, se levant; tous se lèvent.

Qui es-tu, pour oser nous parler ainsi ?

LE VOYAGEUR.

Je suis celui qui vient vous dire : A partir de ce moment, l'armée du Rhin, sous le double commandement de Hoche et de Pichegru, non-seulement ne fuira plus, mais ne reculera plus devant l'ennemi. Partout où je serai, on ira en avant, et l'échafaud, marchant à ma suite, se chargera de rallier les fugitifs... Ah ! vous manquez à votre devoir, vous ne vous gardez pas, vous vous laissez surprendre comme des conscrits! vous fuyez comme des mercenaires ! On vous a dit de vous faire tuer d'un côté du pont, et vous y pensez quand vous êtes arrivé à l'autre bout ! enfin, quand vous vous arrêtez, c'est dans une auberge, à moitié nus, non pas pour faire face à l'ennemi, mais pour boire, pour manger, pour ajouter à votre déshonneur !

EISEMBERG.

Je t'ai demandé qui tu étais; encore une fois, je te demande qui tu es. Réponds !

LE VOYAGEUR.

Je suis celui que la Convention a chargé de veiller sur la gloire de la nation et sur l'honneur de la patrie. Je suis celui que la France a envoyé à sa frontière pour dire à l'ennemi : « Tu n'iras pas plus loin. » Je suis celui, enfin, qui a reçu droit de vie et de mort sur les traîtres et les lâches, et qui, tous tant que vous êtes, vous envoie au tribunal révolutionnaire, comme des lâches et des traîtres... Je suis Saint-Just !...

ACTE DEUXIÈME

DEUXIÈME TABLEAU

A l'hôtel de ville de Strasbourg.

Une vaste salle. Porte au fond. Portes latérales et grande fenêtre à balcon. — Saint-Just, devant une glace, est occupé à mettre sa cravate. Un Secrétaire écrit près de lui.

SCÈNE PREMIÈRE

SAINT-JUST, TITUS.

SAINT-JUST, achevant de dicter.

« Sera condamné à mort... »

TITUS, répétant.

« Condamné à mort. »

SAINT-JUST.

Mets cet arrêté avec les autres, je le signerai tout à l'heure. Écris !...

« Citoyen représentant et ami, une supplique de mon petit village de Blérancourt m'apprend qu'il est menacé de perdre un marché qui le fait vivre. S'il y a une question d'argent là-dessous, je te donne l'autorisation de faire vendre ma maison, mon jardin et les trente arpents de terre que je possède sur la commune. C'est toute ma fortune ; mieux vaut que je sois ruiné et que tout un village vive. Si je ne meurs pas pour la République et qu'un jour tu n'aies pas de pain à partager avec moi, j'entrerai, comme journalier, chez l'homme qui aura acheté mes terres. Fais sans retard, sans observation, et comme je dis.

Fraternité. » SAINT-JUST. »

(Il signe. — A son Secrétaire.) Mets l'adresse [illegible] Robespierre, rue Honoré, numéro 334, ch[illegible] menuisier. »

« *Au comité de salut public.*

» Citoyens,

» Je suis arrivé hier au soir à Strasbourg. J'ai trouvé la ville, je ne dirai pas déchirée par deux partis, mais décimée par deux hommes. L'un est le chef de la Propagande Tétrel, l'autre est l'accusateur public Euloge Schneider. J'aurai les yeux sur ces deux hommes. Si je les crois utiles à la gloire de la France, je les encouragerai; si, au contraire, je les trouve aveugles et nuisibles, frappant au hasard et sans discernement, ne distinguant pas la faute du crime, je les étoufferai, comme Hercule au berceau étouffa les deux serpents. »

(On entend des rumeurs dans la rue.)

VOIX DU DEHORS.

Saint-Just!... Saint-Just! Justice! audience! audience!

SAINT-JUST.

Qu'est-ce que cela? Vois, Titus.

TITUS.

Il y a un rassemblement sous tes fenêtres, citoyen. On demande justice; tout un peuple veut te parler.

SCÈNE II

LES MÊMES, MADAME TEUTCH, ouvrant la porte.

MADAME TEUTCH.

Moi d'abord, citoyen Saint-Just.

SAINT-JUST.

Tiens, c'est ma bonne hôtesse de *la Lanterne*.

MADAME TEUTCH.

On a arrêté chez moi, citoyen Saint-Just, un pauvre petit enfant de quatorze ans, qui était arrivé il y a une heure à peine et qui n'avait commis d'autre crime que de coucher dans la chambre qu'avait occupée le général Perrin. Il m'est confié par ses parents de Besançon, et mon devoir est de venir te demander de le faire relâcher, ou tout au moins de l'interroger bien vite pour t'assurer de son innocence.

SAINT-JUST.

Et qui l'a fait arrêter?

MADAME TEUTCH.

Le citoyen Tétrel, celui qui voulait te faire arrêter toi-même.

SAINT-JUST, à son Secrétaire.

Écris l'ordre d'amener le prisonnier devant moi. — Citoyenne Teutch, tu porteras cet ordre à la prison, et, puisque tu t'intéresses à cet enfant, tu veilleras à ce qu'on me l'amène le plus tôt possible.

MADAME TEUTCH.

Merci, citoyen! Ah! pauvre cher enfant! J'espère bien qu'il ne couchera pas deux nuits de suite sur la paille.

SAINT-JUST, à madame Teutch.

Citoyenne, dis, en t'en allant, que tous ceux qui auront à parler au citoyen Saint-Just, peuvent monter; ses audiences sont publiques. — Titus, veille à ce que chacun passe à son tour.

(Titus sort derrière madame Teutch. Saint-Just s'assied à la table et signe les décrets qu'il vient de rendre.)

SCÈNE III

SAINT-JUST, TITUS; puis DIVERS GROUPES DE GENS DU PEUPLE.

Entre d'abord un groupe de deux personnes composé du père et de la mère; ensuite, un autre groupe de huit personnes composé du père, de la mère, et de cinq garçons et filles de dix-huit à vingt ans; enfin, un troisième groupe composé de deux pères, deux mères et plusieurs enfants.

SAINT-JUST.

Que voulez-vous? que demandez-vous?

PREMIER GROUPE.

Justice!

SAINT-JUST.

Pour qui?

PREMIER GROUPE.

Pour notre père.

DEUXIÈME GROUPE.

Pour notre grand-père.

TROISIÈME GROUPE.

Pour notre aïeul.

SAINT-JUST.

Contre qui, justice?

PREMIER GROUPE.

Contre l'accusateur public Schneider, qui a condamné à mort un vieillard de quatre-vingts ans.

SAINT-JUST.

Qu'avait fait ce vieillard ?

UN HOMME.

Il va te le dire lui-même. On le conduisait à l'échafaud. Il devait être exécuté ce matin; mais le peuple n'a pas voulu qu'un pareil acte de barbarie s'accomplît, il a forcé les gendarmes à amener la charrette devant ta porte, elle est en bas.

SAINT-JUST.

Titus, fait monter le condamné. — Alors, ce vieillard, c'est votre tige à tous, et vous n'êtes que les branches du même arbre?

PREMIER GROUPE.

Oui, citoyen, nous sommes ses enfants, ses petits-enfants et ses arrière-petits-enfants !

SCÈNE IV

LES MÊMES, UN VIEILLARD aveugle, appuyé sur l'épaule d'UN DE SES FILS. MADAME TEUTCH rentre, accompagnée de CHARLES et d'UN GENDARME.

Le Secrétaire leur fait signe de s'asseoir et d'assister sans bruit à la scène qui va se passer. Les trois groupes se sont réunis autour du Vieillard. Saint-Just, qui a son chapeau sur la tête, salue.

L'HOMME qui a déjà parlé.

Mon père, vous êtes devant le représentant du peuple Saint-Just.

LE VIEILLARD.

Qu'est-ce qu'un représentant du peuple? C'est la première fois que j'entends donner ce titre-là ? est-ce le bailli ? est-ce le maire? est-ce le bourgmestre ?

L'HOMME.

C'est plus que tout cela, mon père : c'est l'homme qui peut disposer de votre vie, ou vous accorder votre grâce, ou ratifier votre mort.

LE VIEILLARD.

Qui lui a donné ce droit-là ?

L'HOMME.

La Révolution.

LE VIEILLARD.

La Révolution !... Depuis que je suis devenu aveugle... et il y a longtemps déjà... tout est rentré pour moi dans la nuit... Qu'est-ce que la Révolution ?

SAINT-JUST.

Je vais te le dire, vieillard. La Révolution, c'est la proclamation des droits de l'homme, l'égalité entre les citoyens, l'abolition des priviléges, le droit pour tous, la justice pour tous.

LE VIEILLARD.

Si le droit et la justice existaient pour tous, nous ne serions pas ici, moi en condamné, et mes enfants en suppliants. Du temps que je n'étais pas aveugle, nous avions les huissiers qui saisissaient nos meubles, qui les vendaient, quand nous ne payions pas les gabelles, et les recors qui nous conduisaient en prison si la vente de nos meubles ne suffisait pas à acquitter ce que nous devions au roi ; mais les chaînes et l'échafaud n'étaient que pour les crimes et l'on ne nous condamnait pas à mort pour avoir suivi le beau précepte de l'Évangile : *Aime ton prochain comme toi-même !*

SAINT-JUST.

Et tu as été condamné à mort pour avoir suivi ce précepte ?

LE VIEILLARD.

Oui !

SAINT-JUST.

Qu'as-tu donc fait ?

LE VIEILLARD.

Je revenais de puiser de l'eau à la rivière, car, tout aveugle que je suis, j'ai, grâce à un de mes enfants ou de mes petits-enfants, deux bons yeux qui voient à la place des miens ; j'entends une voix qui me dit : « Je meurs ! de l'eau ! j'ai soif ! » Je m'approche en tendant ma cruche au mourant ; il boit, me remercie et meurt. Voilà mon crime !

SAINT-JUST.

Impossible !

LE VIEILLARD.

Ce blessé était un Autrichien ; il parlait allemand, je l'avais pris pour un fils de l'Alsace. Et, d'ailleurs, j'aurais su qu'il

était Autrichien, que je lui aurais donné mon eau tout de même.

SAINT-JUST.

Et voilà ton crime ?

LE VIEILLARD.

Voilà mon crime!

SAINT-JUST.

Vieillard, je voudrais avoir une couronne de chêne à t'offrir; c'est à tes compatriotes de te la donner. Tu as bien fait! un homme blessé n'est plus un ennemi; un homme qui meurt devient le compatriote de tous, puisque nous devons tous mourir. Tu es libre.

LE VIEILLARD.

Libre !

SAINT-JUST, s'approchant du Vieillard.

Vieillard, bénis-moi.

LE VIEILLARD.

Je te bénis, jeune homme, car, à ta voix, je reconnais que tu ne dois pas avoir trente ans encore, et je te bénis, non pas parce que tu me sauves la vie, — ce peu qui me reste de jours ne valait pas la peine d'être regretté, — je te bénis parce que tu viens de faire un acte de justice et une sainte action! (Le Vieillard sort au milieu de tous ses enfants.)

SAINT-JUST, resté un instant pensif.

Et quand on pense qu'ils allaient abattre ce chêne, dont l'ombre s'étend sur trois générations !

SCÈNE V

SAINT-JUST, MADAME TEUTCH, CHARLES, TITUS.

MADAME TEUTCH.

Citoyen Saint Just ?

SAINT-JUST.

Ah! oui, c'est vrai; voilà l'enfant dont tu m'as parlé ?

MADAME TEUTCH.

Oui, citoyen.

SAINT-JUST.

Laisse-moi l'interroger. (Il fait de la main signe à madame Teutch de s'éloigner. — A Charles.) Viens ici! Pourquoi pleures-tu? As-tu peur de moi ?

CHARLES.

Je pleure, non pas que j'aie peur de toi, mais ce que je viens de voir m'a fait pleurer. Pourquoi aurais-je peur de toi ? Je suis innocent et l'on dit que tu es juste.

SAINT-JUST.

Tes parents sont-ils émigrés ?

CHARLES.

Mon père préside le tribunal de Besançon ; mon oncle est chef de bataillon.

SAINT-JUST.

Quel âge as-tu ?

CHARLES.

Quatorze ans.

SAINT-JUST.

C'est ma foi vrai, il a l'air d'une petite fille. (Il fait asseoir Charles). Mais, enfin, tu avais fait quelque chose pour qu'on t'arrêtât ?

CHARLES.

J'ai occupé la même chambre qu'avait occupée le général Perrin ; on m'a trouvé dans sa chambre, on m'a arrêté... Par malheur, j'ai avoué que je le connaissais, attendu qu'il est de Besançon comme moi, et que mon père m'a dit que, même au péril de la vie, un homme ne devait pas mentir.

SAINT-JUST.

Tu te crois donc un homme ?

CHARLES.

Je fais mon apprentissage, du moins.

SAINT-JUST.

Et tu as dit à ceux qui sont venus que tu connaissais le général Perrin ?

CHARLES.

Oui... Ils m'ont demandé alors si je savais où il était ; je leur ai répondu que non. Je ne le savais pas, mais je l'aurais sû, que j'aurais répondu que non.

SAINT-JUST.

Et tu aurais menti, cette fois-là ?

CHARLES.

Il y a des cas où le mensonge est permis.

SAINT-JUST.

Tu es encore enfant, et, par conséquent, je ne discuterai pas avec toi cette grande question morale que tu abordes avec

TROISIÈME TABLEAU

Chez Euloge Schneider.

Salle à manger, avec cabinet de travail à côté.

SCÈNE PREMIÈRE

MONNET, GERTRUDE.

Gertrude achève de mettre le couvert dans la salle à manger. Monnet, assis, lit dans le cabinet à côté. — On sonne à la porte.

GERTRUDE.

Ne vous ennuyez pas, citoyen Monnet... Tenez, voila un convive qui vous arrive.

MONNET.

Je ne m'ennuie jamais quand je suis seul, citoyenne Gertrude.

GERTRUDE, ouvrant à Charles et l'introduisant.

Entre, mon petit ami! le citoyen Schneider est encore à la Propagande ; mais un de nos convives est arrivé, que tu dois connaître, car il a habité Besançon. Laisse-moi achever de mettre mon couvert et passe dans ce cabinet, tu l'y trouveras.

MONNET, apercevant Charles sur le seuil de la porte.

Mais je ne me trompe pas, c'est mon petit ami Charles.

CHARLES.

Ah! le citoyen Monnet! quel bonheur de vous revoir! Vous n'êtes donc plus prêtre?

MONNET.

Mon enfant, ce n'était pas ma vocation, c'était la volonté de mes parents qui m'avait poussé vers les ordres. Est arrivé le décret de la Législative qui a annulé le vœux; j'en ai profité, je me suis fait militaire, et, à la place d'un assez mauvais prêtre que j'eusse offert à Dieu, j'ai offert un assez bon soldat à la patrie.

CHARLES.

Mais qu'as-tu donc au bras? est-ce que tu es blessé?

MONNET.

Dans l'échauffourée de cette nuit, une balle m'a effleuré l'épaule.

CHARLES.

Mais que s'est-il donc passé, cette nuit ?

MONNET.

Il s'est passé, mon cher enfant, que Strasbourg a manqué d'être enlevé par surprise.

CHARLES.

Comment cela ?

MONNET.

Le général Eisemberg, avec une brigade, était chargé de garder Kehl; il s'est laissé surprendre au milieu de son sommeil et s'est sauvé avec tout son état-major, à moitié nu comme lui. Le citoyen Saint-Just les a tous envoyés au tribunal révolutionnaire. Il y en a vingt et un à juger.

CHARLES.

Est-ce que tu crois qu'ils seront condamnés ?

(On sonne.)

MONNET.

Tiens, on sonne !... Entendez-vous, citoyenne Gertrude ? on sonne.

GERTRUDE.

Oui, citoyen Monnet, on y va, on y va !

MONNET, à Charles.

Si c'est Young, nous allons avoir des nouvelles, car, à coup sûr, il aura voulu assister au jugement; c'est le nouvelliste de son quartier.

GERTRUDE.

Entrez, citoyen Young, entrez !...

SCÈNE II

LES MÊMES; YOUNG entre, accroche son manteau à une patère, et pose son chapeau sur la table.

MONNET.

C'est toi, Young... Eh bien ?...

YOUNG.

Condamnés !

MONNET.

Tous ?...

YOUNG.

Tous !...

MONNET.

C'est dur, mais l'exemple profitera. (Montrant Charles.) Un de mes anciens élèves du collége de Besançon qui parle latin comme Cicéron.— Connais-tu le citoyen Young, Charles ? Il est cordonnier et poëte tout à la fois. Il fait des souliers comme son confrère d'Athènes qui donnait des conseils à Apelles, et des vers comme Marie-Joseph Chénier.

CHARLES.

Je connais le citoyen de nom : mon père m'a bien souvent parlé de lui ! mais, comme, par malheur, il n'est poëte qu'en allemand, je ne puis le féliciter que par ouï-dire.

(Eildemann entre sans être annoncé, conduit par Gertrude.)

SCÈNE III

LES MÊMES, EILDEMANN, SCHNEIDER.

EILDEMANN entre, va droit à la table et se verse un verre de vin.

Si le peuple du marché n'est pas content demain, c'est qu'il ne sera pas raisonnable. Vingt et un coups !... quelle boucherie !

MONNET, à tous.

Vous n'avez pas vu Schneider ? Je commence à être inquiet. Il nous donne rendez-vous à deux heures pour dîner, il en est bientôt trois....

(On entend un coup de sonnette furieux.).

YOUNG.

Tenez, voilà un coup de sonnette qui sent son maître d'une lieue.

(La porte s'ouvre, Schneider paraît, le front ruisselant de sueur et sa cravate relâchée. Il jette son chapeau au bout de la chambre et s'essuie avec son monchoir.)

MONNET.

Mais viens donc, Schneider ! nous étions d'une inquiétude mortelle.

SCHNEIDER.

Vous aviez bien tort, citoyens ! je vous apporte une nouvelle qui va, sinon vous réjouir, du moins vous étonner... Dans huit jours, je me marie.

ENSEMBLE.

Toi !

SCHNEIDER.

Oui, n'est-ce pas? ce sera un grand événement pour Strasbourg, quand cette nouvelle ira de bouche en bouche : « Vous ne savez pas? Schneider, le professeur de grec à Bonn, le capucin de Cologne, se marie... » Oui ! c'est comme cela; Young tu feras l'épithalame; Eildemann le mettra en musique, et Monnet, qui est gai comme un catafalque, le chantera. (A Charles.) Il faudra, par le premier courrier, annoncer cela à ton père, Charles. Viens m'embrasser.

CHARLES.

Voici la lettre qu'il m'avait remise pour toi, citoyen Schneider.

SCHNEIDER.

Donne. (Il ouvre la lettre.) Le grec? t'apprendre le grec?... Pauvre Nodier, il se croit encore à nos heures de jeunesse et de tranquillité. J'ai bien autre chose à faire que de t'apprendre le grec. Il faut que je fasse couper la tête à Tétrel, ou qu'il me la fasse couper. Ton père me dit que tu as une seconde lettre pour Pichegru?

CHARLES.

Oui, citoyen.

SCHNEIDER.

Eh bien, porte-la-lui demain, sans perdre un instant. La place n'est pas sûre près de moi; demande à Eildemann, à Monnet et à Young, si, chaque fois qu'ils me quittent, ils ne portent pas la main à leur tête pour savoir si elle tient toujours à leurs épaules.

MONNET.

Mais, enfin, avec qui te maries-tu?

SCHNEIDER.

Je n'en sais ma foi rien encore, et ça m'est bien égal. J'ai envie d'épouser ma cuisinière, ce sera d'un bon exemple pour la fusion des classes.

YOUNG.

Mais que t'est-il donc arrivé, voyons?

SCHNEIDER.

Oh! presque rien, si ce n'est que j'ai été interpellé, interrogé et accusé... Oui, accusé!...

EILDEMANN.

Où cela?

SCHNEIDER.

A la Propagande.

MONNET.

Ah! c'est un peu fort! une société que tu as créée!

SCHNEIDER.

N'as-tu pas entendu dire qu'il y avait des enfants qui tuaient leur père ?

YOUNG.

Mais par qui as-tu été attaqué?

SCHNEIDER.

Par Tétrel!... Comprenez-vous ce démocrate qui a inventé le luxe du sans-culottisme, qui a des fusils de Versailles, des pistolets avec des fleurs de lys dessus, des haras comme un prince, qui est on ne sait pourquoi l'idole de la populace strasbourgeoise, peut-être parce qu'il est doré comme un tambour-major! Il me semblait cependant que j'avais donné des garanties, moi... Eh bien, non, l'habit du commissaire rapporteur n'a pu faire oublier le froc du capucin ni la soutane du chanoine. Qui donc a immolé à la liberté plus de victimes que moi? Ne viens-je pas de faire tomber en moins d'un mois vingt-six têtes ? Combien en veulent-ils donc, si ce n'est pas assez?

MONNET.

Calme-toi, Schneider, calme-toi.

SCHNEIDER.

C'est qu'en vérité, c'est à en devenir fou, entre la Propagande, qui me dit : « Pas assez! » et Saint-Just qui va me dire : « Trop ! » Hier, j'ai encore fait arrêter six de ces chiens d'aristocrates; aujourd'hui, quatre. On ne voit, dans Strasbourg et ses environs, que mes hussards de la mort. J'ai, il y a deux nuits, fait arrêter un émigré qui a eu l'audace de passer le Rhin dans une barque de contrebandiers et qui est venu à Plobsheim conspirer avec sa famille. Celui-là, par exemple, il est sûr de son affaire. Je comprends maintenant une chose: c'est que les événements sont plus forts que les volontés et que, s'il est des hommes qui, pareils aux chariots de guerre de l'Écriture, déchirent et écrasent les peuples sur leur passage, c'est qu'ils sont poussés par cette puissance irrésistible et fatale qui déchire les volcans et précipite les cataractes... (Éclats de rire.) Bah ! qu'est-ce que la vie, après tout? un cauchemar éveillé ! Est-ce la peine qu'on s'en occupe tant qu'il dure, et qu'on le regrette quand il s'en va?... Ma foi, non!.. mettons-nous à table ! *Valeat res ludicra*, n'est-ce pas, Charles ? (Ils s'asseyent.)

YOUNG, s'asseyant.

Et en quoi cela te force-t-il de te marier dans huit jours?

SCHNEIDER.

Ah! c'est vrai, j'oubliais le plus beau! Est-ce qu'ils ne me reprochent pas mes orgies et mes débauches! Oh! mes orgies, parlons-en; pendant trente-quatre ans de ma vie, je n'ai bu que de l'eau et mangé que du pain noir; c'est bien le moins qu'à mon tour je mange du pain blanc et morde dans de la viande; Mes débauches! s'ils croient que c'est pour vivre comme un anachorète que j'ai jeté le froc aux orties! ils se trompent. Eh bien, il y a un terme moyen à tout cela : c'est que je me marie. Je serai, tout aussi bien qu'un autre, fidèle époux et bon père de famille, que diable! si toutefois le citoyen Tétrel m'en laisse le temps.

EILDEMANN.

As-tu fait choix, au moins, de l'heureuse fiancée que tu admets à l'honneur de partager ta couche?

SCHNEIDER.

Bon! du moment que c'est une femme que je cherche, le diable m'en enverra une.

YOUNG.

A la santé de la future épouse de Schneider, et, puisqu'il a pris le diable pour procureur, que le diable la lui envoie moins riche et belle!

TOUS LES CONVIVES, se levant.

Hourra pour la femme de Schneider!

SCÈNE IV

LES MÊMES, GERTRUDE.

GERTRUDE, ouvrant la porte.

Il y a là une citoyenne demandant à parler au citoyen Euloge pour affaire pressée.

SCHNEIDER.

Bon! je ne connais pas d'affaire plus pressée que de continuer le dîner qui est commencé. Qu'elle revienne demain.

GERTRUDE.

Je le lui ai dit; mais elle a répondu que, demain, ce serait trop tard.

SCHNEIDER.

Pourquoi n'est-elle pas venue plus tôt, alors?

UNE VOIX, dans l'antichambre.

Parce que cela m'était impossible, citoyen. Laisse-moi te voir, laisse-moi te parler, je t'en supplie!

SCHNEIDER, faisant signe à Gertrude de venir à lui.

Est-elle jeune?

GERTRUDE.

Ça peut avoir dix-huit ans.

SCHNEIDER.

Jolie?

GERTRUDE.

Oh! la beauté du diable!

YOUNG.

Tu entends, Schneider, la beauté du diable. Maintenant que nous savons d'où elle vient, il ne s'agit plus que de s'assurer qu'elle est riche, et voilà ta fiancée toute trouvée. (à Gertrude.) Ouvre, Gertrude, et sans faire attendre; la belle enfant doit être de ta connaissance : elle vient de la part du diable.

CHARLES.

Et pourquoi pas de la part de Dieu?

YOUNG.

Parce que notre ami Schneider est brouillé avec Dieu et très-bien, au contraire, avec le diable; je n'en sais pas d'autre raison.

MONNET.

Et puis parce qu'il n'y a que le diable qui exauce aussi vite les prières qu'on lui adresse.

SCHNEIDER.

Eh bien, qu'elle entre donc!

SCÈNE V

LES MÊMES, CLOTILDE DE BRUMPT.

CLOTILDE.

Citoyens, lequel de vous est le commissaire de la République?

SCHNEIDER, sans se lever.

Moi, citoyenne.

CLOTILDE.

J'ai à te demander une grâce d'où ma vie dépend.

SCHNEIDER.

Il ne faut pas que la présence de mes amis t'inquiète : par goût et par état, ce sont des admirateurs de la beauté. Voilà mon ami Eildemann, qui est musicien.

CLOTILDE.

Je connais sa musique et sais par cœur son *Ariane dans l'île de Naxos*. (Elidemann s'incline.)

SCHNEIDER.

Voici mon ami Young, qui est poëte.

CLOTILDE.

Je connais ses vers, quoiqu'ils me soient moins familiers que la musique d'Eildemann.

SCHNEIDER.

Enfin, voici mon ami Monnet qui n'est ni poëte ni musicien, mais qui a des yeux et un cœur et qui est tout disposé, je le vois dans son regard, à plaider d'office ta cause.

CLOTILDE.

Je remercie du fond du cœur le citoyen Monnet.

SCHNEIDER.

Quant à mon jeune ami Charles, ce n'est encore, tu le vois, qu'un écolier, mais déjà assez savant pour conjuguer le verbe *aimer* dans trois langues. Tu peux donc t'expliquer devant eux, à moins que ce que tu as à me dire ne soit assez intime... pour nécessiter la tête-à-tête. (Schneider se soulève sur sa chaise, tend la main à Clotilde pour lui indiquer le cabinet).

CLOTILDE, vivement.

Non, non, monsieur. (Se reprenant.) Pardon, citoyen, ce que j'ai à te dire ne redoute ni la lumière, ni la publicité !

SCHNEIDER.

Alors, prends un siége.

CLOTILDE.

Merci ; il convient aux suppliantes d'être debout.

SCHNEIDER.

En ce cas, procédons régulièrement. Je t'ai dit qui nous étions, dis-nous qui tu es.

CLOTILDE.

Je m'appelle Clotilde Brumpt.

SCHNEIDER.

De Brumpt, tu veux dire ?

CLOTILDE.

Il serait injuste de me reprocher un crime qui précédait de trois ou quatre cents ans ma naissance.

SCHNEIDER.

Tu n'as pas besoin de m'en dire davantage ; je sais ce que tu viens faire ici. (Clotilde fléchit le genou ; Schneider soulève le voile dont elle est enveloppée.) Oui, oui, tu es belle et tu as surtout la beauté des races maudites, la grâce et la séduction ; mais nous ne sommes point des Asiatiques pour nous laisser séduire par des Hélène ou des Roxelane. Ton père est coupable, ton père conspire, ton père mourra !

CLOTILDE, s'écriant.

Ah ! non, non, mon père n'est point un conspirateur.

SCHNEIDER.

S'il ne conspirait pas, pourquoi a-t-il émigré ?

CLOTILDE.

Il a émigré, parce que, appartenant au prince de Condé, il a cru devoir suivre son maître dans l'exil ; mais, fils pieux, comme il a été serviteur fidèle, il n'a pas voulu combattre contre la France, et, depuis deux ans qu'il est proscrit, son épée n'est pas sortie une seule fois du fourreau.

SCHNEIDER.

Que venait-il faire en France, et pourquoi a-t-il traversé le Rhin ?

CLOTILDE.

Hélas ! mon deuil te le dit, citoyen commissaire ! Ma mère était mourante de ce côté-ci du fleuve, à quatre lieues à peine. L'homme dans les bras duquel elle avait passé vingt années heureuses de sa vie, attendait avec anxiété un mot qui lui rendît l'espoir ; chaque message lui disait : « Plus mal, plus mal ! plus mal encore !... » La nuit passée, il n'y put tenir, il se déguisa en paysan et traversa le fleuve avec un batelier. Sans doute la récompense promise tenta ce malheureux : Dieu lui pardonne ! il dénonça mon père, et, cette nuit même où il était rentré chez nous, il fut arrêté. Demande à tes agents à quel moment : au moment où ma mère venait de mourir ! Ah ! si jamais une rupture d'exil fut pardonnable, c'est celle que commet un mari pour dire un dernier adieu à la mère de ses enfants. Tu me diras, je le sais bien, que la loi est positive et que tout émigré qui rentre sur le sol de la France mérite la peine de mort. Oui, s'il y rentre la

ruse dans le cœur ou les armes à la main, pour conspirer et pour combattre, mais non pas lorsqu'il y rentre pour plier les genoux devant un lit d'agonie.

SCHNEIDER.

Citoyenne Brumpt, la loi n'est pas entrée dans toutes ces subtilités sentimentales; elle a dit : « Dans tel cas, dans telle circonstance, pour telle cause, il y aura peine de mort. » L'homme qui se met dans le cas prévu par la loi, connaissant la loi, est coupable; or, s'il est coupable, il doit mourir.

CLOTILDE.

Non, s'il est jugé par des hommes et si ces hommes ont un cœur.

SCHNEIDER.

Un cœur ! est-ce que tu crois que l'on est toujours maître d'avoir un cœur? On voit bien que tu n'as pas entendu ce dont on m'accusait aujourd'hui à la Propagande : justement d'avoir un cœur trop faible aux sollicitations humaines. Est-ce que tu crois que mon rôle ne serait pas plus facile et plus agréable, voyant une belle créature comme toi à mes pieds, de la relever, de sécher ses larmes, que de lui dire brutalement : « Tout est inutile et vous perdez votre temps?» Non : par malheur la loi est là, et les organes de la loi doivent être inflexibles comme elle.... La loi n'est pas une femme; la loi, c'est une statue de bronze tenant une épée d'une main et une balance de l'autre. Rien ne doit peser dans les plateaux de cette balance, que l'accusation d'une part, et de l'autre la vérité; rien ne doit détourner la lame de cette épée de la ligne terrible qui lui est tracée. Demain, je partirai pour Plobsheim, l'échafaud et l'exécuteur me suivront. Si ton père n'a point émigré, s'il n'a point furtivement traversé le Rhin, si l'accusation est injuste enfin, ton père sera mis en liberté. Mais, si l'accusation que ta bouche confirme est vraie, après-demain, sa tête tombera sur la place publique de Plobsheim.

CLOTILDE.

Ainsi, tu ne me laisses aucun espoir?

SCHNEIDER.

Aucun !

CLOTILDE, se levant.

Alors, un dernier mot.

SCHNEIDER.

Dis.

CLOTILDE.

Non ! à toi seul.

SCHNEIDER, s'avançant vers le cabinet.

Alors, viens ! (Clotilde marche la première. Il la suit, il entre dans le cabinet et referme la porte derrière lui. Gertrude sert le champagne.

CLOTILDE.

Pour que tu me pardonnes la dernière tentative que je vais faire près de toi, citoyen Schneider, il faut que tu te dises que j'ai attaqué ton cœur par tous les moyens honnêtes et que tu les as repoussés ; il faut que tu te dises que je suis au désespoir, et que, n'ayant pu réussir par mes prières et mes larmes, l'argent... (Schneider fait un mouvement dédaigneux.) Je suis riche, ma mère est morte, j'hérite d'une fortune immense qui est à moi, à moi seule, citoyen Schneider; je peux disposer de deux millions, j'en aurais quatre, que je te les offrirais ; je n'en ai que deux, les veux-tu ? Prends-les et sauve mon père !

SCHNEIDER, lui posant la main sur l'épaule.

Demain, j'irai, comme je te l'ai dit, à Plobsheim ; tu viens de me faire une proposition, je t'en ferai une autre.

CLOTILDE, avec hauteur.

Tu dis ?

SCHNEIDER.

Je dis que, si tu veux, tout pourra s'arranger.

CLOTILDE.

Si cette proposition tache en un point quelconque mon honneur, il est inutile de me la faire.

SCHNEIDER.

Non, en rien.

CLOTILDE.

Alors, tu seras le bienvenu à Plobsheim.

(Elle sort du cabinet, salue vivement les convives et sort.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, hors CLOTILDE.

SCHNEIDER, revenant à la table et se versant un plein verre de vin.

Avec ce vin généreux, buvons à la citoyenne Clotilde Brumpt, fiancée de Jean-Georges-Eulogе Schneider. (Tous

répètent le toast.—A Gertrude.) Ai-je des hussards de planton?

GERTRUDE.

Deux.

SCHNEIDER.

Qu'on aille me chercher maître Nicolas.

GERTRUDE.

C'est inutile d'envoyer chez lui: il attend vos ordres dans la cuisine.

SCHNEIDER.

Qu'il entre.

CHARLES, voulant s'en aller.

Citoyen Schneider...

SCHNEIDER.

Reste donc, je n'ai rien de caché pour mes amis.

MONNET, à Charles.

Regarde bien ce monsieur-là.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MAITRE NICOLAS.

SCHNEIDER.

Demain, à neuf heures, nous partons.

NICOLAS.

Pour quel pays?

SCHNEIDER.

Pour Plobsheim.

NICOLAS.

Nous nous y arrêterons?

SCHNEIDER.

Vingt-quatre heures.

NICOLAS.

Combien d'aides?

SCHNEIDER.

Deux!... Tout est en état?

NICOLAS.

Belle question!... Attendrai-je à la porte de Kehl, ou viendrai-je te prendre ici?

SCHNEIDER.

Tu viendras me prendre ici, à neuf heures précises.

NICOLAS.

C'est bien !

(Il fait un mouvement pour sortir.)

SCHNEIDER.

Attends! tu ne sortiras pas sans que nous ayons trinqué ensemble.

NICOLAS, s'inclinant.

Soit, pour l'honneur. (Schneider verse du vin rouge dans un verre.) Je ne bois pas de vin rouge.

SCHNEIDER.

C'est juste, à cause de la couleur; tu es donc toujours nerveux, citoyen Nicolas ?

NICOLAS.

Toujours.

SCHNEIDER prend une bouteille de vin de champagne et la passe à Nicolas.

Tiens, décapite-moi cette citoyenne-là. (Schneider rit, mais seul; les autres essayent de l'imiter. Nicolas reste sérieux. Il tire un couteau de sa poche, le passe plusieurs fois sur le goulot de la bouteille, puis, d'un coup sec de ce couteau, fait sauter le cou, le bouchon et les fils de fer de la bouteille. Le vin s'en élance comme d'un cou tranché. Nicolas verse à tout le monde, mais il n'y a que cinq verres pleins sur les six, celui de Charles est vide. Eildemann, Schneider, Monnet, Young choquent leurs verres contre celui de Nicolas en criant : « Vive la nation! » Mais, dans le choc, le verre de Schneider se brise. Quelques gouttes de vin restaient dans la bouteille ; Schneider la prend par le goulot et la porte à sa bouche ; mais les aspérités du verre lui coupent les lèvres.) Mille tonnerres!... (Il brise la bouteille à ses pieds.)

NICOLAS.

Toujours pour demain à la même heure ?

SCHNEIDER.

Oui, et va-t'en au diable !... (Il porte à sa bouche son mouchoir, qu'il retire plein de sang, et se laisse tomber sur une chaise. Eildemann et Young vont à lui pour lui porter secours.)

CHARLES, retenant Monnet par le pan de son habit.

Qu'est-ce donc que maître Nicolas ?

MONNET.

Tu ne le connais pas ?

CHARLES.

Comment veux-tu que je le connaisse ? Je suis à Strasbourg depuis hier seulement.

MONNET.

C'est l'homme le plus connu de la ville. (Monnet passe la main sur le cou de Charles.)

CHARLES.

Est-ce que ce serait...?

MONNET, à voix basse.

Le bourreau!

CHARLES, désignant Schneider.

Et que va-t-il faire, lui, avec le bourreau, à Plobsheim?

MONNET.

Il te l'a dit : il va se marier... c'est son témoin !...

ACTE TROISIÈME

QUATRIÈME TABLEAU

Le cabinet de travail de Pichegru.

Entrée à gauche. Fenêtre tenant toute la largeur du fond.

SCÈNE PREMIÈRE

PICHEGRU, ABBATUCCI, DOUMERC, FARAUD, OFFICIERS et SOLDATS.

Pichegru est courbé sur une carte d'Allemagne. Plusieurs de ses Officiers travaillent autour de lui à de petites tables, avec des Soldats de planton, tout prêts à porter leurs ordres.

FARAUD entre et fait le salut militaire.

Pardon, mon général, mais c'est un envoyé du ministère de la guerre qui arrive de Paris à franc étrier.

PICHEGRU.

Fais entrer !

SCÈNE II

LES MÊMES, PROSPER LENORMAND.

PROSPER, couvert de boue comme un homme qui a fait une longue route.

Le citoyen général Pichegru ?

PICHEGRU.

C'est moi !

PROSPER, lui donnant un papier.

De la part du citoyen ministre de la guerre. (Tous les jeunes gens qui travaillent autour de Pichegru lèvent la tête. Chacun attend avec anxiété.)

PICHEGRU, en lisant la dépêche.

Bonnes nouvelles, mes enfants! nous allons marcher à l'ennemi; l'armée de la Moselle est réunie à l'armée du Rhin. Hoche est nommé général en chef des deux armées.

ABBATUCCI.

Mais vous, général ?

PICHEGRU.

Moi, je serai général de l'armée du Rhin sous les ordres du général Hoche.

DOUMERC.

Mais Hoche est un enfant, général.

PICHEGRU.

Un enfant de génie, citoyen! que Dieu le fasse vivre et vous verrez. (A Prosper.) Le général Carnot ajoute, citoyen Lenormaud, qu'il désire que je vous attache à mon état-major et que je vous donne l'occasion de vous distinguer dans la campagne qui va s'ouvrir. A partir d'aujourd'hui, vous êtes mon officier d'ordonnance. (Aux jeunes gens qui l'entourent.) Citoyens, vous me ferez plaisir en traitant le citoyen Lenormand en bon camarade. (A Prosper.) Tu dois mourir de faim et de fatigue, fais-toi donner à souper et un lit.

PROSPER.

Merci, général; mais, pardon, est-il vrai que le citoyen Saint-Just soit en mission à Strasbourg ?

PICHEGRU.

Il est arrivé avant-hier.

PROSPER.

Je serai bien heureux de le revoir, c'est mon plus ancien camarade. Nous sommes nés dans le même village et nous avons fait nos études dans le même collége. C'est lui qui m'avait recommandé au général Carnot, et le général Carnot s'est souvenu de la recommandation, puisqu'il m'a envoyé à toi. Je crois pouvoir te dire, citoyen général, que, si tu as quelque chose à demander au représentant Saint-Just, tu ne pourras choisir un intermédiaire qui lui soit plus agréable que moi.

PICHEGRU.

On ne demande rien à Saint-Just : on fait son devoir. Saint-Just est sombre et inflexible comme le Destin. Fais-toi donner à déjeuner et... bon appétit !

PROSPER.

Merci, général; mais je commencerai par me mettre au lit, je suis brisé de fatigue.

PICHEGRU.

Comme tu voudras.

(Prosper sort. Pendant les derniers mots de cette scène, Charles a attendu à la porte, se faisant montrer Pichegru par Faraud.)

SCÈNE III

PICHEGRU, ABBATUCCI, DOUMERC, CHARLES, FARAUD, LES OFFICIERS.

PICHEGRU.

Qu'est-ce encore?

FARAUD.

Mon général, c'est un jeune citoyen qui demande à entrer dans les grenadiers.

PICHEGRU.

Diable! il lui faudra une bonne recommandation pour cela?

CHARLES.

J'ai celle de mon père, général.

PICHEGRU, lisant la lettre que lui donne Charles.

Comment! tu es le fils de mon brave et cher ami?...

CHARLES, l'interrompant.

Oui, citoyen général.

PICHEGRU.

Il me dit qu'il te donne à moi?

CHARLES.

Reste à savoir si vous acceptez le cadeau?

PICHEGRU, le regardant.

Que veux-tu que je fasse de toi, voyons?...

CHARLES.

Ce que vous voudrez!

PICHEGRU.

On ne peut faire de toi un soldat, en conscience : tu es trop jeune et trop faible.

CHARLES.

Citoyen général, je ne croyais pas avoir le bonheur de te

voir sitôt : mon père m'avait donné une lettre pour un autre de ses amis, qui devait me tenir au moins un an auprès de lui, pour m'apprendre le grec.

PICHEGRU, riant.

Ce ne serait pas Euloge Schneider, je suppose ?

CHARLES.

Si fait !

PICHEGRU.

Eh bien ?...

CHARLES.

Eh bien, il paraît, citoyen général, qu'Euloge Schneider va se marier !...

PICHEGRU.

Se marier ?...—Entendez-vous la nouvelle, citoyens? Euloge Schneider se marie. Qui diable peut épouser un pareil homme ?...

CHARLES.

Une femme qui y est forcée, probablement ? Pardon, général, mais, pour en revenir à la lettre de mon père...

PICHEGRU.

Que préfères-tu ? retourner près de ton père, ou rester près de moi ?

CHARLES.

Rester près de toi, général.

PICHEGRU.

Eh bien, alors, je t'attache comme secrétaire à l'état-major. Sais-tu monter à cheval ?

CHARLES.

Je dois dire, général, que, comme écuyer, je ne suis pas tout à fait de la force de Saint-Georges.

PICHEGRU.

Tu apprendras... (On entend un bruit de trompettes.) Qu'est-ce que c'est que cela ?...

(Tout le monde se lève et court à la fenêtre.)

UN CRIEUR, à cheval, au milieu de deux Trompettes, dans la rue.

Au nom du comité du salut public, le citoyen Saint-Just ordonne :

1° Que tout soldat ou tout officier qui se déshabillera, soit de jour, soit de nuit, devant l'ennemi, sera puni de mort.

2° Que tout fantassin qui reculera sur le champ de bataille,

autrement que pas à pas et en faisant face à l'ennemi sera puni de mort.

3° Que tout cavalier qui tournera le dos à l'ennemi, autrement que pour porter un ordre de son chef, sera puni de mort.

Strasbourg, le 24 frimaire an II de la République une et indivisible.

(Les Trompettes s'éloignent en sonnant.)

ABBATUCCI.

Ah çà ! mais il devient fou, le citoyen Saint-Just.

DOUMERC.

C'est le général Eisemberg qui nous vaut cela, avec sa panique du pont de Kehl, où ils se sont tous laissés surprendre en chemise.

PICHEGRU.

Dans tous les cas, tenez-vous pour avertis: le citoyen Saint-Just ne plaisante pas avec ses arrêtés.

ABBATUCCI.

Comme il y a plus d'un mois que nous ne nous sommes déshabillés, il ne nous sera pas difficile d'obéir à cette partie de l'ordonnance.

PICHEGRU.

Ni aux autres non plus, je l'espère, citoyens, puisqu'elles ordonnent de ne pas fuir. (Faraud entre, remettant à Pichegru un billet sur lequel sont écrites quelques lignes sans signature.) Je ne te connais pas au régiment, toi !...

FARAUD.

Arrivé d'hier, mon général, volontaire parisien.

PICHEGRU.

Répondant au nom...?

FARAUD.

De Faraud.

PICHEGRU.

C'est bien... J'aime à connaître mes hommes par leur nom... (Après avoir lu.) Qu'est-ce que cela, citoyens? quelqu'un qui, en excellent latin, me demande un quart d'heure d'audience. (Tirant sa montre.) Nous avons encore une demi-heure avant le déjeuner; veuillez me laisser seul avec cet original. (Les jeunes gens sortent.) Doumerc, je te recommande le citoyen Charles. (A Faraud.) Fais entrer !

SCÈNE IV

PICHEGRU, STÉPHEN.

Stéphen entre. Il est coiffé d'un bonnet de poil de renard, est habillé d'une espèce de peau de chèvre passée au cou comme une chemise et serrée à la taille par une ceinture de cuir; les manches d'une chemise de laine rayée passent par les ouvertures de cette cuirasse qui est lacée dans le dos et dont le poil est tourné en dedans. De longues bottes lui montent jusqu'aux genoux. Cheveux blonds, moustaches couleur de lin. Pichegru va à lui et le regarde.

PICHEGRU.

Hongrois ou Russe ?

STÉPHEN.

Polonais.

PICHEGRU.

Alors, exilé ?

STÉPHEN.

Pis que cela !

PICHEGRU.

Pauvre peuple, si brave et si malheureux ! (Pichegru tend la main à Stéphen.)

STÉPHEN.

Attendez !... Avant de me faire cet honneur, il s'agit de savoir si je le mérite.

PICHEGRU.

Tout Polonais est brave; tout exilé a droit à la poignée de main d'un patriote.

STÉPHEN, tirant un petit sachet de sa poitrine.

Connaissez-vous Kosciuszko ?

PICHEGRU.

Qui ne connaît le héros de Dubienka !...

STÉPHEN.

Alors, lisez !

PICHEGRU prend le billet et lit.

« Je recommande à tous les hommes luttant pour l'indépendance et la liberté de leur pays, ce brave, fils de brave, frère de brave : il était avec moi à Dubienka... THADDÉE KOSCIUSZKO. » Vous avez là un beau brevet de courage, monsieur ! voulez-vous me faire l'honneur d'être mon aide de camp ?

STÉPHEN.

Je ne vous rendrais pas assez de services et me vengerais mal; or, ce qu'il me faut, à moi, c'est la vengeance.

PICHEGRU.

Quels sont ceux dont vous avez à vous plaindre particulièrement? Sont-ce les Russes, les Autrichiens ou les Prussiens?

STÉPHEN.

De tous trois, puisque tous trois oppriment et dévorent ma malheureuse patrie.

PICHEGRU.

D'où êtes-vous?

STÉPHEN.

De Dantzick. Je suis du sang de cette vieille race polonaise qui, après l'avoir perdu en 1308, l'a reconquis en 1454.

PICHEGRU.

Ton nom?

STÉPHEN.

Stéphen Moïnski.

PICHEGRU.

Et tu veux être espion?

STÉPHEN.

Appelez-vous espion l'homme sans peur qui, par son intelligence, peut faire le plus de mal à l'ennemi?...

PICHEGRU.

Oui.

STÉPHEN.

Alors, je veux être espion.

PICHEGRU.

Tu risques, si tu es pris, d'être fusillé.

STÉPHEN.

Comme mon père!

PICHEGRU.

Ou pendu.

STÉPHEN.

Comme mon frère!

PICHEGRU.

Le moins qui te puisse arriver, c'est d'être bâtonné.

STÉPHEN.

Comme je l'ai été!

PICHEGRU.

Rappelle-toi que je t'offre une place dans l'armée comme lieutenant, ou près de moi comme officier interprète.

STÉPHEN.

Et moi, citoyen général, rappelez-vous que, m'en tronvant indigne, je la refuse; en me condamnant, ils m'ont mis au-dessous de l'homme: eh bien, c'est d'en bas que je frapperai.

PICHEGRU.

Soit... Maintenant, que désires-tu?

STÉPHEN.

De quoi acheter d'autres vêtements, et vos ordres.

PICHEGRU coupe avec des ciseaux une bande d'assignats à son registre et la lui donne.

Tiens.

STÉPHEN.

Vos ordres, maintenant.

PICHEGRU, lui posant la main sur l'épaule.

Écoute-bien ceci.

STÉPHEN.

J'écoute.

PICHEGRU.

Je suis prévenu que l'armée de la Moselle, commandée par Hoche, fait sa jonction aujourd'hui, demain au plus tard. Cette jonction faite, nous attaquerons Wœrth, Frœschwiller et Reichshoffen. Eh bien, il me faut connaître le chiffre des hommes et des canons qui défendent ces places, ainsi que les positions les meilleures pour les attaquer. Tu seras aidé par la haine que nos paysans et nos bourgéois alsaciens portent aux Prussiens.

STÉPHEN.

Vous rendrai-je ces renseignements ici ou en campagne?

PICHEGRU.

Viens dans trois jours où je serai.

STÉPHEN.

J'irai, mais je vous reverrai d'ici là.

(Il sort.)

SCÈNE V

PICHEGRU va ouvrir la porte aux jeunes gens de son état-major. Ils entrent. DOUMERC lit un journal. FALOU, CHARLES, ABBATUCCI.

PICHEGRU.

Que lisez-vous là, Doumerc?

DOUMERC.

Le Moniteur, général ; il y a de bonnes nouvelles de Toulon. Il paraît que nous sommes en chemin de le reprendre.

PICHEGRU.

Voyons cela ! (Rumeurs croissantes, grand bruit venant du fond, battements de tambours.) Qu'est-ce que cela ? (Chaque Officier court à son sabre. Pichegru appelle un Chasseur qui passe.) Hé ! Falou !...

FALOU.

Mon général ?...

PICHEGRU.

Que se passe-t-il donc ? Est-ce que l'ennemi attaque encore ?

FALOU.

Non, mon général : c'est le général Eisemberg que l'on conduit à la guillotine avec tout son état-major. Pour prouver que leur fuite d'hier n'était qu'une panique et qu'ils n'ont pas peur de la mort, ils ont demandé à aller à pied à l'échafaud.

PICHEGRU.

Ils ont bien fait... Mais est-ce que c'est la route que suivent ordinairement les condamnés ?

DOUMERC.

Non, général ; mais on a jugé à propos de vous faire, ainsi qu'à nous, les honneurs de ce spectacle instructif. (Quatre Tambours passent avec des roulements sourds, puis huit Cavaliers de front, puis les Condamnés à pied, l'uniforme sur l'épaule.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, LES CONDAMNÉS, EISEMBERG ; puis SAINT-JUST.

Pichegru, qui a fait un mouvement en avant, veut se reculer en apercevant le général Eisemberg.

EISEMBERG.

Reste, Pichegru, et écoute-moi... (Tous les jeunes gens se découvrent.) Pichegru, je vais à la mort et te laisse avec bonheur au faîte de la gloire où ton courage t'a porté. Je sais qu'au fond du cœur tu rends justice à notre bravoure et fais la part d'une surprise de nuit sur les âmes les mieux trempées. C'est pourquoi je voudrais te prédire en te quittant

une fin meilleure que la mienne. Mais garde-toi de cette espérance. Houchard et Custine sont morts, je vais mourir, Beauharnais va mourir. Tu mourras comme nous. Le peuple, auquel tu as donné ton bras, n'est pas avare du sang de ses défenseurs, et, si le fer de l'étranger t'épargne, sois tranquille, tu n'échapperas pas à celui des bourreaux. Adieu, ami!...—Et, maintenant, marchez, vous autres! (Pichegru ferme la fenêtre et reste appuyé contre elle. Le bruit des tambours diminue. Chacun exprime par son attitude la sensation qu'il éprouve.)

PICHEGRU.

Qui de vous sait le grec? Je donne ma plus belle pipe de Cummer à celui qui me dira quel est l'auteur grec qui parle des prophéties des mourants.

FALOU, à part.

Quel malheur que je ne save pas le grec!

PICHEGRU.

Eh bien?

CHARLES.

Je sais un peu le grec, général, mais je ne fume pas du tout.

PICHEGRU.

Alors, je te donnerai autre chose et qui te fera plus de plaisir qu'une pipe.

CHARLES.

Eh bien, général, c'est Aristophane, dans un passage qui, je crois, peut se traduire ainsi : « L'esprit des sibylles est dans ceux qui vont mourir. »

PICHEGRU.

Bravo! Demain ou après, tu auras ce que je t'ai promis, en attendant que j'aie ce que tu m'annonces... Maintenant, enfant, je n'ai plus qu'un désir, c'est que Hoche arrive bien vite et que nous n'ayons plus à assister à toutes ces tueries de place publique.

SAINT-JUST, paraissant.

Tu vas être servi à souhait, général: Hoche arrive à l'instant même, et je suis aise d'assister à votre entrevue.

PICHEGRU.

Pourquoi cela, citoyen représentant?

SAINT-JUST.

Parce qu'à mon avis, on te fait une injustice en te mettant sous les ordres de Hoche. Or, j'ai voulu juger par moi-même de ce que je puis attendre de votre bonne intelligence.

PICHEGRU.

(On entend sonner les trompettes. — A tout son État-Major.)

Citoyens, n'oubliez pas que c'est notre général en chef que nous avons l'honneur de recevoir.

SCÈNE VII

LES MÊMES, HOCHE, et son ÉTAT-MAJOR.

HOCHE, entrant et apercevant Pichegru, met le chapeau à la main; tout son État-Major en fait au tant.

Général, la Convention a commis une erreur : elle m'a nommé, moi, soldat de vingt-cinq ans, général en chef des deux armées du Rhin et de la Moselle, oubliant que c'était un des plus grands hommes de guerre de notre époque qui commandait celle du Rhin. Cette erreur, je viens la réparer, général, en me mettant sous vos ordres et vous priant de m'apprendre le rude et difficile métier de la guerre. J'ai l'instinct, vous avez la science; j'ai vingt-cinq ans, vous en avez trente-trois; vous êtes Miltiade, je suis à peine Thémistocle; mais l'oreiller sur lequel vous êtes couché m'empêche de dormir; je vous demande une part de votre lit. (Il se tourne vers ses officiers.) Citoyens, voilà votre général en chef. Au nom du salut de la République et de la gloire de la France, je vous prie, et, au besoin, je vous ordonne de lui obéir comme je lui obéirai moi-même. (Tout l'État-Major s'incline en signe d'adhésion.) Je jure obéissance, pour toutes les choses de la guerre, à mon aîné, à mon maître, à mon modèle, l'illustre général Pichegru !

HOCHE.

Votre main, général ?

PICHEGRU.

Dans mes bras. (Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.)

SAINT-JUST.

Que les généraux de toutes les armées conservent un pareil accord entre eux, et la France n'aura rien à craindre de nos ennemis... Vive la nation !...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, PROSPER.

PROSPER, dans la coulisse.

Il est ici, j'ai reconnu sa voix.

SAINT-JUST.

C'est la voix de Prosper, mon meilleur ami, que je n'ai pas revu depuis le collége...

PROSPER, se jetant dans ses bras.

Mon cher Saint-Just!...

SAINT-JUST.

Ah! malheureux!... malheureux, que tu es!...

DOUMERC, à part.

Qu'y a-t-il donc ?

ABBATUCCI, montrant Prosper à moitié habillé.

Déshabillé devant l'ennemi...

PROSPER.

Eh bien, ne me reconnais-tu pas ? As-tu oublié notre jeunesse, nos études, et toute une amitié d'enfance, enfin ?...

SAINT-JUST.

Au contraire, et c'est parce que je me souviens de tout cela que j'ai faibli un instant.

PROSPER.

Comment ?...

SAINT-JUST.

Ce matin, j'ai publié un décret par lequel je punis de mort tout homme qui, en face de l'ennemi, sera surpris sans uniforme, même pendant son sommeil. Vous avez entendu, citoyens. Qu'on emmène ce malheureux, et que justice soit faite!...

(Prosper regarde un instant Saint-Just, qui baisse les yeux, détourne la tête, puis fait de la main signe qu'on l'emmène. Prosper va de lui-même jusqu'à la porte, au milieu d'un profond silence.)

PICHEGRU, s'avançant.

Saint-Just, un mot!...

SAINT-JUST.

Pour quoi faire ?...

PICHEGRU.

Pour t'empêcher de commettre un crime. J'affirme que ton ami Prosper Lenormand ignorait le décret qui a été publié ce matin pendant son sommeil.

PROSPER.

Je le jure!...

SAINT-JUST, tendant les bras à son ami.

Eh! malheureux, que ne le disais-tu ?...

PROSPER.

On aurait cru que moi, ton ami, j'avais peur. (Ils se précipitent dans les bras l'un de l'autre.

SAINT-JUST, tendant la main à Pichegru, tout en embrassant son ami.

Pichegru, je te dois les plus heureux moments de ma vie!

ACTE QUATRIÈME

CINQUIÈME TABLEAU

L'intérieur de la chambre de Clotilde de Brumpt. Un angle de la chambre formant cabinet est converti en une chapelle où brulent des cierges. Clotilde travaille à une échelle de corde.

SCÈNE PREMIÈRE

CLOTILDE, puis ÉTIENNETTE.

CLOTILDE, seule.

J'ai passé la nuit en prières et au travail. Puisse Dieu permettre, si les prières ont monté jusqu'à lui, que le travail ait un résultat. Étiennette a promis de m'amener ce matin, le fils du concierge de la prison où est enfermé mon père. Je ne sais quelle influence élle peut avoir sur ce jeune homme, mais elle m'a répondu de lui. (On entend du bruit.) Est-ce toi, Étiennette?

ÉTIENNETTE, paraissant.

Oui, mademoiselle. L'échelle est-elle finie?

CLOTILDE.

Je l'achève. Jacquemin est-il là?

ÉTIENNETTE.

Il me suit.

CLOTILDE.

Fais-le entrer.

ÉTIENNETTE.

Entrez, Jacquemin!

SCÈNE II

LES MÊMES, JACQUEMIN.

CLOTILDE, à Jacquemin.

Vous devinez d'avance l'objet de notre entretien, n'est-ce pas ? mon père est en prison, menacé de mort pour avoir traversé le Rhin ; ma mère se mourait, vous le savez encore, puisque, hier, tout le village l'a conduite au cimetière. Je me désespérais quand cette chère enfant (Elle indique Étiennette.) s'est approchée de moi et m'a dit : « Madame, il y a un homme qui peut sauver votre père ; cet homme a un bon cœur et un bon esprit ; c'est le fils du geôlier Jacquemin. » Quel prix mettez-vous au salut de mon père ?

JACQUEMIN.

Citoyenne, je ne voudrais pas faire d'une bonne action une affaire d'argent, mais je ne voudrais pas non plus que mon père, perdant sa place à cause de moi, mourût dans la misère. J'aime Étiennette, et c'est à cet amour que je sacrifierai mon devoir, car, en laissant échapper M. le comte de Brumpt, je trahirai le pays qui me paye. Je me charge de faire tenir au prisonnier une lime, et cette échelle de corde. Appréciez vous-même, citoyenne, ce que vaut le dévouement que je voudrais vous offrir pour rien.

CLOTILDE.

Je ferai à votre père une pension de deux mille francs, et vous donnerai à vous, ou plutôt à Étiennette, puisque vous voulez recevoir la somme de ses mains, dix mille francs en argent.

JACQUEMIN, s'inclinant.

C'est plus que je n'eusse demandé, citoyenne : je vais emporter cette échelle. Étiennette va me donner une lime, pour qu'on ne me voie pas en acheter une. Une fois le comte hors de prison, le reste vous regarde.

(On frappe à la porte.)

CLOTILDE, tressaillant.

Qui peut frapper à cette heure ?

(Étiennette et Clotilde se regardent.)

JACQUEMIN,

Il serait dangereux qu'on me vît ici, mademoiselle, et surtout à une pareille heure. Que Étiennette me conduise donc par quelque corridor où je ne rencontre personne.

ÉTIENNETTE, désignant le cabinet de gauche.

Entrez dans cette chambre ; j'irai vous y prendre, quand j'aurai vu qui a frappé. (Elle court à la porte de la rue en criant.) Voilà ! voilà ! (Clotilde tombe sur une chaise, s'essuie le front, ouvre un livre et fait semblant de lire.)

ÉTIENNETTE, reparaissant.

Mademoiselle, c'est M. Raoul de Gransay.

CLOTILDE.

Juste ciel ! c'est la Providence qui l'envoie. Fais-le entrer.

SCÈNE III

LES MÊMES, RAOUL DE GRANSAY.

CLOTILDE.

Raoul!

RAOUL,

Clotilde ! (Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.)

CLOTILDE.

Que venez-vous faire ici ? Je vous croyais en sûreté de l'autre côté du Rhin.

RAOUL.

Je viens vous aider à sauver votre père.

CLOTILDE.

Vous avez appris l'arrestation du comte?

RAOUL.

Hier! Et, comme, dans ces jours de terreur, il n'y a pas loin de la prison à l'échafaud, je suis accouru.

CLOTILDE, à Etiennette.

Étiennette, fais vite sortir Jacquemin, et surtout qu'il ne se doute pas que Raoul est arrivé.

RAOUL, aux genoux de Clotilde.

Oui, me voilà, me voilà, Clotilde ! Donnez-moi donc votre front, resté si beau et si pur au milieu de nos alarmes. Puis dites-moi ce que vous avez déjà fait pour essayer de venir en aide à votre père, afin que nous voyions ce qui nous reste à faire.

CLOTILDE.

Où avez-vous appris son arrestation ?

RAOUL.

A Strasbourg, où j'étais retourné en vous quittant l'autre nuit, et où j'étais caché chez cette bonne madame Teutch, à l'hôtel de *la Lanterne* : grâce à elle, j'ai trouvé deux hommes dévoués et une barque. Il ne s'agit que de tirer votre père de la prison; un quart d'heure après, il sera en sûreté. Et d'abord qui l'a fait arrêter, des trois pouvoirs qui se disputent Strasbourg?

CLOTILDE.

Schneider.

RAOUL.

C'est le pire des trois. J'espère que vous n'avez fait aucune démarche près de ce misérable!

CLOTILDE.

Au contraire, je l'ai vu.

RAOUL.

Il est venu ici?

CLOTILDE.

C'est moi qui suis allée chez lui.

RAOUL.

Vous, Clotilde, dans la maison de cet infâme? vous, seule avec lui?

CLOTILDE.

Je n'ai pas été un instant seule avec lui.

RAOUL.

Quelles propositions a-t-il osé vous faire?

CLOTILDE.

C'est moi, et non pas lui, qui ai abordé les propositions.

RAOUL.

Que lui avez-vous offert?

CLOTILDE.

Ma fortune!...

RAOUL.

Et il a refusé?...

CLOTILDE.

Il m'a dit qu'il me ferait connaître ses intentions.

RAOUL.

Et vous n'avez pas entendu reparler de lui?...

CLOTILDE.

Non.

RAOUL.

Il y a quelque chose de sombre sous ce silence... Mais me

voici, je veillerai sur vous. Je ne vous quitte plus, j'ai trop souffert depuis notre séparation!

SCÈNE IV

LES MÊMES, ÉTIENNETTE, entrant vivement; elle a la figure toute bouleversée.

CLOTILDE.

Oh! mon Dieu! qu'y a-t-il, Étiennette?

ÉTIENNETTE.

Ah! mademoiselle, on dit que M. Schneider et ses hussards de la mort ont couché au village d'Eschau, qui n'est qu'à deux lieues d'ici.

RAOUL.

Il vous tient parole Clotilde, il vient vous dicter ses conditions. Vous aviez tenté quelque chose pour la fuite de votre père, n'est-ce pas? Où en étiez-vous?

CLOTILDE.

J'ai acheté le fils du geôlier; il a dû remettre à mon père un échelle de corde, que j'ai passé la nuit à faire, et lui remettre aussi une lime pour scier ses barreaux. La nuit prochaine, il devait s'évader.

RAOUL.

La nuit prochaine, il sera trop tard.

CLOTILDE.

Que faire, mon Dieu? que faire?

RAOUL.

Tout pour avancer, pour activer cette fuite.

CLOTILDE.

Raoul!

RAOUL.

Le nom du fils du geôlier?

CLOTILDE.

Jacquemin.

RAOUL.

Jacquemin... Bien. Que Dieu nous protége tous! (Il sort.)

CLOTILDE, à Étiennette.

Est-ce qu'il y a eu quelque exécution au village d'Eschau?

ÉTIENNETTE.

Non; mais, comme les chemins sont en mauvais état, et que la charrette qui conduit l'échafaud s'y était embourbée,

Schneider a fait retomber la faute sur le maire et l'adjoint du pauvre village: pendant une heure, ils sont restés attachés aux deux piliers de la guillotine.

CLOTILDE.

Qu'espérer d'un pareil homme ?

ÉTIENNETTE.

Ah! mon Dieu ! on entend du bruit du côté de la prison. (Elle court à la fenêtre.) Mademoiselle ! oh ! mademoiselle ! ce n'est pas possible !

CLOTILDE.

Quoi ?

ÉTIENNETTE.

Ça ne peut pas être lui !...

CLOTILDE.

Mais qui ?...

ÉTIENNETTE.

Votre père !... Regardez...

CLOTILDE, courant à la fenêtre.

Oui, c'est lui ! mon père... libre !... libre ! ... Je cours... (La porte du fond s'ouvre. Schneider paraît un bouquet à la main.)

SCÈNE V

CLOTILDE, SCHNEIDER, ÉTIENNETTE.

Étiennette sort sur un geste de Schneider.

SCHNEIDER.

Citoyenne, ce sont les plus belles fleurs que j'ai pu trouver le 27 frimaire, c'est-à-dire le 16 décembre, car je ne te crois pas très-familière avec le nouveau calendrier ; le 16 décembre, c'est ce que j'ai trouvé de mieux ; et, comme Tarquin, j'ai été obligé de me promener dans plusieurs jardins et dans pas mal de serres, avant de trouver à abattre, du bout de ma baguette, les roses et les lilas qui composent ce bouquet.

CLOTILDE.

Ce bouquet est une merveille, citoyen Schneider, et ces fleurs, si parfumées et si riantes, me sont un témoignage des intentions avec lesquelles tu as abordé cette maison. (Elle lui désigne un siége.)

SCHNEIDER.

Mes intentions sont celles d'un homme à qui tu as ouvert un nouvel horizon... pendant la visite que tu lui as faite hier.

Je m'étais souvent demandé, belle Clotilde, à quoi tiennent les destinées humaines et comment le chant d'un oiseau, ou le vol d'un papillon peuvent influer sur notre existence... Être bon, être mauvais, tout cela dépend de la façon dont on est entré dans la vie. Il s'agit, tout en marchant les yeux bandés, de choisir le bon chemin... J'y suis entré par la porte de la misère et du travail; au lieu de voir, comme devant les riches et les heureux, les obstacles s'aplanir devant moi, j'ai eu à les combattre et à les surmonter. La fable des sept têtes de l'hydre, toujours coupées, toujours renaissantes, a été pour moi une sombre et sévère vérité. Il est doux et facile de prier, quand on sait que la prière aura un résultat; mais prier une idole de marbre qui restera sourde à vos prières!... on se lasse à la fin, lorsque, cette idole, on peut la briser... Alors, à la moindre résistance, le mot *Je veux* vient à la bouche...

CLOTILDE.

Même quand tu parles à une femme ?...

SCHNEIDER.

Ai-je seulement le temps de voir à qui je parle?... Crois-tu que je me fasse illusion sur la vie que je mène et sur les résultats qu'elle doit avoir? Attaqué que je suis, si je n'attaque pas... pour vivre, il faut que je tue... On dit que je suis cruel... Je me défends, voilà tout... Je n'avais jamais aimé, jamais songé au mariage, au bonheur d'être père, d'être époux... Tu ne diras pas que j'avais prévu cet enchaînement de circonstances... Ta mère tombe malade... ton père, en émigration, rentre en France pour la voir une dernière fois. Il est pris, conduit en prison; tu viens pour me demander sa grâce; je te vois... un sentiment inconnu s'éveille dans mon cœur... Le voilà, ce bonheur que j'ai toujours cherché: être aimé d'une jeune fille pure, chaste, noble... moi, aimé quand je suis laid, odieux, vieux avant l'âge? est-ce qu'il y a chance que je sois aimé?... Qui me fera un autre visage comme à Éson? qui m'apprendra ces douces paroles à l'aide desquelles on verse dans un autre cœur le trop plein du sien... Quand je lui dirai que je l'aime, elle rira... Eh bien, non, j'aime mieux qu'elle pleure, j'aime mieux qu'elle tremble, j'aime mieux qu'elle me haïsse; mais qu'elle soit à moi, je fais alors ce que j'ai fait, une chose infâme, je le sais bien... ma vie n'est-elle pas infamée déjà!... Je lui dis: «J'irai te voir...» Je dresse l'échafaud

sous sa fenêtre. (Il ouvre la fenêtre, Clotilde jette un cri de terreur à la vue de l'échafaud.)

CLOTILDE.

Ah ! mon père !

SCHNEIDER.

Je viens et je lui dis : « Demain, tu seras ma femme... ou, là, à l'instant, sous tes yeux, la tête de ton père va tomber. »

CLOTILDE.

Moi, ta femme ? Mon père aimera mieux mourir.

SCHNEIDER.

Aussi, est-ce toi que je charge de lui transmettre mon désir : ta pitié filiale t'inspirera, Clotilde... Mon crime compte sur tes vertus. Eh bien ?

CLOTILDE, très-calme.

Vous avez raison... c'est le seul moyen.

SCHNEIDER.

Et à quand fixes-tu le jour de notre union ?

CLOTILDE.

Par bonheur, la loi nouvelle, nous dispense de tout délai, et ce que j'ai à te demander n'est qu'un caprice d'orgueil.

SCHNEIDER.

Parle !...

CLOTILDE.

J'exige de ta tendresse une de ces grâces qu'on ne refuse pas à sa fiancée ; ce n'est pas à Plobsheim, c'est-à-dire dans un pauvre village d'Alsace que le premier de nos citoyens doit accorder son nom à la femme qu'il aime et qu'il a choisie. (Elle se lève.) Je veux que le peuple me reconnaisse pour l'épouse de Schneider et ne me prenne pas pour sa maîtresse. Demain, à telle heure que tu voudras, nous partirons pour Strasbourg, et je te donnerai ma main, devant les citoyens, les généraux et les représentants.

SCHNEIDER.

Je le veux bien ; je veux tout ce que tu voudras, mais à une condition.

CLOTILDE.

Laquelle ?

SCHNEIDER.

C'est que ce n'est pas demain que nous partirons, mais aujourd'hui.

CLOTILDE.

Impossible. Il va être onze heures et demie, et les portes de la ville ferment à trois.

SCHNEIDER.

Elles fermeront à quatre, alors.

CLOTILDE.

Il faut faire tout ce que vous voulez.

SCHNEIDER, tendant la main à Clotilde.

Venez Clotilde.

CLOTILDE.

Le temps seulement de prendre un talisman de famille, sans lequel les jeunes filles ne se marient pas chez nous. (Pendant que Schneider va fermer la fenêtre, Clotilde tire d'un petit coffret placé sur la table un poignard qu'elle tient à la main quand Schneider revient vers elle.)

SIXIÈME TABLEAU

Un paysage de neige le plus pittoresque possible.

Dans un coin du théâtre, un paysan habillé en bûcheron, achève de nettoyer une espèce de carré long pour en faire un bivac. Au milieu du silence le plus profond, on voit s'avancer cinq ou six cavaliers portant le costume de chasseurs et sept ou huit fusilliers à pied. Ils viennent en éclaireurs pour sonder la forêt.

SCÈNE PREMIÈRE

FALOU, à cheval; FARAUD, à pied; STÉPHEN, déguisé en bûcheron.

STÉPHEN.

Chut !

FALOU.

Qui vive ?...

STÉPHEN.

Chut !...

FALOU.

Qui vive ?...

STÉPHEN.

Par ici, citoyen Falou.

FALOU.

Allons, bon! voilà que je suis connu dans le canton! Qu'est-ce que tu fais là?

STÉPHEN.

Moi? Je prépare le bivac du général.

FALOU.

De quel général?

STÉPHEN.

Du général Pichegru, donc!

SCÈNE II

LES MÊMES, PICHEGRU et son ÉTAT-MAJOR.

Vers la fin de la scène précédente, l'État-Major du général s'est approché à cheval. On y retrouve tous les jeunes gens qu'on a vus dans le cabinet du quartier général à Strasbourg.

PICHEGRU.

Pied à terre, messieurs! (Tout l'État-Major entre sans bruit, comme l'ont fait les éclaireurs.) Tiens, il me semble que voilà une excellente place pour notre bivac.

STÉPHEN.

Si le général la trouve bonne, je serai bien content.

PICHEGRU.

Et c'est toi qui as préparé cette place?

STÉPHEN.

Oui, mon général!

PICHEGRU.

Pour moi?

STÉPHEN.

Ne la trouvez-vous donc pas bien choisie, à l'abri du vent, avec la vue de toute la plaine, une échappée sur le village de Dawendorff.

PICHEGRU.

Tu savais donc que je devais passer par ici?

STÉPHEN.

Vous le voyez bien, puisque je vous attendais là. Maintenant, il ne fait pas chaud, si vous allumiez un peu de feu?

PICHEGRU.

Et si l'ennemi voit le feu?

STÉPHEN.

Il n'y a pas de danger, nous sommes dans un fond.

PICHEGRU.

Tu as donc été ingénieur ?

STÉPHEN.

Ingénieur ! qu'est-ce que c'est que ça ? (Il sort.)

PICHEGRU, bas, à un de ses Aides de camp.

Ne perdez pas de vue cet homme... Il s'agit de chercher un peu de bois sec ; vous ne serez pas plus fâchés que moi de vous réchauffer, n'est-ce pas ? Seulement, par ce temps-ci, il sera peut-être difficile d'en trouver ?

STÉPHEN, rentrant en apportant une brassée.

En voilà, général, et qui va flamber comme des copeaux.

PICHEGRU.

Je parie que tu as du feu maintenant ?

STÉPHEN.

Je n'en ai pas, mais ce n'est pas difficile à trouver ?

PICHEGRU, à ses Aides de camp.

Faites placer les sentinelles perdues, et, sous peine de mort, que pas une ne fasse feu, à moins d'y être forcée par l'ennemi. (On emmène une dizaine d'hommes à pied, parmi lesquels Faraud, tandis que chacun choisit un campement.)

PICHEGRU.

Quelqu'un de vous s'est-il occupé de la cantine ?

(Les Officiers se regardent.)

ABBATUCCI.

Vous n'avez pas donné d'ordre, général.

PICHEGRU.

Tu sais bien que je ne donne jamais d'ordre pour cela ; chacun prend pour lui, il en reste toujours pour les autres.

LES OFFICIERS, les uns aux autres.

As tu quelque chose, camarade ?

UN OFFICIER.

Ma foi, non !

FALOU.

J'ai du tabac.

PICHEGRU.

As-tu quelque chose, Charles ?

CHARLES.

Moi, général, j'ai deux pommes ; si vous en voulez une ?

PICHEGRU.

Eh bien, citoyens, il faudra se contenter d'une goutte d'eau-

SCÈNE IV

LES MÊMES, FENOUILLOT.

FENOUILLOT, paraissant.

Ah ! général !

PICHEGRU.

Eh bien, qu'arrive-t-il, citoyen Fenouillot ?

FENOUILLOT.

Comment, tu sais mon nom ?

PICHEGRU.

Et ta profession, même. Tire-nous quelques échantillons de ta carriole, des meilleurs.

DOUMERC.

Inutile, général, on y a songé.

PICHEGRU, à Fenouillot.

Alors, fais-nous le plaisir de souper avec nous.

FENOUILLOT.

Ah ! général, c'est trop d'honneur.

PICHEGRU.

Tu viens de Dawendorff ?

FENOUILLOT.

Oui, général.

PICHEGRU.

Et les Prussiens ne t'ont pas bu tout ton vin ?

FENOUILLOT.

Il ne s'en est pas fallu de beaucoup.

PICHEGRU.

Et comment diable as-tu été te fourrer dans les griffes de ces messieurs ?

FENOUILLOT.

J'ai été arrêté par un parti de Prussiens qui s'apprêtaient à vider mes échantillons sur la route ; par bonheur, un officier arriva qui me conduisit au général en chef. Je croyais en être quitte pour la perte de mes cent cinquante bouteilles d'échantillon, et j'en étais d'avance consolé, lorsque le nom d'espion commença de circuler ; à ce mot-là, vous comprenez, général, que je dressai l'oreille et que, ne me souciant pas d'être fusillé, je me réclamai du chef des émigrés.

PICHEGRU.

Le prince de Condé !

FENOUILLOT.

Je me serais réclamé du diable!... On me conduisit au prince, je lui montrai mes papiers, je répondis franchement à ses questions, il goûta mon vin, il vit que ce n'était pas du vin de malhonnête homme, et déclara à MM. les Prussiens qu'en ma qualité de Français il me retenait comme son prisonnier.

PICHEGRU.

Et votre prison fût dure ?

FENOUILLOT.

Pas le moins du monde : quoique, je l'avoue, quand hier la nouvelle de la prise de Toulon est arrivée, n'ayant pu, comme bon Français, cacher ma joie, le prince, avec lequel je causais en ce moment, m'ait congédié de fort mauvaise humeur.

PICHEGRU.

Comment!... que dites-vous là ? que Toulon a été repris aux Anglais ?

FENOUILLOT.

Oui, général.

PICHEGRU.

Et quel jour ?

FENOUILLOT.

Le 19.

PICHEGRU.

Nous sommes aujourd'hui le 22, impossible ; que diable ! le prince de Condé n'a pas de télégraphe à sa disposition.

FENOUILLOT.

Non ! mais il a la poste aux pigeons, et les pigeons font seize lieues à l'heure. J'ai vu, aux mains du prince de Condé, le petit billet attaché à l'aile de l'oiseau ; le billet était petit, mais écrit très-fin, de sorte qu'il contenait quelques détails.

PICHEGRU.

Et ces détails, les connaissez-vous ?

FENOUILLOT.

Le 19, la ville s'était rendue ; le même jour, une partie de l'armée assiégeante y était entrée, et, le soir, par ordre d'un commissaire de la Convention, on avait fusillé deux cent treize personnes.

PICHEGRU.

Et c'est tout ?

FENOUILLOT.

C'est tout. A propos, est-ce que c'est vrai, citoyen, général, ce que disait le duc de Bourbon, en faisant le plus grand éloge de vous?

PICHEGRU.

Il est bien aimable, le duc de Bourbon! que vous disait-il?

FENOUILLOT.

Il me disait que c'était son père, le prince de Condé, qui vous avait donné votre premier grade.

PICHEGRU.

C'est vrai.

ABBATUCCI.

Et comment cela, général?

PICHEGRU.

Je servais comme simple soldat au corps royal d'artillerie, lorsqu'un jour le prince, qui était présent aux exercices du polygone de Besançon, s'approcha de la pièce qui lui semblait la mieux servie; mais, dans le moment où le canonnier l'écouvillonnait, le coup partit et lui enleva un bras. Le prince m'attribua cet accident en m'accusant d'avoir mal fermé la lumière avec le pouce. Je le laissai dire; puis, pour toute réponse, je lui montrai ma main ensanglantée. J'avais le pouce déchiré, renversé, presque détaché de la main... Voici la cicatrice... Le prince, en effet, me fit sergent. (Charles, sous prétexte de regarder la main de Pichegru, la lui baise.) Que fais-tu donc, Charles?

CHARLES.

Moi? rien! je vous admire!

PICHEGRU.

Abbatucci, veillez à ce que rien ne manque aux soldats. Il serait difficile de leur donner le superflu. Tâchez de leur donner le nécessaire. (Aux autres Officiers.) Vous connaissez tous, citoyens, les régiments avec lesquels vous avez l'habitude de combattre, vous savez ceux sur lesquels vous pouvez compter; rassemblez leurs officiers à l'ordre, et dites-leur que j'écris aujourd'hui au comité de salut public que, dans trois jours, il n'y aura plus un ennemi sur la terre de France; qu'ils se souviennent d'une chose, c'est que ma tête répond de ma parole!

SCÈNE V

PICHEGRU, FENOUILLOT.

PICHEGRU.

Et maintenant, à nous deux, citoyen.

FENOUILLOT.

A nous deux, général.

PICHEGRU.

Jouons cartes sur table !

FENOUILLOT.

Je ne demande pas mieux.

PICHEGRU.

Vous ne vous nommez pas Fenouillot, vous n'êtes pas commis voyageur en vins, vous n'étiez pas prisonnier du prince de Condé, vous êtes son agent !

FENOUILLOT.

C'est vrai, général.

PICHEGRU.

Vous saviez me rencontrer sur votre route, et vous vous êtes fait arrêter tout exprès pour me faire des propositions royalistes, au risque d'être fusillé.

FENOUILLOT.

C'est encore vrai, général.

PICHEGRU.

Mais vous vous êtes dit : « Le général Pichegru est un brave, il comprendra qu'il y a un véritable courage à faire ce que j'ai fait; il refusera mes propositions, ne me fera peut-être pas fusiller, et me renverra au prince avec son refus. »

FENOUILLOT.

C'est toujours vrai! Cependant, j'espère qu'après m'avoir entendu...

PICHEGRU.

Après vous avoir entendu, il y a un cas où je vous ferai fusiller, je vous en préviens d'avance.

FENOUILLOT.

Lequel?

PICHEGRU.

C'est celui où le prince aurait mis un prix à ma trahison.

FENOUILLOT.

Ou à votre dévouement ! (Tout en dialoguant. Pichegru a bourré sa pipe.)

PICHEGRU.

Tant qu'il y aura un ennemi sur la terre de France, toute négociation avec un prince émigré sera de la trahison.

FENOUILLOT.

En tout cas, général, voici une lettre du prince adressée à vous directement et qui vous fera connaître les intentions de Son Altesse royale.

PICHEGRU.

Fumez-vous, citoyen ?

FENOUILLOT.

Non, général.

PICHEGRU, allumant sa pipe avec la lettre du prince de Condé.

Eh bien, moi, je fume.

FENOUILLOT.

Que faites-vous, général ?

PICHEGRU.

Vous le voyez, citoyen, j'allume ma pipe.

(On entend un coup de fusil, puis les sentinelles crient : « Alarme alarme ! » en se rapprochant. Tous les Officiers qui avaient disparu du bivac arrivent de tous les côtés pour prendre l'ordre du général.)

PICHEGRU, à Fenouillot.

Ta parole de ne pas rejoindre le prince de Condé avant cinq heures du soir ?

FENOUILLOT.

Vous l'avez, général.

(Beaucoup de bruit. On amène le volontaire Faraud. Abbatucci et Charles trainent chacun un loup par les pattes.)

CHARLES.

Tenez, général, voilà de quoi vous faire deux bons tapis de pieds.

PICHEGRU.

Qu'est-ce que cela ?

ABBATUCCI.

C'est l'ennemi sur lequel vient de tirer votre sentinelle.

PICHEGRU.

Où est-elle, ma sentinelle ?

SCÈNE VI

LES MÊMES, FARAUD.

FARAUD s'avance.

Voilà, mon général.

PICHEGRU.

Comment! c'est toi, malheureux, qui donnes l'alarme à toute l'armée pour deux ou trois mauvais loups qui tournaient autour de toi?

FARAUD.

Ah! général, vous êtes bien bon!... d'abord, ils n'étaient pas deux ou trois, ils étaient une douzaine; ensuite, ils ne tournaient pas seulement autour de moi, ils voulaient me manger.

PICHEGRU.

Tu devais te laisser dévorer jusqu'au dernier morceau, plutôt que de tirer un coup de fusil.

FARAUD, montrant sa main et sa joue ensanglantées.

Vous voyez qu'ils avaient commencé, les brigands; mais je me suis dit: « Faraud, si l'on te place là, c'est de peur que l'ennemi n'y passe, et qu'on a compté sur toi pour l'empêcher de passer. »

PICHEGRU.

Eh bien?

FARAUD.

Eh bien, moi mangé, général, rien n'empêchait plus l'ennemi de passer.

PICHEGRU.

Il a raison, cet animal-là.

FARAUD.

C'est ce qui m'a déterminé à faire feu. La question de sûreté personnelle n'est venue qu'après, parole d'honneur!

PICHEGRU.

Mais ce coup de feu, malheureux, il a pu être entendu des avant-postes ennemis.

FARAUD.

Ne vous inquiétez pas de cela, mon général, ils l'auront pris pour un coup de fusil de braconnier.

PICHEGRU.

Tu es Parisien?

FARAUD.

Oui ; mais je fais partie du premier bataillon de l'Indre, je m'y suis engagé volontairement à son passage à Paris.

PICHEGRU.

Eh bien, Faraud, si j'ai un conseil à te donner, c'est de ne te représenter à moi qu'avec les galons de caporal, pour me faire oublier la faute de discipline que tu viens de commettre.

FARAUD.

Et que faut-il faire pour cela, mon général ?

PICHEGRU.

Il faut amener demain, ou plutôt ce soir, à ton capitaine, deux prisonniers prussiens.

FARAUD.

Soldats ou officiers, mon général ?

PICHEGRU.

Mieux vaudrait des officiers, mais on se contentera de deux soldats.

FARAUD.

On fera son possible, mon général.

PICHEGRU.

Déesse Raison, donne un coup à boire à ce poltron, qui nous promet deux prisonniers pour demain.

FARAUD, tendant son verre.

Et si j'allais n'en faire qu'un, mon général ?

PICHEGRU.

Tu ne serais caporal qu'à moitié, et tu ne porterais qu'un galon.

FARAUD.

Non, ça me ferait loucher. Eh bien, ce soir, mon général, vous aurez les deux, ou vous pourrez dire : « Faraud est mort. » A votre santé, mon général !

UNE SENTINELLE, au dehors.

Qui vive ? (Saint-Just paraît.)

SCÉNE VII

CHARLES, PICHEGRU, STÉPHEN.

STÉPHEN, entrant vivement.

Général, voici le représentant du peuple Saint-Just. (Il disparaît.)

PICHEGRU.

Par ici, citoyen représentant, par ici! A quelque heure du jour ou de la nuit que l'on m'annonce ta présence, elle est la bienvenue.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, SAINT-JUST.

SAINT-JUST.

Il y a longtemps que l'on m'a dit que tu étais celui de nos généraux qui se gardait le mieux la nuit. J'ai voulu savoir si c'était vrai et si mes instructions étaient bien suivies.

PICHEGRU.

Qu'as-tu trouvé ?

SAINT-JUST.

Partout la surveillance la plus exacte et la plus grande obéissance à mes ordres. Maintenant (S'asseyant, sur un signe de Pichegru.) je te préviens que j'ai écrit à la Convention en lui annonçant ta victoire de demain.

PICHEGRU.

Il eût été plus prudent de n'écrire qu'après.

SAINT-JUST.

Doutes-tu de toi ou de tes hommes?

PICHEGRU.

Je ne doute ni de moi ni de mes hommes, mais il est permis de douter de la fortune.

SAINT-JUST.

Homme de peu de foi! Le génie de l'avenir veille sur la France... car la France porte en elle l'indépendance des nations. Décrétons la victoire, et la victoire obéira. Tu sais que je n'ai jamais menti, ne me fais pas mentir. Quand attaques-tu Dawendorff?

PICHEGRU.

Aussitôt qu'un espion, dans lequel j'ai la plus grande confiance, m'aura transmis les renseignements que j'attends sur la position de l'ennemi.

CHARLES, entrant, à Pichegru.

Pardon, général, un jeune homme, qui dit être sous le poids de la plus vive douleur et trembler pour la femme qu'il aime, demande à vous parler à l'instant même. Il prétend que vous pouvez, d'un mot, faire plus que lui sauver la vie.

PICHEGRU, à Saint-Just.

Permets-tu, citoyen représentant ?

(Saint-Just tire *le Moniteur* de sa poche et se met à lire.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, RAOUL.

RAOUL.

Oh ! citoyen général, que tu es indulgent de me recevoir !

PICHEGRU.

Dis vite : d'un moment à l'autre, l'armée peut être obligée de se mettre en marche.

RAOUL.

Je suis émigré. Je ne rentre pas en France pour fomenter la guerre civile, et la preuve, c'est que j'accours à toi, et, plein de confiance dans ta loyauté, je commence par te dire qui je suis.

PICHEGRU.

Je ne te demande pas ton nom ; tu es malheureux, tu souffres, ton nom est homme : que veux-tu ?

RAOUL.

Un misérable, Schneider, a fait arrêter, hier, le père de ma fiancée et l'a mise entre une union infâme avec lui et l'échafaud de son père, dressé devant ses fenêtres. Pour sauver son père, elle s'est faite martyre !... elle a consenti !... Demain, il l'amène à Strasbourg pour l'épouser. J'ai le serment de Clotilde, qu'elle ne sera jamais son épouse ; mais, quand on voit tous les jours des hommes faiblir, ne peut-on pas craindre la faiblesse d'une femme ? Je suis venu à toi, citoyen général, et je te demande si un pareil crime, si la spoliation du corps et de la fortune se passera sous tes yeux, quand tu as la force, quand tu as l'épée ?

PICHEGRU.

Mon épée n'est pas celle de la justice. C'est celle de la patrie. Ma force m'est donnée contre l'ennemi et non contre mes compatriotes. Je puis, si la fortune me favorise, chasser l'ennemi hors de France. Je ne puis ni ouvrir ni fermer les portes d'une prison. Jeune homme, je te plains, mais je ne puis rien pour toi.

RAOUL.

Je m'attendais à ta réponse ; mais, si tu ne peux rien pour

moi, il y a à Strasbourg un homme qui peut tout. Cet homme, tu le connais. A défaut d'amitié, vous avez l'un pour l'autre une mutuelle estime. Cet homme est le représentant du peuple Saint-Just.

PICHEGRU.

C'est vrai, celui-là est tout-puissant.

(Saint-Just et Pichegru échangent un regard.)

RAOUL.

Eh bien, il ne laissera pas sous ses yeux se renouveler le crime d'Appius et de Virginie, il ne laissera pas une pauvre fille sans défense, qui n'a commis d'autre crime que d'être noble, s'ouvrir le cœur, pour conserver ce cœur à celui qu'elle aime. Qui sauve un individu a le même mérite, aux yeux du Seigneur, que celui qui sauve un pays. Eh bien, donne-moi une lettre qui m'introduise près de Saint-Just; dis-lui franchement qui je suis ; dis-lui que je me livre à lui pieds et poings liés ; dis-lui que je lui apporte ma tête, mais qu'il sauve la vieillesse et l'innocence, c'est-à-dire les deux choses les plus respectables de ce monde.

SAINT-JUST, lui touchant l'épaule.

Viens avec moi, jeune homme, je te ferai voir Saint-Just.

RAOUL.

Vous! Quand?

SAINT-JUST.

A notre arrivée à Strasbourg.

RAOUL.

Vous savez que vous pouvez tout me demander, ma vie, mon sang, mon âme!

SAINT-JUST.

Tu verras Saint-Just.

RAOUL.

Et nous partons ?...

SAINT-JUST.

A l'instant même!

RAOUL, prenant la main de Pichegru.

Oh! général!...

SAINT-JUST.

Adieu, Pichegru. Tu sais que j'ai écrit à la Convention. — Viens, viens, jeune homme.

(Il sort avec Raoul.)

SCÈNE X

LES MÊMES, hors SAINT-JUST et RAOUL. — STÉPHEN.

STÉPHEN.

Général !

PICHEGRU.

Stéphen ! c'était bien lui.

STÉPHEN.

L'ennemi occupe le village de Dawendorff. On peut le tourner par les défilés de Frœschwiller, qui ne sont point gardés. Le prince de Condé, loge à la mairie de Dawendorff. Il a avec lui la caisse des émigrés, qui renferme près d'un million en or anglais.

PICHEGRU.

Tu en es sûr? Bien ! (Appelant.) Doumerc, faites sonner à cheval. (On sonne à cheval et le rideau baisse au moment où le corps d'armée se remet en marche.)

ACTE CINQUIÈME

SEPTIÈME TABLEAU

La fin d'un combat. Dans la mairie d'un petit village de la frontière. Les Français en chassent les Autrichiens et les Prussiens. Le combat se livre autour d'une caisse ferrée, que l'ennemi veut tirer à lui et dont les Français veulent s'emparer. Faraud frappe à grands coups sur les défenseurs et finit par s'emparer de la caisse. Les Français entrent par toutes les ouvertures en criant : « Victoire ! victoire ! » On entend en même temps les tambours battant la charge dans la rue, les trompettes sonnant des fanfares. Des cris de « Vive le général Pichegru ! » Faraud est à cheval sur sa caisse, comme Bacchus sur son tonneau.

SCÈNE PREMIÈRE

FARAUD, PICHEGRU, entrant; FALOU, SOLDATS ; puis ABBATUCCI, DOUMERC et CHARLES.

PICHEGRU.

C'est ici le quartier général; prévenez tous les officiers. (Sortent quelques Soldats.) Avez-vous vu Hoche ?

PROSPER.

Général, il est de l'autre côté du village, à la poursuite de l'ennemi...

PICHEGRU, à Faraud.

Que fais-tu là, toi ?

FARAUD.

Mon général, je crois que je tiens la caisse.

PICHEGRU.

Quelle caisse ?

FARAND.

Celle des émigrés : écusson bleu, avec trois fleurs de lys de France.

PICHEGRU.

En as-tu la clef ?

FARAUD.

Oh ! non, ils n'ont pas eu la complaisance de nous la laisser.

PICHEGRU.

Emportez cette caisse. (Deux Soldats emportent la caisse.) Deux hommes en sentinelle à côté, et qu'on prévienne le payeur général...

(Prosper sort.)

FARAUD.

Ah ! pauvre payeur, comme ça va le déranger, lui qui n'a rien à faire depuis six mois ! (Il sort.)

PICHEGRU, à Abbatucci qui entre.

Rien de grave ? je t'ai vu tomber de cheval.

ABBATUCCI.

Non, mon général : c'est mon cheval qui a été blessé et pas moi.

PICHEGRU.

Et toi, Doumerc ?

DOMERC.

Une égratignure sur le front, mon colback a paré le coup.

PICHEGRU.

Et Charles, mon petit Charles ? Ohé !

CHARLES, paraissant.

Voilà, mon général.

PICHEGRU, à Charles.

Tu es content, tu as vu le feu ?

CHARLES.

Je croyais que c'était bien plus effrayant que ça...

PICHEGRU, se retournant vers la déesse Raison.

Sais-tu qu'il faudra que je te donne un baril d'honneur? je t'ai vue aujourd'hui au milieu du feu et de la mitraille, ni plus ni moins qu'un vétéran.

LA DÉESSE.

Bah! mon général, depuis deux ans, elles me connaissent, les balles. Votre chirurgien-major m'en a extrait une du bras, demandez-lui si j'ai fait la grimace.

SCÈNE II

LES MÊMES, PROSPER, SOLDATS.

PICHEGRU.

Eh bien, Prosper, a-t-on fait ouvrir la caisse?

PROSPER.

Oui, mon général, en présence de témoins.

PICHEGRU.

Que contenait-elle?

PROSPER.

Sept cent soixante-quinze mille francs en guinées anglaises.

PICHEGRU, à Abbatucci.

Combien est-il dû à nos hommes?

ABBATUCCI.

Cinq cent mille francs à peu près.

PICHEGRU.

Qu'on fasse la paye à l'instant. Ne m'a-t-on pas dit que le bataillon de l'Indre avait horriblement souffert?

ABBATUCCI.

Oui, général.

PICHEGRU.

On gardera vingt-cinq mille francs, à répartir dans le bataillon de l'Indre; plus, cinquante mille francs pour les besoins de l'armée.

ABBATUCCI.

Et les deux cent mille francs restants?

PICHEGRU.

Prosper les portera à la Convention, avec les deux drapeaux que nous avons pris. (Abbatucci sort.) Il est bon de montrer que les républicains ne se battent pas pour l'or.

PROSPER.

Merci, mon général; mais raison de plus pour que j'en finisse avec ce diable de Falou, qui m'a fait cadeau d'un cheval; je n'ai pas encore pu mettre la main dessus... Ah! le voilà...

(Il sort.)

DOUMERC.

Que diable a donc Prosper? (Dans la rue, cris de « Vive le général! »)

CHARLES.

Qu'est-ce que cela?

PICHEGRU.

Ce sont nos soldats, à qui on fait la paye!...

SCÈNE III

LES MÊMES, FALOU, amené par PROSPER.

PROSPER.

Enfin, je le tiens! Pourquoi ne voulais-tu pas venir?

FALOU.

Mon capitaine, parce que je me doutais que c'était encore pour me dire des bêtises.

PROSPER.

Comment, pour te dire des bêtises?

FALOU, au général.

Tenez, je vous en fais juge, mon général. Nous chargeons, n'est-ce pas?... Je me trouve en face d'un officier prussien qui me porte un coup de tête... Je pare prime, je riposte par un coup de pointe, et je lui fait avaler plus de six pouces de lame...

PICHEGRU.

Diable! tu es généreux quand tu t'y mets...

FALOU.

Il tombe naturellement... Je vois un cheval magnifique qui n'avait plus de maître, et le capitaine qui n'avait plus de cheval : il se débattait comme un diable dans un bénitier, au milieu de cinq ou six aristocrates; j'en tue un, j'en blesse un autre. «Allons, capitaine, que je lui crie, le pied dans l'étrier!» Une fois le pied dans l'étrier, le... le reste a été vite en selle, et tout a été dit, quoi!

PROSPER.

Tout n'a pas été dit, car tu ne peux pas me faire cadeau d'un cheval.

FALOU.

Pourquoi donc? Vous êtes trop fier pour rien recevoir de moi?...

PROSPER.

Non, et la preuve, ta main!

(Ils se donnent la main.)

FALOU.

Me voilà payé, et même je devrais vous rendre, mais pas de monnaie!

(Il regagne la porte.)

PICHEGRU, l'appelant.

Viens ici, mon brave...

(Falou se retourne la main au colback.)

Tu es Franc-Comtois?

FALOU.

Un peu, général.

PICHEGRU.

D'où?

FALOU.

De Boussières.

PICHEGRU.

Tu as encore tes parents?

FALOU.

Une vieille grand'mère de quatre-vingts ans.

PICHEGRU.

Et de quoi vit-elle?

FALOU.

De ce que je lui envoie; mais, comme la République me doit cinq mois de solde arriérée, la bonne femme vit bien mal!.. Par bonheur, on dit que, grâce au fourgon du prince de Condé, nous allons être mis au courant. Brave prince! c'est ma grand-mère qui va te bénir!

PICHEGRU.

Comment, ta mère va bénir un ennemi de la France?

FALOU.

Est-ce qu'elle s'y connaît! le bon Dieu sait bien qu'elle radote.

PICHEGRU.

Alors, tu vas lui envoyer ta solde?

FALOU.

On gardera bien un petit écu pour boire la goutte.

PICHEGRU.

Garde tout!

FALOU.

Et la vieille?

PICHEGRU.

Je m'en charge.

(On entend le tambour. — «Vive le Général!»)

SCÈNE IV

PICHEGRU, HOCHE, UN SOLDAT.

On entend les trompettes qui sonnent des fanfares et les tambours qui battent au champ.

PICHEGRU.

Ah! voilà Hoche qui revient de la poursuite de l'ennemi (Il va à la porte.) Eh bien, mon cher général? (A l'entrée du général Hoche, tous les assistants se lèvent.)

HOCHE, entrant avec ses Officiers dans tout le désordre de gens qui viennent de se battre.

Encore deux ou trois coups de collier comme celui-là, et l'ennemi sera hors de France.

PICHEGRU.

Sans compter que nous avons mis la main sur la caisse du prince de Condé et que nous avons fait la paye.

HOCHE.

Morbleu! faire la paye avec l'argent de l'Angleterre, c'est deux fois bien joué. Pendant ce temps-là, nous avons reconduit ces messieurs les Prussiens et les Autrichiens aussi loin que nous avons pu. Combien de canons et de drapeaux de votre côté?

PICHEGRU.

Un drapeau et quatre canons. Et vous?

HOCHE.

Trois canons et un drapeau ; mais ce qui fait votre grande supériorité sur nous, c'est la caisse!

PICHEGRU.

J'ai cru, sauf ton approbation, pouvoir faire prendre vingt-

cinq mille francs à répartir dans le bataillon de l'Indre, qui a le plus souffert; il reste cinquante mille francs, au sujet desquels tu t'entendras avec le payeur; le reste sera employé à la Convention.

HOCHE.

Gardons les gratifications pour les journées de demain et d'après-demain, qui seront chaudes. J'ai envie de mettre à prix à six cents francs les canons autrichiens on prussiens qu'on prendra.

PICHEGRU.

Par ma foi, c'est une idée, ne la laisse pas tomber à l'eau.

(Entrée de Faraud.)

SCÈNE V

LES MÊMES, FARAUD, avec des galons de papier sur ses manches, suivi de DEUX SOLDATS du bataillon de l'Indre; puis, LA DÉESSE RAISON.

PICHEGRU.

Qu'y a-t-il, Faraud ?

FARAUD, portant la main à son schako.

Mon général, ce sont les délégués du bataillon de l'Indre.

PICHEGRU.

Ah! oui, qui viennent me remercier, n'est-ce pas?

FARAUD.

Au contraire, général : ils viennent pour refuser la gratification en question.

OCHE.

La refuser ?

PICHEGRU.

Et pourquoi ?

FARAUD.

Ils disent comme ça qu'ils n'ont pas fait plus que leurs camarades, et que, par conséquent, ils ne doivent pas avoir plus qu'eux.

PICHEGRU.

Et les morts, refusent-ils aussi ?

FARAUD.

Qui ça ?

PICHEGRU.

Les morts ?...

FARAUD.

On ne les a pas consultés, mon général.

PICHEGRU.

Et bien, tu diras à ceux qui t'envoient que je ne reprends pas ce que j'ai donné... La gratification que je destinais aux vivants sera distribuée aux pères, mères, frères, sœurs et filles des morts. Avez-vous quelque chose à dire contre cela ?

FARAUD.

Pas la moindre chose, mon général.

PICHEGRU.

C'est bien heureux ! Maintenant, viens ici. (Il regarde les galons de Faraud.) Qu'est-ce que ces sardines-là ?

FARAUD.

Ce sont mes galons de caporal.

HOCHE.

Pourquoi en papier?

FARAUD.

Parce que nous n'en avions pas en laine, général.

HOCHE.

Et pourquoi t'a-t-on nommé caporal ?

FARAUD.

Le général le sait bien.

PICHEGRU.

Mais non, je ne le sais pas.

FARAUD.

Mais puisque vous m'avez ordonné de faire deux prisonniers.

PICHEGRU.

Eh bien ?

FARAUD.

h bien, je les ai faits : deux Prussiens.

PICHEGRU.

C'est vrai, cela ?

FARAUD.

Lisez plutôt. Ah ! j'ai pris toutes mes précautions, allez !

PICHEGRU lit.

« Le fusilier Faraud, de la 2e compagnie du bataillon de l'Indre, a fait deux prisonniers prussiens... » Eh bien, après ?

FARAUD, tendant son autre bras.

Voilà !

PICHEGRU.

« En raison de quoi, sauf l'autorisation du général en chef je l'ai nommé caporal. » — Ratifiez-vous, Hoche ?

HOCHE.

De grand cœur!

FARAUD, après un temps.

Général, il me reste à vous prier d'être mon témoin...

PICHEGRU.

Ton témoin ! Est-ce que tu te bats ?

FARAUD.

Pis que cela, mon général : je me marie.

PICHEGRU.

Bon! avec qui?

LA DÉESSE, survenant.

Avec moi, mon général. Je lui avais promis d'être sa femme le jour où il serait nommé caporal.

PICHEGRU.

Tu n'es pas malheureux, coquin !... la plus jolie et la plus honnête vivandière de l'armée... Et puisque tu m'as pris pour ton témoin, je la dote.

LA DÉESSE.

Vous me dotez, mon général?

PICHEGRU.

Oui, je te donne un âne et deux tonnelets d'eau-de-vie.

LA DÉESSE.

Un mari et un âne à la fois?.. Ah! c'est trop général, c'est trop!

FARAUD.

Ah! mon général, vous êtes cause que je n'ose plus rien vous demander.

PICHEGRU.

Dis toujours.

LA DÉESSE.

Eh bien, mon général, il faut, sauf votre permission, que la journée finisse comme elle a commencé, par un bal.

FARAUD.

Nous avons fait danser l'ennemi ce matin.

LA DÉESSE.

Nous voudrions bien danser ce soir.

HOCHE.

Alors, comme second témoin, c'est moi qui payerai le bal.

PICHEGRU.

Et la place de la mairie fournira le local. Mais, j'y songe, tu te maries ce soir, et si tu es tué demain ?

FARAUD, regardant la déesse Raison.

Ah ben... d'ici à demain, j'ai de la marge. Je léguerai nos enfants à la patrie.

HUITIÈME TABLEAU

Une place de village en Alsace. Çà et là, des traces de l'action qui s'y est engagée. Au lever du rideau, roulement de tambours commandé par Spartacus, debout sur une table.

SPARTACUS.

Écoutez la loi ! — Attendu qu'au bivac il ne se trouve pas toujours un municipal avec du papier timbré et une écharpe, pour ouvrir les portes du temple de l'hyménée, moi, Pierre-Antoine Bichonneau, dit Spartacus, tambour-maître du bataillon de l'Indre, je vais procéder à l'union légitime de Pierre-Claude Faraud et de Rose Charleroi, vivandière au 24e régiment. (Spartacus fait exécuter un second roulement.) Approchez, les conjoints ! — En présence des citoyens généraux Lazare Hoche et Charles Pichegru, assistés du bataillon de l'Indre, du 24e et de tous ceux qui ont pu tenir sur cette place, au nom de la République une et indivisible, indivisible, entendez-vous bien? c'est une allégorie ! je vous unis et vous bénis. (Spartacus fait exécuter un nouveau roulement pendant lequel deux sergents étendent sur la tête des deux époux un tablier de sapeur.) Citoyen Pierre-Claude Faraud, tu promets à ta femme protection et amour, n'est-ce pas?

FARAUD.

Parbleu !

SPARTACUS.

Citoyenne Rose Charleroi, tu promets à ton mari constance, fidélité et petits verres à discrétion.

ROSE.

Oui, je le promets !

SPARTACUS.

Au nom de la loi, vous êtes mariés. Le régiment adoptera vos nombreux enfants ! Les jumeaux sont autorisés... Attendez donc ! ce n'est pas fini... (Un effroyable roulement de tous les tambours se fait entendre ; à un geste de Spartacus, il cesse tout à coup.) Sans celui-là, vous n'étiez pas heureux.

(Ballet.)

NEUVIÈME TABLEAU

La place de l'hôtel de ville à Strasbourg.

L'hôtel de ville, à droite du spectateur, avec un grand balcon, au-dessus duquel flotte un drapeau noir. A la gauche du théâtre, s'élève une estrade, ornée de drapeaux tricolores. Trois magistrats sont assis sur cette estrade ; ils ont une table devant eux et un registre sur lequel viennent s'inscrire les enrôlés volontaires. Derrière eux, six tambours et six trompettes. Les trompettes sonnent quand l'enrôlé s'engage dans la cavalerie, les tambours battent quand l'enrôlé s'engage dans l'infanterie. Des groupes de paysans et de paysannes, composés de quinze à vingt personnes, jeunes filles, mères, enfants, vieillards ; puis, au milieu de chaque groupe, quatre ou cinq jeunes gens qui viennent pour s'engager. Chaque groupe porte un drapeau où est inscrit le nom de son village. Les costumes de tous ces groupes sont différents, suivant la mode des villages auxquels ils appartiennent. On lit sur les drapeaux : « Saverne, Phalsbourg, Mutzig, Schlestadt, Badonvilliers. » Groupes de gens de la ville. Augereau est chargé de faire garder les rangs aux volontaires. Aucun d'eux n'a encore l'habit militaire. Mais on remet à chacun une cocarde tricolore au moment où il vient de signer ; cette cocarde, il la fait mettre à son chapeau par sa mère ou sa maîtresse. Puis il reçoit un fusil, un sabre et une giberne, avec lesquels il va prendre son rang. Un groupe de sept à huit mères qui pleurent, se tient à petite

distance des volontaires qui ont leurs fusils et qui sont commandés par Augereau. Au lever du rideau, une dizaine de volontaires sont déjà enregistrés, et on en est aux deux derniers de Saverne. Après Saverne, un des magistrats se lève, et appelle à haute voix Phalsbourg! Le groupe tout entier se rapproche avec des sentiments divers. Les mères pleurent, les pères encouragent les enfants.

SCÈNE PREMIÈRE

VOLONTAIRES, FEMMES DU PEUPLE, VIEILLARDS, UN MUNICIPAL, DEUX ASSESSEURS.

UN VOLONTAIRE.

Voyons, ma mère, ne vois-tu pas ce drapeau noir? Est-ce qu'il ne te dit pas que la patrie est en danger? Eh bien, ce serait une honte que tout ce qui porte le nom de Français ne se levât pas pour repousser l'ennemi! (Montant sur l'estrade et criant.) Fantassin!...

UNE MÈRE, à son fils.

Mais, malheureux enfant, tu sais bien que tu n'as pas l'âge: il faut avoir seize ans pour servir la patrie.

L'ENFANT.

Bah! ma mère, on me dit tous les jours que j'ai l'air d'en avoir dix-huit; il ne me demanderont pas mon extrait de baptême, et, pourvu que tu ne me démentes pas, je partirai avec les autres.

LA MÈRE.

Mais moi!... moi!...

L'ENFANT.

Toi, chère mère, ça te fera une bouche de moins à nourrir N'est-ce pas toi qui travailles pour nous tous?... Ne dis rien et laisse-moi partir.

LA MÈRE.

C'est bien facile de dire à une mère: « Ne dis rien!...» quand on n'aime pas sa mère.

L'ENFANT.

Oh! peux-tu dire cela?... Va, laisse-moi faire, je reviendrai avec un beau sabre d'honneur.

(Il monte sur l'estrade.)

LE MUNICIPAL, le regardant.

Quel âge as-tu?

L'ENFANT.

Dix-sept ans, citoyen municipal.

LE MUNICIPAL.

Tu parais bien jeune pour avoir dix-sept ans. Où sont les parents de cet enfant?

L'ENFANT.

Je n'ai que ma mère, et, si vous lui demandez mon âge, elle ne vous le dira pas. Elle ne veut pas que je parte.

LE MUNICIPAL, plus haut.

Où est la mère de cet enfant?

LA MÈRE.

Me voilà, citoyen.

LE MUNICIPAL.

Quel âge a-t-il?

LA MÈRE.

Quinze ans et trois mois.

LE MUNICIPAL.

Tu vois bien que tu ne peux pas servir... Tu n'as pas l'âge.

UN HOMME d'une soixantaine d'années.

Je pars avec lui.

LE MUNICIPAL.

Mais, toi, tu es trop vieux.

LE VIEILLARD.

Allons donc, est-ce qu'on est trop vieux tant qu'on peut faire ses dix lieues par jour et porter son fourniment? Il en faut, des vieux, pour montrer aux jeunes comme on meurt.

L'ENFANT, au Vieillard.

Prends-moi avec toi, citoyen! prends-moi avec toi!...

LE VIEILLARD.

Donnez-moi cet enfant, je m'en charge. Vous me donnez un écolier, je vous rendrai un héros.

L'ENFANT, sautant au cou du Vieillard.

Oh! merci, citoyen! nos cocardes... nos cocardes!...

(Ils montent tous deux sur l'estrade au milieu des applaudissements.)

VOIX ET CRIS DE FEMMES, dans la coulisse.

C'est un meurtre! Tu nous prends nos enfants pour les faire égorger.

LES FEMMES, sur la scène.

Qu'est-ce que c'est?

UNE FEMME.

C'est le citoyen Saint-Just, qui a déclaré la patrie en danger et qui a décrété les enrôlements volontaires.

LES FEMMES.

A bas le citoyen Saint-Just !...

SCÈNE II

LES MÊMES, SAINT-JUST.

AUGEREAU, à Saint-Just, que les femmes injurient.

Dis un mot, citoyen, et....

SAINT-JUST.

Qu'on laisse faire et dire ces pauvres folles. L'amour maternel leur fait oublier l'amour de la patrie.

UNE FEMME.

Arrière !... Je veux lui parler... Il m'entendra... Tu ne me fais pas peur... Sais-tu ce que c'est que d'avoir élevé son enfant, de l'avoir nourri de son lait, puis de son pain, d'avoir guidé ses premiers pas, de l'avoir vu grandir, en tremblant chaque jour pour sa vie?... Et tu veux, quand tu viens nous les prendre à vingt ans, dans nos mansardes, dans nos chaumières, que nous les regardions partir les yeux secs et que nous ne maudissions pas celui qui nous les enlève?... Ah! cette séparation est un déchirement cent fois plus cruel que celui de l'enfantement.... Aussi, va, porte la tête haute... un jour viendra où elle pliera sous le poids de nos malédictions.

TOUS.

Mort à Saint-Just !

SAINT-JUST, sur les marches de l'estrade.

En vérité, vous me faites pitié, créatures faibles et sans raison. Est-ce qu'il n'y a pas une mère plus sainte et plus sacrée que vous toutes ensemble, et qui est avant vous la mère de vos mères et la mère de vos enfants, la France? (Mouvement.) Ah ! vous voulez, filles parricides, livrer cette mère aux sabres des uhlans, aux lances des Russes, et, bien pis encore, aux caresses infâmes de l'ennemi? Mais sachez donc, une fois pour toutes, que ce n'est pas pour vous que vous enfantez! Non, vous enfantez pour la patrie ! Est-ce que je n'ai pas une mère aussi, moi ? Est-ce que vous croyez qu'assis sur les bancs de la Convention, en mission à l'armée, toujours le premier au feu... est-ce que vous croyez que je ne cours pas autant de risques que les enfants que je vous prie, non pas même de donner, mais de prêter à la République ? Em-

brassez-les, vos enfants, je vous le permets une fois encore. Et vous, enfants, embrassez vos mères et pardonnez-leur, car elles ont manqué de faire de vous de mauvais Français... Embrassez-les, pleurez en les embrassant ; ces larmes sont amères ; mais, quand l'ennemi sera chassé du sol sacré de la République, quand vous reviendrez, comme les Grecs de Marathon, une branche de laurier à la main, alors les larmes seront douces et nul ne sera là pour mettre un terme à vos baisers !...

TOUS.

Il a raison... (Tambours au loin.)

SAINT-JUST, qui est redescendu en scène, peu à peu.

Et maintenant, entendez-vous ces tambours voilés comme pour une marche funèbre ? c'est la proclamation de la patrie en danger !... Que tous les sentiments se taisent devant ce cri, que toutes les larmes se tarissent ; quand la patrie est en danger, tout est à la patrie !...

TOUS.

Vive Saint-Just !... vive la nation !... (Un Officier d'ordonnance traverse le théâtre au galop de son cheval et s'arrête devant Saint-Just au bas des marches de l'hôtel-de-ville.)

SCÈNE III

LES MÊMES, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Citoyen représentant, l'accusateur public Schneider vient de faire ouvrir la porte de Kehl pour entrer dans Strasbourg avec sa fiancée.

SAINT-JUST.

Impossible !

L'OFFICIER.

Je l'ai vu.

SAINT-JUST.

Nul n'oserait désobéir à un ordre donné par moi, surtout quand la désobéissance entraîne la peine de mort.

L'OFFICIER.

Tu vas en juger toi-même : il s'avance de ce côté, et, dans quelques secondes, il sera ici.

SAINT-JUST.

Que ceux qui voudront assister à un grand acte de justice ne bougent pas de cette place!

Quatre Coureurs, vêtus des couleurs nationales, entrent à pied sur la place, précédant la calèche de Schneider. Celui-ci est dans la calèche avec Clotilde richement vêtue. Il a ses Cavaliers noirs, les hussards de la Mort, pour escorte autour de lui. Saint-Just, pendant ce temps, est rentré dans l'hôtel de ville et est apparu sur le balcon. Un geste de Saint-Just amène la calèche le plus près possible du balcon. Tout à coup, Clotilde ouvre la portière, s'élance à terre, tombe à genoux et crie au milieu d'un silence solennel.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, CLOTILDE, SCHNEIDER, RAOUL.

CLOTILDE.

Justice, citoyen! j'en appelle de cet homme à Saint-Just et à la Convention!

SAINT-JUST.

Parle, jeune fille. Qu'a-t-il fait?... je t'écoute.

CLOTILDE.

Mon père s'était exilé. Pour dire un dernier adieu à ma mère mourante, il a repassé le Rhin; Schneider l'a fait arrêter.

SAINT-JUST.

Ton père était émigré, Schneider était dans son droit.

CLOTILDE.

Je suis venue lui demander grâce pour mon père, lui offrir tout ce que je possédais... deux millions : il a refusé.

SAINT-JUST.

Sais-tu jeune fille que tu fais un magnifique éloge de cet homme ?

CLOTILDE.

Attends. Le lendemain, il a rendu la liberté à mon père, à la condition que mon père le recevrait chez lui. Il est venu, et, d'avance ayant fait dresser la guillotine devant nos fenêtres, il m'a dit : « Ta main ou la tête de ton père! » (Mouvement de Schneider.) Ose donc nier?... Alors, je n'ai plus eu d'espoir qu'en toi, j'ai consenti à tout ce qu'il exigeait de moi, mais à la condition qu'il me présenterait d'abord à toi comme sa femme.

SAINT-JUST.

Et pourquoi exigeais-tu cela ?

CLOTILDE.

Pour faire ce que je fais. (Elle se met à genoux.) Pour me mettre à tes pieds, et pour dire : justice !

SAINT-JUST.

Tu m'as demandé justice, et tu vas l'avoir. Mais qu'aurais-tu fait si tu ne m'avais pas trouvé disposé à te la rendre ?

CLOTILDE.

Ce soir, je l'aurais poignardé !

SAINT-JUST.

Raoul, va relever ta fiancée... — Citoyenne, tu es libre. Que ton père, puisqu'il est rentré en France, y reste et fasse sa soumission. Il ne sera pas inquiété. Que désires-tu encore ?

CLOTILDE.

Citoyen, puisque tu m'as accordé tout ce que je demandais de toi, puisque je suis libre d'aller pleurer ma mère, d'aller consoler mon père, je te demande comme dernière faveur la grâce de cet homme.

SAINT-JUST, frappant de son poing la traverse du balcon.

Sa grâce ? la grâce de cet homme exécrable, de ce misérable ? tu ris jeune fille ! si je faisais grâce, la justice déploierait ses ailes et s'envolerait pour ne plus redescendre sur la terre ! Arrêtez cet homme.

SCHNEIDER, s'élançant hors de la voiture.

Tête et sang ! m'arrêter, moi !... Est-ce que tu crois que je me laisserai égorger sans me défendre ?... A moi, mes hussards !... m'entendez-vous ?... Rien !... rien !... Trahi... trahi par ces lâches qui m'obéissaient hier !... Eh bien, à toi Saint-Just ! (Il tire un coup de pistolet sur Saint-Just.)

SAINT-JUST.

Au tribunal révolutionnaire !...

(Le peuple se précipite sur Schneider, que l'on entraîne violemment. — Tumulte. Vociférations.)

TOUS.

Vive Saint-Just !

(Défilé des Volontaires.)

DIXIÈME TABLEAU

L'avant-garde de l'armée française.

SCÈNE UNIQUE

SAINT-JUST, HOCHE, PICHEGRU, FARAUD, FALOU, ÉTAT-MAJOR, SOLDATS.

SAINT-JUST.

Citoyens, avant le combat, j'ai une communication à vous faire, une bonne nouvelle à vous annoncer.

PICHEGRU.

Citoyen représentant, je te préviens que l'ennemi va commencer le feu.

SAINT-JUST.

Qu'il commence! (On entend dans ce moment la détonation d'une batterie de canons. Deux hommes tombent. — Lisant.)

Le citoyen Dugommier à la Convention nationale.

« Citoyens représentants, Toulon est en notre pouvoir. Hier, nous avons pris le fort Mulgrave et le petit Gibraltar. (Deuxième détonation.—Il continue.) A dix heures du soir, les représentants du peuple Barras et Fréron prendront possession de la place au nom de la France.» (Troisième détonation.)

STÉPHEN, venant tomber aux pieds de Pichegru.

Général, je meurs pour la France.

PICHEGRU.

Mon pauvre Stéphen!

STÉPHEN.

Ne me plaignez pas, général: mes derniers regards voient la France libre et victorieuse. Vive la France, la seconde patrie des proscrits!

(Il meurt.)

PICHEGRU.

En avant!

TOUS.

En avant!

SAINT-JUST.

Que nul ne passe la frontière avant moi. En avant!

TOUS.

En avant !

ONZIÈME TABLEAU

SCÈNE UNIQUE

LES MÊMES.

Tableau de bataille. Cris de victoire. — Saint-Just, prenant un drapeau des mains du porte-drapeau, traverse la petite rivière et va le planter sur la terre bavaroise.

SAINT-JUST.

Ce pas que la France vient de faire au delà de ses frontières, c'est le commencement de sa course à travers l'Europe. Comme elle a franchi ce ruisseau sans nom, elle franchira le Rhin, le Pô et le Danube. Au nom de la liberté, je prends possession de cette terre... Vive la République !

TOUTES LES VOIX.

Vive la République !

(La toile tombe sur les premières mesures de *la Marseillaise*.)

FIN DU TOME QUINZIÈME ET DERNIER.

TABLE

LES MOHICANS DE PARIS 1
GABRIEL LAMBERT. 163
MADAME DE CHAMBLAY. 300
LES BLANCS ET LES BLEUS 391

FIN DE LA TABLE

POISSY. — TYP. S. LEJAY ET CIE.

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

DERNIERS OUVRAGES PUBLIÉS FORMAT GRAND IN-18

à 3 fr. 50 c. le volume

C.-A. SAINTE-BEUVE
de l'Académie française vol.
Lettres à la Princesse, 3e *édition*.. 1
P.-J. Proudhon, sa vie, sa correspondance, 3e *édition*..... 1

GEORGE SAND
Le Château de Pictordu..... 1
Impressions et Souvenirs 2e *édition*. 1

JULES SANDEAU
de l'Académie française
Jean de Thommeray — Le Colonel Évrard 1

PROSPER MÉRIMÉE
de l'Académie française
Dernières Nouvelles..... 1

ALEXANDRE DUMAS FILS
Thérèse..... 1

OCTAVE FEUILLET
de l'Académie française
Julia de Trécœur, 7e *édition*..... 1

LOUIS ULBACH
Le Sacrifice d'Aurélie..... 1

SAINT-MARC GIRARDIN
de l'Académie francaise
Souvenirs et Réflexions d'un Journaliste 2e *édition*..... 1

ERNEST FEYDEAU
Catherine d'Overmeire, *nouv. édit*.. 1

L'AUTEUR DE ROBERT EMMET
Les Dernières années de Lord Byron. 1

ÉVODIE
Un Homme d'honneur..... 1

MADELEINE
Lettres d'une honnête Femme..... 1

GUSTAVE FLAUBERT
L'éducation sentimentale — Histoire d'un jeune Homme. 3e *édition*... 2

FÉLIX BUNGENER
Rome et le Vrai..... 1

COMTE AG. DE GASPARIN
Luther et la réforme au XVIe siècle. 1

AURELIEN SCHOLL
La Dame des Palmiers..... 1

PAUL PERRET
Les Amours sauvages..... 1
L'Amour éternel, 2e *édition*..... 1

LOUIS DE LOMÉNIE
de l'Académie française vol.
Beaumarchais et son temps, 3e *édit. revue et corrigée*..... 2

A. DE PONTMARTIN
La Mandarine..... 1
Nouveaux Samedis..... 9

HECTOR MALOT
Un Mariage sous le second Empire, 5e *édition*..... 1
La Belle Madame Donis, 5e *édition*. 1

EDMOND SCHERER
Études sur la Littérature Contemp.. 1

TH. BENTZON
La Vocation de Louise..... 1

EUGÈNE MANUEL
Pendant la guerre, 2e *édition*..... 1

EDMOND PLAUCHUT
Le Tour du monde en 120 jours, 3e *édition*..... 1

VICTOR HUGO
L'Année terrible, 22e *édition*..... 1

ALBERT MILLAUD
Voyages d'un Fantaisiste..... 1

AMÉDÉE ACHARD
Histoire d'un homme, *nouv. édition*. 1

ADOLPHE D'ENNERY
Le Prince de Moria, 2e *édition*..... 1

* * *

La Dame au Rubis..... 1

BRET-HARTE
Traduction de Th. Bentzon
Récits Californiens..... 1

CHARLES MONSELET
Monsieur de Cupidon, *nouv. édit*.. 1

Mme P. DE SAMAN
Les Enchantements de Prudence avec préface de G. Sand, 2e *édition*.... 1
Les Nouveaux Enchantements..... 1

PIERRE VÉRON
Les Coulisses du grand Drame..... 1

COMTESSE DASH
Les Malheurs d'une Reine..... 1

ÉDOUARD CADOL
Madame Elise..... 1

Boulogne (Seine). — Imp. JULES BOYER et Cie.

JUL 22 1918